

Chroniques du lundi

Robertine Barry

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

Lundi, 21 septembre.

Vous savez, c'est le bazar de la cathédrale.

Une nouvelle déjà vieille de huit jours, et que personne n'ignore ; il y en a même à qui elle fait mal au cœur, vis-à-vis du gousset. Mais, bast ! on se guérit aisément de ces petites saignées faites au porte-monnaie, et d'ailleurs, le beau moyen de refuser à ces jolies quêteuses qui viennent solliciter si gentiment votre contribution à la dépense commune !

Cependant, il serait intéressant, si la chose pouvait être possible, de constater dans l'addition des recettes, combien d'argent a été donné pour la seule considération de venir en aide à l'œuvre de la cathédrale, combien pour des motifs de respect humain, combien pour les beaux yeux de celle-ci ou parce que l'on n'avait pas le courage moral de refuser à celle-là ? Mais il ne faut pas ainsi disséquer toutes les bonnes actions ; leurs véritables intentions connues, on ne croirait plus jamais au bien.

C'est invitant et gai tout de même, chaque soir à la cathédrale. Ces couleurs vives, ces lumières se reproduisant sur les pittoresques décors, les fleurs, les jeunes femmes aux comptoirs, ou circulant dans les allées avec leur petite écharpe bleue ou rose, attachée au bras, forment une scène ravissante. Et quand il y a des habits noirs pour servir d'ombre et mettre le tout en relief, je vous assure que le tableau est parfait.

La foule est là bruyante, amusée : on s'aborde sans se connaître, — le bon prétexte que ces billets de loterie pour se voir de plus près ! — on se groupe, on rit, on cause et les bons mots se croisent pétillants comme une fine mousse de champagne.

Le long des murs et des lourds piliers, loin des centres tapageurs, des amoureux se sont rejoints, et se promènent à petits pas, parlant tout bas et lentement, Dieu sait de quelles insignifiances, mais heureux, satisfaits, le paradis dans le cœur.

Plus tard, dans quelques années, quand aux sons majestueux de l'orgue, les célébrants entonneront, au milieu des flots d'encens, devant un peuple à genoux, les graves antiennes liturgiques, il se trouvera quelque jeune femme qui, frôlant de sa main gantée le bras de ce monsieur en tenue digne à ses côtés, lui dira :

— T'en souvient-il, Henri ? C'était là, tu sais, là que tu m'as dit…

Mais lui, froid, correct, sévère, l'interrompra d'un geste. Il y a des redites qui peuvent être fort gênantes quand les circonstances ne sont plus les mêmes.

Pourtant, oui, il se souvient, lui aussi.

Pendant quelques instants, les autels, les longs cierges, les blancs surplis disparaissent à ses yeux ; il ne revoit plus que les buffets chargés de fleurs et de bibelots, une foule bruyante qui circule et là-bas, où sont maintenant ces gros anges joufflus en adoration, lui et elle, égrenant ensemble, d'une voix émue, les litanies de l'amour… Ah ! le temps si beau de folies si bêtes !

Une installation de tous les temps et où il se fait toujours un bon débit, c'est celle des crèmes à la glace. Tout le monde y vient, depuis les bonnes mamans qui ne craignent pas d'ajouter des glaces aux neiges de leurs cheveux, jusqu'aux bambins, comparant leurs verres entr'eux, pour savoir lequel est le plus rempli.

Les jeunes gens y conduisent galamment les dames, mais, puisque mon impartialité de chroniqueuse m'oblige à tout dire, je dois ajouter, que, sur le nombre, quelquesuns ne s'y rendent qu'à leur corps défendant, plutôt conduits que conduisant, par un essaim de rieuses fillettes dont les insinuations, plus transparentes que délicates, ont eu raison des récalcitrants.

Puis les couples qui s'en viennent deux à deux choisir leur petite table : celle-ci ? Non, l'autre, plus au fond, dans la pénombre projetée par les sapins, garantissant des regards curieux et des oreilles indiscrètes.

Laissons-les. Ils commandent tout, ne touchent à rien, et paient royalement ; c'est avec ceux-là que la recette s'élèvera plus rapidement. Ce sont eux, je vous le dis, qui bâtiront la cathédrale Saint-Pierre et le monument national.

Lundi, 19 octobre.

Moi, je suis curieuse.

Il s'en trouve qui n'aiment point à avouer ces petites choses-là, mais, ça m'est bien égal. Je crois qu'il vaut encore mieux le reconnaître soi-même et courir la chance d'être poliment contredite, qu'attendre qu'on vienne vous en accuser, car, alors, ce n'est plus la même chose, ah ! non, plus la même chose du tout.

Toujours est-il que j'avais une envie furieuse de voir de près cette petite guérisseuse de Ste-Cunégonde, dont les journaux ont tant parlé, et qui semble trouver tant de sympathie, chez nos bons Québecquois. Justement, je rencontre, il y a quelques jours, une mienne amie, que, pour rendre mon récit plus intelligible, nous nommerons Constance :

— Françoise, me dit-elle, veux-tu venir avec moi, chez l'enfant prodige de Ste-Cunégonde ? Je souffre depuis huit jours d'un vilain accès de dyspepsie, et j'aime encore mieux essayer la guérisseuse que la diète ; c'est ma seule alternative.

— Volontiers, ma chère, répondis-je magnanimement. L'amitié n'est pas un vain mot : en son nom je braverai les quolibets, les sarcasmes, les moqueries et t'accompagnerai jusqu'au bout dans ton pèlerinage.

Intérieurement, j'étais charmée. Il m'en coûtait un peu de n'y aller qu'en simple curieuse, mais avec une invalide, une vraie, le cas était différent. Nous hélons la première voiture disponible, et fouette, cocher !

Nous débutons par frapper à la mauvaise porte, — il y en a deux qui ont le même numéro, — et la bonne voisine répond à nos excuses réitérées en disant que nous n'étions pas les seules à commettre cette méprise ; vingt fois par heure, elle est demandée à la porte par des éclopés de toute espèce.

— Mon mari trouve, ajouta-t-elle plaisamment, que mon voisinage avec la petite guérisseuse et le fait que nos deux logements portent le même numéro, devraient m'autoriser à guérir un peu de mon côté.

En attendant, il fallait chercher plus haut et grimper un escalier, bonté divine ! un escalier étroit, et raide, près duquel la tour de madame Malbrouck pâlirait assurément.

— D'abord, si nous redescendons sans nous rompre le cou, dit Constance, s'arrêtant essoufflée, ce sera déjà un miracle.

— Accordé, répondis-je.

Nous entrons. Nouveau désappointement. Une dame de la rue Sherbrooke avait envoyé sa voiture prendre la petite et son père, mais si nous voulions accepter des sièges, elle ne pouvait tarder, parce qu'il y avait déjà quelque temps qu'elle était partie. Nous nous asseyons dans une espèce de passage, servant à la fois de salon et de salle d'attente. Sur les murs sont accrochés quelques portraits fantaisistes, des cartes d'annonces enluminées, et sur une petite table, recouverte d'un tapis de laine rouge, le portrait d'un abbé des environs de Montréal, souvenir reconnaissant d'une cure dite merveilleuse ; au bas du portrait, — hommage symbolique, — on avait déposé une longue plume d'oie. Tout était propre et bien rangé ; le petit rideau flottant à la fenêtre entr'ouverte était d'une blancheur de neige.

De l'autre côté, une smalah d'enfants faisait un tapage assourdissant ; les chants de quelques-uns alternaient avec les criailleries de quelques autres, et dans les clameurs qui s'élevaient il était fortement question de souper.

Enfin, des pas pesants se font entendre dans l'escalier ; c'est le père qui monte, tenant sa petite fille dans ses bras. Une enfant de huit ans à peine et de taille plus petite que son âge ne pourrait le faire croire ; plutôt jolie, avec ses grands yeux bruns et sa bonne physionomie où se lisent la candeur et la simplicité. Une enfant,

quoi ! Rien qui indique la duplicité ou une précocité trop marquée.

On nous fait passer dans un appartement plus spacieux, une chambre à coucher, qui sert en même temps, il est facile de le voir, de salle de consultation et d'opération. On y voit des plumes un peu partout, au pied du lit, sur le bureau de toilette, ici et là. Il doit s'en faire un débit énorme dans cette maison.

Je pris la main de l'enfant dans la mienne, une bonne petite main ronde et potelée, et lui demandai son âge, son nom, d'où lui venaient ces médailles suspendues à son cou. Une d'elles lui avait été donnée, répondit-elle, par M. le curé dans sa visite, l'autre, représentant Ste-Anne, avait été achetée au sanctuaire même de la grande thaumaturge. Elle répondait distraitement, comme un peu ennuyée, et je ne m'en étonne pas, quand je songe, au nombre de questions qui ont dû lui être posées par tant d'autres personnes.

Puis, tout à coup, d'un petit air docte, très grave :

— Qu'avez-vous ? dit-elle.

— Rien, me hâtai-je de dire. C'est mon amie, là, qu'il faut soigner.

Et donnant mon siège à Constance, j'allai m'asseoir près de la mère qui venait d'entrer dans la chambre. Pendant ce temps, la malade faisait, un peu à contrecœur, je l'avoue, le récit de ses maux. La petite Rose Délima s'emparant de la première plume qui s'offrit à sa main se mit à frotter la partie affectée, en disant du ton de quelqu'un qui récite une leçon :

— Faites une neuvaine à Ste-Anne et vous serez guérie.

— Tout de suite ? demanda Constance.

— Non, répliqua-t-elle, — manière de ne pas se compromettre, je suppose, — ça prendra un peu de temps.

— Occupez-vous pas, dit la mère, qui paraissait avoir de la foi pour tout le monde, ça va être vite fait. Y a des dames qui ont commencé à ressentir du soulagement, au bout d'une heure.

Pauvre femme ! fatiguée, harassée par ces longs jours d'ouvrage, au milieu de cette masse grouillante d'enfants tapageurs, elle était encore dérangée, à toute minute, par un flot de visiteurs et d'infirmes jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Pendant que la petite était au plus fort de son œuvre de miracle, j'ouvrais un feu interrogatif du côté de la mère.

Comment s'était-on aperçu que l'enfant possédait ce prétendu don de guérison ?

C'est elle même, paraît-il, qui avait demandé de soigner un petit frère, — charity begins at home, — lequel s'était brûlé, un bon jour. Sous l'attouchement de ses doigts bienfaisants, la blessure s'était cicatrisée en quelques jours. Longtemps, on avait dérobé au public la science occulte de l'enfant, mais une voisine ayant été guérie, ne put taire ni sa reconnaissance, ni sa langue ; le bruit s'en répandit partout et, depuis ce jour, qui date du printemps dernier, une affluence considérable s'est constamment portée à Ste-Cunégonde.

— Lors de sa naissance, ou dans la suite, y a-t-il eu quelque manifestation extraordinaire ? demandai-je encore.

— Non, répartit la mère ; à part d'être la septième fille, ça été une enfant comme les autres.

Àmon avis, c'était suffisant. Quand on est la septième fille, on a bien droit à quelque compensation. Personne qui ne soit assez peu raisonnable pour refuser cela.

Puis, me hasardant sur un terrain brûlant :

— Vous avez entendu parler, continuai-je, de cette circulaire du cardinal, défendant à ses diocésains d'avoir recours à votre petite fille, comme guérisseuse ?

— Oui, répondit la mère, d'un ton un peu bourru, si elle disait des méchantes paroles encore, on pourrait dire… Ça n'impose pas, reprit-elle d'un air triomphant, qu'elle a été demandée à Québec plusieurs fois depuis. J'en arrive justement encore cette semaine, on a été pour une dame du faubourg St-Jean, qui avait la figure joliment équipée par une dartre chancreuse. La dame était si contente de Rose qu'elle lui a fait poser son portrait et je vous assure qu'elle se ressemble comme deux gouttes d'eau.

La petite alla chercher la photographie en question et nous la montra, écoutant avec satisfaction tous les compliments qu'on voulut lui faire. C'était bien ressemblant, en effet ; son petit minois était fidèlement reproduit, et jusqu'à la fameuse plume blanche que l'enfant tenait dans sa main, un peu comme on tient un cierge.

— C'est vingt-cinq cents pour avoir mon portrait, fit l'enfant comme j'allais le lui remettre.

Ça fera une femme d'affaires, ou je m'y connais peu.

— À quoi s'occupe-t-elle tout le long du jour ? fis-je, reprenant mon interrogatoire.

— Voyez-vous, c'est pas une enfant qui aimait à jouer comme les autres enfants, elle a jamais été ricaneuse et à c'te heure, elle ne s'occupe que de ses malades.

Mais pour le moment, une paire de souliers, cuir au naturel, que son père lui avait achetée le jour même, occupait toute son attention. Elle les ôtait et les remettait sans plus se soucier de notre présence.

— Mouman, j'aime pas des souliers jaunes comme ça, moi. Poupa m'a dit qu'il les ferait noircir.

— C'est bon, ma petite fille, tu t'arrangeras avec ton père…

— Je veux les faire noircir tout de suite, insistait l'enfant…

Pour le coup, nous en avions assez. D'un commun accord, nous nous levâmes pour prendre congé de l'enfant-prodige dont les aspirations ne convenaient guère, à notre avis, à la position surélevée qu'elle occupe dans le monde des merveilles.

Sur le palier, nous avons croisé un grand dadais de garçon, avec un œil à Paris et l'autre à Versailles, qui venait les faire mettre d'accord pour quand il lui plairait de faire des yeux doux.

Si quelqu'un s'intéresse à la santé de Mademoiselle Constance R… qu'il sache qu'il lui est impossible de digérer la seule mention de son voyage à Ste-Cunégonde.

Moi, je ne suis pas si ingrate. Je reconnais en toute sincérité, avoir été bel et bien guérie… de ma curiosité.

Lundi, 21 novembre.

Le ciel est plus noir, le vent plus âpre, la terre plus désolée… Au grand cadran des âges, lugubre et sombre apparition, un autre mois vient d'apparaître… C'est novembre et ses froidures, novembre et ses douleurs, novembre, le triste mois des morts.

Tous ceux qui nous ont laissés, à l'heure des adieux suprêmes, tous ceux qui s'en sont allés dormir au grand dortoir reviennent en ce jour où nous pleurons la fête des morts, nos pauvres morts.

Nous les heurtons à chaque pas, nous sentons leurs ombres chères se projeter sur notre chemin, mais c'est en vain que nos bras ouverts voudraient les enlacer, que nos cœurs les appellent et les crient, rien désormais ne saura plus nous rendre nos morts, nos pauvres morts.

Qui ne pleure, ici-bas, ces départs sans retour ? Hélas ! partout, des enfants redemandent un père, des époux une compagne fidèle, et plus d'un chaste amour vit encore dans la tombe des morts, nos pauvres morts.

Que font-ils là-bas dans leur demeure dernière ? Dans leur couche étroite et dure, leurs corps frissonnent-ils sous le flageller du gel ? Leurs âmes, sœurs des nôtres, nous comprennent-elles toujours ?… Seule, la brise pénétrante répond à nos prières et chante doucement son éternel requiem, aux morts, nos pauvres morts.

Oh ! le rude chemin, où les jalons sont les tombes des morts, nos pauvres morts !

. . . . . .

La nuit déploie ses larges tentures d'endeuillement… les bruits de la ville s'en vont s'affaiblissant dans la distance, et sur les hommes et sur les choses, un grand silence se fait solennel et troublant…

Soudain, une voix s'élève dans les airs, déchirante comme une plainte, triste comme un sanglot. On dirait un appel suprême, comme si, aux approches de la nuit, quelque chose souffrait et gémissait dans le silence des ténèbres.

Qu'est-ce qui trouble ainsi les échos de la ville qui s'endort ? Ah ! ce sont les soupirs des morts, nos pauvres morts !

Chaque soir leur touchant appel va retentir au beffroi de Notre-Dame. Chaque soir, ils nous disent : vous que nous avons aimés, souvenez-vous !…

Nous souvenir ! mais, nos longs regrets, mais nos amitiés constantes sauront défendre à jamais de l'oubli, nos morts, nos pauvres morts !

Lundi, 16 novembre.

Un journal hebdomadaire, le Tit Bits a ouvert ses pages à un débat des plus intéressants et des plus intéressés aussi, puisqu'il me faut bien tout dire.

On a posé la question suivante : « Les maris sont-ils fiers de la toilette de leurs femmes ? » et chacun est invité à résoudre le problème contenu dans ce gros point d'interrogation.

Ce sont les femmes qui jaseront, je les connais. Les maris n'osant répondre, ni affirmativement, de peur d'être exploités, ni

d'une manière négative, par crainte d'être scalpés, — du moins ce sera leur raisonnement, — garderont un silence prudent.

En revanche, leurs tendres moitiés vont assez éplucher, désosser, déchiqueter la question que, la discussion terminée, si jamais on en voit la fin, — le sujet étant si fécond — il ne restera rien à se mettre sous la dent.

Dieu sait tout ce qui va se dire à ce sujet, et s'il va y avoir des coups de griffes contre ces pauvres maris. Ce n'est point que je veuille prendre leur parti. Ma foi ! s'ils ont mérité le châtiment, le moins qu'ils puissent faire c'est de l'accepter humblement.

Tout de même, ce ne sera pas le bon moyen de s'attirer leurs bonnes grâces et de réussir à se faire accorder la mirobolante toilette désirée pour le prochain bal qu'on annonce.

Ah ! cette toilette ! quel beau rêve pour quelques femmes, quel cauchemar pour les maris !

Moi, je n'ai guère voix au conseil, mais je trouve vilain d'aller cajoler, entortiller un homme, lui couler du beurre dans le dos, comme on dit vulgairement, pour obtenir par ces petits moyens, un objet de luxe que la fantaisie convoite.

Je le laisserais à sa générosité et à son cœur, et c'est là qu'il y aurait des études psychologiques intéressantes à faire. Pour les cadeaux qu'il me donnerait, je ne l'en aimerais pas moins, je vous prie de le croire, mais je serais trop fière pour lui reprocher ses omissions.

Deux Anglaises ont déjà donné, dans les colonnes du Tit Bits, leur appréciation sur le sujet qui nous occupe. Toutes deux se placent au point de vue de la plupart de nos ménages, où, le mari

gagnant un salaire ordinaire, il n'est pas permis de dépenser sans compter.

Voici ce qu'écrit la première de ces deux correspondantes.

« Rien ne devrait être plus agréable à un homme que de voir sa femme bien mise et gentiment parée.

« Un homme de bon sens, qui a une femme soigneuse, sait très bien que lorsque la compagne de ses joies et de ses peines lui demande un chapeau, c'est qu'elle en a besoin. »

Une nouvelle difficulté se présente ici, et j'aimerais que quelqu'un se chargeât de la régler. S'il y a tant de récriminations du côté féminin sur le peu de libéralité des maris, il faut croire que l'homme de bon sens et la femme soigneuse se trouvent rarement ensemble. Quand l'homme a du bon sens, la femme n'est pas soigneuse, et lorsque la femme est soigneuse, c'est l'homme qui n'a pas de bon sens. De sorte que les plaintes restent toujours les mêmes.

Mais continuons :

« Il est tout aussi important à la femme qu'à l'homme d'être mise correctement dans le monde, et je suis sûre que la galerie juge du caractère d'un homme par la tenue de sa femme. »

Entre nous, il faut avouer que ce raisonnement est du machiavélisme tout pur.

« Je crois que cette question de vêtements a plus d'importance qu'on ne croit… »

Ce « on » représente le sexe masculin, car, il n'y a pas à dire, les femmes comprennent parfaitement l'importance de cette

question, et ce serait faire injure à leur vive intelligence que d'en douter un seul instant.

« Je sais, conclut enfin notre Anglaise, — qui parle un langage compris de toutes les nationalités, — que les hommes doivent avoir une tenue correcte pour aller à leur bureau, mais je n'en suis pas moins persuadée, que, si les hommes faisaient un partage plus égal entre l'argent qu'ils consacrent à leur toilette et celui qu'ils mettent à celle de leur femme, bien des petites scènes de famille seraient ainsi évitées… »

C'est triste de penser qu'une querelle peut survenir à l'occasion d'une paire de bottines, ou que le bonheur de plus d'un ménage a sombré avec le renouvellement d'une toilette. Mais, enfin, il faut bien que cela soit, puisque mes aînées viennent me l'affirmer.

Vous pouvez penser que l'autre correspondante du journal anglais opine du bonnet. Point de contradiction, et j'en citerais cent qu'elles seraient toutes en accord parfait. Pour qu'il y ait une telle unanimité, il faut vraiment que la cause soit sainte et bonne.

Et remarquez ici, cet esprit de dévouement, de sacrifice et de désintéressement qu'on rencontre chez la femme, car, ce n'est nullement son goût ou son inclination personnelle qu'elle consulte en plaidant ainsi sa mise soignée, du moins, si nous devons en croire la deuxième correspondante :

« Les hommes sont trop disposés à penser que leurs femmes s'habillent pour leur propre plaisir… »

Mon doux Seigneur, c'est-il possible qu'il y ait des hommes qui croient cela ? Les monstres ! nous calomnier de la sorte !

Aussi, je croyais que ce défenseur de notre sexe allait tomber dessus à bras raccourcis, mais elle se contente de dire :

« Ils se trompent. Une femme s'habille pour plaire à son mari, et il devrait voir dans son désir d'être bien mise, une délicate attention pour lui, qu'il est de son devoir de favoriser aussi généreusement que le comportent ses revenus… »

Bien trouvé. Si les maris ne se rendent pas après cela, c'est fini, il n'y a plus rien à faire. C'est l'endurcissement final.

Lundi, 23 novembre.

C'est donc cette semaine qui nous amène la Sainte Catherine.

Voilà une fête que je suis toujours aise de revoir et, qu'à nos jours de première jeunesse, j'aurais voulu célébrer plusieurs fois l'an. Fête des enfants, fête des jeunes gens, fête des vieilles filles, quelle populaire patronne que cette Sainte Catherine !

Vite, qu'on apprête le chaudron pour faire de la « tire ». Savez-vous que ce mets alléchant a pris naissance un vingt-cinq novembre ? Non ? Ni moi non plus ; seulement j'imagine qu'il faut que cela soit puisque l'un amène toujours l'idée de l'autre.

La Sainte Catherine n'est jamais au complet si l'on n'offre pas à la Sainte, en guise d'encens, l'odeur pénétrante du sirop en ébullition. C'est même de rigueur.

La neige aussi pourtant venait autrefois se mettre de la partie, et danser en gros tourbillons dans les grands champs, s'engouffrant dans les larges cheminées pour voir un peu ce qui se passait à l'intérieur de ces demeures, d'où s'échappaient de si bruyants éclats de rire.

Aujourd'hui où il faut sans cesse un programme nouveau, où l'on fait fi des meilleures traditions, on a changé tout, tout, jusqu'à la température.

Et la douce vierge ne secoue que rarement les petites étoiles blanches dont son manteau est parsemé. Qui sait ? Peut-être la mode est-elle aussi changée par delà les nuages et que l'on se fatigue aussi parfois de l'éternelle immutabilité des choses ?

Oui, j'aime la Sainte Catherine ! Ce qui me l'a fait aimer, tout d'abord, c'est que ce jour associait dans ma jeune intelligence, tout ce qu'il y avait de beau, de gai et de bon.

Plus tard, mais encore au temps des jupons courts, j'appréciais davantage les joyeuses réunions, les congés heureux que signalaient le retour du vingt-cinq novembre.

Je me souviens surtout, d'un air spécial composé tout exprès, croyions-nous, en l'honneur de la Sainte, qu'on appelait la « Belle Catherine » et sur lequel on se met en danse comme pour Sir Roger de Coverley.

C'est un air vif, entraînant que je n'ai plus guère entendu après avoir laissé les bancs de l'école.

Nos chagrins d'alors ne résistaient pas à ce rythme joyeux ; dès les premières notes, nous accourions, souriantes et légères saisir en cadence le premier anneau de la chaîne et danser avec tout l'entrain que l'on y met à quinze ans.

Oh ! ma Belle Catherine, qu'avez-vous fait de votre charme ? Quand je vous entends, je ne vous souris plus et vous faites monter des larmes jusque dans mes yeux.

Nos mères qui ont été jeunes aussi, s'amusaient, il fallait voir ! Et n'étaient-elles pas aussi bonnes que nous et plus aimables et plus belles ?

Maintenant, on ne s'amuse qu'autant que nous le permet une rigide étiquette.

Les plaisirs ne nous convient plus ; c'est nous qui les invitons, sur des cartes, en leur assignant des heures. Et ces petits génies qui avaient leurs coudées franches, jadis, ne s'accommodent pas beaucoup du cérémonial d'aujourd'hui et refusent souvent d'être présents à nos fêtes.

⁂

J'assistais, il y a quelques saisons, à une soirée dramatique, donnée par les bonnes religieuses de la Malbaie, au bénéfice de leur petite chapelle.

On n'y jouait rien de bien mondain, comme vous pouvez croire, ni Cléopâtre, ni Théodora, mais une pièce qui avait bien son mérite aussi, la sanglante tragédie du martyre de Sainte Catherine, sous Maximin II.

J'étais assise près des parents de l'actrice, personnifiant l'héroïne, une robuste gaillarde, qui, par parenthèse, était bien de taille à donner une tripotée à ses bourreaux. Comme je m'extasiais, — histoire de faire plaisir à mes bons voisins — sur les beautés du drame et les qualités de l'actrice, le bonhomme, que la fille avait, sans aucun doute, préalablement averti du dénouement, me répondit avec une pointe d'orgueil ;

— Ah ! mé, attendez, elle n'est point au plus creux de ses traverses. Vous allez voir tantôt, les protestants qui vont revenir

avec des varges et y vont varger dessus avec !

⁂

C'est à vingt-cinq ans que l'on coiffe la Sainte Catherine. Certaines assurent que c'est à trente, et de plus intéressées encore ne veulent pas abdiquer avant quarante. Mais, le proverbe dit : À vingt-cinq ans, on se marie sans choisir : d'où il faudrait conclure que le quart de siècle est, en effet, le terme fatal.

Un savant, M. Guitard, a donné l'explication suivante sur la prétendue coiffe de Sainte Catherine :

« C'était autrefois l'usage en plusieurs provinces, le jour où, une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée que cet emploi portant bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir, à son tour, un époux dans un temps peu éloigné. Or, comme cet usage n'a jamais été observé à l'égard d'aucune autre sainte connue sous le nom de Catherine, puisque, d'après les légendes, toutes les saintes portant ce nom sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille reste pour coiffer Sainte Catherine, ce qui signifie qu'il n'y a de chance pour elle d'entrer en ménage, qu'autant qu'elle aura fait la toilette de la Sainte, condition impossible à remplir. »

Cette explication me semble, — c'est bien le cas de le dire — tirée par les cheveux. Pour ma part j'aime mieux celle-ci, plus simple et fondée plutôt sur l'ancienne coutume de coiffer de fleurs les statues des saintes dans les églises.

Comme on ne choisissait que des vierges pour couronner ainsi Sainte Catherine, la patronne des vierges, il était très naturel de considérer cet office comme dévolu à celles qui vieillissaient sans espoir de mariage.

Hé, oui ! c'est à vingt-cinq ans, décidément, que l'on coiffe la Sainte Catherine ; cérémonie d'un caractère tout privé, dont le secret est bien gardé par les initiées et pour laquelle, personne n'a encore reçu de carte d'invitation.

Pourtant, pourquoi pas ? Le vent est au progrès, qui sait si quelque jeune fille, fin-de-siècle ou plutôt quart-de-siècle, ne consentira pas à encadrer publiquement son minois de la coiffe accusatrice !...

Mais, voyez, jusqu'à quels écarts une imagination trop vive peut entraîner !

Lundi, 7 décembre.

Vous le savez, — personne ne se gêne d'ailleurs pour le dire — on trouve toujours qu'il y a assez de filles sur la terre et, pour la plupart, quand elles font leur apparition première sur notre planète, on ne leur fait pas habituellement le plus aimable des accueils.

Et combien l'on s'apitoie sur les pauvres mères dont la famille ne se compose que de filles !

En fin de compte, me dira-t-on, quelle est la raison de ce détestable préjugé, poussé si loin dans certains endroits, en Chine, par exemple, où l'on n'a trouvé rien de mieux, pour empêcher le sexe féminin d'augmenter en nombre, que de faire mourir les filles dès leur naissance ?

Après avoir si longtemps et si patiemment enduré toutes ces avanies, il n'est pas étonnant que ces pauvres filles se rebiffent un peu d'être sans cesse reléguées au second rang, et que, dans leur ardeur d'affirmer leurs droits, elles dépassent un peu le but.

Puisque le sexe masculin, comme on peut s'en convaincre par les statistiques des différents pays, est inférieur en nombre au sexe féminin, celui-ci obtiendra bientôt par « la raison du plus fort qui est toujours la meilleure, » le droit de coudoyer ses seigneurs et maîtres dans leurs plus hautes fonctions de l'État.

Ainsi, l'on parle déjà pour le vingtième siècle, de la femme-député, de la femme-académicienne, avocate, juge, etc., etc., tout excepté, je le crains bien, de la femme-femme.

Qu'il y a loin du temps où, au concile de Constance, l'on discutait la fameuse question :

— La femme a-t-elle une âme ?

Ah ! elles ont pris leur revanche depuis, assurément, et les vieux docteurs de l'Église seraient fort édifiés d'apprendre, en vérité, une théologie nouvelle sur la chûte de l'homme. Dans un congrès féminin tenu à Erfurt, au mois de novembre de l'an de grâce, mil huit cent quatre-vingt-onze, on a prouvé, de la manière la plus claire et la plus positive possible, que c'est à l'inconcevable faiblesse d'Adam que l'humanité doit d'être déchue de sa grandeur native.

Suivez bien ce raisonnement ;

« Adam était le pouvoir exécutif, Ève le pouvoir délibératif. Or, gouverner, c'est prévoir, suivant un axiome moderne. Adam

n'a rien prévu. Il était indigne du pouvoir. Donc, le sceptre doit incontestablement passer à Eve. »

Qu'on dise maintenant que les femmes n'ont pas de logique !

Mais, revenons à notre sujet, et calculons nos forces par le monde entier.

En Angleterre, d'après le dernier recensement, le nombre des femmes et des filles, qui s'est accru de deux cent mille en dix ans, l'emporte de six cent mille sur celui des hommes et garçons.

En Allemagne, la Prusse compte un excédant de six cent mille femmes sur le nombre des hommes, et l'empire germanique, un million !

Dans la Suède et la Norvège, le sexe féminin a une majorité de deux cent cinquante mille.

En Autriche-Hongrie de six cent mille.

En Danemark de soixante mille.

Et ainsi de suite dans tous les pays de l'Europe.

Aux États-Unis, au Canada et dans l'Australie, le sexe masculin l'emporte encore, il est vrai ; mais patience ! dans peu de temps, comme les statistiques de chaque année l'indiquent, l'élément féminin ne tardera pas à prédominer.

Chose piquante à constater, et très flatteuse pour nous, c'est que, dans tous les pays où la civilisation est moins avancée, la population féminine est de beaucoup moindre que la population masculine.

Qu'en pensent les moralistes et les ethnographes ?

Lundi, 28 décembre.

Dire comme le temps passe ! C'est incroyable. Nous voilà déjà rendus aux fêtes, et il me semble qu'hier encore nous courions par les sentiers fleuris et que les feuilles bruissaient aux arbres. Il faut dire que les longs et beaux jours d'automne ont bien fait quelque chose pour nous garder longtemps l'illusion des jours radieux de l'été.

Aujourd'hui, en cette fin de décembre, nous entendons les derniers râles de l'année agonisante. Pauvre année, qui s'en va, si tôt, si vite, emportant avec elle nos joies, nos douleurs, nos rêves. Oui, nos rêves.

Si l'on pouvait « sur l'océan des âges jeter l'ancre un seul jour, » il semble que ce jour devrait être un trente-un décembre. Ce serait le moment des réflexions, des retours en arrière, des récapitulations du passé, des mille et une réminiscences à classer, à étiqueter soigneusement dans la loge aux souvenirs.

Àquelques-unes de ces réminiscences nous ferions la part plus large ; elles occuperaient, tout de rose habillées, la place d'honneur, sans que les années, ô merveille, ne vinssent ternir leurs fraîches couleurs. Celles-là seraient toujours prêtes à notre appel pour illuminer notre route quand se montreraient les moments sombres.

D'autres, habillées de gris, dissimulées dans les angles, dormiraient longtemps sans qu'on songeât à les évoquer. Ni gaies ni tristes, elles relieraient entre eux les événements saillants de notre existence.

D'autres enfin, de noir vêtues et plus nombreuses que leurs sœurs roses, demanderaient plus d'espace, leurs longs voiles d'endeuillement s'épandant en frôlements sinistres pour marquer les trop fréquentes apparitions du malheur.

Voilà à quoi nous songerions en faisant nos adieux à l'année qui s'en va. Puis, nous, nous disposerions à accueillir cette inconnue qui s'appelle 1892.

Une nouvelle année ! bon gré, mal gré, il faut réfléchir. Bien qu'aucun changement dans l'ordre de la nature ne marque la disparition de l'année et la venue de l'autre, cependant, notre âme est envahie par je ne sais quoi de solennel, en songeant à tous les événements que celle-ci nous apporte dans les plis de son manteau.

La raison, l'expérience nous ont appris que le sablier du Temps n'écoule pas ses douze mois sans changer, retrancher, ajouter quelque chose à notre destinée.

Ce qui fait peur, voyez-vous, c'est l'inconnu, c'est l'imprévu, « spectre toujours masqué, qui nous suit côte à côte » et que nous sommes impuissants à éloigner.

Demain, le sort peut nous favoriser, nous cajoler ou nous frapper, nous écraser, nous broyer le cœur, et, plus que tous les lendemains une nouvelle année fait peur.

Une nouvelle année ! Heur ou malheur ?... Mais trêve de réflexions. Ce qu'elle apportera tout d'abord, je le sais, moi. Ce sont les visites du jour de l'an.

Avec quelles anxiétés ce premier jour de l'année n'est-il pas attendu de tout le monde. Les femmes se demandent :

— La couturière fera-t-elle défaut ? Aurons-nous beaucoup de visiteurs ?

Les hommes, eux, disent aussi quelque chose, en faisant le nœud de leur cravate et en boutonnant leurs gants, mais je me garderai bien de l'écrire.

Jetez-moi la pierre, si vous voulez, chères lectrices, mais, le premier janvier, je plains sincèrement les hommes de la tâche qui les attend. Car, voyez-vous, quelque efforts que l'on fasse, on ne peut enlever ce je ne sais quoi d'intimidant qui fait le caractère des visites du jour de l'an.

Quels souhaits adresser ? C'est le moment de regretter la bonne salutation de jadis ;

— Une bonne et heureuse année et le Paradis à la fin de vos jours !

Ce serait toujours autant de dit et pendant ce temps peut-être un autre visiteur viendrait vous délivrer.

Quelle conversation tenir pendant les quelques minutes que vous êtes sur le gril ? C'est vrai qu'il y a toujours l'inépuisable sujet de la température. Cette année fort heureusement, elle est exceptionnelle et prêtera des remarques de ce genre :

— Quel temps avons-nous ! Quelle pluie il a fait hier, la semaine dernière, à Noël, etc.

Et ces messieurs partent mécontents d'eux-mêmes, mécontents de leurs hôtesses, répéter dans la maison voisine la même ritournelle.

L'année dernière, trois amis s'engagèrent solennellement à ne pas dire un mot de la température dans le cours des cent et trente-trois endroits où il leur fallait rendre leurs hommages. Celui qui manquerait au traité recommencerait toutes ses visites, fut-il parvenu à la dernière.

On eut bien quelque peine, sans doute, à s'abstenir du thème favori, mais enfin, chacun y mettant du sien, on traita bals, concerts, voire même quelque grande nouvelle d'outre-mer.

L'après-midi s'achevait lorsqu'à la cinquante-septième visite, nos trois amis se trouvèrent aux prises avec une jeune débutante, qui babillait plus, paraît-il, aux heures du silence dans son couvent que dans le salon de sa maman.

Mademoiselle, n'ayant aucune idée à énoncer sur les fêtes passées, la conversation allait demeurer suspendue… que faire ? L'un d'eux, se dévouant pour la cause commune, aborda le sujet défendu.

Àcet instant critique on annonça d'autres visiteurs. Trop tard ! Le mot fatal était lâché. Il lui fallait recommencer à gravir les stations de la voie douloureuse.

Oui, je le concède, les visites du jour de l'an sont détestables, ennuyeuses, tous les mauvais qualificatifs que vous voudrez, mais il serait dommage de voir disparaître cette antique coutume. Que de réconciliations se sont effectuées par elles ! Sans compter que le moment est propice à ces timides aspirants, qui, depuis des mois, soupirent après l'instant heureux, où, grâce à un ami compatissant, ils verront s'ouvrir pour eux le seuil d'un séjour plein d'attraits.

Le bon côté de la médaille pourrait faire oublier le revers.

2

Lundi, 11 janvier.

Est-ce l'hiver enfin qui vient de nous arriver ? Il est tombé de la neige, il est vrai, mais ne pourrait-elle pas disparaître bientôt comme celle qui l'a précédée ?

Espérons que non, toutefois, et que de nouveaux flocons viendront bientôt rejoindre les autres, pour couvrir la terre d'une bonne croûte glissante et dure.

Cela nous fera des chemins passables et on saura définitivement à quoi s'en tenir sur le genre de véhicule dont il faudra se servir. La semaine dernière encore, on essayait, le matin, les voitures sur les patins ; à midi, on les mettait sur des roues, et ni les unes, ni les autres, en réalité ne remplissaient l'office.

Ce qui portait chacun à désirer l'arrivée de l'hiver, un vrai hiver canadien, comme nous y sommes habitués, avec ses froidures, ses frimas, ses neiges, et son atmosphère pure, exhilarante, débarrassée de miasmes morbifiques, de microbes de grippe et de fièvre.

Ceux qui doivent être contents d'avoir de meilleurs chemins, ce sont les chevaux.

Surtout ceux des tramways. Pauvres bêtes, qu'elles sont à plaindre et comme elles me font de la peine !

M. Arthur Buies disait que les chiens de Tadousac étaient si maigres qu'ils s'appuyaient sur les clôtures pour aboyer ; je soutiens qu'il faudrait également des poteaux pour y laisser, de temps en temps, les chevaux d'omnibus s'y reposer. Vous les voyez partout maigres à faire peur, suant, haletant et n'en pouvant plus.

Je croyais que les cochers avaient un peu d'affection pour leurs bêtes, mais l'exception à cette règle existe pour les chevaux des chars urbains, qui, sont sans doute, les parias de la race chevaline. Les mauvais traitements ne leur sont pas ménagés. Là où il devrait y en avoir quatre, six, vous n'en voyez que deux, le poil toujours noyé de sueurs, une épaisse buée les enveloppant, et l'aspect si misérable que vous éprouvez comme un remords, d'ajouter le poids de votre personne au fardeau déjà trop lourd qu'ils traînent derrière eux.

Mercredi dernier, jour des Rois, je prenais le tramway de la rue Saint-Denis. La foule revenait de la grand'messe à Notre-Dame et commençait à remplir l'omnibus.

Malgré les proportions modestes du véhicule, tous ceux qui ont voulu entrer ont été acceptés. Je crois qu'on aurait volontiers essayé d'y loger Notre-Dame, et nous étions tous là, empilés les uns sur les autres, assis, debout, suspendus aux lanières de cuir, accrochés partout, garnissant tous les espaces possibles et impossibles.

— All right ! cria le conducteur en tirant sur le cordon de la clochette.

On entend au dehors le claquement strident du fouet qui s'abat, puis, un silence.

Rien ne bougeait.

— All right ! cria de nouveau le conducteur qui feint de croire que le signal du départ n'a pas été entendu.

Mais il s'agit bien de cela. Les rues, mi-glace, mi-asphalte, sont impraticables et les chevaux, — deux seulement — misérables spécimens de l'espèce, efflanqués, rompus, fourbus, mal ferrés, après de pénibles efforts sont incapables d'enlever la voiture.

Rien n'y fait, ni les coups de fouet qu'on ne leur ménage pas, ni les cris de l'automédon, et nous y serions probablement encore, si plusieurs passagers n'eussent pris le parti le plus sage, celui de descendre et de soulager ainsi le char qui commença alors à glisser, en grattant péniblement le pavé.

Quel trajet ! Lentement, comme défilerait un corbillard, on avançait ; le conducteur à pied conduisait le deuil.

Àchaque minute, l'on était arrêté.

— Allons, disaient quelques bonnes âmes, il faut donner aux chevaux une petite chance !

Comme j'étais anxieuse de savoir ce que l'on entendait par cette « petite chance, » je penchai la tête pour regarder au-dehors et je vis cinq ou six hommes qui poussaient le tramway en arrière.

Malheureusement, ils ne pouvaient le pousser tout le long du chemin ; en plein milieu de la côte Saint-Denis, les chevaux s'arrêtèrent net, et bien des femmes commencèrent à pousser des petits cris d'effroi. En effet, s'il n'y avait pas eu tant de terre et de

cailloux pour entraver notre descente, nous roulions jusqu'en bas et Dieu sait dans quel état nous serions arrivés de l'autre côté.

On a beau avoir la conscience pure, personne ne songe, en prenant place, à faire le grand voyage, même pour la modique somme de cinq sous.

Moi, surtout, qui, depuis ce que m'en a dit mon rédacteur en chef, ai constamment devant les yeux, le sort réservé dans l'autre monde, aux personnes qui s'occupent de journalisme, « dans la sixième chaudière à gauche, » je tremblais de tous mes membres.

Nous en fumes quittes pour la peur, et en arrivant à destination, nous avons pu constater qu'il y avait juste une heure et quart que nous avions laissé les coins des rues Saint-Denis et Craig.

Pour revenir, ce fut une autre histoire. Un des chevaux s'était abattu près de la pharmacie Baridon. Au lieu de l'aider à se relever, on l'a roué de coups, et le cœur me fait encore mal quand je pense aux efforts désespérés du pauvre quadrupède pour se remettre sur ses jambes et retombant lourdement sur l'asphalte glacé, sans y parvenir.

Pendant ce temps, les passagers maugréent et s'indignent non sans raison. Tous, avec une unanimité touchante, blâment la compagnie, les directeurs, les conducteurs. Ceux-ci, qui, pour être conducteurs n'en sont pas moins hommes, c'est-à-dire, pas trop patients, ripostent à leur tour, pas toujours de la façon la plus polie du monde et envoient promener leurs censeurs chez le diable bien avant le temps.

Je vous laisse à juger si tout cela est aimable pour les dames forcément devenues les témoins de cet échange d'aménités.

Pour éviter ces désagréments, il faudrait que les Montréalais exigeassent par l'entremise de leurs édiles :

Quoi ?

Les tramways électriques.

Lundi, 22 février.

Quand une femme ouvre un journal, son premier soin est de regarder tout d'abord à la colonne qui contient les décès, les naissances et les mariages.

Vous ne pourriez pas plus empêcher cela que vous ne pourriez défendre à certains galants penseurs d'écrire quoique ce soit sans parler d'amour et du beau sexe.

Il n'y a pas de mal dans l'un ou l'autre cas, je vous prie de le croire. Je constate seulement le fait, en ce qui nous concerne, pour en arriver à dire que, fidèle à cette habitude, je lisais, l'autre jour, dans un journal de cette ville, une communication de mariage, la plus cocasse que vous puissiez imaginer.

On ne saurait se figurer le tort que peut faire aux amis, ce zèle intempestif s'interposant toujours pour rendre publics les événements qui surgissent dans une famille.

Il s'en trouve qui, voulant sans doute récompenser leurs hôtes d'une hospitalité quelconque, ou qui, trouvant l'occasion de faire figurer leur nom, se chargent de reproduire l'incident en un récit ampoulé où le bon sens brille par son absence.

Telle nécrologie, par exemple, au lieu d'attendrir le lecteur, amène un sourire sur ses lèvres, ou telle description de fête couvre de ridicule les héros, ne laissant dans l'esprit qu'une bien pauvre idée des personnages en général et de l'écrivain en particulier.

Peu de journaux ont le courage moral de refuser ces élucubrations, d'abord parce qu'on ne veut pas froisser un abonné peut-être, ensuite, parce que ces annonces sont des plus rémunératoires. On est toujours sûr d'une commande de quelques centaines de numéros contenant le petit chef-d'œuvre littéraire, que les intéressés distribuent, en guise de souvenirs, aux amis et aux parents jusqu'à la quatrième génération.

C'est pourquoi vous auriez pu lire, il y a quelques jours, dans une feuille montréalaise, un long article, s'intitulant pompeusement :

« Autour d'un Mariage. »

Pourquoi « autour » ? Je n'en sais rien. Seulement, avec un titre comme celui-là, on est toujours sûr d'attirer l'attention.

Mais au fait et sans plus tarder :

« La jolie paroisse de V... était en liesse, mardi dernier. Il y avait grand gala et réjouissance complète comme jamais, de mémoire d'homme, le village n'en fut témoin, à propos d'une fête matrimoniale... »

Une paroisse en liesse, où il y a gala et réjouissance générale à propos d'un seul et unique mariage, doit être une paroisse gaie et facile à divertir ; on serait du moins tenté de le croire si l'écrivain ne voulait simplement que distinguer ce mariage de tous les

autres en ajoutant que de « mémoire d'homme » on n'avait été à pareille fête.

Hum ! ce n'est guère flatteur pour ceux qui se sont mariés avant cette époque. Je suis sûre que les nouveaux époux n'auraient pas été charmés d'entendre les réflexions qu'une partialité si flagrante a dû provoquer.

« Disons donc brièvement que l'union conjugale des nouveaux époux a été bénie par un autre cousin de épousée. »

C'est la première fois, je le ferai humblement remarquer qu'il est question de cousinage. Je ne saurais donc vous donner des nouvelles du premier cousin auquel il est fait une lointaine allusion.

Seulement le sens ambigu de la phrase suggère que la cérémonie a dû avoir été déjà faite par un premier cousin, et ça laisse une impression désagréable dans l'esprit du lecteur.

« La messe en musique fut une splendide messe en musique, continue le fidèle narrateur. Coïncidence digne de remarque, l'organiste de la circonstance fut la propre sœur de la mariée… »

Il y a des gens qui persisteront à ne rien voir de miraculeux dans ce fait ; il est vrai de dire que nous sommes dans un siècle où le scepticisme et l'incrédulité règnent en maîtres.

« À l'issue du repas, fort bien servi » — ceci est une attention délicate pour les garçons de table, — « et non moins goûté des convives » — cela est un compliment indirect aux marmitons, de sorte que par ce tour de diplomatie raffinée il n'y aura pas de jaloux, — « il y eut des discours élogieux sur l'héroïne du jour et sa famille. »

« L'époux répondit au nom de sa femme dans les termes les plus appropriés ; dissimulant, (fi ! le vilain hypocrite) sa légitime fierté et son contentement, sous le voile de l'éloquence qu'engendre la plus intime conviction alliée à la facilité. »

Cette phrase mériterait d'être citée comme exemple dans un traité de littérature.

« Presqu'au sortir de ces agapes patriarcales… » Vous allez croire que j'exagère, mais je vous assure que le mot y est en toutes lettres, bien que j'ignore ce qu'il peut signifier dans la présente circonstance.

« … inondés de cadeaux en grand nombre, M. et M X. sont partis en voyage de noces. »

Partir inondés, je ne trouve pas que ce soit agréable ; espérons que les nouveaux époux ne sont pas du même avis.

On se doute facilement que nous touchons au dénouement de cette touchante épopée.

En effet, il ne reste plus que le mot de la fin que je vous donne dans toute son intégrité.

« Comme elle a quitté le port, que leur nacelle vogue à jamais sur l'océan tranquille de la parfaite félicité ! »

On rendra cette justice au narrateur que dans tout son récit, il n'y a qu'un point d'exclamation et qu'il est placé là où le lecteur le met lui-même d'ailleurs :

Àla fin.

Lundi, 14 mars.

La science a des audaces à nulle autre pareille. Dernièrement, on est venu nous annoncer que les singes parlent. Un savant a poussé l'amour de la linguistique jusqu'à aller s'établir chez eux, dans une cage en fer, pour y étudier leur langage à l'aide des phonographes et de divers autres appareils.

Je ne sais vraiment ce que ces intéressants animaux auront à nous enseigner et si, quand nous les comprendrons, l'humanité sera beaucoup plus sage, mais, en attendant, la chose semble assez plaisante.

Non seulement, on a réussi à trouver que les animaux possèdent un traité de rhétorique qui vaut le nôtre, peut-être, mais on a établi que les chiens, les chats, les perroquets et les chevaux possèdent les principes des sciences abstraites et savent compter.

L'homme n'a qu'a bien se tenir. Il pourrait avoir, dans le domaine de l'intellect, de sérieux concurrents.

J'emprunte à quelques journaux les détails qui suivent :

C'est à d'Audubon que l'on doit les premières expériences démontrant jusqu'à quel point cette idée de calcul est développée chez les animaux.

Un jour, le célèbre ornithologue, allant avec quatre camarades, faire une excursion, remarqua un perroquet qui entrait dans son chalet. Audubon et un de ses compagnons pénétrèrent dans la maison. Aussitôt le perroquet en sortit, et se mit à sautiller tout autour sans la rejoindre. L'ami d'Audubon quitta le premier l'habitation, mais le perroquet ne fit pas mine de vouloir y retourner se rappelant qu'il était venu deux visiteurs et qu'un seul était reparti. Aussi, dès que l'ornithologue fut dehors à son

tour, l'oiseau revint à sa maison. Audubon s'assura ensuite que le perroquet pouvait compter jusqu'à quatre, mais non au-delà.

Un médecin russe, le docteur Timofieff, a renouvelé les expériences d'Audubon sur des oiseaux, des chiens, des chats et des chevaux, et a publié le résultat de ses recherches.

Ce chercheur assure que la corneille peut compter jusqu'à dix, et en cela elle est supérieure, dit-on, à des peuplades entières de la Polynésie qui sont moins avancées en calcul.

Les observations faites par le même savant sur son chien, sont particulièrement intéressantes.

Ce chien avait la manie d'enfouir ses os, non en un endroit unique comme le font la plupart de ses congénères, mais dans des cachettes distinctes. Un jour, le médecin lui présenta vingt-six gros os que l'animal s'empressa d'enterrer en vingt-six places différentes.

Le lendemain, le maître ne lui donna rien à manger, et le laissa dans le jardin. La bête se mit sur le champ en devoir de déterrer les os. Elle en retira dix exactement, mais elle s'arrêta quelques secondes, le regard fixe, comme si elle calculait combien il lui en restait encore en réserve, puis elle se remit à l'ouvrage.

Cette fois, elle en déterra, l'un après l'autre, neuf de plus, et, après un moment de réflexion, elle en mit six autres à jour. Elle considérait sa besogne comme terminée car elle se prit à dormir. Mais, tout à coup, semblant se rappeler qu'il devait lui rester un dernier os, elle se leva, courut dans le jardin et finit par rapporter le vingt-sixième.

« Il était évident, ajoute le docteur Timofieff, que le nombre vingt-six était au-dessus de l'intelligence canine, c'est pourquoi le chien l'aurait divisé, en sa tête, en trois parts, comptant chacune séparément : malgré cette précaution, il allait commettre une erreur, et ce n'est qu'après mûre réflexion, qu'il s'aperçut de sa faute et pût la réparer.

« Le chat est moins ferré, en calcul, que le chien et ne, sait point compter jusqu'à dix.

« Avant de donner à mon chat, son morceau favori je le lui mettais devant le museau et le retirais aussitôt. De cette manière, j'habituais le chat à ne recevoir son repas qu'après avoir été trompé six fois. L'animal s'accoutuma à ces cérémonies : il assistait impassible aux cinq premières offres, et ce n'est qu'après la sixième qu'il bondissait pour recevoir le morceau.

« J'ai renouvelé mes expériences pendant deux semaines, et le chat ne s'est pas trompé une seule fois. Mais quand j'essayais de renouveler jusqu'à dix mes offres dérisoires, Mimi ne pouvait plus deviner le moment où cessait son supplice, et il s'élançait, avant le temps pour happer le morceau.

« Les expériences sur les chevaux sont encore plus curieuses.

« Dans des villages du gouvernement de Pskov, le docteur a observé un cheval de paysan, qui avait pris l'habitude de faire une halte, pendant qu'il labourait, après avoir tracé vingt sillons.

« Dans un autre village, dit-il, j'ai vu un cheval qui comptait les verstes d'après le nombre de poteaux et l'heure d'après les coups de l'horloge.

« Un jour, j'allais à Valdaï, lorsqu'à la vingt-deuxième verste, un des chevaux de la troïka s'arrêta tout à coup.

« Le postillon descendit de son siège, donna de l'avoine au cheval, et l'on se remit en route. Tout jeune, ce cheval aurait été habitué par son maître à recevoir une poignée d'avoine toutes les vingt-cinq verstes, et le cheval comptait les verstes d'après le nombre de poteaux. Cette fois-ci le cheval s'était trompé de trois verstes, mais ce n'était pas sa faute. Il comptait les verstes par le nombre de poteaux et non d'après la fatigue, et, cette fois, il avait pris pour des poteaux kilométriques trois poteaux qui leur ressemblaient beaucoup, et, qui servaient à marquer la limite des bois de l'État. C'est ainsi que le cheval s'était trompé de trois verstes.

« Ce même cheval s'était habitué à recevoir sa nourriture dans l'écurie dès que l'horloge voisine sonnait minuit. J'ai pu constater moi-même qu'à chaque coup de l'horloge, le cheval dressait l'oreille et écoutait : il baissait la tête d'un air mécontent lorsque l'horloge frappait moins de douze coups, puis, il manifestait clairement sa satisfaction lorsqu'enfin les douze coups annonçaient l'heure du repas. » Après toutes ces démonstrations, ne désespérons pas de pouvoir, un jour, apprendre l'arithmétique aux femmes.

Lundi, 21 mars.

Figurez-vous que j'ai amené un numéro gagnant au dernier tirage de la Loterie du Peuple.

Quand je dis : j'ai, c'est une façon de parler, car la vérité vraie c'est que nous étions deux ayant droit au même billet.

Une mienne amie m'avait offert de réunir nos deux bourses, et, avec leur contenu, de tenter la fortune dans ce jeu de hasard.

Nos trésors additionnés s'élevaient à la modeste somme de dix centins : tout juste assez pour justifier nos prétentions au billet de mille.

Bref, nous achetâmes un billet. Zizitte avait quelques sinistres appréhensions à cause d'un zéro dans le chiffre numérique et secouait mélancoliquement la tête.

— Un zéro, tu sais, répétait-elle, ça veut dire ; rien. Nous n'aurons donc rien et nous y aurons perdu tout notre argent !

Ce « tout notre argent », dit d'un ton lamentable, me donnait, j'en conviens, froid dans le dos. Pendant quelques secondes, des visions noires de famine, d'agonies épouvantables dans d'affreux galetas, traversèrent mon esprit,

— Changeons-le, hasardai-je.

— Non pas, reprit vivement mon amie, ça ne nous portera pas chance. Essayons plutôt de conjurer le sort…

Àce moment nous passions devant une vitrine étincelante de joaillerie, et, le nez collé sur le vitrage, un petit bossu examinait attentivement les merveilles que contenait l'étalage.

— C'est fait, ajouta-t-elle gaiement. Ce bossu est la première personne que nous avons rencontrée après l'achat de notre billet, cela va nous porter chance… Heureusement que ce n'était pas une bossue.

— Est-ce que ce n'est pas aussi chanceux ?

— Décidément non. La rencontre d'une bossue est malchanceuse aux personnes de son sexe comme elle est heureuse aux autres. Et vice-versa. Tu comprends ? Mais dans le cas où une de ces disgraciées de la nature nous croisera sur la route, n'oublie pas aussitôt de cracher par terre du côté opposé à celui où elle aura passé.

— Fasse le ciel, dis-je pieusement, que nous ne rencontrions personne qui nous mette dans cette pénible obligation.

Le reste de notre chemin s'acheva sans encombre À la maison, on tira au sort pour savoir laquelle de nous devait garder le précieux billet. Je tombai sur la plus haute lettre, mais comme mon amie faisait déjà la moue, je proposai que chacune de nous le garderait sa quinzaine. Sur ce, nous nous séparâmes en belle humeur.

Non, je n'entreprendrai pas de raconter tous les châteaux en Espagne, toutes les espérances, tous les grands projets, tous les beaux rêves dorés que nous a donnés la possession de ce petit bout de papier.

D'abord, nos prétentions étaient assez modestes. On s'était facilement contenté de désirer cinquante dollars. Vingt-cinq dollars chacune, c'était déjà quelque chose Mais, bientôt, nous enhardissant, nous sommes montées jusqu'à cent, cinq cents et mille. Il fallait bien s'arrêter là, puisque ce chiffre était le nec plus ultra de la limite prescrite.

Àforce d'en parler, nous en étions venues à considérer le lot gagnant comme notre propriété personnelle, et le 14 mars, jour du tirage, n'était que l'époque de l'échéance où nous devions entrer en possession de notre bien.

Naturellement, le partage était égal.

Zizitte, dont la vive imagination venait d'être enflammée par des récits mirobolants des beautés de l'ancien monde, ne désirait pas plus que s'embarquer au plus vite, voir par elle-même, les merveilles de Paris, gravir les cîmes neigeuses et accidentées de la Suisse, promener ses illusions sur le Rhin, soupirer sur les bords de l'Adriatique, baiser la poussière sacrée des catacombes… Que sais-je encore ?

Je ne manquai pas de lui représenter tout ce que ce projet avait d'insensé.

— Voyons, lui dis-je, raisonne un peu : Cinq cents dollars, c'est une jolie somme, sans doute, mais conviens qu'avec cela on ne peut voyager bien loin. Et ton excursion terminée, que te restera-t-il ? Moi, je suggère autre chose. Par exemple, est-ce que cela ne te sourirait pas d'acheter une propriété avec notre argent ? Ça, vois-tu, c'est positif, c'est palpable. Ça durera, même plus longtemps que nous. Je t'avouerai que posséder un immeuble a toujours été un de mes plus chers désirs.

— À mon tour, reprit vivement mon amie. Comment peux-tu acheter quelque chose qui vaille, même au prix de mille dollars ? L'idée est vraiment absurde.

— Je le crois bien. Aussi ce n'est pas avec le produit d'un unique tirage que je propose de faire cette acquisition, mais avec celui de plusieurs. Puisque la chance nous a favorisées, pourquoi nous abandonnerait-elle après un si beau début. Je suis certaine de compléter la somme qui me manque dans les autres tirages qui doivent suivre.

— Alors, comme nous sommes de moitié dans les profits, je puis espérer autant que toi. Ce qui nous permettra à toutes deux d'effectuer chacune notre profit.

C'était juste et je n'avais rien à dire. Zizitte pourrait donc traverser les océans, et j'aurais pignon sur rue.

Ce n'est pas tout. Si nous voyions quelque chose, quelque objet qui nous plût, vite nous nous promettions ce luxe, ce bijou, ce meuble, cet objet d'art, jouissant de la perspective de ce plaisir, plus encore peut-être, que de la possession elle-même. Enfin, ces jours d'attente ne furent que de belles heures charmées par les plus beaux projets.

Que de riantes espérances, que de jolis nuages roses, embellissant un horizon, on peut ainsi se procurer avec un billet de loterie, de dix sous. Dix sous ce n'est pas cher pour acheter tant de petits bonheurs.

Le jour était arrivé. Après l'heure du tirage nous nous rendîmes en personne réclamer notre bien.

« Or qu'advint-il ? Je le dirai sans rire, » comme on chante dans la chanson de Nadaud.

Nous n'avions pas le bon numéro et nous n'eûmes ni mille, ni cinq cents, ni cent, ni dix, ni cinq.

Nous avons dégringolé tous les étages, jusqu'au dernier échelon : le billet d'une piastre.

Après en avoir déduit la proportion pour cent, les frais de voiture, etc., nous sommes restées à notre point de départ : dix centins.

Dire que nous n'étions pas un peu désappointées ne serait pas rendre exactement la situation. Adieu veau, vache, etc.

Pourtant il nous restait encore un moyen de nous reprendre, de recommencer nos rêves si brusquement interrompus…

Et, avec nos derniers dix sous, nous avons acheté un autre billet de loterie.

Lundi, 28 mars.

Je détache d'une chronique qui a paru dernièrement, dans un journal, dont, par charité, je tairai le nom, le paragraphe suivant :

« Voyez ces dames qui vont traverser la rue au moment où vous arrivez en voiture. Vous arrêtez votre cheval, elles s'arrêtent, font quelques pas en arrière et vous regardent. Vous touchez votre cheval pour aller plus vite et pour leur laisser le chemin libre, et les voilà qui en font autant : elles sont presque sous les pieds du cheval, elles jettent des petits cris effarouchés, et se rejettent de nouveau en arrière. Le lendemain et les jours suivants, elles recommenceront le même jeu, et presque toujours au même endroit. Les femmes manquent d'initiative et ne savent quel parti prendre en face d'un danger imminent. »

Évidemment, l'auteur de ce petit chef-d'œuvre littéraire n'a pas vécu dans notre grande ville.

Il aurait vu que l'option de traverser ou non les rues sans danger, la liberté d'avancer ou de reculer, ne nous sont nullement concédées, mais que notre vie, en ces moments critiques, est absolument à la merci des cochers de place.

Et ils n'ont pas l'âme bien généreuse, car pour peu qu'elle insistât pour passer de l'autre côté, ils écraseraient sans pitié la téméraire.

À Montréal, il n'y a pas d'alternative. Il ne s'agit pas de marcher ou de s'arrêter, de faire quelques pas en arrière, de laisser aller la voiture si on le veut bien, c'est la voiture qui franchit l'espace quand même.

D'ailleurs, l'on y est tellement habitué, que, depuis longtemps, c'est chose reçue, acceptée, sans que personne songe à se rebiffer.

Vous voyez, aux coins des rues, de petits groupes de dames attendant que les voitures, les omnibus, les camions s'éloignent et, quand tous ils ont défilé, les uns au grand trot, les autres avec une lenteur qui fait bouillir d'impatience, on peut se décider à parcourir l'espace qui sépare un trottoir de l'autre. Il reste sage pourtant d'interroger l'horizon, en avant, en arrière, de chaque côté, pour voir si aucun véhicule n'arrive à toute allure, car avant que l'on ait fait la moitié du chemin, il serait prêt à vous écraser sans crier gare.

Nous en viendrons peut-être, avant longtemps, à être obligées de nous assurer d'une voiture de place, dans l'unique but de traverser d'un côté de la rue à l'autre. Il ne suffit pas que les cochers, les conducteurs de lourdes charrettes, mettent en danger les jours des pauvres piétonnes, les jeunes dandys, eux-mêmes, ne savent plus attendre et ne modèrent en rien l'allure de leurs fringants attelages.

L'autre jour, l'un d'eux faillit jeter sous les pieds de son cheval une charmante montréalaise, et il s'en excusa auprès d'elle, avec

de grands coups de chapeau, en disant qu'il ne l'avait pas reconnue.

Cette excuse me rappelle celle qu'un chef irlandais avait faite, lorsque, cité devant son roi pour avoir mis le feu à une église, il ne trouva de meilleure raison, pour pallier sa faute, que d'alléguer qu'il avait cru que l'évêque était dedans.

Pour ma part, j'avouerai que je ne traverse jamais une rue un peu fréquentée sans choisir, du coin de l'œil, un gros monsieur, du large dos duquel je me fais un rempart et une garantie.

Le temps que prendra à lui passer sur le corps, dis-je en moi-même, me donnera celui de me sauver.

Ce n'est pas très héroïque, j'en conviens, mais l'instinct de la conservation crie plus fort que tout le reste.

Il n'est pas moins certain que je ne me hasarde jamais dans les mêmes circonstances, sans recommander mon âme à Dieu, qui fort heureusement, n'en veut pas encore.

Ce qui me laisse croire que je ne suis pas mûre pour le ciel, ou que ma tâche de chroniqueuse n'est pas terminée, et que je garde quelques bonnes petites vérités à dire à mon prochain avant de quitter cette terre pour toujours.

Mais, revenant au sujet qui présentement m'occupe, je ne pourrai mieux terminer mes remarques qu'en répétant ce qu'une personne de Montréal me disait il y a quelque temps, au retour d'une promenade qu'elle venait de faire à New-York.

— Une des grandes différences entre notre ville et la métropole américaine, assurait-elle, c'est que, là-bas, on fait arrêter les

chevaux pour laisser passer les dames, et qu'ici, ce sont les dames qui sont obligées de s'arrêter pour laisser passer les chevaux.

Lundi, 4 avril.

Il est des innocents, et des innocentes aussi, n'en doutez pas, qui ne se gênent en rien pour dire que, s'il y a quelque chose de facile au monde, c'est de faire une chronique.

Ah ! Il faut les entendre :

— Une chronique ? Attendez donc un peu : c'est simple comme bonjour. On prend du papier, de l'encre, une plume, oui, une plume, et l'on n'a qu'à écrire, écrire jusqu'à ce que l'on ait couvert des pages et des pages… et v'lan, la chronique est faite.

Ce n'est guère malin comme vous voyez.

C'est comme la recette pour faire un canon. On prend un trou et l'on met du bronze à l'entour. C'est pas plus difficile que ça.

Il ne reste plus qu'à le charger d'une poudre de l'invention de ces bonnes gens, et le tour est fait. Mais la décharge ne produit pas grands dégâts, j'en réponds.

Il y en a comme ça, bonté divine, qu'il y en a ! qui blâment pour le seul plaisir de trouver à redire, qui critiquent tout et ne précisent rien, qui conseillent sans cesse et ne suggèrent pas davantage.

Et quand vous hasardez pour votre défense, qu'à la longue, les sujets deviennent rares, qu'il y a des mortes-saisons dans ce métier, comme ailleurs, ils semblent surpris que cela puisse vous embarrasser un seul instant.

— Allons donc, dit-on, les sujets courent les rues. Parlez de ceci, de cela…

« Ceci, cela », c'est un peu vague. Poussez-les au pied du mur, pour obtenir plus de détails, et la source des informations est déjà tarie.

Alors vous suggérez vous-même quelque chose.

On se récrie vivement :

— N'entamez pas ce sujet, c'est trop délicat : vous blesseriez sans même vous en douter. Ne parlez pas de cette affaire, vous froisseriez quelque susceptibilité. Ne traitez pas cette matière, ce n'est pas assez féminin,… cette autre n'est pas de votre ressort.

Tant à la fin, que, si on les écoutait, il ne resterait que des sujets de composition bons pour des petites pensionnaires, et encore !

Hé, mon Dieu ! me diront quelques sages, le mieux à faire alors, c'est de poursuivre son petit bonhomme de chemin, sans s'occuper de personne.

Ma foi, c'est aussi ce que l'on fait, je vous prie de le croire.

L'expérience commune, celle qui est plus âgée que vous et moi, démontre sans cesse qu'il est depuis longtemps impossible de contenter tout le monde et son père.

Il vaut encore mieux écrire tout simplement, comme cela vient, et s'il n'est pas permis de dire tout ce que l'on pense, je crois qu'il est toujours préférable de ne jamais dire ce que l'on ne pense pas.

De sorte qu'au lieu de fouetter son imagination pour lui faire créer des hypothèses nouvelles, et de consulter l'opinion de celui-ci, de celui-là, avant de composer la sienne, il vaut encore mieux raconter tout bonnement comme la chose nous a frappé. Cela n'engage en rien l'opinion du lecteur, et ça simplifie singulièrement la tâche de l'écrivain. Du moins, c'est mon impression.

Il ne s'ensuit pas, maintenant, que l'on n'écrive que ce que l'on a ressenti soi-même, ou que, si l'on décrit bien telle ou telle sensation c'est pour l'avoir éprouvée.

Sans doute, on peut, avant d'écrire, interroger son cœur, sa pensée, se demander comment on aurait pu agir en telle circonstance, afin de donner à son récit, la vraisemblance que le lecteur aime à retrouver partout. Mais de là à avoir nécessairement subi ces manifestations multiples de la douleur, de l'amour ou de la haine, que l'on raconte, il y a loin.

Quelques lecteurs ont déjà dit :

— L'on est toujours enclin à décrire ses propres sentiments.

Je ne le crois pas. Il est impossible, à mon avis, de livrer ainsi à un public indifférent les chers secrets de son âme, que, de crainte de les profaner, on ira pas même confiés à une oreille amie. Il est des trésors qu'on conserve avec un soin jaloux, et dont on ne voudrait pas confier la garde à personne et surtout à des inconnus.

Faut-il, parce qu'un auteur dépeint, retrace, avec une fidélité saisissante, la peur, les remords, les hallucinations, qui hantent le cerveau du criminel, croire qu'il a lui-même éprouvé toutes ces tortures ?

En étant doué d'un esprit observateur, on n'a qu'à regarder autour de soi pour trouver les matériaux nécessaires à l'édification de n'importe quelle œuvre. Il suffit d'étendre la main pour retenir et faire poser le personnage dont on a besoin.

L'expérience des autres, quand on se donne la peine de l'étudier attentivement, à raison de l'âge et de la diversité des personnes, sert davantage que si on ne consulte que la sienne propre. Et si on raccorde les genres divers, les physionomies variées avec le bon sens, on arrive à une harmonie qui agrée, semblant provenir tout entière d'une nature unique et vraie.

En un mot, qu'en use du cœur des autres, si on le veut, mais qu'on écrive avec sa tête. On y verra, je le crois, beaucoup plus clair.

Écrire, écrire, c'est bien beau, sans doute, mais ce n'est pas toujours facile !

Même tout en étant a labor of love, il arrive, parfois, que la tâche semble rude et ne peut s'accomplir qu'avec grande peine.

Surtout quand cette tâche s'impose, qu'elle a des heures, des jours assignés, les difficultés s'en accroissent et se multiplient. Le cerveau est un rebelle qui ne souffre pas qu'on le commande, et qui n'obéit qu'en rechignant.

Et ce n'est plus alors, le divin efflatus qui guide et qui enflamme aux heures d'inspiration. Les mots se traînent péniblement, les uns s'accrochent aux autres et servent à peine à cacher le désert d'idées qu'ils recouvrent.

Pourtant, il faut que le travail s'accomplisse quand même : vous le terminez enfin, mais au prix de quels pénibles efforts et

pour quels misérables résultats !

La plaie de la chronique, — beaucoup d'autres plus compétents l'ont remarqué avant moi, — c'est la rareté des sujets à traiter. Et pour quelques personnes, les difficultés se compliquent encore. On permet au chroniqueur à barbe de traiter à peu près tous, les sujets, mais il est des sentiers où, nous, femmes, ne pouvons nous aventurer à moins de relever le bas de nos jupes afin de ne les pas traîner dans la boue, et c'est ce que plusieurs n'aiment pas à faire. Qui oserait les blâmer ? Les exagérations ne valent lien ; il y a lieu pourtant de savoir se garantir d'un excès de prudence, et de ne point se préoccuper des timorées à propos de tout, qui se voilent la face et sont toujours prêtes à crier scandale, au moindre mot qui s'écarte un peu du convenu. Il y aurait de quoi faire un cimetière, aussi grand que celui de la Côte des Neiges, avec tous les sépulcres blanchis de notre bonne ville.

Toutes ces raisons que je ne fais qu'effleurer en passant, et bien d'autres auxquelles je ne touche pas, peuvent faire comprendre que tout n'est pas rose dans le métier de la chronique. Mais, pour le moment, la mienne se trouve achevée, et j'ai devant moi une longue semaine avant de me mettre martel en tête.

Ami lecteur, nous allons nous reposer tous les deux.

Lundi, 2 mai.

Dies irae...

Jours de plaintes, de grincements de dents, de récriminations, de vaisselle brisée, de meubles qui s'effondrent, de verres qui s'entre-choquent, jours des déménagements !

La maison est éveillée de grand matin, le feu est éteint, l'air est cru, morne, glacial. À chaque pas les pieds heurtent des amoncellements sans nom, aux formes bizarres sous la grossière toile qui les recouvre. Vous ne reconnaissez plus dans ces paquets qui s'en vont pêle-mêle, le fauteuil de prédilection où vous aimiez à vous délasser, le tableau charmant qui reposait vos yeux ou la petite table que vous rouliez le soir, au coin du feu, avec les journaux et les livres favoris.

Depuis des jours déjà, l'heure de l'emballage a sonné et il faut vider toutes les pièces du logis.

On a tout remué, fouillé chaque recoin, réveillé bien des choses qui dormaient là tranquillement, et, avec elles est revenue une foule de souvenirs qui sommeillaient, eux aussi, sous la poussière du temps.

On agit d'une main qui semble sacrilège. Il faut ouvrir le tiroirs, exposer au grand jour ce qui reposait là, sous clef, protégé contre les regards indiscrets des curieux ou des indifférents ; il faut en retirer, un à un, les chers objets, et, pour se défendre des encombrements, distinguer dans l'ensemble les inutilités que l'on jettera au feu.

Les inutilités ? Il n'y a rien autre, si ce n'est la correspondance intime, douillettement enveloppée et reposant silencieuse dans les cases réservées d'un secrétaire. Les feuilles qui la composent tiennent toujours au cœur. Quelques-unes des lettres qui y figurent ont été écrites par une main, hélas ! déjà froide. Celles-là, oh ! celles-là, on les conserve éternellement, car, ce sont les reliques sacrées de la sainte amitié.

Mais il faut pourtant déchirer, retrancher : on coupe, on déchire, en détournant les yeux pour ne pas voir ces débris qui font mal.

Les grandes voitures sont arrivées. Un à un on emporte les meubles ; les lustres, les grands tableaux s'entassent au hasard. Ce qui paraissait joli, coquet, dans le salon bien rangé, avec ses draperies, ses objets d'art, paraît informe, laid, dans cet affreux désordre, exposé à la crudité de la lumière du jour, sous les rayons du soleil, qui le pénètrent au travers des myriades d'atomes de poussière dansant, tenus, en interminables évolutions.

La tristesse envahit tout alors. Elle monte de l'âme et se répand dans l'être entier.

Il semble qu'on ne saura jamais ramener l'ordre dans ce chaos sans nom, parmi cette confusion d'objets qui ont momentanément perdu leur valeur en des promiscuités compromettantes : la cuisine coudoyant le salon, les riches portières frôlant les vieux linges.

Tout cela part enfin, croisant dans l'escalier l'ameublement qui, avec ses tracas et ses troubles lui aussi, vient reprendre la place à peine vide.

Àla hâte, on fait une dernière visite, à travers les pièces désertes qui ont vécu de la vie des partants, auxquelles on a communiqué un peu de soi-même : témoins discrets des jeux, des joies, des tristes ou des heureux jours.

« L'homme s'attache à tout, dit Alphonse Daudet, même aux choses, même aux pierres… »

Et Lamartine s'écrie, dans un élan de sympathie pour la vieille maison de Milly :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

C'est être naïf que de s'attacher ainsi à tout, mais que voulez-vous ? Pour remédier à cela, il faudrait refaire la grande machine humaine, et qui sait si l'on gagnerait beaucoup au changement.

En attendant il faut partir. Ce n'est plus le moment de s'attarder.

Déjà les successeurs ont envahi le logement et on évite ces figures inconnues, qui, dans leur hâte curieuse, fouillent partout et ne comprennent rien aux regrets qu'on laisse échapper.

Le jour, d'ailleurs, touche à sa fin. Harassé, brisé, courbaturé, il faut gagner le nouveau logis où rien ne dit rien, où l'on croit ne pouvoir s'acclimater jamais.

Mille pressentiments sombres envahissent l'esprit et la défaillance s'empare de l'âme…

La nuit, tous les objets empilés revêtent une forme singulière. Dans le demi-sommeil qui suit ces heures d'agitation, ils ressemblent à des fantômes et prennent des voix pour se plaindre…

Bonnes gens, qui déménagez, tout n'est pas dit encore : Vous pensez changer votre logis pour un plus beau, plus spacieux, plus confortable ? Hélas ! vous ne faites que changer de misère, et vous irez ainsi, promenant vos ennuis de porte en porte, jusqu'au jour où vous serez définitivement installés dans les six pieds de terre, d'où, Dieu merci, on ne déménage plus.

Lundi, 9 mai.

« Le cœur de l'homme est plein d'oubli ;
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli.
L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
Qu'un autre amour dans l'âme, et la larme qui tombe
N'est pas séchée encor que la bouche sourit,
Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit. »

Tous les journaux ont publié dernièrement le mariage prochain de la princesse Marie Victoria de Teck avec le prince Georges de Grades.

On ajoutait, pour tout commentaire, que la reine Victoria est très heureuse de cette union en perspective, et que l'événement cause également une grande satisfaction parmi le public, où les deux fiancés sont très populaires.

De sorte que tout le monde est content… excepté, peut-être les deux intéressés, mais, ça, c'est un petit détail insignifiant et qui ne vaut pas la peine d'une considération.

Cette nouvelle, qui nous arrive d'outre-mer, ne pouvait passer inaperçue, et il serait difficile d'analyser les impressions diverses créées par la lecture du message. Il a semblé, tout d'abord, que quelque chose se froissait subitement en nous, et les réflexions qui ont suivi n'ont pas été de nature aussi réjouissante que celles qui accompagnent d'ordinaire l'annonce d'un mariage.

La princesse Marie occupe les sommets de la hiérarchie sociale, et si, pour ma part, je prends intérêt à ce changement dans sa vie, ce n'est point à cause du sang royal qui coule dans ses

veines, mais parce que je vois en elle plus qu'une princesse : j'y vois une femme.

Ni la fortune, ni le rang, ni les grandeurs ne peuvent pétrir un être humain autrement que ne l'est un autre moins favorisé sous le rapport des biens de ce monde.

Nous avons tous une âme, nous avons tous un cœur, avec des facultés plus ou moins développées, et la douleur est la loi commune.

Ce que nous ressentons dans la sphère d'intelligence où Dieu nous a placés, ceux qui nous précèdent ou ceux qui nous suivent dans l'ordre social le ressentent comme nous.

Il est donc permis de juger les autres d'après nos propres sensations, et de pénétrer un peu le secret de la vie privée que recouvre le masque habituel dont il faut se servir dans les rapports avec le public.

Il n'y a pas bien des mois, quelques semaines à peine, l'univers entier s'était senti profondément ému du malheur qui venait frapper cette jeune princesse, par la perte d'un fiancé, jeune et beau, fauché en plein printemps, au moment où la vie s'offrait, pour tous les deux, si riante et si douce.

Dieu sait tous les cœurs que cette catastrophe imprévue surprit alors, et les douloureux échos que le dénouement tragique vint réveiller dans les âmes. Dieu sait tous les chants que ce triste départ a inspirés, et que, dans les nombreux et sincères témoignages de sympathie accordés à l'aïeule, au père, à la mère du royal héritier, la plus grande part revenait à la jeune fiancée, pro-

menant, en pleurant dans les vastes salons de Sandringham, une affliction qui ne voulait pas être consolée.

Si la mort du prince Victor a produit une profonde impression, et si les peuples se sont sentis touchés quand les cloches de la cathédrale Saint-Paul ont sonné le glas funèbre, c'était surtout à cause de cette idylle si brusquement interrompue par la mort.

Le prince était relativement peu connu. D'un naturel timide, de constitution physique délicate, il vivait assez retiré, et ne s'était encore signalé par aucun acte marquant. Les journaux ne nous disaient que peu de chose sur son compte, jusqu'au jour où ils nous apprirent, tout à coup, qu'il aimait et qu'il était aimé. La reine Victoria, se souvenant sans doute, de son premier et unique amour, avait enfin donné son consentement et autorisé les fiançailles des deux amoureux.

Songez donc ! depuis des années déjà, ils s'aimaient en silence, sans cesse éloignés l'un de l'autre par la volonté royale. Malheureux incontestablement, désespérant presque de pouvoir jamais fléchir la rigide Impératrice, ils ne pouvaient qu'exciter le plus vif intérêt. Puis, la sanction étant accordée, le jour des épousailles fixé, les félicitations imprimées, de tous les côtés du royaume, depuis le plus haut dignitaire jusqu'à la plus humble ouvrière, tous offrirent l'or, les bijoux, les étoffes aux fins tissus à la plus heureuse des filles de l'Angleterre.

La princesse Marie était généralement estimée, les pauvres avaient appris à bénir son nom, et le peuple vénérait cette future reine qu'il avait vu grandir, et qu'on lui présentait comme devant être un jour sa souveraine.

On peut même dire que le respect autant que la popularité dont jouissait Marie Victoria de Teck avaient rejailli sur son royal fiancé, et, lui valaient des témoignages publics pour lui jusqu'à ce moment inconnus.

Aussi, quand le malheur vint s'abattre en la somptueuse résidence du prince, quand la mort vint ravir à une tendre mère son premier-né, à une fiancée l'amour de ses jeunes années, les deux mondes s'émurent et prodiguèrent toutes les manifestations capables de compatir à une si grande infortune.

Hélas ! combien de jours se sont-ils écoulés depuis que le jeune prince repose dans sa dernière demeure, à la chapelle royale du Windsor ? A-t-on donné au temps, ce grand consolateur des inconsolables, le loisir de cicatriser la plaie faite à l'âme ?

Il semble que les flambeaux funéraires fument encore, et, qu'en prêtant l'oreille, on entendrait comme les échos des hymnes de la mort qu'on chante autour d'un cercueil.

Si la blessure a été profonde, elle devrait saigner encore. C'est trop tôt parler de réjouissances dans une maison endeuillée ; c'est trop tôt quitter les longs voiles noirs pour revêtir la blanche toilette des mariées. Et s'il faut aller à l'autel avec le bouquet d'épousée, qu'on prenne plutôt sur cette fraîche tombe les fleurs qui n'ont pas encore eu le temps de se flétrir : elles, au moins, ont su se souvenir.

Est-ce tant un époux que l'on aime qu'un trône que l'on convoite ? sont-ce tant les douceurs de l'hyménée qu'une couronne que l'on cherche ? est-ce moins le titre d'épousée que celui de reine que l'on ambitionne ?

Dans ce siècle où tout se pèse, se suppute et se vend, où l'on se sert trop souvent du flambeau de l'amour pour éclairer le contenu du portefeuille, faut il que l'exemple parte de si haut ?

Et d'une femme !

Non. J'aime mieux croire à une volonté étrangère qui inévitablement s'impose, et force de subir ces terribles exigences d'une situation à laquelle il faut tout sacrifier.

Il est des drames intimes dont on ne soupçonne pas toute l'étendue : des luttes qui se livrent avec le devoir et d'où celui-ci sort victorieux, mais au prix de bien des souffrances. Qui dira les douleurs secrètes, les déchirements intérieurs qui agitent une âme quelquefois, et qui se cachent soigneusement, semblables à ces volcans sous-marins dont l'éruption ne se manifeste pas au dehors.

Il est bien difficile d'accuser le cœur, et on ignore souvent toutes les larmes que cache un sourire…

Mais, c'est trop tôt, oh ! oui, trop tôt encore, pour parler des nouvelles fiançailles de la princesse Marie.

Lundi, 23 mai.

Après les mariages, les nécrologies. C'est dans l'ordre.

Il y a quelque temps, je vous conviais à des agapes patriarcales, données dans les environs de Montréal, à l'occasion des noces de jeunes mariés : aujourd'hui, je glane dans le recueil des notices nécrologiques.

Vous croyez que vous allez pleurer. Point.

« S'il y a quelque chose d'amusant, disait Dickens, c'est le triste quand il est ridicule. »

Et il s'y connaissait bien, lui, le grand disséqueur du cœur humain.

Je ne sais quelle mouche pique certaines gens, qui ne peuvent laisser mourir personne, sans aller troubler le dernier sommeil des réflexions les plus sottes et les plus saugrenues.

Il n'y a pas de doute que tout cela est écrit avec les meilleures intentions du monde, mais ça assomme tout de même.

Les uns croient faire plaisir aux parents, aux amis : les autres cèdent au désir secret de se lire dans l'imprimé. D'aucuns saisissent avec empressement l'occasion d'aérer toutes les sentimentalités, les oh ! et les ah ! qu'un sujet si fécond ne manque pas de leur suggérer.

J'ai devant moi au moins une douzaine de ces notices nécrologiques et je regrette que le cadre de ma chronique ne me permette pas de les donner en entier. Quand il s'agit de faire ressortir les parties les plus saillantes de ces chefs-d'œuvre littéraires, j'hésite vraiment tant le choix est nombreux et varié.

Pour trancher la difficulté, je prends au hasard. Les doléances adressées à une jeune mère sur la perte de son bébé sont les premières qui me tombent sous la main.

Après s'être longuement étendu, avec une complaisance presque coupable, sur la fragilité des choses humaines, et déploré l'évanouissement des projets fondés sur ces « jeunes fronts olympiens » (?), l'auteur s'adresse dans le transport de son émotion à la mère elle-même et s'écrie :

« Console-toi, chère cousine ! Tu n'entendras plus, il est vrai, son gentil babil, son charmant gue… gue… gue, que tu aimais tant… »

Plus loin encore, perçant d'un œil inspiré la distance qui le sépare du céleste empyrée, il lui montre « son poupon » jouant avec les anges.

Le mot poupon, dans une circonstance aussi solennelle, donnerait aux esthéticiens des ébranlements cérébraux. Un poupon qui fait gue, gue, et qui meurt, là, qui meurt comme les autres, c'est à ne jamais s'en consoler.

Passons maintenant au décès d'un jeune écolier qui, pour me servir de l'expression du scrupuleux panégyriste « faisait ses 3 années française et anglaise. »

Au dernier congé « il était encore, ou du moins semblait être tout rayonnant de santé : après le souper, il fut vu suivant, mais avec une gaieté de mauvais aloi, le corps de musique du collège. »

C'est cette gaité de mauvais aloi qui l'a tué, j'en suis sûre.

Ici, je saute une demi-colonne, bien qu'elle contienne encore beaucoup d'ineffabilités, pour en arriver aux funérailles, « où, de chaque côte, s'étendant au loin, en arrière, était une double haie formée par les élèves, silencieux, recueillis et marchant dans un ordre si parfait qu'on les eut dit exercés longtemps d'avance pour de semblables cérémonies. »

Pourquoi pas ? qui sait si un exercice de ce genre de temps en temps, comme qui dirait aux heures de récréation, par exemple, ne préviendrait pas les désordres que l'on semble craindre ?

« Sur le bord de la fosse, un dernier salut, une ardente prière, un dernier adieu muet, douloureux, puis les élèves reprirent le chemin du collège, il était onze heures quand ils y arrivèrent. »

C'était bien commencé, bien touchant : la phrase planait, quand… un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.

Ce « il était onze heures » sent le dîner d'une lieue, et tout le monde sait que le fumet d'un hachis de collège ne favorise guère l'inspiration.

« Le petit défunt laisse deux sœurs, dont l'une est à la fin de son cours : elle gradue cette année, et l'autre est déjà avancée. »

Ce paragraphe d'un style douteux termine l'oraison funèbre du « petit défunt. » Que cette prose lui soit légère !

En avez-vous assez ? Ce serait dommage, car je voudrais encore citer quelques extraits d'un article obituaire sur la mort de madame X…, une bien digne femme, que je respecte et vénère, et qui avait certainement mérité que l'on déplore sa perte en de meilleurs termes.

« La douleur est bien l'apanage de l'humanité, débute pompeusement l'écrivain. Souvent, comme le mince filet d'eau, elle trace lentement son sillon, mais le creuset n'en est pas moins profond et la peine, plus tardive parce qu'elle est continue, n'est que plus vive. »

Plus tardive parce qu'elle est plus continue ! J'avoue franchement que cela est tellement profond que je m'y perds. Ce n'est pas souvent qu'une femme reconnaît son ignorance, et, espérons que mon humilité, pour être plus tardive, n'en sera que plus continue.

« Quelle nuit terrible et quel sinistre réveil ! Deux du même coup : monsieur et madame X… Sortons-nous d'un rêve pénible et fatiguant ! Étions-nous encore sous le poids des terribles hallucinations d'une mauvaise nuit ? Hélas ! non

« Vite, nous nous rappelons qu'à peine quatre jours auparavant, l'une des enfants de la regrettée défunte faisait bénir son union matrimoniale dans l'église de B…, et encore pour cette raison la surprise et la douleur furent générales. »

Attrapez, en passant, monsieur le marié.

« … il y a quelques chose de lugubre dans tout cela… »

Tant il est vrai de dire que le mariage rappelle l'idée de la mort puisqu'il est le tombeau de l'amour.

Viennent ensuite de longs et prolixes détails, qui ont bien aussi leur mérite, croyez-moi, et que je passe à regret. Seulement, je noterai encore :

« Nos remerciements à nos concitoyens qui ont rarement mieux fait les choses. »

Ce « rarement » a beau dorer la pilule, le fait reste toujours là : les choses ont déjà été mieux faites, et ça m'agacerait, moi, si c'était mon affaire.

Dans une autre nécrologie, je lis la terminaison suivante :

« La procession se dirigea vers le cimetière où reposera désormais le sujet de notre article. »

La périphrase peut être ingénieusement trouvée, mais ne manque-t-elle pas d'un peu d'élégance ?

Généralement ces élucubrations ne sont pas signées d'un nom connu. La plupart se cachent derrière la signature « Communiqué : » c'est le mot consacré.

Ô « Communiqué, » que de crimes, hélas ! on commet en ton nom !

Un de nos écrivains canadiens, il y a quelques années, avait frappé d'estoc et de taille le triste sire Communiqué. Pendant quelque temps on l'a cru mort, mais il y a belle lurette qu'il est ressuscité, le traître, plus fort, plus vigoureux et moins honteux que jamais.

Quel est le journal qui ne se donne pas le luxe d'un Communiqué ? La Patrie aussi s'il vous plaît. Et comment donc ! Il y en avait même un assez cocasse l'autre jour, mais comme il a déjà donné des ennuis à son auteur, et que celui-ci a d'ailleurs avoué ingénuement n'être pas habitué à rédiger ces sortes d'articles, je veux bien ne pas le taquiner davantage.

Place maintenant à la poésie. Le journal qui a publié cette merveille, sentant probablement le besoin de s'excuser, a cru devoir la faire précéder d'une petite note de la rédaction avertissant les lecteurs que « sur la demande d'un parent, (appuyée sur la douce persuasion des espèces sonnantes, je suppose,) on publiait textuellement le poème en question. »

Je ne puis mieux faire, que de reproduire, moi aussi, textuellement, laissant au lecteur le soin de faire lui-même des commentaires.

Les anges sont venus chercher notre Bien-Aimée,
Et l'ont emportée avec douceur pour se reposer :

Les fleurs de Lys vont fleurir aux rayons de soleil,
Comme il le dise, « Dieu connaît tout par oreille. »
Notre Edouardina se réjouit avec sa sœur,
Dans cette grande ville, aux portes dorées :
Avec les Saints, les Saintes et tous les vainqueurs,
D'avoir marcher dans le chemin éclairé.

Elle a laissé cette tendre et dévouée mère,
Dont les pas sont faibles et peu considérables :
Mais, cette pensée, seule reconsole cette mère :
Elle revoyera encore cette enfant si aimable…

La rime, le bon sens, l'orthographe, les règles de la versification y sont, grâce à Dieu, dédaigneusement bannis.

Dame aussi, quand on s'appelle Edouardina !

Lundi, 13 juin.

Je suis allée à Valleyfield assister aux fêtes du sacre de M Émard et, vraiment, il m'arrive de regretter que tout le monde n'ait pas eu la même inspiration.

C'est dommage que l'on ne sacre pas des évêques plus souvent. D'abord, sans parler de la cérémonie elle-même, qui est grandiose et imposante, il se fait, — surtout dans ces villes-campagnes, — un tel remue-ménage, un tel va et vient joyeux, il s'y produit animation si extraordinaire, à plusieurs lieues à la ronde, que l'air même a comme un parfum de fête.

Peu s'en est fallu pourtant que le soleil nous boudât, mais réflexion faite, il est revenu à de meilleurs sentiments et il s'est pris à sourire de la manière la plus gentille du monde.

Je faisais le trajet avec une amie. C'est agréable de voyager avec une amie, — qui est aimable j'entends, — et elle l'est celle-là, j'en réponds.

Aussi avec quel entrain nous avons fait la route, causant et badinant comme deux écolières en vacances. Et tant ri que nous avons fort scandalisé un digne disciple de Thémis, — quelque futur juge, j'en suis sûre, — qui a essayé vainement un de ses plus sérieux plaidoyers pour nous ramener à la raison.

C'est un joli trajet à faire. Ces prés verts, ces arbres, ce fleuve entrevu de temps en temps dans des éclaircies, reposent les yeux fatigués des pavés d'asphalte et de bitume.

On passe devant une foule de jolies campagnes que je voyais pour la première fois, comme Laprairie, Beauharnois, etc.

C'est dans les environs de ce dernier endroit, je crois, que ma compagne de voyage m'a fait remarquer, dans les grands champs qui bordaient la route, de petites touffes d'herbes plus hautes, plus drues que le reste du gazon.

On n'a jamais pu, paraît-il, les faire disparaître et savez vous comment on les appelle ces obstinées ? Je vous le donnerais en cent que vous ne le devineriez pas. Eh bien on les appelle : « des têtes de femmes » !

Comment trouvez-vous l'idée ?

Enfin nous arrivons. C'est joli, savez-vous, Valleyfield. Pas très bien bâti, par exemple, mais le site est magnifique.

Puis ce beau canal et cette baie magnifique rachèteraient bien d'autres défectuosités.

La gare est grande comme ma main, — laquelle n'est pas de dimension formidable, je vous prie de le croire. — Il y a une minuscule plate forme que l'on avait bordée pour la circonstance de branches de sapin qui fleuraient bon.

Je puis bien le dire, il y avait autant de monde aux alentours de la gare qu'à l'église. Il faut ajouter, cependant, qu'il y en avait déjà tant à l'église qu'il n'y restait plus de place.

C'était un gai coup d'œil. Partout des banderolles, des oriflammes, des drapeaux qui s'agitaient sous le souffle de la brise avec des claquements joyeux.

« Tout n'était que festons, tout n'était qu'astragales. »

Ça et là, pendaient encore, accrochées aux arbres, des lanternes chinoises et vénitiennes, et les fenêtres avaient gardé les papiers de soie de toutes couleurs dont on les avait décorées pour l'illumination du soir précédent.

Les habitants avaient revêtu leurs plus beaux habits de fête et regardaient, d'un air réjoui et content, les nombreux étrangers qui affluaient dans leur petite ville.

Deux personnages surtout ont excité au plus haut point la curiosité des naturels du pays. Ce sont deux bons frères Franciscains, nu-pieds et tête-nue, qui apparaissaient, pour la première fois, au milieu des chapeaux haut de forme et des bottes vernies, devant les yeux ébahis des habitants de Valleyfield.

Jamais ces bons Franciscains n'ont eu autant de succès. On se pressait, on se coudoyait pour mieux les voir, et les suppositions allaient leur train. Je ne crois pas qu'à l'heure qu'il est, on soit définitivement fixé sur leur compte, et le souvenir de ces deux

étranges apparitions demeurera, probablement dans l'esprit de tous, inséparablement lié aux grandes démonstrations du 9 juin 1892.

Il y eut bien encore quelque méprise comme celle, par exemple, de ma voisine à l'église, une bonne vieille, qui voyant l'abbé mitré de la Trappe, tout de blanc habillé, la figure ascétique, et dont la haute taille dominait au chœur, l'appelait « le Saint-Père. »

Mais il y avait tant de chanoines, de Dominicains, d'Oblats, d'abbés de toute sorte, qu'une méprise était bien excusable.

Quant aux bonnes religieuses, il y avait une si grande variété de cornettes, de petits et de grands bonnets, que — toujours pour me servir des expressions de ma bonne femme, — « il n'y avait pas moyen de les différencer. »

Vous ne vous attendez pas, je suppose, à ce que je recommence le récit des cérémonies du sacre.

Non. Les journaux, d'ailleurs, n'ont pas laissé à ce sujet la plus petite lacune à combler.

On fait bien les choses à Valleyfield, et les visiteurs venus pour assister aux fêtes y ont été entourés de délicates prévenances et accueillis avec la plus généreuse hospitalité.

M Émard s'y trouvera bien, j'en suis sûre, et déjà le nouveau prélat semble s'être attiré toutes les sympathies.

Àl'issue de la messe il y eut un magnifique banquet, sous une large tente dressée dans des champs avoisinant la gare.

Les décorations de la salle du banquet démontraient un goût exquis. J'eus le privilège, ainsi que mon amie, d'y mettre le nez, de sorte que je n'en parle pas sur la foi des on-dit. Le menu était abondant et nul doute qu'il devait être excellent aussi. Mais, de cette dernière particularité, je n'ai pas eu d'expérience personnelle. Ce sont les dames et les demoiselles de la ville qui servaient les convives, toutes de noir vêtues et parées de petites écharpes de couleur attachées au bras. Il y avait de plus une délicieuse musique d'orchestre. En un mot, l'ensemble formait un joli spectacle.

Ce banquet ne se composait pas seulement de membres du clergé ; il s'y mêlait aussi beaucoup d'éléments profanes, choisis parmi les délégués des nombreuses associations et les représentants de la presse.

On m'a même parlé d'une rencontre, — ménagée par ce savant jurisconsulte dont je vous parlais au commencement, — entre une gentille veuve et un fort galant veuf, et qui ont causé sérieusement entre la poire et le fromage.

Vous le savez, les beaux jours sont courts. Il fallait dire adieu à ses amis d'un jour, quitter Valleyfield, son ciel hospitalier, ses drapeaux flottants.

Le soleil se couchait radieux derrière la montagne, comme notre train-express entrait à Montréal.

Lundi, 14 juin.

(C'est que c'était l'hiver
et que c'est le printemps.)
V. Hugo.

L'air est doux. Le ciel, maillé de bleu, resplendit plus beau à travers les nuages floconneux. Dans les espaces, flottent mollement les fils de la Vierge et le zéphir apporte à mes sens ravis, des parfums subtils, pénétrants, comme les brises de l'Arabie traversant les oasis en fleurs.

La terre s'est réveillée de son long sommeil. Elle a secoué sa torpeur, son engourdissement et sourit au soleil, son inconstant amant ; coquette, elle se revêt de sa plus belle parure pour fêter le retour de son bien-aimé. Elle a piqué de ci, de là, sur ses longs vêtements, des fleurettes aux couleurs vives, tranchant sur sa robe d'émeraude.

Oh ! le bon air ! Oh ! le renouveau du printemps qui change tout en vous, dore vos illusions de couleurs plus belles et laisse couler dans vos veines un sang plus vif et plus chaud…

C'est lui aussi qui met des chansons dans l'air, des mélodies enivrantes au-dedans de l'être, et qui, par son souffle vivifiant, fait vibrer les fibres de l'âme comme des harpes éoliennes.

Allons au bois ! le gazon est tendre, l'herbe soyeuse et, dans la ramure, les feuillus épais forment des bosquets charmants, des solitudes pleines de silence et de mystère.

Dans les sentiers ombreux, arrachés aux arbres en pleine éclosion, il pleut des pétales roses et blancs, qui tombent, en tournoyant gracieusement, sur la tête des jeunes couples qui s'y promènent en balbutiant la douce maïeutique de l'amour.

Les arbustes sont chargés de fleurs ; partout les épines sont cachées sous la pousse nouvelle et l'on n'aperçoit plus que des ra-

meaux enguirlandés, souples, flexibles comme des baguettes de fées.

Oh ! les fleurettes, les gentilles fleurettes, cachées dans la mousse, chastes floraisons qu'on dirait écloses sous des baisers de vierge, si frôles, si délicates, qu'on craint les voir s'envoler dans les airs sous l'haleine des vents.

Elles sont là, toutes tremblantes sur leurs tiges, livrant aux espaces les parfums de leur âme, embaumant la solitude des bois, et ne demandant qu'à vivre et mourir aux pieds des grands arbres qui les ont vues naître.

Déjà la douce hépatique, notre anémone printanière, a réjoui nos yeux, et la linnée boréale, aux clochettes roses, ouvre timidement son calice aux premiers rayons du soleil de juin.

Le trillium, qui rappelle par sa forme et sa blancheur immaculée le lys royal, émaille à profusion le gazon de la montagne, et la petite violette et la clématite pourpre croissent avec lui dans toute leur sauvage beauté.

Tout est fête sous la feuillée. C'est la note gaie qui domine dans l'air. Elle se joint aux concerts mélodieux des chantres ailés, de la brise murmurante, du doux frisselis des feuilles, des discrets bruissements de l'insecte butinant.

Les oiseaux nous sont revenus. D'abord l'hirondelle au plumage cendré, accrochant sa demeure à nos toits, aux recoins des corniches et jusque sous les arceaux de Notre-Dame.

Voyez les industrieuses ouvrières raser dans leur vol rapide, les prés, les routes, becqueter la graine tombée, saisir le brin de paille échappé à la saison dernière à la gerbe du moissonneur, et

s'envoler à tire d'aile, chargées de leur précieux fardeau, tisser le nid qui doit abriter leurs amours.

Le rossignol a quitté sans regret les orangers en fleurs, les plaines parfumées de la Syrie et vient gazouiller ses suaves romances sous notre beau soleil.

Et dans le silence des nuits, quand la brise assoupie ne murmure que faiblement, quand les fleurs alanguies ouvrent leurs corolles à la rosée rafraîchissante, sa voix s'élève pure et cristalline et va charmer les échos endormis.

Tantôt, elle éclate dans les airs, triomphante et sonore comme une fanfare guerrière : c'est l'Alléluia d'amour.

Tantôt elle se fait tendre et plaintive pour consoler la douleur cachée : c'est l'hymne sublime de l'espérance qui parle au cœur un sympathique langage.

Et les fleurs et les bocages, les hommes et les choses, recueillis et émus, écoutent ces trilles mélodieux qui montent dans la mélancolisante clarté des étoiles…

Les oiseaux, la verdure, les bois, l'air pur, la jeunesse ? le printemps !

Mon Dieu ! qu'il fait bon de vivre !

Lundi, 4 juillet.

Voici la saison des vacances.

Depuis une quinzaine, les colonnes des journaux n'étaient remplies que de ces mots : distribution, prix, accessits, couronnes, médailles, etc. Aujourd'hui tout cela est terminé, et, les

joyeuses pensionnaires prennent leurs ébats au grand air de la liberté.

Vous les connaissez toutes à leurs petites mines éventées, à leurs yeux grands ouverts, pleins de curiosité, à leurs médailles toutes neuves et reluisantes, qu'un nœud de velours retient là, bien en vue, autour de leur joli col ou attachées sur la poitrine, comme les décorations des vieux grognards de la garde impériale.

Ma foi ! il n'y a rien à redire à cela ; elles leur appartiennent bien ces décorations, payées qu'elles sont avec les beaux écus sonnants du papa.

Cela semble un peu cocasse, de prime abord, qu'il faille acheter ainsi le mérite au poids des carats, mais vous comprenez que ça deviendrait un peu onéreux pour les bonnes sœurs — surtout quand on considère le nombre fantaisiste des médaillées, — de délier les cordons de la bourse à chaque fois.

C'est bien beau, très honorable, très émouvant même de voir sa fillette recevoir tous les honneurs de son cours, mais quand on a à acheter tout cela, l'enthousiasme et l'orgueil paternels peuvent en éprouver un léger refroidissement. C'est ce qu'on pourrait appeler le revers de la médaille.

Quand j'allais au couvent, on semblait avoir pris pour principe de ne jamais renvoyer, à la fin de l'année, aucune élève, les mains vides, à la maison paternelle ; pour rendre tout le monde content, on allait jusqu'au prodige, et on fondait des prix qui faisaient certainement plus d'honneur au bon cœur qu'au bon sens des fondatrices.

C'est ainsi qu'on décernait des prix de gentillesse, d'amabilité, voire même un prix d'hygiène (?).

Je me rappelle d'un « prix de complaisance, » donné en faveur d'une compagne de mes premières années de pension, tellement dépourvue de talent, — l'élève et non la pension, — qu'il n'y avait pas eu moyen de lui accorder avec justice même un accessit de lecture.

Pauvre Rébecca ! — car elle portait ce nom biblique qui aurait tant excité l'ire de MM. Drumont-Morès, s'ils eussent vécu dans son intimité — je me rappellerai d'elle jusqu'à mon dernier jour, fût-il celui du jugement dernier. Jamais je n'ai vu d'enfant si inintelligente. Pas idiote pourtant, oh ! non, tout à fait ordinaire, je vous assure, en dehors des heures de classe, mais du moment qu'il s'agissait de leçon, nix ! elle n'y était plus du tout et débitait les bourdes les plus abracadabrantes qui soient au monde.

Dire le plaisir que nous avions à l'entendre réciter ses leçons est impossible, et, tous nos rires ne lui faisaient pas plus d'effet que de l'eau sur le dos d'un canard.

Au demeurant, la meilleure fille du monde et d'une complaisance ! Enfin, quand je vous dis qu'elle en a eu le prix !

Àun examen de fin d'année, il lui fut demandé, une bonne fois, ce que c'était qu'un port de mer. — Un cochon, répondit l'imperturbable Rébecca, d'un ton convaincu.

Les examinateurs, — vous ai-je dit que c'était un couvent de campagne, — s'esclaffèrent littéralement ; le bon vieux curé pleurait de rire s'essuyant les yeux avec son grand mouchoir rouge.

Quant aux élèves, elles firent une ovation à Rébecca qui accueillit assez modestement du reste les honneurs de son triomphe.

Quelques bonnes âmes cependant furent scandalisées. Pensez-y ! depuis un temps immémorial les murs du pensionnat, où l'on ne se doutait pas encore qu'on chanterait en vers ces intéressantes bêtes, n'avaient pas entendu répéter dans toute sa crudité cette épithète malsonnante.

Lundi, 11 juillet.

Savez-vous comment on fait de la littérature aux États-Unis ?

Par quel moyen on inonde le pays d'un flot de dime novels, où toutes les aventures les plus extraordinaires sont accumulées, où tous les héros et les héroïnes meurent et ressuscitent plus qu'il ne faut, où l'on trouve enfin tous les sentiments qui n'ont pas de bon sens ?

L'Américain a le génie inventif, on le sait.

De même qu'il a ses manufactures de coton, de caoutchouc, il a imaginé en plus les manufactures de roman.

Une industrie très-besogneuse et très lucrative si l'on en juge par la quantité d'histoires à sensation qui se débitent, et par le nombre incalculable des acheteurs.

Seulement, les cervelles humaines tiennent lieu de machines et sont mises en opération le jour comme la nuit.

Une romancière américaine a récemment révélé, devant le tribunal de Philadelphie, les moyens dont elle et ses congénères se servent, pour se procurer une énorme quantité de romans

qu'elles signent ensuite de leur nom, afin de donner la vogue et en retirer les gains de vente qu'elles convoitent.

Elles ont établi, quoi ?

Ni plus ni moins qu'une fabrique de romans, où l'on emploie de pauvres femmes que quelques dollars, — le mighty dollar — dédommagent maigrement du plus ingrat et du plus ardu de tous les labeurs.

Et pour un si mince profit, elles sont tenues de fournir un roman complet sur tel et tel sujet qu'on leur indique.

Par contre, on leur permet d'emprunter où elles voudront les menus détails du dialogue et de l'intrigue.

Quand on songe au travail incessant de ces manœuvres, à l'état de surexcitation intense qu'elles ont à subir, on ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur leur triste sort.

Un roman par semaine ! Mais cela semble fabuleux.

Combien de temps leur cerveau résistera-t-il à ce surchauffage de l'imagination ? Les rouages mis en perpétuel mouvement s'useront avant l'âge, et la plupart d'entre elles iront finir le roman dans un cabanon de folles.

Triste et douloureuse perspective.

On affirme que des auteurs parisiens ne dédaignent pas de recourir aux moyens dont je viens de parler et, on pourrait même, ajoute-t-on, citer quelques noms bien connus dans le monde des lettres qui en font largement usage.

Et que ne cite-t-on pas ? Mais qu'ils en soient pour leur honte, et restent marqués au front, comme d'un stigmate, du mépris des gens de bien.

C'est une monstruosité que de spéculer ainsi sur le talent d'autrui pour aider et grandir le sien. Il y a dans ce trafic quelque chose de déloyal qui révolte et répugne toute âme droite.

On a déjà remarqué qu'après la mort de certains romanciers populaires, il surgissait tout à coup une série d'œuvres inédites qui eussent demandé à l'auteur, pour les produire lui-même, deux fois autant que la durée de son existence.

J'avais lu cette remarque à propos des œuvres, soi-disant posthumes, d'Alexandre Dumas père, de Ponson du Terrail, etc.

J'ai pu juger de la vérité de cette assertion en constatant, moi-même, que, depuis la retraite de Guy de Maupassant, un nombre prodigieux de nouvelles inédites signées de son nom, sont publiées presque chaque jour, dans les revues parisiennes.

Leur authenticité pourrait être mise en doute même par les gens dont la foi est encore robuste.

Combien il y a loin de ces Shylocks modernes à ces grands et nobles cœurs qui, croyant rencontrer sur leur route un talent réel, lui tendent la main, pour l'encourager, lui ouvrent le chemin du succès, et se servent de leur nom, oui, mais seulement pour couvrir les jeunes débutants d'un peu de leur gloire et les protéger d'une manière plus efficace.

Les frères de Goncourt, — qui viennent justement de publier le sixième volume de leurs mémoires, — le dernier à publier pendant leur vie, ont réglé par leurs dispositions testamentaires

l'emploi de leur remarquable et splendide collection d'œuvres d'art.

MM. de Goncourt ordonnent que vente en soit faite et le produit destiné à la fondation et au soutien d'une académie, où douze jeunes écrivains, choisis parmi ceux dont les écrits promettent le plus, seront installés confortablement, logés, chauffés, entretenus au frais des fondateurs.

Là, dans le calme et le recueillement, les heureux élus pourront donner libre coursa l'inspiration ; développer et laisser mûrir les richesses de leur intelligence, sans être obligés de sacrifier, dans un travail hâtif, les plus belles productions de leur esprit pour se procurer le pain nécessaire à leur subsistance quotidienne. Les deux frères, Edmond et Jules de Goncourt, ont eu cette touchante prévoyance en voyant autour d'eux des nouveaux venus supérieurement doués, céder sous l'aiguillon du besoin, se hâter outre mesure ou abandonner pour un morceau de pain des œuvres promises à la célébrité.

Et quels étaient alors ces sujets distingués qui avaient si fort excité les sympathies de MM. de Goncourt, et qui peinaient durement dans le terre à terre du journalisme.

Des noms comme Émile Zola, Théodore de Banville, Flaubert et Alphonse Daudet.

Des protégés futurs des de Goncourt, deux ont déjà disparu de la grande scène de la vie : Théodore de Banville et Flaubert.

Tous, cependant, ont fait leur marque et sont arrivés au sommet de la renommée, sans avoir eu d'autres secours de MM. de Goncourt que leurs bonnes intentions.

Ainsi, ce sont des hommes d'une autre génération, avec d'autres goûts, d'autres idées, d'autres méthodes littéraires, peut-être, qui bénéficieront de la générosité des bienfaisants donateurs.

Il sera intéressant de suivre les débuts de cet institut d'un nouveau genre, et bien des vœux seront faits pour que le succès vienne couronner les premiers essais de cette œuvre philanthropique.

Lundi, 18 juillet.

J'ai un gros chagrin depuis hier.

Un chagrin immense qui me pèse sur le cœur, sur la tête et sur les épaules.

Ce n'est pas un diable bleu, — est-il bien sûr, par parenthèse, que le diable soit bleu ? — qu'on peut secouer quand on veut, sortir, promener et amuser, mais une horrible sensation que rien ne sait me faire oublier.

Par exemple, si vous me demandez la cause de tout cet émoi, si votre âme sympathique, voulant s'affliger avec la mienne, veut savoir le malheur qui a fondu sur moi, ma foi ! je ne le sais pas trop bien moi-même. Cependant, comme je m'attends à toutes les calamités à la fois, je n'en suis pas moins à plaindre.

Figurez-vous que c'est une bonne action qui m'a valu tout ce mal. Ce n'est pas très encourageant, vous l'avouerez.

En sortant de la petite église de Bonsecours, un pauvre vieux, à longue barbe blanche, appuyé sur son bâton, l'air vénérable comme un Benoit Labre, et plus propre que lui, — du moins s'il

faut en croire les traditions, — me tendit silencieusement sa petite sébile en ferblanc.

Il faut que je confesse mon faible pour les vieux mendiants.

Les infirmités pour moi n'y font rien. Qu'il soit bancal, tortu, bossu, cela m'attendrit peu, je l'avoue, tant que le sujet n'a pas doublé le cap de la soixantaine.

Je m'apitoie sur la vieillesse parce quêtant la plus irrémédiable, elle devrait être, par conséquent, la plus regrettable des infirmités.

Et quand je pense à ces vieillards, qui après une longue vie de luttes et de misères sans doute, n'ont pu vaincre les rigueurs du sort et mendient le pain qui doit encore prolonger une si pénible existence, c'est de toute mon âme que je plains ces malheureux.

Qui racontera leur triste histoire, qui pourra dire ce qui les a réduits à cette humiliante extrémité ! L'ingratitude des enfants peut-être : l'indifférence des parents bien certainement.

Il y a ici, à Montréal, un de ces vieux miséreux qui s'attirerait bien des sympathies, j'en suis sûre, si l'on connaissait comme moi à quelle famille il appartient.

De lui, je ne sais rien personnellement, mais j'ai connu les siens, qui occupent une position très enviable, dans une de nos paroisses du bas du fleuve.

Le frère de ce pauvre mendiant est mort, il y a quelques années à peine, laissant à ses enfants plus qu'une jolie fortune.

Peut-être même, depuis ce temps, quelques-uns d'entre eux ont-ils éclaboussé, au grand train de leurs équipages, ce misé-

rable qui leur tendait la main.

Pourquoi ce pauvre disgracié de la fortune a-t-il été oublié dans la distribution des biens de famille ? Je n'en sais rien.

Pourquoi n'a-t-il pas été compris, au moins, dans les legs destinés aux œuvres charitables ? Je l'ignore. Mais en donnant votre obole, vous feriez de sérieuses réflexions, je vous le jure, sur l'étrangeté des choses de ce monde.

Quelle longue digression ? Où en étais-je arrivée dans le récit de ma lamentable aventure ?... Ah ! m'y voici. Le vieux me tendait la main et j'y déposais ma modeste offrande.

D'une voix chevrotante et cassée il me dit :

— Dieu vous bénisse...

Certes, c'était une bonne parole et j'aime çà entendre cette prière dans la bouche d'un vieillard.

— ... et vous console ! continua-t-il encore.

j'eus comme un grand coup dans le cœur.

Que Dieu me bénisse et me console. Me consoler de quoi ? Les jambes me flageolaient et je dus m'asseoir quelques instants sur les marches de pierre du perron.

Là, je commençai à faire un retour sur les derniers jours qui venaient de s'écouler pour voir si vraiment quelque incident m'aurait laissée inconsolable.

J'eus beau m'interroger, je ne vis rien. La veille, la bonne avait bien, par mégarde, écrasé du bout du pied, un gentil bébé chat,

mais cette mort prématurée ne m'avait pas affligée outre mesure et déjà, le « froid oubli » avait fait place à de stériles regrets.

Ça devait donc être autre chose.

Peut-être un peu d'ennui causé par une absence de quelques jours ? mais d'un voyage, on en revient et depuis la veille, j'étais heureuse.

Non, j'avais beau interroger les ciels de mes jours passés, ils n'étaient faits que de soleils.

Rien donc jusque là ne motivait le vœu du bon pauvre.

Puisque le passé n'avait pas besoin d'être consolé, évidemment c'était pour l'avenir. Rien qu'à y penser des sueurs froides me perlaient aux tempes.

Je n'ai jamais eu peur d'un ennemi qui m'attaque bien en face. Tout redoutable que peut être cet adversaire, je sais à quoi je dois m'attendre, et toujours sur la défensive, je sais riposter ou parer ses coups. Mais c'est celui que je ne connais pas que je redoute. Je ne le vois pas, mais il est là quelque part, caché, dissimulé, prêt à fondre sur moi, à me frapper au moment où je m'y attendrai le moins.

Si un malheur entrevu doit tomber sur moi, je m'aguerris d'avance, je l'attends résignée.

Toutes mes forces se concentrent vers cette partie de l'âme qui doit être blessée et vienne la douleur, elle me semble moins amère, moins cruelle.

Mais l'inconnu me fait peur. Cette angoissante sensation d'un malheur dans l'air me glace et me pénètre jusque dans la moëlle

des os.

Aussi, j'ai depuis ce jour, des visions sinistres devant mes yeux et d'effrayants cauchemars hantent le sommeil de mes nuits.

J'ai des tons larmoyants quand je parle à ceux que j'aime et je me demande avec terreur si, d'ici à ce que je puisse les revoir, un épouvantable cataclysme ne les aura pas anéantis à jamais.

Intérieurement, j'adresse de solennels adieux à tout ce qui m'entoure, j'ai des attendrissements incroyables en regardant la verdure, et l'oiseau qui passe, la fleur qui se penche me mettent des pleurs pleins les yeux.

Dire que ce matin encore, j'étais si gaie, si disposée à aimer la vie que je trouvais bonne et belle.

Et brusquement sans crier gare, voilà tout mon horizon assombri, chargé de tempêtes, avec la foudre qui va gronder,... la pluie, la pluie de larmes prêtes à tomber.

Tout cela à cause d'un méchant sou.

Jugez un peu maintenant de ce que cela aurait été si j'en avais donné deux.

Lundi, 25 juillet.

A-t-on jamais goûté à ces massepains de confection si étrange que les Italiens vendent au coin des rues ?

J'avoue que je n'ai jamais vu de morceaux de sucre pour me fasciner autant, et depuis des mois, je les reluque en passant, du coin de l'œil, avec un intérêt qui va toujours croissant.

Ces petites boutiques ambulantes se propagent très rapidement et on en trouve maintenant dans tous les coins de la ville. Grâce à leur mode de construction, on peut les transporter aisément d'une rue à l'autre, choisissant les endroits les plus achalandés, les abords d'un square, la salle d'exercices, les coins de la rue St-Laurent, et à l'issue de la grand'messe, le dimanche, le voisinage de Notre-Dame.

Dans ces étalages, il y a des bananes d'abord, oh ! oui, des bananes toujours, puis, ces pains énormes, de couleurs assorties, dont on semble faire un débit extraordinaire.

Un de ces marchands (?) m'intéresse particulièrement : c'est celui qui se tient près des bureaux de la poste. Il est moins nomade que les autres celui-là, probablement parce que la place est plus avantageuse et plus lucrative.

Intérieurement, j'ai noté les évolutions qu'il a fait subir à ses massepains parce que c'est lui qui semble donner le ton à tous les autres. D'abord, — du moins quand je les vis pour la première fois, il y a quelque six mois, — ils étaient tous blancs, avec de grosses amandes qu'on entrevoyait par ci, par là, dans l'épaisseur du sucre. Puis sans changer de forme, ils se composèrent de trois couches superposées de couleur différente : la première blanche, la seconde rose et la troisième, chocolat foncé.

Cela faisait un joli effet, je vous l'assure, et rien qu'à l'écrire, ça me fait venir l'eau à la bouche.

Après avoir épuisé le caprice des gens, je suppose, la masse multicolore fit place à la couleur café et aujourd'hui, à côté des pains rose, blanc et café, s'étale le gâteau jaune, décoré pompeusement du nom de « Lemon cream. »

Méthodiquement, et avec un artistisme qui ferait honneur à une plus haute vocation, le monsieur Macaroni détache, à l'aide d'un couteau et d'un petit maillet, des morceaux qu'il dispose d'avance en petits paquets, après les avoir préalablement pesés dans une minuscule balance.

Ce qui me charme encore dans toute cette affaire, c'est qu'il fait la besogne avec une délicatesse louable, sans y toucher seulement du doigt. Et ceci n'est pas une mince considération, quand on songe que ces gens-là ne forment généralement pas la clientèle d'un manicure et que pour employer une expression connue : ils ont des rapports très tendus avec l'eau et le savon. Toutes ces observations ne sont pas, comme on serait tenté de le croire, le fruit de mes nombreuses visites à leur étalage.

Non, mais si je m'en suis abstenue, je confesse humblement que ce n'est pas l'envie qui me manquait. C'est que, voyez-vous, à ma gourmandise se mêle une pointe d'amour-propre ; l'endroit est trop en vue, la foule trop nombreuse et j'ai honte.

Ah ! si j'avais seulement le tiers de ma grandeur ! pardon je veux dire ma hauteur.

Une bonne fois tout de même je n'ai pu résister à la tentation qui m'aiguillonnait plus fort qu'à l'ordinaire, — c'était à l'époque où ce remarquable produit combinait les trois couleurs — et je fis un compromis entre ma dignité et ma gourmandise.

J'avisai un petit bonhomme qui musait dans la rue et lui désignant d'un geste l'objet de ma convoitise :

— Tu vois cela, dis-je, eh ! bien, prends ces dix sous et va m'en acheter. Nous partagerons ensuite.

Que croyez-vous qu'il fit ! Il alla chercher le bonbon et pendant que je me délectais par anticipation, le petit démon se sauvait en faisant la nique.

Fiez-vous aux hommes petits et grands !

Il y avait dans la rue St-Laurent, dans l'enfoncement d'une petite ruelle, un débitant de nougats. Je n'ai jamais passé devant lui sans le voir la bouche pleine. Et de fait, je crois qu'il était à la fois vendeur et consommateur.

Àforce de manger, il est venu, je suppose, à épuiser toute sa marchandise et comme la caisse devait s'en ressentir, il a jugé prudent de changer de genre de commerce. Ces jours derniers, il étalait modestement des bretelles et autres menus articles de toilette pour messieurs.

Par un reste d'habitude, il mâchonnait mélancoliquement un bouton de manchette.

Les négociants de crème à la glace sont aussi des personnages durant la saison d'été.

Les petits gamins leur font une cour assidue, et celui qui est installé au bas de la côte St-Lambert me semble avoir une fameuse clientèle.

Pour un sou, il donne de la crème plein un coquetier et faut voir avec quelles délices les habitués savourent ce mets délicat.

Leur méthode de dégustation est très simplifiée. D'abord, ils commencent par promener leur langue tout autour du coquetier, puis ils la creusent en forme de cuillère. et avec une dextérité qu'on ne saurait trop admirer, le contenu disparaît dans leurs

jeunes œsophages et le contenant, — toujours à l'aide de la langue devenue lavette après l'ingurgitation, — est nettoyé à l'intérieur et à l'extérieur aussi proprement que pourrait le faire le cureur de vaisselle au Windsor.

Un soir de l'hiver dernier, alors que nous revenions d'une réunion intime, j'aperçus, sur les onze heures, coin des rues St-Laurent et Ste-Catherine, un chariot de dimensions assez grandes, garni de fourneaux à travers lesquels des charbons ardents brillaient avec des lueurs fantasmagoriques. Au milieu, s'agitaient de grands fantômes, tout de blanc habillés, armés de longues spatules, versant un liquide fumant dans des tasses qu'on distribuait ensuite aux spectateurs.

Entrevu à cette heure avancée de la nuit, cela me fit l'effet d'une apparition fantastique.

J'appris que ce n'était qu'un café sur roues où se distribuait du thé, du moka et du chocolat, des gaufres et autres pâtisseries de confection française plus ou moins douteuse, je pense.

J'aurais désiré examiner de plus près ces industriels, mais il ne sont, je crois, que des oiseaux nocturnes. Je les ai entrevus hier, après souper, comme ils longeaient une ruelle, filant grand train, avec un bruit de ferraille comme celui qui proviendrait de chaudières vides qui s'entre choquent. Puis, ils disparurent, telle une vision.

Lundi, 1 août.

— Vaudreuil ! Vaudreuil !

Dit le conducteur par la portière ouverte.

Arrachée brusquement à une demi-somnolence, je ramassai à la hâte mon ombrelle et m'élançai sur la plate-forme du char comme le train entrait en gare.

Oui, c'était bien Vaudreuil, Vaudreuil tant vanté que je voyais enfin pour la première fois.

Vous imagineriez difficilement de plus joli endroit. Tout plein de verdure, de fleurs, d'ombrage et d'horizons charmants.

De ravissants cottages, blancs aux vertes persiennes, fantaisistes d'architecture et de couleurs, piqués ici et là, irrégulièrement à travers les champs, complètent le paysage.

Une belle nappe d'eau s'étend à perte de vue : ses méandres sinueux forment mille détours, creusent mille enfoncements. Cette rivière semble, pour me servir de l'expression de Balzac, « aimer tellement le pays, qu'elle se divise en mille branches, et fait une infinité d'îlots et de tours afin de s'y amuser davantage. »

En effet, au milieu de ces eaux si limpides, sont jetées, comme échappées des mains trop pleines de la nature, de jolies petites îles, formant des corbeilles de verdure pour embellir davantage un panorama déjà si radieux.

C'est beau Vaudreuil, beau comme un rêve, « un vrai coin du paradis oublié sur la terre, » et je m'étonne de ne pas en entendre parler plus souvent.

Je ne me charge pas de réparer les lacunes ou les injustices qu'on aurait pu commettre à son sujet, j'en fais simplement un article de chronique, — puisque chronique il y aurait quand même — et pourquoi pas ce thème-là puisqu'il est agréable ?

L'hôtel de Vaudreuil est admirablement situé. La maison elle-même, spacieuse, bien aérée, offre de tous ses côtés, des points de vue admirables.

Les alentours sont bien entretenus, partout l'herbe y est verte, soyeuse, et les beaux et grands arbres abritent sous leur toit touffu plus d'un groupe joyeux.

Tout près se trouve un charmant îlot, qu'on dirait jeté là tout exprès, et sur lequel on a construit un kiosque rustique. Il doit faire bon de pouvoir y jouir longuement de toutes les beautés qu'offre ce pittoresque paysage. Un petit pont relie entre elles les deux rives.

Deux fois la semaine, un orchestre vient à l'hôtel y faire entendre de la bonne musique. Rien de plus séduisant que de voir, au prélude des instruments, surgir des pelouses ombreuses, ces couples animés qui s'en vont, tournoyant gracieusement, sur le parquet ciré du grand salon.

Les touristes se renforcent dans ces occasions de la belle jeunesse du village, et, faut voir avec quelle ardeur joyeuse et quel entrain on conduit le bal.

Les dames et les jeunes filles font un brin de toilette, et ces fraîches robes blanches, ou bleues, ou roses, dont les reflets chatoyants se marient si harmonieusement aux reflets des lumières, sont d'un effet délicieux. Et de ces draperies vaporeuses se dégagent des fragrances qui flottent mollement dans l'atmosphère attiédie.

Aussi, il n'est pas étonnant de voir les cavaliers si empressés et attentifs autour de si attrayantes partenaires.

Le jour, l'hôtel est presque silencieux. Le matin, d'assez bonne heure, la gent masculine s'embarque pour la ville et les veuves d'occasion se consolent de leur absence comme elles le peuvent.

Les dames commencent d'interminables parties de whist ou se rassemblent sous la spacieuse véranda et disent, — comme c'est toujours l'usage d'ailleurs dans des réunions de ce genre, — toutes sortes de bonnes choses sur le compte du prochain.

Les jeunes filles vont rêver sous les grands arbres, babiller un peu, lire quelques pages de roman ou quelques bouts rythmiques d'un poëte favori.

Qui n'a son poëte favori ! Pas toujours couronné par l'Académie, par exemple, mais qu'importe ! souvent il nous parle plus et mieux au cœur que ne vous diraient les quarante immortels mis ensemble.

Je n'aurais garde d'oublier parmi les amusements le plus en vogue, le jeu de billard et le « Bowling Alley » : c'est le rendez-vous par excellence, et, au bruit des billes qui roulent et s'entrechoquent, se mêlent des éclats de voix et des francs rires qui s'échappent comme des fusées par les fenêtres ouvertes.

Les soirs, ah ! les soirs, parlons-en, ils sont délicieux.

La chaleur du jour est tombée et fait place à une brise tiède qui berce les feuilles en leur murmurant d'étranges choses. Avez-vous jamais compris ce bizarre langage ? ce que ce chant veut dire à la sombre ramure ? et ce qu'elle y répond dans son frissonnant trémolo ?...

Au firmament, les étoiles scintillent doucement et jettent de pâles clartés sur les eaux qui s'endorment. De temps en temps,

un bruit s'élève encore. C'est le son cadencé des rames qui grincent sur les tollets des frôles embarcations.

Des groupes sont disséminés sur la pelouse. Peu à peu les conversations se font moins bruyantes. Tout est si calme, si grand dans la nature que cette splendeur majestueuse élève malgré soi.

Vous sentez que devant une telle scène, l'âme est prête à prendre des envolées sublimes dans l'infini de la voûte éthérée…

Oui, mais les maringouins se chargent du soin de nous rappeler bien vite sur la terre.

Pour échapper à leurs morsures ou pour y faire une heureuse diversion, on se promène ça et là, et on entame des conversations banales avec ces étrangers d'hier, ces indifférents de demain que le hasard vous a fait rencontrer.

J'eus cependant occasion de rompre la monotonie des lieux communs dans une tâche que la confraternité m'imposait : celle de défendre Pierre Sansfaçon des coups de scalpel portés contre lui par un jeune médecin de la rue St-Denis, qui essaya de me prouver par sel plus séné, que le Pierre Sansfaçon, dans une de ses chroniques, où il maltraite les jeunes Esculapes ayant étudié à l'étranger, avait commis un crime de lèse-patriotisme, de lèse… je ne sais trop quoi, car il y a beaucoup de partis lésés dans cette affaire.

Àentendre parler mon bouillant interlocuteur, toute la clientèle, depuis l'émission de ce malheureux article, menaçait de déserter la rue St-Denis et peu s'en fallait en vérité, qu'elle ne tra-

versât les frontières pour aller commander des pilules dans la grande république.

Si jamais mes modestes élucubrations devaient causer tant de mal, je demande qu'on me coupe la main droite, et que l'opération soit faite par ces jeunes médecins de la rue St-Denis.

Mais adieu Vaudreuil !

J'aurais voulu dans cette légère esquisse peindre avec plus d'habileté, — surtout pour vous, Madame, qui m'en avez priée, — son site enchanteur et ses paysages superbes, mais avec toutes les couleurs fines et délicates entassées sur ma palette, je n'ai réussi hélas, qu'à faire un mauvais pastiche.

J'en suis fâchée, mais qu'y faire ?

Lundi, 26 septembre.

Je vous avais promis de vous parler de la Beauce, je tiendrai parole et jamais sujet ne me fut plus agréable.

Seulement, je crains de ne pouvoir lui rendre toute la justice qui lui est due et les Beaucerons, très pointilleux pour tout ce qui touche leur beau pays, pourraient bien me scalper à la prochaine rencontre.

Enfin je laisserai parler le cœur, c'est de là que viennent les meilleures inspirations. Maintenant que le soleil se refroidit dans l'horizon, ces évocations estivales me redonnent comme l'illusion des beaux jours où l'air était si bon, les brises si douces et l'hospitalité si généreuse.

— La Beauce, me disait une spirituelle personne, me fait l'effet d'une jolie coquette, toujours parée pour plaire.

La définition est gentille, n'est-ce pas ? En effet, Figurez-vous une large et fertile vallée traversée de toute sa longueur par une jolie rivière aux eaux profondes et limpides ; de chaque côté, une végétation luxuriante, une nature tendre, mouvementée, des points de vue pittoresques, et vous avez à peine une idée du beau pays de Beauce.

Cette vallée est divisée en quatre grands villages : Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-Georges et Saint-François.

Sainte-Marie est la patrie de Son Éminence le cardinal Taschereau. Le manoir où il est né subsiste toujours, et l'on y voit un très intéressant musée de souvenirs historiques et d'antiquailles, dons faits aux ancêtres de la génération actuelle de la famille, par les anciens gouverneurs du pays et la noblesse française.

La rivière qui traverse ces villages s'appelle La Chaudière et est un affluent de notre Saint-Laurent. C'est plutôt un pays de Cocagne traversé par le Pactole, puisque tous vous avez entendu parler des fameuses mines d'or de la Beauce.

C'est à Saint-François surtout que l'exploitation se fait sur une large échelle, mais vous comprenez que la fièvre a gagné les autres paroisses avoisinantes qui ne voient pas pourquoi elles auraient été déshéritées dans le partage, et se sont imaginées de posséder, elles aussi, des sables aurifères.

À Sainte-Marie, un mien ami me montrait avec mélancolie un emplacement où il avait cru trouver des filons d'or d'une grande richesse. Hélas ! il en fut pour ses peines et son argent ; ce qu'il avait pris pour une veine n'était qu'une déveine.

Les bords de la rivière Chaudière ne sont pas toujours uniformes : si parfois elle coule entre des prairies riantes et belles, par endroits, ses eaux ont à se frayer un cours entre deux collines.

Les deux rives, cependant, correspondent exactement l'une à l'autre ; quand les eaux ont creusé d'un côté un petit enfoncement, ou formé un coude en déviant de leur cours ordinaire, vis-à-vis de ces déplacements, une pointe de terre s'avance, comme pour combler le vide ou suivre toutes les sinuosités du cours, de sorte que si les bords pouvaient se refermer, toutes les parties s'adapteraient les unes aux autres et s'ajusteraient aussi hermétiquement qu'une boîte.

De chaque côté, sont bâties les habitations et c'est plaisir que d'admirer ces villages si proprets, si bien bâtis, aux maisonnettes enfouies pour la plupart derrière d'épais rideaux de verdure.

On a le culte des arbres à la Beauce. Les bosquets n'y sont pas rares et, par endroits même, les routes sont ombragées par des rangées d'ormes qui s'élèvent droits dans les airs, et font retomber comme une ombrelle, leur gracieux feuillage, découpé à jour.

Partout, des prairies bien cultivées, et, le sommet ou le versant des côteaux se couvrent en été d'une belle et riche moisson.

Quelles belles promenades nous avons faites à travers ces campagnes avec « Minuit, » le vaillant cheval noir qui nous conduisait si gaillardement.

Dans les champs, les femmes arrachaient déjà le lin qu'elles filent ensuite pendant les soirées d'hiver ; les petits enfants, accourus au bord du chemin par le bruit de notre voiture, rele-

vaient des deux bras les broussailles de leurs cheveux et nous regardaient d'un air curieux.

Saint-Joseph est le chef-lieu du comté. Comme M. le shérif Taschereau, avec une amabilité et une courtoisie charmantes, nous faisait visiter le palais de justice, la cour, la prison, nous entendîmes dans les salles des petits jurés la sentence d'un individu accusé d'avoir frappé un voisin à coups de hache. Rien que de voir la mine rébarbative de l'accusé, on pouvait le soupçonner coupable de tous les crimes. Il fut cependant acquitté à l'unanimité.

M. le shérif nous parla d'un procès célèbre qui se déroula devant les assises de cette même cour, il y a une dizaine d'années.

C'était tout un drame. Une jeune femme avait dardé — histoire d'amour et de jalousie — une autre femme à coups de couteau. Les preuves étaient accablantes ; la culpabilité de l'inculpée ne faisait de doute à personne.

L'avocat, — un Beauceron à son premier début, — fit des prodiges d'éloquence et fut si pathétique qu'il fit verser à l'auditoire des torrents de larmes, non sur le triste sort de la victime, mais sur celui beaucoup plus pitoyable de l'accusée. Bref, la fille fut acquittée séance tenante.

Que voulez-vous ? On est si bon à la Beauce, qu'on ne veut croire au mal dans personne. Il va sans dire que la Beauce, comme tout pays qui se respecte, a son histoire, ses traditions, ses types qui lui sont particuliers.

Pour ne parler que des noms de baptême dont on affuble quelques petites chrétiennes : des noms comme Armosa, Dau-

phine, Maïda, Alfredine, etc., etc. Et comment aimerait-on, par exemple, s'entendre appeler : Nippolance ?

Il est joliment difficile de trouver mieux que cela, même en détaillant les Saints Innocents, les uns après les autres.

La Beauce a eu aussi ses prophètes et ses illuminés. L'un d'eux, après avoir suffisamment édifié sa congrégation de croyants pendant quelque temps, et leur avoir prêché ce qu'il ne pratiquait pas, annonça un bon jour qu'il allait prendre son envolée vers le ciel.

Il fixa à ses épaules une espèce de machine qu'il avait lui-même fabriquée à grands frais, et, par un beau dimanche, devant la foule des curieux attroupés, le nouveau Simon s'éleva dans les airs, juste assez haut pour rendre sa chute plus sensible.

On le ramassa à demi-mort, bras et jambes rompus, et la leçon fut assez bonne pour que le pauvre fou s'estimât heureux de vivre sur la terre les années que la Providence lui réservait encore.

Si vous voulez maintenant un échantillon de coquetterie féminine, voici :

Cette année, comme la moisson avait été des plus abondantes dans les greniers d'un Jean-Baptiste de la Beauce, celui-ci, mis en belle humeur, offrit galamment à sa Josephte d'aller se choisir un cadeau dans le meilleur magasin de nouveautés.

Cela ne surprendra ni les maris ni les épouses, d'apprendre que ce fut une robe et un chapeau que la brave femme alla commander, et, quelques jours après, elle commençait une ronde de visites dans le but charitable de montrer sa toilette aux amies.

Mais quelle toilette ! Toute noire, avec de larges biais de crêpe, et la tête enveloppée d'un voile long et épais. Aux personnes qui s'informaient de la cause de cette livrée de deuil, elle répondit candidement que ça avait toujours, été un des rêves de sa vie d'avoir une riche toilette noire, et qu'elle était bien aise d'avoir pu réaliser enfin le plus ardent de ses désirs !

Je regrette de ne pouvoir vous raconter ces histoires avec tout le zest et l'entrain qu'y met mon vieil ami le Dr. Tancrède, alors que réunis dans la vaste salle de sa demeure,

Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble,

nous prêtions une oreille attentive et charmée à toutes les spirituelles anecdotes qu'il narre avec tant d'aisance et d'originalité.

Oui, on passe de beaux jours çà Sainte-Marie de Beauce. Quand tout est jouissance pour l'esprit et le cœur, quand la campagne est belle et qu'une franche amitié vous convie à son foyer, comment ne pas remporter de ces haltes, dans le pénible voyage de la vie, le meilleur et le plus constant des souvenirs. Et vous savez qu'

Un souvenir heureux est peut-être sur la terre
Plus vrai que le bonheur.

Lundi, 3 octobre.

Je pense qu'il n'est pas de contre-temps plus fâcheux pour un écrivain ou une chroniqueuse que de perdre ses manuscrits.

Il m'était déjà arrivé de voir quelqu'un dans cet embarras, et, tout en me chagrinant de son ennui, tout en unissant mes recherches aux siennes, je m'imaginais que rien n'était plus facile

que de reconstituer les feuillets égarés en les recopiant de mémoire. Aujourd'hui, je ne tiendrais plus ce langage : il n'y a rien comme la dure expérience pour faire juger sainement des choses.

Dieu sait où est allé choir ma dernière chronique, et, quand, après avoir remué, dérangé, fouillé partout, j'ai essayé de raconter de nouveau ce que j'y avais écrit, ça n'était plus ça, oh ! mais pas du tout. En l'écrivant la première fois, je vous avouerai que rien dans le style et la manière de raconter mon histoire ne m'avait particulièrement frappée : maintenant que la copie n'est plus là devant moi, il me semble avoir écrit quelque chose de très joli, presqu'un petit chef-d'œuvre, quoi !

Comme notre misère est toujours relative en ce monde, je me consolai de mon malheur, en pensant qu'il n'est pas aussi irréparable que celui qui arriva à un auteur dont je ne me rappelle plus le nom.

Comme notre savant venait de terminer le manuscrit d'un livre qui lui avait coûté maintes recherches et maintes sueurs, il crut devoir se reposer un peu en allant faire une petite promenade à la campagne.

Pendant son absence, la bonne, prise d'un excès de zèle subit, entreprit un grand ménage dans le cabinet d'études de son maître et fit bon marché des notes et des ratures qu'elle y trouva.

Elle se donna même, comme elle l'avoua plus tard, bien du mal pour séparer le papier barbouillé de celui qui ne l'était pas ; mais, il ne faut jamais compter sur la gratitude des gens, et, pour toute récompense, le maître, à son retour, lui signifia son congé sans beaucoup de ménagement.

Le pauvre homme dut recommencer son pénible travail et ses longues veilles.

Fit-il mieux ? fit-il pis ? c'est ce que l'histoire ne dit pas, mais, ce dont je suis sûre, c'est que son second ouvrage différait du premier sur plusieurs points.

Plus on mûrit un sujet, plus il devient susceptible de développements.

Sans compter que le temps et l'expérience sont de grands maîtres. Ils instruisent plus que ne le ferait le meilleur professeur à la Sorbonne.

Le temps surtout. Avez-vous remarqué comme il corrige et modifie tout ? les idées, les opinions et jusqu'au goût ?

Rappelons-nous nos antipathies d'enfant : quelques-unes survivent encore, mais le plus grand nombre sont allées rejoindre les neiges d'antan.

Vieillir rend plus sage, du moins, je suis tentée de le croire, et quand je pense à la grande provision de sagesse que l'on peut faire après vingt ans, je m'étonne toujours que les gens de quarante ne soient pas tous des Catons.

Peut-être, après tout, que si les choses se passaient ainsi, le monde deviendrait trop monotone. Pas un petit mot à dire contre personne : rien pour égayer une conversation, je vous demande un peu, de quoi parlerions-nous ?

Peu d'années, quelques mois souvent, apportent des changements dans notre manière d'envisager la vie.

Nos gros chagrins d'enfants nous semblent aujourd'hui bien puérils, et, c'est de l'autre côté, car, il y a un autre côté, heureusement, que nous rirons bien de nos maux présents.

En attendant, il faut les supporter, les endurer le mieux possible. D'abord, il ne sert pas de se débattre contre l'inévitable ; le meilleur parti à prendre est encore d'accepter sans maugréer.

Puisque les récriminations n'y font rien, qu'est-ce que cela sert alors de récriminer ?

« Grin and bear it, » dit le proverbe anglais, et il y a beaucoup de philosophie là-dedans.

Beaucoup de gens, quand ils ont du chagrin, ne voient ni autour d'eux, ni dans l'univers entier, de douleur comme la leur : ils en font le sujet de leurs conversations journalières, quand ils ne se contentent pas d'y faire des allusions fréquentes, avec accompagnements de oh ! de ah ! et de soupirs à fendre les pierres.

C'est plus que de l'égoïsme, c'est de la folie. Ce n'est pas parce qu'un nuage sombre traverse notre ciel qu'il faut faire partager notre tristesse à tout ce qui nous approche, servir d'éteignoir à toutes les explosions de gaîté et rendre la vie plus dure qu'elle ne l'est.

Et, Dieu sait qu'elle est assez triste, parfois, sans qu'on en exagère les mauvais côtés.

Ce n'est pas seulement manquer de charité envers les autres, c'est aussi en manquer envers soi-même.

Il est inutile de nourrir et d'aviver constamment une douleur par l'évocation constante des souvenirs qui s'y rattachent.

Vous énervez votre sensibilité, pour vivre dans un passé qui ne sert plus, quand le présent, l'avenir, ont autrement besoin de votre courage et de votre énergie.

Quand le malheur a frappé une famille, il est naturel que les premiers jours qui suivent cette terrible visite pèsent lourdement à tous ses membres. Mais il ne faut pas pour cela demeurer affaissé sous le poids, et chacun doit s'efforcer de rendre moins pénibles les rapports de tous les jours.

Ce n'est pas cela qui fait l'oubli ; loin de là : les souvenirs tristes ou joyeux sont de douces fleurs auxquelles on ne doit pas trop toucher avec des mains profanes, de peur de les flétrir.

Tous nos efforts devraient tendre à nous rendre la vie agréable les uns aux autres, même au prix de quelque sacrifice. La paix et le bonheur sont choses si précieuses, qu'elles valent bien quelques légers actes de renoncement de notre part…

Dites-moi un peu sur quelle herbe ai-je marché ce matin ? J'ai perdu le manuscrit de ma chronique, et, en échange, je vois donne un sermon.

Heureusement que vous pouvez vous dédommager en faisant ce qui nous arrive parfois, pendant une ennuyeuse prédication : dormir !

Lundi, 17 octobre.

Le grand tournoi du jeu de crosse, entre les clubs Shamrocks, de Montréal et les Capitals, d'Ottawa, a eu lieu, comme vous le savez, samedi dernier.

Jamais je n'ai vu tant d'animation, de mouvement, d'enthousiasme. Ce n'était pas de l'enthousiasme ordinaire, c'était du délire. Chacun semblait littéralement hors de lui et les applaudissements, les cris, les hourrahs assourdissaient les airs.

Une foule immense encombrait les terrains. Plus de deux cents sportsmen étaient arrivés de Québec, pour être témoins de cette joute gigantesque, et le contingent d'Ottawa ne comptait pas moins de trois mille personnes.

Joignez à cela nos bons Montréalais, et, vous arrivez presque au joli chiffre de quinze mille spectateurs.

Les estrades étaient remplies jusqu'à la dernière place.

Il y en avait de juché un peu partout, et ces masses grouillantes, ces grappes humaines, accrochées ça et là, faisaient voir dans leur ensemble un drôle d'effet.

Je ne puis voir un grand rassemblement sans penser au jugement denier. C'est stupide, me direz-vous, car, enfin, rien ne rappelle la trompette retentissante, ni les autres accessoires qui doivent accompagner notre dernière sentence, mais je crois que dans mon extrême enfance, la scène de la vallée de Josephat s'est gravée plus fortement que les autres dans mon esprit, stimulée qu'elle était surtout, par la perspective, bien consolante alors, de connaître mille petits détails cachés sur le compte de mon entourage.

Mais revenons à notre sujet.

Dès le matin, les billets d'admission faisaient prime. J'ai mis à m'en procurer un jusqu'à mon dernier sou, un vieux sou « de

chance » qui m'avait été donné il n'y a pas bien longtemps encore.

Le ciel était doux, serein comme un ciel d'été ; de légers nuages floconneux comme le duvet, flottaient mollement dans l'espace.

Vous savez quelle belle température nous avons eue vendredi et samedi derniers, alors que nous jouissions du fugitif été de la St Martin, — l'Indian summer des Anglais, — qui est comme le dernier sourire mélancolique et tendre de l'été expirant.

Pendant que des groupes d'hommes étaient occupés à enregistrer leurs paris sur les petits carnets, les femmes — et on les comptait en très grand nombre, — se promettaient entre elles force paire de gants.

Enfin les combattants sont en présence les uns des autres et le signal de la lutte est donné.

Sir Adolphe Caron fait rouler la première boule aux longs applaudissements des gens d'Ottawa, venus pour se réjouir ou s'apitoyer avec les leurs.

La première partie a été gagnée par les Capitals. Grande fut la joie parmi les Ottawaïens, (ça, c'est un mot de mon invention, et je m'en vante !) et les vivats, les mouchoirs, les chapeaux se croisèrent au-dessus de leurs têtes.

Ça débutait mal pour les Montréalais, bien qu'il n'y eût pas lieu de désespérer encore.

Malgré moi, je m'intéressais vivement à la lutte et tous mes vœux étaient pour les Shamrocks, qui, en leur qualité de conci-

toyens et à cause de l'emblème vénéré de leur club, s'étaient attiré toutes mes sympathies.

Ma voisine de droite m'intéressait aussi très-vivement.

D'abord, je n'avais pu m'empêcher d'admirer sa jolie figure, à l'ovale si pur, si gracieux, éclairée par deux grands yeux gris, qui reflétaient son âme.

Dès le commencement de la lutte, elle semblait avoir oublié ceux qui l'entouraient, et son attention tout entière était concentrée sur les jouteurs.

Il me fut aisé de juger de quel côté penchait ses sympathies.

Au premier succès des Capitals, sa figure exprima la désolation la plus sincère ; nerveusement, elle mordillait de ses dents nacrées le petit mouchoir de dentelle qu'elle tenait à sa main, et, parfois, je l'entendais murmurer d'une voix entrecoupée :

— Oh ! Jack, oh ! my poor Jack !

Sur sa figure, je pouvais lire toutes les péripéties de la lutte. Les défaites et les triomphes changeaient cette physionomie mobile et la rendaient expressive comme un livre ouvert.

Tantôt, elle frappait ses jolies mains l'une contre l'autre, tantôt elle agitait son mouchoir bien haut au bout de son bras, tandis que toute sa figure resplendissait de joie et d'orgueil.

Puis, quand les Shamrocks faiblissaient, ses sourcils se fronçaient, son frais visage prenait des contractions douloureuses et l'émotion la plus vive la faisait trembler comme une feuille.

Enfin, le sort et la valeur décidèrent en faveur de nos vaillants champions, et des cris de victoire sonnèrent la fanfare triomphale.

L'enthousiasme était à son apogée et tenait presque de la frénésie.

Comme ça sent bon la victoire ! et comme son parfum délicieux grise et enflamme mieux que la plus pure ambroisie !

Durant l'excitation des derniers instants, j'avais oublié mon intéressante voisine. Après avoir payé aux combattants le tribut de mon admiration en applaudissant de toutes mes forces, je me retournai vers la gentille enfant :

— Well, Jack has won, dis-je avec un sourire. Elle m'adressa un regard de reconnaissance pour ma sympathie, et me serra la main, mais elle était si émue que je la sentais incapable d'articuler une parole.

Quelques instants plus tard, un beau et musculeux jeune homme, un chevalier à la verte armure, couvert de poussière, le visage encore ruisselant de sueurs, fendait la foule pour s'approcher de l'endroit où nous étions.

L'excitation n'avait pas encore diminué. On se serrait la main, on se félicitait, on se heurtait et se bousculait en regagnant les issues.

Mais, lui, ne voyait plus qu'elle, et, elle, lui. Tout le reste avait disparu à leurs yeux, et, se levant de son siège pour aller à sa rencontre, elle lui donna la plus belle récompense qu'un vainqueur puisse rêver,

:… ce collier qui manque un rang suprême
:Les deux bras d'une femme aimée — et qui vous aime.

Discrètement, je détournai les yeux et m'ensauvai.

Pour un rien, j'aurais pleuré comme elle.

Lundi, 31 octobre.

La veille de la Toussaint ! Brrr… qu'il fait froid !

Pas ce froid de la température qui vous saisit à la figure, aux mains, aux pieds, mais cet autre froid qui glace l'âme, étreint le cœur et vous met dans la tête les idées les plus ternes et les plus sinistres.

C'est le temps des ciels mornes, des bises sifflantes, des pluies glaciales et des brouillards épais.

C'est l'automne, « l'automne aux tristes jours », dit la chanson, qui mesure du même coup l'éternité de l'amour à la durée des rose".

Hélas ! est il bien sûr que quelques amours durent aussi longtemps !

Mais, nous voici au trente-un octobre, Hallow-E'en, comme l'appellent les Anglais.

Les superstitions populaires ont donné à ce jour un caractère particulier : car, il n'y a pas un autre jour dans l'année, je crois, auquel il soit attaché un plus grand nombre de pratiques superstitieuses.

C'est ce soir que les charmes et les philtres font le plus d'effets et que l'art divinatoire révèle ses secrets avec les meilleurs succès.

De plus, on assure que les enfants venant au monde la veille de la Toussaint, sont capables de voir et de converser avec les fées, les esprits et les sorciers.

C'est en Angleterre et en Écosse surtout, que ces croyances sont le plus universellement reconnues. C'est dans ces pays, d'ailleurs, qu'elles ont pris leur origine, pour se répandre ensuite dans les autres parties du monde.

Comment ont-elles traversé les mers, et, comment surtout, les retrouvons nous dans les campagnes canadiennes les plus éloignées des grands centres, là, où, depuis un temps immémorial, on ne trouvait pas une famille anglaise à plusieurs lieues à la ronde, c'est ce que j'ignore.

Je constate seulement que, d'aussi loin que date le réveil de ma mémoire, je me rappelle avoir vu célébrer le premier novembre par des conjurations innocentes et des pratiques superstitieuses. Et on tenait ces coutumes de nos mères, qui les tenaient elles-mêmes de celles qui les avaient précédées.

En fermant les yeux, aujourd'hui, il me semble encore repasser devant mon esprit toutes les scènes d'alors : la grande salle pleine de lumière : le bon feu flamboyant au craquement de ses bûches de bois : les épais rideaux bien tirés devant les fenêtres, tandis que le vent soupirait et que la pluie, souvent la neige, faisaient rage au dehors.

Une bonne odeur de pommes rôtissantes régnait dans l'atmosphère attiédie de la pièce. Sur la longue table, où tant de fois, j'aime à lui rendre ce témoignage, on a rompu le pain de l'amitié, étaient disposés les accessoires nécessaires aux conjurations du sort.

D'abord trois soucoupes : une pleine d'eau, l'autre de terre, mais la troisième doit rester vide.

Que celui ou celle qui veut consulter le destin, se couvre les yeux d'un bandeau et aille toucher, au hasard, l'une des trois soucoupes. Si c'est dans l'eau que ses doigts vont tremper, c'est un signe d'heureux mariage, si c'est la terre, c'est qu'on doit partir avant longtemps, « les pieds devant » pour le cimetière : enfin, si c'est la troisième, cela veut dire célibat perpétuel.

J'ai déjà lu quelque part que Burns donne cette pratique comme étant originaire de son pays, et qu'elle s'observe encore parmi les montagnards écossais, à chaque vigile de la Toussaint.

Une autre coutume plus amusante consiste à jeter un anneau de mariée dans de la pâte détrempée pour les crêpes. Quand on en fait faire une jolie pile, et que l'anneau se trouve bien dissimulé dans l'amoncellement, on apporte le plat sur la table et la maîtresse de maison coupe le tout en parts égales qu'elle distribue à ses hôtes. La personne à qui échoit l'anneau se marie dans l'année.

S'il arrive que ce soit un vieux marié que le sort favorise, des éclats de rire saluent cette abondance de biens, laquelle, — contrairement à ce que le proverbe nous enseigne, — pourrait nuire quelquefois.

Si cette superstition n'est pas canadienne, elle mériterait de l'être, à cause des crêpes.

On dit encore qu'une jeune fille, seule avec une chandelle dans une chambre obscure, et, qui mangerait une pomme devant un

miroir, verrait la figure de son futur mari derrière son épaule, et son visage se refléter dans la glace devant elle.

C'est ce que j'appellerais volontiers un moyen héroïque, et, pour l'essayer, il faut plus qu'une bonne dose de curiosité.

Connaissez-vous ce que c'est de faire tourner le crible ?

Cette cérémonie, dont la seule évocation est bien propre à faire dresser les cheveux sur la tête, consiste à se rendre à la grange en un soir comme celui ci, et, à imprimer au crible un mouvement de rotation en prononçant certaines paroles. Alors, la figure du personnage que l'on évoque vient continuer le mouvement.

Je ne crois pas que cette superstition, qui, dans ce cas, perd son ton d'innocent amusement, se pratique très souvent.

Cependant, elle a déjà été mise à exécution puisqu'elle a donné lieu à des légendes qu'on raconte encore pendant les longues soirées d'hiver.

Et voici comment on rapporte que la brune Mina, au lieu d'apercevoir son bien-aimé, ne vit qu'un effrayant cercueil recouvert d'un drap blanc ; ce qui faillit la faire mourir de frayeur.

Si la gentille enfant ne tomba pas sous la faux de la sinistre moissonneuse, son fiancé, lui, fut enlevé dans toute la vigueur de son printemps, avant que l'année ne fut écoulée.

Une autre fillette aperçut, elle, la silhouette du « malin, » — il ne faut jamais à la campagne, après le soleil couché, appeler le diable de son nom, — et, on ne sait ce qui serait advenu, si elle ne se fut enfuie promptement en faisant force signes de croix.

La morale est donc qu'il est dangereux de se servir de cet expédient pour connaître l'avenir, et même au taux où les maris sont cotés de nos jours, je ne crois pas qu'il vaille la peine d'être tenté.

Il paraît que les jeunes gens de Montréal avaient, il y a quelques années, une singulière manière de célébrer Hallow-E'en.

On décrochait les barrières, quelquefois même les persiennes qu'on allait ensuite échanger avec celles des voisins les plus éloignés.

On conçoit aisément les ennuis que ces espièglerie occasionnaient ; aussi, voyait-on, au temps où ces mascarades florissaient, des gardiens aux barrières de chaque propriété de la rue Sherbrooke.

Ce qui est plus amusant que tout cela et qui vous ferait passer, chères lectrices, un joli quart d'heure, ce soir, c'est la divination de vos destinées futures au moyen d'un blanc d'œuf.

On fait glisser dans un verre aux trois quarts rempli d'eau, le blanc d'un œuf, puis tenant le verre dans sa main, on l'élève à la lumière d'une lampe, et vous attendez que toutes les formes diverses que développe l'albumine vous disent quelque chose.

Tantôt on dirait de gracieux paysages, aux arbres vaporeux, aux maisonnettes dont les cheminées laissent échapper une tremblante fumée, tantôt une mer houleuse, avec ses vagues écumantes ou bien encore des processions de sylphides, tournoyant légères, aériennes autour de leur prison de verre.

C’est dans ces silhouettes que vous pouvez lire votre destinée, comme les filles du Danemark augurent de leur avenir par les arabesques que trace le plomb fondu, versé par leurs blanches mains dans des cuvettes d’eau, à travers les claies d’osiers.

Quelquefois, le hasard aidant l’imagination, fait concorder ce qu’on avait cru y deviner avec les événements que l’avenir nous prépare.

Il y a trois ans, une amie, une cousine et moi, tentions cette expérience.

Notre amie, au doigt de laquelle brillait alors l’anneau des fiançailles, voyait d’interminables défilés de blanches vierges passer devant ses yeux. On crut à une suite prodigieuse de jeunes mariées accompagnées de leurs suivantes ; pourtant, aujourd’hui, elle porte avec ses compagnes, au couvent de Kenwood, le voile blanc des novices.

Ma cousine, elle, ne voyait qu’une plaine unie comme une grande mer d’où s’élevaient de légers embruns, derrière lesquels on croyait distinguer des mâts de navires.

Quelques mois plus tard, elle se mariait et allait demeurer à Malte pour y suivre son mari, officier dans la marine anglaise.

Moi… mais moi, je ne dis pas ce que j’ai vu.

Lundi, 19 décembre.

Dimanche prochain, la Noël, puis, le jour de l’an.

Deux grandes fêtes inséparables qui arrivent en se donnant la main. Avec les Rois, elles forment une trinité de réjouissances qui se trouvent toutes résumées dans cette appellation : les fêtes.

C’est un grand mot à la campagne. Longtemps à l’avance on en parle, et, mariages, noces et réunions sont renvoyés à cet heureux temps.

— Quand viendrez-vous nous voir ? demande-t-on.

— Aux fêtes, est-il répondu.

Pour faire tel achat, donner tel festin, étrenner une toilette, on attend aux fêtes. Aux fêtes ! toujours aux fêtes !

Àla ville, on y met un peu moins d’enthousiasme. On appelle bien ça « les fêtes » aussi, mais plutôt parce que l’usage en a consacré l’expression que parce qu’elles mettent au cœur une joie spécialement exubérante.

Aussi, pour être franc, c’est le jour de l’an qui met son ombre au tableau. Les visites sont détestables, on redoute l’instant où il faudra secouer la main de tant de monde, formuler une infinité de souhaits dont aucun ne sera inédit, dire un tas d’affabilités que l’on répudie tout bas dans son for intérieur, en se donnant les plus dures épithètes.

D’aucuns passeraient encore par-dessus ces désagréments, s’il ne fallait pas à tout cela ajouter l’inconvénient plus grave encore de donner des étrennes. Ce n’est pas la moindre considération, quand on réfléchit que les présents de Noël et du jour de l’an se font, maintenant, avec une richesse et une profusion qui doivent faire brèche à la bourse des donataires.

Ainsi, soit qu’il nous afflige en nous forçant à dire nos adieux à l’année qui s’en va, soit qu’il ramène plus particulièrement le souvenir de ceux qui ne sont plus, soit à cause de tous les salama-

lecs qu'il impose, le jour de l'an est une cause d'ennui pour beaucoup de gens.

Il n'y a guère que les enfants qui le voient approcher avec une joie sans mélange.

Encore ne faut-il pas dire : tous les enfants.

Combien à qui Santa Claus ou le Petit Jésus n'iront pas faire visite et ne laisseront derrière eux aucun jouet, aucune friandise pour égayer un peu la tristesse de leur sombre réduit.

De ce temps-ci, les vitrines rivalisent de magnificence. Tous les marchands, depuis les grands magasins jusqu'aux échoppes d'un sou, ajoutent à profusion des articles nouveaux à leurs étalages. On veut attirer les regards, exciter les convoitises, allécher la clientèle, et rarement on manque son coup.

Mais, il y a une foule qu'on attire comme les autres, dont on excite les convoitises, sans profit, cependant, pour les exposants, et chez laquelle le spectacle de ces richesses ne laisse qu'une grande douleur au cœur.

Àla Compagnie générale des Bazars, on a fait un déploiement plus qu'ordinaire de joujoux pour enfants.

Rien ne manque, depuis le petit soldat, fusil au bras, jusqu'à l'élégant trousseau de la gentille poupée.

Si vous voyiez chaque jour, comme je le vois, le nombre d'enfants qui, le nez collé sur la vitrine, examinent avec avidité ces merveilles si cruellement, ce semble, exposées devant eux, vous n'auriez pas envie de sourire, je vous assure, de leurs petites mines chagrines et toutes chiffonnées.

Ils sont là, à double rang souvent, repaissant leurs yeux de toutes ces belles choses qu'ils osent à peine rêver de posséder. Pourtant, le plus minime de ces jouets, ce polichinelle de cinq sous, les rendrait si heureux !

C'est alors, quand les bonheurs se vendent à si bon marché, qu'on regrette de ne pouvoir puiser largement dans une bourse bien garnie.

Il y a aussi des enfants à l'intérieur, mais ils sont accompagnés de leur riche maman et viennent choisir leurs cadeaux.

Dans un de ces magasins où j'entrai la semaine dernière pour acheter, moi aussi, de modestes étrennes, une troupe de marmots bouleversait, remuait partout, très excitée. Un garçonnet entre autres, de sept à huit ans, furetait sur toutes les tables pour choisir lui-même ses étrennes.

D'abord, il aurait voulu tout avoir, ceci, cela, encore cette autre chose. À la fin, il se fixa sur une chèvre d'immenses proportions et dont le mécanisme ingénieux en haussait la valeur jusqu'à soixante dollars.

Naturellement, la mère, ayant encore une foule d'emplettes à faire, hésitait avant d'acheter un objet aussi dispendieux ; l'enfant suppliait sa maman, elle-même très ennuyée et bien embarrassée.

Presque tous ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes ont dû sortir, ou lassés, ou mécontents, ou désappointés.

Ces jouets qu'on leur donne n'auront même pas le mérite de la nouveauté. Ils regretteront souvent telle ou telle autre chose, et,

le Jour de l'An n'aura plus cet air de fête que nos enfantines imaginations lui prêtaient autrefois.

Il me semble que la bonne vieille coutume vaut mieux : celle qui nous faisait coucher le soir avec cette délicieuse attente de ce qui devait nous arriver pendant la nuit. Les rêves qui agitaient notre sommeil étaient couleur de rose, cette nuit-là ; de bien bonne heure, le lendemain, nous étions éveillés et commencions l'inspection de nos étrennes.

Ôles joyeuses surprises, ô les ravissantes extases que nous avions alors ! Rien que d'y penser, j'en ai l'âme tout émue. Je ne sais pourquoi on prive les enfants de ces douces jouissances.

Il en est que les rigueurs du sort traitent plus rudement encore. Ce sont ceux-là qui m'intéressent pardessus tout et qui ont droit aux sympathies.

Ça devrait être une de nos préoccupations que de rendre l'enfance heureuse. Tant de misères l'attendent dans la vie, qu'au moins, on devrait illuminer de quelques rayons de soleil les jours qui précèdent les luttes.

Àcet âge, il est bien dur de souffrir déjà, et qui peut dire tout ce que le cœur d'un enfant renferme de tristesse ?

« Si j'étais grande dame » comme dans la chanson, je ferais en sorte que chaque mère de famille eût quelque chose à mettre dans le bas de son petit à la veille de Noël. Pas tant de présents utiles, mais des bonbons, des jolis riens qui vont plus sûrement au cœur des enfants, et leur font plus de plaisir que tout le reste. C'est leur fête, fêtons-la comme on l'aime à cet âge.

Tous les grands magasins donneraient volontiers, je n'en doute pas, à un comité de dames qui voulût bien s'en charger, les jouets un peu défraîchis des années précédentes, ceux que les mains capricieuses ont maniés, puis jetés de côté, les livres d'images trop feuilletés qui ne plaisent plus à la clientèle élégante, pour être distribués parmi ces pauvres déshérités. Quel beau jour de l'an ce serait pour tout le monde : pour les bienfaiteurs comme pour les petits protégés !

Lundi, 24 décembre.

LA PREMIÈRE VEILLE DE NOËL.

(Imité de l'anglais.)

La sombre nuit étendait encore ses voiles sur la ville aux sept collines, la maîtresse du monde civilisé, la belle, la grande, la majestueuse Rome.

Le roulement des chariots allait s'affaiblissant dans l'espace et le bruit des sandales ne résonnait plus sous les portiques de marbre du Forum, quand, sur la terrace d'un palais des Césars, parut une jeune fille. Elle était revêtue de la blanche tunique de lin, à sa taille une ceinture de couleur pourpre : svelte et gracieuse cette jeune fille, au visage d'un ovale si parfait, aux yeux comme les anges doivent les aimer.

Elle vint s'appuyer sur une des colonnettes de porphyre, dont la balustrade était garnie, et fixa longuement son regard mélancolique sur les étoiles sans nombre qui scintillaient au-dessus de sa tête.

Son œil devint humide, son sein ému se gonfla de soupirs, et, de ses lèvres entre ouvertes, semblables à une grenade mûrissante, elle exhala les plaintes qui remplissaient son âme :

« Oh ! dites-moi, petits oiseaux dorés des cieux, si vous avez une voix : dites-moi, pourquoi sommes-nous, pauvres femmes, condamnées à courber le front sous le joug que font peser sur nous, avec tant de dureté, ceux qui se disent nos maîtres ? La justice est-elle sourde aussi bien qu'aveugle ? Sourde à nos gémissements quand nous cherchons en vain à secouer cette tyrannie qui nous oppresse.

« Pourquoi fait-on si souvent de la compagne de l'homme, de celle qui devrait être l'appui, le soutien, la consolatrice de sa vie, son esclave la plus vile ? La mère de ces puissants seigneurs, de ces fiers potentats, de ces vaillants guerriers doit-elle être achetée et vendue comme les bêtes de l'amphithéâtre ?

« Et parce que nous, femmes romaines, ne sommes plus gardées en troupeaux comme nos sœurs d'outremer, en sommes-nous beaucoup plus heureuses !

« Et, pourtant, n'avons-nous pas des cœurs pour aimer ? dites, ne sont-ils pas sympathiques, aimants, et fidèles ? ne souffrent-ils pas avec ceux qui souffrent ?

« N'avons-nous pas aussi nos aspirations vers ce qui est noble et grand, et, croit-on nos âmes sans force et sans courage parce que nos bras sont faibles ?

« Mais, qu'importe à ces orgueilleux despotes que nous servions de jouet à leurs passions inconstantes, caressées aujourd'hui, délaissées demain… Ah ! non, le destin ne saurait être si

cruel, oh ! dites-le moi petits oiseaux dorés du ciel, si vous pouvez parler ! »

Elle écoutait encore, la jeune fille, quand, soudain, de l'Orient, une étoile lumineuse, brillante comme un météore, vint resplendir à ses yeux éblouis et sembla lui parler à travers l'espace un langage mystérieux que l'âme saisit plutôt que les oreilles ne l'entendent :

« Pourquoi pleurer, ô jeune fille, quand la première aube doit précéder le jour du triomphe ? Un vaillant champion, le défenseur de tes droits, régénérateur de ta race, naîtra cette nuit et son avènement te trouverait tout en pleurs ?

« Écoute, enfant ! Demain, un nouveau roi aura paru dans le monde, un enfant divin qui régnera des milliers d'années sur des peuples sans nombre.

« Il t'élèvera jusqu'à lui, il t'appellera sa sœur, toi dont l'âme est blanche comme le lis, et la pauvre repentante, que les hommes ont voué à l'infamie et à la mort, sera sa sœur encore, sa sœur toujours.

« Sa mère, la plus grande et la plus sublime des mères, est une reine dont le trône est à la droite de son fils nouveau-né : elle va racheter son sexe de l'état d'abjection où la faute d'Ève l'avait condamnée. Ce qu'une femme perdit, une femme sauvera.

« Les pressentiments de ton cœur ne t'ont pas trompée : les mérites, les vertus de la femme seront enfin reconnus, et, l'influence bénigne de ton sexe, en se faisant sentir, la proclamera partout l'égale de l'homme, sa compagne et son aide.

« On reconnaîtra que, celle qui partage son affection, peut aussi partager ses joies et ses douleurs : que, la main qui sait verser le baume sur la blessure et panser la plaie, n'est pas moins courageuse, ni moins héroïque, que celle qui mène au combat.

« Désormais, ta mission sera grande et noble, ô femme, et les siècles qui passeront seront témoins de tes hautes, de tes sublimes destinées. »

… Comme la lumière jaillit au milieu des ténèbres, ainsi la joie et l'espérance entrèrent tout à coup dans l'âme de la jeune fille, et la firent tressaillir de bonheur. Elle avait compris la voix de l'étoile et deviné sa glorieuse signification. Tout le bien qu'elle avait rêvé allait donc trouver sa réalisation.

Longtemps, elle contempla l'étoile miraculeuse qui venait d'illuminer sa vie, et, lorsque l'aurore naissante la surprit encore dans sa veille extatique, l'Enfant-Roi, le Christ, le Rédempteur était né.

3

Lundi, 9 janvier.

Rien qu'un mot aujourd'hui, je suis pressée, pressée.

Pressée par qui ? par quoi ?

Cela, je n'en sais rien, mais je n'ai pas plutôt une feuille de papier devant moi que je veux marcher, sortir, aller je ne sais où, flâner en un mot.

Voyez-vous, c'est encore le temps des fêtes et je me ressens de l'effervescence générale. L'atmosphère est si pure, si saine, il y a tant d'oxygène dans l'air, que la bise, en vermillonnant vos joues, vous souffle des idées joyeuses plein la tête, dilate le cœur comme quand on se sent si heureux qu'on ne sait pas quoi faire de son bonheur.

Cela n'arrive pas souvent dans la vie, ces états d'âme-là, tout de même cela se voit de temps en temps.

Mais, j'y pense, je ne vous ai pas encore fait mes souhaits de bonne année. Hélas ! il semble trop tard pour y songer.

L'année a déjà neuf jours, c'est presque une vieillie fille et comme elle est très honnête on en parle peu.

Le temps des accolades et des « bonne heureuse » est passé. Il reste encore, pour les jeunes gens retardataires, la pénible nécessité de remplir la liste de leurs visites. En voilà ce qui s'appelle un souvenir du premier de l'an !

Les maris cherchent à se récupérer de leurs dépenses, car leurs bourses ont subi de fameux assauts dans le temps des étrennes. Et les femmes !

Voyons, il ne faut pas dire qu'elles n'ont rien dépensé pour leur seigneur. Combien qui ont économisé dans l'achat de colifichets, sur une potiche dispendieuse, pour lui procurer la surprise de nouveaux boutons de manchettes, ou d'une épingle pour le nœud de la cravate.

Aussi, vous voyez que les sacrifices ne sont pas d'un seul côté.

Àen juger encore par le nombre de femmes que j'ai vues dans les bureaux de tabac, la veille du jour de l'an, il y a des maris qui doivent avoir leur provision de cigares ou de porte-cigarettes pour toute leur vie.

Naturellement, ces dames n'entraient pas dans de pareils endroits pour satisfaire quelques caprice de toilette ; le lieu indiquait clairement le but de leur démarche et qui, pour son mari, qui, pour un ami, dépensait sans compter.

Voilà, pour revendiquer le droit que mon sexe possède, lui aussi, d'encourir sa part de déboursés au moment des étrennes.

Une pauvre femme entre autres m'a bien touchée. Elle était si légèrement mise par ce froid sibérien, avec sa mince robe d'indienne, son méchant châle et son cache-nez enroulé autour de sa tête, impuissant à la soustraire aux morsures de la gelée.

Elle entra, elle aussi, et, s'approchant du comptoir, elle marchanda discrètement quelques pipes en bois qui s'y trouvaient étalées. Une, surtout attirait particulièrement son attention. Elle coûtait soixante-quinze sous. C'était trop cher, sans doute, puisqu'elle la mit de côté et s'informa du prix des autres. Il y en avait de cinquante, de trente, de vingt-cinq, mais cette pipe de soixante-quinze la fascinait plus que tout le reste ; elle y revenait, la prenait dans ses mains, la tournait, la retournait en la considérant d'un œil d'envie.

Puis, elle défit le nœud fait à un des coins de son mouchoir et se mit à compter, pour la centième fois, j'en suis sûre, l'argent qui s'y trouvait.

Il y avait des petites pièces blanches et des gros sous, mais, pas en quantité suffisante, il faut croire, pour former la somme exigée, car elle remit le tout dans sa poche avec un gros soupir.

Le marchand, pendant ce temps, servait les autres pratiques. Quand il revint à sa pauvre cliente, celle-ci lui dit en désignant d'un geste l'a pipe de bois rouge à bout ambré, qui se prélassait dans son étui :

— je n'ai que soixante-neuf sous....

— Elle est à vous, dit le marchand avec bonhomie.

Puisse sa bonne action lui attirer une récompense sur la terre, et puisse-t-elle lui valoir, dans l'autre côté, de ne pas aller se fumer lui-même dans le grand fourneau des éternelles représailles.

Je voudrais que vous eussiez vu la tête de la femme ! Cela faisait du bien de la regarder. Les grandes reconnaissances comme les grandes douleurs, je crois, sont muettes ; elle dit simplement : merci ! mais le regard qui accompagnait cette parole valait plus que toutes les plus sentimentales tirades.

Le mari s'est-il seulement douté au prix de quelles privations sa femme avait amassé les quelques sous qui devaient servir à lui acheter son cadeau du jour de l'an ? Je l'espère.

Bon, qu'est-ce que je vais vous souhaiter maintenant ?

« La paradis dans le ciel » comme on dit à la campagne ?

Oui, mais, en attendant, un peu de paradis sur la terre, sans pommier, sans serpent, en gardant tout le reste par exemple.

Les années se suivent mais ne se ressemblent pas.

« Le temps est un vrai brouillon, écrivait cette spirituelle Madame de Sévigné ; nous le trouvons toujours remuant, rangeant, dérangeant et rendant toutes choses bonnes ou mauvaises et presque toujours méconnaissables. »

C'est ainsi. S'il nous rend meilleurs, tant mieux, et pour nous rendre pires, il n'aura pas trop à faire. En cette période fin-de-siècle, il reste peu à inventer de ce côté-là.

Il ne faut pas être trop pessimiste non plus et espérer plutôt « que tout arrive pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

Avec cela que tout va si vite dans le grand galop de la vie. Les morts, les naissances, les mariages, les larmes, les rires, se succèdent, s'entrecroisent, et, bien fin qui peut fixer quelque chose dans ce tourbillon général.

L'année 1893 apportera, elle aussi, sa part de tristesses et de sourires, et, c'est de tout mon cœur, que je désire que cette dernière soit pour tous la plus large.

Lundi, 16 janvier.

Je voudrais bien que l'on décidât, une bonne fois, ce que l'on doit croire de notre origine première.

Des anthropologistes n'avaient-ils pas déjà décrété que l'homme n'était qu'un singe perfectionné, et, bien que l'idée de redevoir quelque chose de soi-même à un chimpanzé ne soit pas trop flatteuse, le Darwinisme s'était soumis d'assez bonne grâce à considérer un jocko quelconque comme son père.

Maintenant, c'est autre chose, voilà que l'espèce humaine doit son origine à des légumes perfectionnés tout bonnement.

Savez-vous qui a fait cette découverte ? Une femme. Ce n'est pas mal trouvé, vous admettrez. Cependant, pour être juste, il ne faut pas lui donner tout le mérite de la nouveauté et de l'originalité.

Pythagore, l'inventeur de la métempsycose, n'a-t-il pas enseigné, bien avant elle, que les haricots avaient une âme ?

C'est en partant de ce principe, je suppose, que Madame Céline Renno a inventé le système de l'évolution végétale.

Il paraît que chacun porte en sa personne la marque indélébile de son origine première. Ainsi, par exemple, cette petite et grosse dame, dont le teint est d'un rouge éclatant, ressemble à une tomate, et cette jeune fille pâle et anémique serait sœur de l'asperge.

Ne dit-on pas aussi d'un odieux petit fat : Quel cornichon ? Et les femmes, dans l'exubérance de leur vive tendresse, n'appellent-elles pas leurs maris : cher chou ?

On ne saurait pourtant citer ce dernier exemple comme concluant.

Le catalogue des mots d'amitié féminins est vaste et se compose de matières un peu hétérogènes. S'il fallait s'en rapporter, pour l'origine du genre humain, à toutes les appellations que donnent les femmes, — les jeunes mariées surtout, — à leurs maris, on ne saurait où les classer.

Règne végétal, animal, minéral, tout est mis à contribution.

C'est une drôle de manière tout de même de témoigner son affection que d'affubler un pauvre homme de toutes sortes d'épithètes plus ou moins bien choisies, et, ridicules, dans tous les cas.

Je pense qu'on peut compter sur les doigts les femmes qui appellent leur mari, là, franchement, par le nom qu'il a reçu à son baptême.

C'est à qui inventera quelque petit nom, qui peut sonner bien doux à son oreille, mais qui ne laisse pas d'amuser les indifférents.

Ainsi successivement on entendra : mon chat, mon rat, p'tit vieux, mine, pauv'chien, etc., j'en passe et des meilleurs.

Quant à : bijou, chéri, mon cher, cela, on n'en parle seulement pas ; comme ce sont, après tout, les plus convenables, on leur en permettra l'usage, si toutefois elles veulent en rester là.

Mais l'imagination féminine est fertile : tous les jours il s'en invente de nouveaux, et, chaque petite mariée met quelque orgueil à créer quelque qualificatif qui lui soit propre.

Ainsi, que pensez-vous de l'idée de donner à son mari un nom féminin, de l'appeler comme j'entendais l'autre jour : ma petite fille ?

Je vous assure qu'il n'y avait rien de plus masculin que le héros en question. Probablement que ce terme ne se donnait d'ordinaire que dans l'intimité, où nous n'avions rien à voir, mais le malheur voulut que la jeune femme, un soir qu'il y avait de l'enthousiasme à la table de euchre, vint à lancer, dans un moment d'excitation joyeuse, cette malencontreuse épithète.

Vous pouvez juger de l'effet. Le pauvre homme ne savait où se cacher tant il était honteux. Aussi bien, je n'ajouterai rien pour ne pas augmenter sa confusion.

Un autre couple de ces heureux a trouvé mieux que cela encore.

Le mari appelle sa femme : Criquette ; lui, répond à son tour au surnom de Criquet, et, dans un commun accord, ils ont dénommé leur petite fille une délicieuse enfant de quatre ans à peine : petite Crique.

Aussi c'est très intéressant d'entendre, à une réunion d'intimes, la femme dire à son mari :

— Allons, Criquet, il est temps de partir.

— Comme tu voudras, Criquette. Où est petite Crique ?

Vous pensez que j'exagère, que je veux m'amuser. Point. C'est comme j'ai l'honneur de vous l'écrire : seulement avant de le faire, je me suis discrètement informée auprès de ce couple de grillons s'ils lisaient la « Patrie, » et, c'est sur leur réponse négative que je me permets de les livrer au public, sans crainte de froisser leurs sentiments.

On n'en finirait plus avec la liste de tous les petits mots d'amitié que les personnes du sexe donnent, bon gré, mal gré, à cette autre moitié d'elles-mêmes.

Quand, encore, ils ne sont que l'expression de leur vive tendresse, cette manie est, sans doute, toujours ridicule, mais il y a quelque chose de touchant qui vous la fait pardonner bien facilement.

Mais il y a des femmes qui appellent leur mari : mon chou, mon chat, pour ne pas avoir à leur donner leur véritable nom de baptême, lequel aurait le tort de ne pas leur plaire.

D'autres, ne font ni un ni deux changent ce nom entièrement, et tel, que vous auriez connu dès votre plus tendre enfance sous le nom de Michel, ne signera plus que Roméo après le mariage.

Cela me rappelle un brave garçon que j'ai connu chez nous, cultivateur de son état, répondant au nom de Mathias. Il se maria à une maîtresse d'école, celle, vous savez, qui s'opposa obstinément, par excès de modestie, à ce que les petites fille de sa classe s'assissent sur des bancs parce que c'était du masculin.

En bien, avec ces idées esthétiques, la dite dame, trouvant le nom de Mathias trop prosaïque, ne l'appelait plus après son mariage que Tébaldo.

Vous savez que, à la campagne, les innovations de ce genre sont peu appréciées. Le nom ne prit pas : on rit. on s'en moqua, on le défigura. De Tébaldo, on en fit Crébardeau, Rébadaud, etc., si bien que le pauvre garçon avouait que cela faisait le tourment de sa vie, et que de plus, avec ce nom nouveau, il ne se sentait pas marié du tout.

Ce qui est plus triste, triste à faire pleurer, c'est que ces surnoms, ces sobriquets, je devrais dire, — suggérés par l'affection conjugale — continuent encore par la force même de l'habitude, quand cette affection s'est refroidie, comme il arrive, dans quelques cas au moins.

Comme ils sonnent faux dans la bouche où la colère et le mécontentement ont tracé leur pli amer ! Quand l'épithète cares-

sante accompagne les discussions acerbes, au lieu d'en atténuer le mauvais effet, elle les accentue davantage, soulignées qu'elles sont par la cruelle ironie des contrastes.

Passions rapidement sur ces exceptions au parfait bonheur filé par la généralité des époux, et continuons plutôt d'envisager le côté amusant de leurs petits travers.

Il y a des hommes et des femmes qui ne se désignent jamais autrement que par « son père» ou « sa mère, » soit qu'ils se parlent entre eux, soit qu'ils en parlent aux autres.

Un cas urgent faisait l'autre jour recourir une de mes amies au médecin le plus proche. Elle fut reçue à la porte par la femme du médecin même, qui, après avoir compris ce dont il s'agissait, cria à son mari :

— Viens vite ici, son père, on te demande.

— Oui, sa mère, répondit aussitôt le bon docteur.

Où était la dignité professionnelle ?

— Va demander cela à son père, disait-on un jour à un jeune enfant.

— Ce n'est pas son père, répliqua le petit, avec indignation, c'est mon père à moi.

En effet, le bon sens pratique de l'enfant ne comprenait rien à cette absurde manière. Cette manie peut aller de pair avec celle de jeunes mariés de quinze jours, qui s'appellent mutuellement : mon vieux, ma vieille.

Vous les entendez à chaque instant : mon vieux a fait ceci, mon vieux a fait cela, j'ai dit çà ma vieille, etc., etc.

Si l'amour doit se manifester de cette façon, il vaudrait mieux, comme dans la chanson : « s'aimer sans se le dire. »

Lundi, 6 février.

Un journal de cette ville suggérait au gouvernement provincial, l'autre jour, d'imposer une taxe de dix dollars à tout homme non marié, ayant plus de trente ans et retirant en salaire au moins cinq cents piastres par année.

Il n'y a pas de doute que, si l'on veut remplir le coffre du trésor public, voilà un excellent moyen. Bientôt, on aurait même des capitaux à placer dans les banques étrangères. Car le nombre des vieux garçons continue toujours d'augmenter ferme, en dépit de toutes les petites flèches qu'on leur décoche à droite et à gauche.

Maintenant, reste à savoir si l'on a trouvé, dans cette taxe prélevée sur nos vieux lions découronnés, le moyen de réduire leur chiffre toujours grossissant.

La persécution affermit plutôt une œuvre qu'elle ne l'ébranle ou ne la fait disparaître.

C'est une opinion généralement admise que, plus longue a été la guerre contre les adeptes d'une idée nouvelle, plus cette idée a de chances de triompher définitivement.

Dieu me garde de vouloir faire des héros des vieux garçons, ou de les faire poser avec le nimbe et la palme des martyrs. Ce serait d'un drôle, hein ?

Toutefois, je ne comprends pas bien qu'on leur fasse une guerre aussi acharnée. Eh ! mon Dieu, nous som- mes sur une terre de liberté, chacun ne peut-il pas agir à sa guise ?

Le Grand Maître, lui-même, n'a-t-il-pas laissé à ses créatures leur libre arbitre, et, si peu intéressants que soient les célibataires, n'y ont-ils pas droit tout comme les autres ?

Non seulement le bien, mais le mal aussi leur est accessible, et, tant pis pour eux s'ils ne savent pas mieux choisir ; ils en seront bien punis, laissez faire, par l'abandon où les laissera la vieillesse.

Des vieux célibataires, de leurs défauts, de leurs caprices, de leur égoïsme on en dit « pis que pendre, » alors, pourquoi vouloir unir leur détestable sort à celui d'une petite femme, bien douce, bien bonne, que l'on rendrait malheureuse jusqu'à la fin du chapitre.

Cette considération empêche même, j'en suis sûre, beaucoup de mariages ; ne se sentant pas d'aptitude à faire le bonheur d'une femme, quelques-uns de ces incorrigibles, font généreusement le sacrifice de se passer d'un souffre-douleur. Le beau sexe, au moins, devrait leur être reconnaissant de ce reste d'égard.

Il est assez amusant — pour ceux qui n'y sont point intéressés, naturellement, — de suivre les détails de cette petite guerre allumée contre cette intéressante partie du genre humain.

Aussi, jugez si ce sentiment d'animosité est général :

J'ai lu quelque part, que, dans une des contrées peu civilisées, dont le nom m'a échappé tout à l'heure, on brûlait vifs ceux qui, après un nombre d'années déterminé, ne s'étaient pas encore dé-

cidés à prendre femme. Pauvres hommes ! c'est bien le cas de dire qu'ils se trouvent pris entre deux feux.

Sans aller jusque dans les îles océaniques, chez nous, aux États-Unis même, n'a-t-on pas parlé de leur appliquer la loi du lynch et de les pendre haut et court ? Dans Ontario, on a proposé d'imposer aux célibataires une taxe spéciale, et, voilà que cet exemple menace d'être suivi dans la province de Québec.

En Autriche, on a été plus loin encore. Un député a déposé devant le parlement un projet de loi pour taxer les gens qui ne se décident pas à franchir le Rubicon du mariage.

Ah ! pour le coup, c'en était trop ; la gent persécutée s'est rebiffée, et voilà qu'à Vienne, histoire de lancer un défi à toutes les autorités, on a fondé un club pour les hommes non-mariés. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, parmi les statuts du nouveau club, le célibat est la condition première de l'admission.

D'ailleurs, pour rassurer l'âme des jeunes Viennoises, ce club n'a pas pour but de combattre l'institution du mariage, mais seulement de défendre les intérêts de ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas prendre femme.

Ne peuvent pas ! oui, voilà le grand mot. Au fond de toutes choses inaccomplies, c'est cette impossibilité que l'on retrouve. Elle explique bien des bonheurs qui s'offrent et que l'on doit refuser, bien des rêves qui ne resteront jamais qu'à l'état de chimères.

Dans ce club dont je viens de parler, on cherchera, paraît-il, « à parer les ennuis d'une vie de célibataire. » Il y aura attenants un restaurant, une salle d'armes, un gymnase, etc.

Oui sait si les boutons aux chemises n'y seront pas plus solidement cousus que dans le boudoir de Madame ?

Je lisais, ces jours derniers, une étude sur les droits de la femme, écrite par le grand philosophe allemand Edouard von Hartman, l'auteur du célèbre ouvrage intitulé : « La Philosophie des Inconscients. »

Vous allez me dire que ce bonhomme et son opinion sur l'émancipation de la femme arrivent, sur le sujet qui nous occupe, comme les cheveux sur la soupe.

Patience ! Ce n'est pas mon intention de le discuter tout au long, bien que j'aie grande envie de le faire dans quelques chroniques subséquentes, car, il est excessivement consolant pour notre sexe. En attendant, je ne rapporterai ici que la partie qui se rattache aux vieux célibataires.

Il affirme, lui aussi, que tout homme, dépassant un certain âge, devrait être taxé par le gouvernement. Par exemple, au lieu d'encaisser les revenus pour le trésor public, on en fondrait des rentes. — comme qui dirait, des fonds de retraite, — pour les vieilles filles, lesquelles, dans tous les cas, ont droit, continue-t-il, à une pension de l'État.

Ce n'est plus de la philosophie seule, mais de la haute philantropie, dites-vous.

Bah ! ce sont des phrasettes en l'air. Avant que ce projet ne devienne loi, les vieilles filles ont, je le crains, des croûtes à manger.

Encore, passerait-elle, en dépit des grincements de dents des victimes, qu'il n'est pas bien sûr que cette mesure fût mise en vigueur.

Passe encore pour des rentes sur l'État, auxquelles les vieilles filles auraient autant de droit que ces centaines de fonctionnaires publics, inutilités encombrantes pour la plupart et parasites de la crèche du gouvernement, mais, de là à toucher l'argent d'une classe particulière d'anomalies sociales, il y a loin, et l'orgueil de plus d'une se révolterait avant d'accepter.

J'aime mieux l'idée de ce club d'hommes riches, récemment formé à Stockholm où tous les membres se sont engagés à épouser de pauvres filles.

Si l'un d'entre eux épouse une héritière, il est condamné à une amende de deux mille dollars que l'on présente ensuite à un couple dont la pauvreté est un obstacle à l'alliance légale.

Les clubs de ce genre sont rares ; on n'en cite qu'un par tout le monde entier, et il serait curieux de connaître le nombre de ses membres.

Si l'on devait juger par le courant des idées populaires, par cette habitude enracinée qui consiste à se servir du flambeau de l'amour pour éclairer le contenu du portefeuille, on serait tenté de croire que ce club n'est qu'un mythe, inventé par l'imagination fertile d'un journaliste qui a manqué de copie.

Lundi, 20 février.

Àl'occasion de la sainte quarantaine, les jolies mondaines, celles à qui de trop délicates constitutions défendent le jeûne, ont cru à propos, pour apaiser la révolte de leur conscience, de s'imposer une mortification particulière.

Celle-ci a fait la promesse de ne pas manger de bonbons, celle-là de ne lire aucun roman, ou de ne pas aller au théâtre de toute

la station quadragésimale.

Rira qui voudra, mais si l'on tient ces promesses, il y aura plus qu'un certain mérite.

D'autres choisissent un genre de pénitence, qui, à mon humble avis, ne semble pas aussi méritoire.

C'est ainsi que j'entendais deux jeunes dames annoncer, avec un petit air de martyr, qu'elles avaient résolu, pendant le carême, d'aller à la grand'messe, tous les dimanches, au Gésu.

Si quelqu'un peut m'aider à découvrir dans cette héroïque résolution, un esprit de renoncement quelconque, je lui en serai bien reconnaissant.

Depuis quand est-ce une pénitence d'aller au Gésu, de toutes les églises, la plus fashionable, la plus jolie et dont la musique d'orchestre ne serait pas repoussée par le Grand-Opéra ?

Ce n'est pas à coup sûr pour la distance. La rue St-Denis n'est pas loin de la rue Bleury, et, je ne crois pas que, pour si peu, on mette des pois dans ses élégantes bottines, ni sa plus vilaine toilette, ni son chapeau de l'an passé sur la tête.

Bonté divine ! comment on se fait illusion, comme on se donne facilement le change !

N'avez-vous pas remarqué qu'une personne en colère appellera ses emportements : des énergiques protestations ; une autre qualifiera un entêtement de mulet du nom de : fermeté ; et, telle, pour se donner le privilège de se fourrer le nez dans les affaires des autres, dira : c'est mon devoir.

Il arrive donc, ainsi, qu'on réussisse à se faire croire qu'on fait des sacrifices, tandis, qu'en réalité, on se sert de ce grand mot pour suivre plus facilement ses propres inclinations.

Eh ! quel peuple nous sommes, aujourd'hui, que le jeûne et les privations nous effraient tant.

Les anciens Canadiens, eux, faisaient une quarantaine autrement rigoureuse que la nôtre ; pas même une bouchée de pain à se mettre sous la dent, avant de partir, le matin, pour leurs rudes labeurs.

Tout le monde jeûnait, jusqu'aux enfants qu'on privait un peu sur la nourriture. Et non satisfait de ce retranchements extraordinaires, Jean-Baptiste faisait encore le sacrifice de sa pipe qu'il plaçait bien en vue, sur le haut de l'horloge, pour aggraver la pénitence, et ne la reprenait qu'à Pâques.

Josette, non plus, ne restait pas en arrière, — quelle femme le fut jamais quand il s'agit de sacrifice ? — et, la tabatière allait rejoindre la pipe, ou les colifichets se serraient soigneusement dans les grandes armoires.

Quelque invétéré que fût un ivrogne, jamais, il ne se serait permis de « rompre son jeûne » par l'ivresse ; je ne dis pas que cela le corrigeait, mais au moins, on pouvait compter sur cette « trêve de Dieu » pendant l'année.

Voilà la bonne manière d'entendre la pénitence et les mortifications. Ainsi, le meilleur jeûne pour les mauvaises langues serait de ne pas parler mal de leur prochain, pour les usuriers, de prêter sans intérêt, pour les avares, de faire l'aumône, pour les maris de ne pas aller au club, ou de se rendre agréables à la maison, pour

les femmes, de racommoder le linge de leurs maris et de moins penser à la toilette.

Quant aux jeunes filles, elles devraient apprendre à faire la cuisine et à lire des livres sérieux. Les jeunes gens, eux, que leur recommander ?…

Ma foi, il y a tant de réformes à opérer qu'on ne sait vraiment pas par où commencer.

Àtout le monde je raconterai l'anecdote suivante :

On dit que Louis XIV, un jour, s'accusait à son confesseur d'avoir manqué au jeûne.

Celui-ci lui répondit :

— Mangez un bœuf et ne péchez plus.

Lundi, 27 février.

— Qu'est-ce que l'on fera bien, se sont demandé les dames montréalaises, pour s'amuser tranquillement pendant le Carême ?

La réponse était toute trouvée. On bluffera. Les cartes, on le dirait, semblent avoir été inventées tout exprès pour ce temps ; c'est un jeu peu bruyant et très agréable pour les personnes qui s'y adonnent.

Et, ce n'est pas le petit nombre en notre bonne ville.

Il n'y a presque pas de soirées où il ne s'organise une table de jeu en un coin du salon ou dans quelque boudoir. On m'a même assuré que certaines dames promenaient toujours dans leur

poche un paquet de cartes, et que telles autres s'ennuyaient à mourir dans les parties de plaisir où le bluff n'était pas invité.

Ces racontars peuvent être des calomnies pures et gratuites, aussi je vous prie bien de faire comme moi, de n'en rien croire.

Heureusement, cependant, que tout le monde n'est pas du même goût, et qu'il y a des personnes qui peuvent subsister sans les cartes.

Et, à celles-là, il reste toujours, même en temps de carême, le plus agréable, le plus doux des délassements : celui d'entendre de la belle et bonne musique. Car, entendons-nous. il y a musique et musique.

Je ne veux pas dire ici une accumulation de sons variés, une puissance d'exécution, un mécanisme ingénieux du doigté qui frappe l'oreille et l'éblouit, mais quelque chose de senti, de pensé, qui non ne aux notes la couleur et la signification du langage parlé.

Comme ils sont rares, ceux qui savent ainsi interpréter la musique.

Je ne parle pas de nos professeurs ; eux, ont les grâces d'état et sont tous enfants de la grande famille des musiciens, mais, enfin, il n'est pas donné seulement à ces talents extraordinaires d'interpréter les chefs-d'œuvre des grands-maîtres. Ceux-là peuvent, il est vrai, plus aisément surmonter les difficultés chromatiques, émerveiller leurs auditeurs par la souplesse et l'agilité de leurs doigts, mais, tous ceux qui ont une âme, peuvent, au moins, la laisser palpiter dans la plus simple des romances.

Un tapotage brillant ne suffit pas si l'on n'y ajoute l'expression, qui est comme la traduction de ses propres sentiments.

J'admirais l'autre jour dans un de nos coquets salons, une superbe gravure, intitulée : Le rêve de Beethoven. Ce tableau, suspendu avec un goût qui fait honneur à la maîtresse de maison, au-dessus du piano, représentait Beethoven endormi sur son clavecin au milieu de partitions. de concertos, de feuillets épars, de cahiers entre ouverts ; sur un coin de l'instrument, une plume et un encrier prêts à transmettre sur les pages encore blanches, les divines inspirations de son génie.

Au-dessus de la tête du maestro, flottent, légères, vaporeuses, idéalisées, les symphonies sublimes, les improvisations grandioses, les sonates extatiques qui prennent un corps et une âme pour visiter celui qui les créa.

Quelques-unes sont graves et tristes, les autres souriantes, rêveuses passent devant lui ou encore tourbillonnent deux à deux en se donnant la main.

Ah ! il les comprenait bien ces œuvres de son génie, lui, qui, dès l'âge le plus tendre, avait fait de son instrument, son meilleur ami, son plus intime confident, lui, qui disait un jour à celle qui partageait avec son art, son cœur et sa vie :

— Ce que je sens là, je ne puis vous le dire, mais mon clavecin va parler pour moi.

Les musiciens sont des poètes. Les arpèges et les trémolos sont leurs rimes et leurs hémistiches. C'est le même poème que les uns et les autres nous racontent, les uns en vers, les autres en

sons harmonieux : poèmes d'amour, de naïve jeunesse, d'évocations célestes et de mélancolisantes tristesses.

Ce sont ces pages que les musiciens déroulent sur le clavier, et, auxquelles, leur intuition géniale peut donner toutes les splendeurs de l'orchestration.

Les philosophes de l'antiquité disaient que « notre âme n'était formée que d'harmonies. » Toutes modulations harmoniques, toutes intonations chorales et instrumentales devraient réveiller en nous les échos de nos concerts intimes, « de ces mélodies vagues et charmantes qui chantent au-dedans de nous, » et si nous prêtions une oreille attentive, ces notes nous parleraient une voix qui ne serait que l'interprétation de nos propres pensées.

Mais « la musique est une belle langue que les hommes ne savent pas toujours écouter. » Bien souvent, dans les salons, les premiers accords ne servent que de préludes aux conversations animées.

— Oh ! mon cher monsieur, disait une maîtresse de maison, mieux intentionnée qu'intelligente, à un artiste de renom, un morceau de musique, s'il vous plaît, la conversation languit.

Le professeur s'exécuta tout en méditant une petite vengeance qui le consolerait un peu du manque d'appréciation de son auditoire.

D'abord, il fit entendre une mélodie douce et plaintive qui couvrait à peine le susurrement des causeries qui avaient commencé à s'élever. Puis, il augmenta la force de son jeu, pianissimo, forte, crescendo, fortissimo !... Les notes empoignées avec

force, frappées avec violence faisaient un fracas étourdissant. Quel bruit ! quel tintamarre ! Aussi bien, afin que chacun parvint à s'entendre, le diapason de la voix avait monté jusqu'au ton suraigu.

Brusquement, sans transition, le pianiste s'arrête. Et, dans l'espèce de stupeur créée par cette interruption soudaine, une voix aigre et perçante, emportée par la chaleur de la discussion, s'écrie :

— Nous les faisons frire dans la graisse !

On parlait beignets.

L'artiste était vengé.

Lundi, 13 mars.

Lundi dernier, en parlant du nombre de langues étrangères qui s'enseignent dans quelques-unes de nos institutions, je regrettais qu'on ne substituât pas à la plupart de ces idiomes, l'étude du latin, ajoutant que les femmes du moyen-âge, pourtant si arriérées dans leur éducation auraient eu honte de ne pas comprendre les textes de leur missel.

D'où quelques personnes ont conclu que je recommandais l'étude du latin seulement pour prier Dieu, et, qu'à mon avis on ne devrait plus traîner à l'église que des Psautiers de David ou autres livres de ce genre.

Loin de moi une telle pensée. Les meilleurs livres à apporter au saint lieu c'est son esprit et son cœur ; c'est encore là où se trouvent les meilleures prières, les plus vraies et les plus sincères.

Dans ce siècle où tout est surchargé, on dirait qu'on va jusqu'à emprunter, pour prier Dieu, les expressions exagérées de nos romans. L'amour, la douleur y sont représentés tels qu'ils devraient être, probablement, mais tels qu'ils ne sont que rarement.

Je déteste ces exagérations, parce qu'elles ne sont pas les notes justes de nos sentiments.

Je me rappelle surtout certaine amende honorable qui commence par ces mots :

« C'est le front prosterné dans la poussière, la bouche pleine de sanglots, le cœur broyé et humilié que je viens devant vous, Seigneur… etc. »

Il est rare qu'on se trouve réellement dans ces dispositions, et de deux choses l'une : ou l'on répétera ces paroles machinalement, l'esprit distrait, sans y attacher le moindre sens, ou, si l'on y réfléchit, on se sentira une fieffée hypocrite. J'imagine que le Seigneur est plus content de quelques mots bien sentis, partant du cœur, que de l'accumulation de toutes ces phrases boursouflées et tapageuses.

Le latin est autrement utile.

Oui, j'ai dit : utile. Vous riez ?

Des femmes étudier le latin, c'est le comble, n'est-ce pas ?

J'oublie qu'il ne nous est pas permis de sortir d'un certain cercle tracé par l'obscurantisme et soudé par le préjugé des siècles.

N'importe, je me permettrai cette liberté, et, ceux qui ne la trouveront pas bonne, tourneront la page.

Je pourrais d'abord représenter que « le latin est la langue des esprits d'élite, » qu'elle a longtemps dominé en Europe où elle était la langue officielle, et que Fénélon la recommande dans ses traités sur l'Éducation des Filles.

Je pourrais encore, pour soutenir ma cause, dire que cette étude sert éminemment au développement intellectuel, qu'elle agrandit les horizons, fait apprécier la beauté des textes originaux et que, constituant la base ou plutôt l'élément le plus important de notre langue, cette étude s'impose même, mais il faut être pratique avant tout.

Donc voici :

On en a besoin partout : pour faire un peu de botanique, de chimie, de médecine, de pharmacie, pour décomposer et trouver la racine des mots. Puis les allusions, les citations latines des auteurs classiques, pullulent partout et le moindre mot sottement nous embarrasse et nous oblige de passer outre, à moins qu'on ne s'avise de traduire par la consonnance, ce qui donne quelquefois lieu à de singulières méprises.

On enseigne le latin dans les académies et les collèges de jeunes filles anglaises, et Dieu sait pourtant si les Anglais sont gens pratiques qui n'aiment généralement pas à perdre leur temps à des niaiseries.

Quand Eno, le fameux banquier américain, vint, il y a quelques années, se fixer à Québec, il donna comme institutrice à ses jeunes enfants une personne très accomplie, très instruite, qui avait fait son cours d'études aux Ursulines de Québec.

Mais, dans le programme des différentes branches à enseigner aux jeunes Eno, se trouvait le latin ; l'institutrice dut avouer qu'elle l'ignorait complètement, et au grand regret de cette dernière, on donna un professeur aux enfants et les appointements de l'institutrice en furent considérablement diminués.

À New York, la même chose se répéta pour deux ou trois canadiennes obligées, par des revers de fortune, de s'expatrier et d'aller gagner honorablement leur vie à l'étranger.

Dans une maison de millionnaire où la bonne étoile de l'une d'elles l'avait conduite, on offrait deux cents dollars par mois, — toute une fortune, quoi ! — à la jeune gouvernante pourvu qu'elle joignit à l'enseignement du français celui du latin.

Et remarquez qu'on n'exigeait pas un cours suivi, rien que des éléments, de simples notions qui prépareraient ces bambins de dix ou douze ans à une étude complète, plus tard, avec des professeurs compétents.

La pauvre canadienne dût refuser cette goutte du Pactole qui lui était offerte, et c'est toute sa vie qu'elle déplorera cette lacune dans notre système d'enseignement.

Par contre, une jeune anglaise d'Ontario obtint, séance tenante, une position enviée dans la direction d'un magazine très influent de la grande métropole américaine, grâce à ses fortes notions sur la langue que les philologues chérissent par-dessus tout et qu'ils ont dénommée « la langue intéressante. »

Les cas que je cite sont venus à ma connaissance, et combien d'autres encore que j'y pourrais ajouter, sans compter ceux que j'ignore.

Mais, c'est à vous faire un plaidoyer comme celui-ci que je perds, moi, mon latin.

— Est-ce assez ridicule, me semble-t-il entendre autour de moi, conseiller l'étude du latin quand on ne sait pas même écrire le français.

Et, cette idée me fait tant de honte, que je me sauve, sans avoir le courage de tracer un mot de plus.

Lundi, 20 mars.

Dites donc un peu, M. le Rédacteur, si j'écrivais que la ville de Montréal ressemble à l'enfer, parce qu'elle aussi semble pavée de bonnes intentions, croyez-vous qu'il y aurait libelle, et que Belzébuth me traduirait devant ses tribunaux correctionnels ?

Faudrait-il que je rédigeasse pour Sa Majesté Satanique une petite rétractation, bien polie, bien tournée, reconnaissant humblement que j'ai été mal informée, et que, considérant l'état déplorable où sont aujourd'hui nos pavés, ceux de l'enfer n'y ressemblent en rien ?

S'il en est ainsi, pour éviter ces désagréments, je m'abstiendrai de toute comparaison, et, mettons tout de suite que je n'ai rien dit du tout.

Poursuivant cependant, l'idée principale qui doit faire le sujet de ma chronique, je dirai qu'il a paru dans un des premiers Montréal de la « Patrie, » vers le huit mars, si je me rappelle bien, un article demandant une maison de refuge, entretenue aux frais de l'État, pour les infirmes et les miséreux qui déambulent tous les jours dans nos rues en sollicitant l'obole du passant.

Bon nombre de citoyens influents, paraît-il, approuvent cette idée et plusieurs échevins seraient encore disposés à seconder le mouvement qui se fait dans cette direction.

Oui, on l'admettra facilement, voilà, en effet, une excellente idée.

Mais les bonnes idées sont aussi nombreuses parmi nous que les étoiles du firmament et les grains de sable de la mer, et, elles restent presque toujours infructueuses et stériles.

Voyez donc, par exemple, depuis tant de temps qu'on parle des bienfaits d'une bibliothèque publique, où en sommes-nous avec ce beau projet ? Nos arrière-neveux l'obtiendront quand ils auront peut-être désappris çà lire.

Hélas ! il n'y a pas seulement les prédicateurs de la parole évangélique qui parlent dans le désert, les meilleurs discours, les plus sages paroles, trop souvent, vont où vont les neiges d'antan.

Et, pourtant, le besoin d'une maison de refuge est un besoin qui se fait sentir de plus en plus, Dieu sait !

Il n'y a rien de plus poignant que le spectacle de ces malheureux, mal vêtus, exposés aux intempéries des saisons, grelottants et bleuis par le froid, ou mouillés jusqu'aux os sous une pluie torrentielle.

Pendant que recouvert d'un épais manteau vous bataillez contre les rigueurs de la saison, luttant contre la violence du vent, la poussée de la pluie, vous songez pour ranimer votre courage au bon feu qui vous attend, à cet intérieur chaud et confortable où vous allez tout à l'heure reposer vos membres fatigués.

Eux, que vous laissez derrière vous, à quoi songent-ils ces déshérités de ce monde ? Quand ils auront lutté tout le jour, toutes les longues heures du soir, peuvent-ils seulement se consoler à la perspective du repos dans leur misérable réduit, aussi froid, aussi désolé que le ciel inclément.

Quel est ce monceau informe, homme ou femme, qui, accroupi près d'une borne, tient d'une main un vilain parapluie et de l'autre fait tourner la manivelle d'un méchant orgue de Barbarie, rendant, par saccades, des sons aigres et faux ? L'air qui grince ainsi devait jadis avoir été composé pour une fête ; son rhythme est joyeux, enlevé, mais aujourd'hui l'instrument est usé, le bras qui le tourne plus usé encore. Les sons arrivent traînants, alanguis, et, ces quelques notes perçantes qui s'élèvent encore, ne sont plus que les plaintes d'une lamentable désolation.

Oh ! je vous le jure, le cœur se serre dans la poitrine, et, pour un rien, vous voudriez emporter ces misérables loques, cette vieillesse malheureuse, cette musique pitoyable, tout charger sur vos épaules pour déposer votre fardeau dans quelque coin d'une de ces grandes cuisines de campagne, par exemple, où l'hospitalité est si généreuse, le feu si clair et le large chanteau du pain cuit sous l'âtre, si tendre et si frais…

Le lendemain, vous le retrouvez ailleurs, dans une autre rue, tantôt dans l'est, tantôt dans l'ouest, sans qu'un établissement charitable soit là pour ouvrir ses portes, recueillir cette misère et lui assurer une protection efficace.

Et il restera donc à la merci des éléments, en butte aux espiègleries des gamins, livré à cette foule indifférente qui lui jette son

aumône le plus souvent comme on jette un os à un chien pour que ses cris ne nous importunent plus.

Que voulez-vous qu'il fasse ? Sans ce sou que la pitié ou l'égoïsme lui donne, il n'aura rien pour apaiser cette faim qui le ronge, rien pour ceux qui l'attendent anxieux dans son pauvre réduit ; c'est pourquoi, tous les jours, il reviendra jusqu'à ce que la mort l'enlève à cette existence de paria.

Quand cette maison de Refuge dont on parle sera fondée, j'y voudrais voir ce pauvre cul-de-jatte que l'on rencontre dans les rues St. Jacques ou St. Laurent et qui roule des yeux si pitoyables en vous tendant la main ; j'y voudrais voir encore le triste aveugle, qui, adossé contre l'édifice de la New-York Life, offre au public sa sébile de ferblanc.

J'y voudrais aussi le bon vieux à barbe blanche qui égrène son chapelet, les pieds dans la boue, près de chez Scroggie ; je l'y voudrais installé dans son bon fauteuil, près d'une fenêtre qui regarderait le ciel et je lui dirais :

— Récitez vos Ave, priez bien pour ceux qui ne prient pas, c'est votre aumône à vous, faites-la large et abondante.

Combien de ces crève-la-faim, de ces pauvresses dont les mains tremblantes se tendent silencieusement sur les marches des églises, accueilleraient avec bonheur l'asile qui s'ouvrirait à eux ! Combien de souffrances seraient adoucies, de vices, de fautes, de hontes prévenues, car la misère est mauvaise conseillère et le désespoir entre souvent par la même porte que la pauvreté.

Quand on aura ramassé tous les nécessiteux et les indigents dignes d'être secourus, on saura alors que ceux qui mendient encore ne méritent pas la compassion publique et personne que je sache n'encouragera la paresse ou le vice.

Qu'on ait une, deux, plusieurs maisons de refuge où les souffreteux seront nourris et logés, où des bonnes âmes iront distribuer les miettes de leur table et leurs vêtements démodés.

La charité, c'est encore la plus belle vertu, la seule de ses deux sœurs, la Foi et l'Espérance, qui subsistera là-haut quand la terre

« … TOMBERA DANS L'ÉTERNELLE NUIT ! »

Lundi, 27 mars.

Le soleil se fait plus chaud, et, déjà, ses rayons sont si pénétrants, que les belles frileuses même consentent à se dégager de leurs caressantes fourrures.

Les toilettes de la saison dernière ne valent plus rien, il faut les mettre de côté et s'en procurer de nouvelles.

Faire des emplettes en un mot, magasiner, si vous l'aimez mieux.

Je ne sais pourquoi on fait de cette occupation un amusement, une distraction primant toutes les autres. S'il faut en croire quelques-uns, les femmes trouvent un plaisir inouï à faire le tour des magasins, à faire étaler devant elles les dernières nouveautés, sans acheter pour un sou vaillant.

Que de sarcasmes, que d'histoires satiriques sur ces dames qui tiennent les commis sur les dents, qui font sans sourciller vider devant elles le contenu des tablettes, bouleversant, froissant den-

telles, rubans, et qui repartent ensuite recommencer ailleurs le même manège.

Alors, on s'apitoie sur le sort de ces pauvres commis qui s'épuisent pour plaire à leur capricieuse clientèle, qui déplient les lourdes pièces, n'épargnant ni les discours persuasifs, ni les plus engageantes paroles pour faire apprécier leurs marchandises, et tout cela en vain.

Sans doute, on a raison, en quelques circonstances du moins ; mainte acheteuse ne prend pas assez en considération les peines et les fatigues de ceux qui la servent.

Il fait souvent peine de lire, sur les figures sans fraîcheur et dans le large cercle bistré qui entoure les yeux des demoiselles de comptoir, une si profonde lassitude.

— Je suis tellement fatiguée, que mes jambes ont peine à me supporter, entendais-je dire un jour par l'une d'elles à sa compagne.

Et malgré tout, il fallait aller ici et là, servir d'automate, supporter le plus gracieusement possible les rebuffades des clientes et souffrir son martyre le sourire aux lèvres, jusqu'aux dernières heures du soir.

Je ne crains pas de le dire, il faut être bien mal apprise, n'avoir que peu de sentiments nobles dans le cœur, sentir la parvenue d'une lieue, pour rudoyer ses inférieurs comme le fait quelque soi-disant dame.

Il y en a trop malheureusement qui croient que c'est le suprême de l'élégance et du bon ton que de trouver à redire de tout et sur tout, de faire constamment sentir à ses subalternes leur in-

fériorité dans l'échelle sociale. Et la plupart du temps, qu'on ne s'y trompe pas, la différence n'existe que dans le nombre des écus et non dans la naissance et la bonne éducation.

Quoiqu'il en soit, c'est un drôle de monde que le nôtre, où ceux qui ne sont pas opprimés deviennent oppresseurs, où il ne semble y avoir que victimes et bourreaux.

Car, il arrive, et plus souvent qu'on ne le pense, — tant il est vrai de dire que toute médaille a son revers, — qu'au lieu d'avoir à plaindre les commis derrière leur comptoir, c'est nous qui sommes à leur merci.

Je n'ai jamais compris qu'on puisse éprouver tant de plaisir à aller faire des emplettes ; il faut que ce soit dans d'autres conditions que celles que nous subissons d'ordinaire.

Quand on n'a qu'une paire de gants ou un bout de ruban à s'acheter, on conçoit que la besogne soit assez agréable, mais quand il s'agit d'un achat sérieux, c'est autre chose.

D'abord, dès que la porte s'est fermée sur vous, vous êtes accaparée, monopolisée, et on ne vous laisse de repos que lorsque vous êtes sur le trottoir. On empile devant vous arguments et étoffes ; on vous assure que c'est ce qu'il y a de « plus nouveau, » « une marchandise importée que l'on vient de recevoir, » et mille autres phrases de commande, qui constituent ce que l'on peut appeler : l'argot de comptoir.

C'est en vain que vous essayez de vous en défendre, de prétexter telle ou telle raison pour refuser poliment, — car on n'aime pas à brusquer les gens, — rien n'y fait.

— Vous n'aimez pas la couleur ? En voici une autre.

— C'est la qualité qui ne convient pas ? Qu'à cela ne tienne, on vous en donnera de meilleure. — C'est trop dispendieux ? On vous en montrera « dans les bons marchés. » Il arrive souvent que désolée, ennuyée d'avoir causé tant de dérangements, ou éblouie par le flux de paroles, vous achetez quelque chose que vous n'aimez pas et dont vous regretterez longtemps le choix.

Décidée à ne pas me faire berner, j'entre l'autre jour dans un magasin et j'expose d'une manière catégorique ce dont j'ai besoin :

— Avez-vous, dis-je, une étoffe de tel genre ? Celle-là, pas d'autre.

— Oui, madame, me répond-on avec empressement. Et l'on me conduit à un siège où l'on m'installe avec forces civilités.

Le commis commence à tirer les étoffes des rayons, lainages carreautés, rayés, à grands et à petits ramages, tout y est, excepté, comme de juste, ce que j'avais spécifié.

Vous me croirez si vous voulez, mais sur six magasins, bien comptés, que j'ai parcourus, en répétant partout la même demande aussi explicitement faite, il n'y en a eu qu'un seul où l'on m'ait répondu tout de suite :

— Nous n'avons pas ce que vous demandez.

Dans tous les autres, on m'a promenée de comptoir en comptoir, vantant ceci, prisant cela et me faisant perdre un temps considérable que j'aurais pu mieux employer ailleurs.

Je ne connais pas le système que l'on adopte dans quelques magasins, mais, j'ai dû conclure en plusieurs cas, d'après l'insis-

tance des commis auprès des acheteurs, que plus les ventes étaient nombreuses, plus ils étaient rémunérés.

J'ai rencontré, samedi dernier, une jolie fillette de ma connaissance, qui s'en allait prestement, le nez au vent, dans la rue.

— Venez-vous avec moi ? me dit-elle ; j'ai à faire l'emplette d'un manteau de printemps, et vous m'aiderez à choisir. Ce sera très amusant.

— Amusant ? hum ! pensai-je. Vous m'en direz des nouvelles à la fin de la journée, ma toute belle.

Tout de même, je me joignis à elle, et nous avons commencé ensemble notre tournée.

Qu'il me suffise de dire que je ne recommencerais plus pour les richesses des Aztèques.

Il n'y a pas un manteau, fut-ce le plus absurde, que ma compagne n'ait essayé, sans qu'on lui ait assuré qu'il seyait à ravir et que c'était justement ce qui lui convenait.

Dans bien des cas, ces coupes parfaites dansaient sur ses épaules ou l'étranglaient au collet, mais, n'importe, on tapait sur les épaules, pour faire disparaître les plis, on pinçait la taille pour en dissimuler quelques autres, puis, on déclarait, qu'il n'y avait pas de manteau sous le soleil pour surpasser celui-là.

Pendant un instant, j'ai cru qu'il faudrait avoir recours aux supplications pour se défaire de ces pressantes importunités.

Une fois même, mon amie alla jusqu'à dire, pour se débarrasser de ces obsessions, que sa bourse n'était pas assez forte pour

lui permettre l'achat immédiat d'un article aussi dispendieux que celui qu'on lui offrait. Vite, on lui propose de l'envoyer quand même chez elle, où elle paierait sur livraison, ou encore de déposer un léger à-compte entre les mains du caissier à condition que le manteau lui serait réservé jusqu'à ce qu'elle eût complété la somme.

Et il arriva qu'elle laissa, avant de partir, un dollar pour cet à-compte, quitte à téléphoner, quelques heures après, de remettre le manteau en vente.

Je ne parle pas de tous ceux qu'elle avait consenti à recevoir chez elle « en approbation, » se réservant alors de les refuser tout à son aise.

Vous me direz que ces concessions dénotent beaucoup de faiblesse de caractère ; vous avez raison. Que voulez-vous ? quand on est traqué de la sorte, acculé à un mur, il faut essayer d'en sortir le mieux que l'on peut.

Quelques paroles sèches, une verte semonce ou une plainte à l'administration feraient sans doute cesser cette espèce de persécution, mais, il répugne à la bonté de quelques cœurs d'avoir a employer des mots désobligeants et encore plus d'exposer une pauvre ouvrière à perdre son emploi, et, l'on s'en va sans rien dire, mais en secouant la poussière de ses souliers.

Les Anglais, sont, en général, plus indépendants : ils offrent leurs marchandises et, à votre aise, achetez ou n'achetez pas. C'est le meilleur système.

Naturellement, toute règle a ses exceptions, je pourrais nommer plusieurs endroits, ou la clientèle est servie avec tous les

égards possibles. Cependant, il n'y a pas encore assez de justes pour sauver Sodôme.

Lundi, 24 avril.

C'est le temps et le moment des encans !

Pas une rue ou ne pende à quelque maison le drapeau sinistre, où les gens n'entrent et les meubles ne sortent pêle-mêle, dans un désordre horrible. On dirait déjà une maison abandonnée, où les malheurs, la mort même auraient dispersé les habitants.

Mais il n'en est point ainsi ; c'est de gaieté de cœur souvent qu'on ordonne ainsi la dispersion de tous ces objets, parce que le mobilier est un peu démodé, défraîchi pour faire place à de nouveaux venus plus coquets, plus pimpants.

Et les grands fauteuils, silencieux témoins de scènes intimes, les porcelaines fêlées, la vieille horloge qui a marqué tant d'heures heureuses, sur laquelle, chronomètre impartial et vigilant, tant de fois les yeux se sont fixés aux moments d'attente anxieuse, tous gisent, là, désolés, dépouillés de tous les ornements dont on les paraît jadis, n'attendant plus que l'instant fatal de la séparation.

Où iront-ils ? quel sort l'avenir leur tient-il en réserve ?

Déjà des figures curieuses et indifférentes commencent à passer ; des mains sacrilèges palpent les doublures, soupèsent les bronzes, retournent les tableaux.

Et de toutes ces choses s'échappent comme une odeur de temps qui n'est plus, « comme une poussière de choses mortes. »

— On ne respecte donc rien, se disent en eux les meubles navrés.

Un fauteuil capitonné que regardait une mignonne berceuse lui dit :

— Te souviens-tu comme, à certains soirs, nous étions près l'un de l'autre ? nos bras se touchaient, du frôlement de nos damas se dégageait je ne sais quel parfum subtil qui nous enivrait tous deux, et jamais tu ne me paraissais si jeune et si fraîche dans ta toilette rose, ma jolie, que ces soirs-là.

— Hélas ! soupira la berceuse, qui nous eut dit que nous serions si tôt et si cruellement arrachés l'un à l'autre ? Combien de fois, j'ai bercé à leur tour la douleur, l'amour ou l'espérance et aujourd'hui on nous renvoie. Auriez-vous cru, cher ami, les hommes si inconstants et si oublieux ?

— Les hommes sont bons, pourtant, dit une causeuse cherchant à secouer les dentelles de ses coussins : maintes fois, je les ai entendus énoncer les plus belles théories, les plus généreux sentiments, mais dans leur âme d'hommes, ils ne comprennent pas que ce monde matériel qui les entoure puisse sentir et souffrir comme eux.

— Devrait-on, s'écria une table de laque un peu boiteuse, nous délaisser ainsi ? nous avons été, tous tant que nous sommes, de bons et loyaux serviteurs, et voilà comment notre zèle est récompensé. Que de fois, j'ai ployé sans murmure sous le poids de fardeaux trop lourds dont on me chargeait, jusqu'à ce qu'enfin, poussée par le pied d'un maladroit, je sois tombée et aie gagné dans ma chute cette blessure qui m'a valu l'exil…

— J'ai froid, gémit sourdement, un secrétaire de bois de rose, dont les casiers étaient vides et les tiroirs ouverts ; on m'a enlevé mes secrets, ma vie, tout ce que j'ai de plus cher. J'ai gardé sur toutes ces effusions un silence discret, jusqu'au jour où l'on est venu m'arracher ces chères confidences, piller, saccager ces reliques que je conservais avec un soin jaloux. En vain ai-je essayé de lutter, j'ai vu partir mon âme, avec le déchirement des adieux éternels, et depuis ce temps, mon cœur ne connaît plus que le vide sans nom de l'oubli. Je cherche partout mon âme sans pouvoir la retrouver…

Devant une douleur si poignante tous les autres meubles s'émurent plus profondément encore. Les bibelots sur les étagères, les consoles soupirèrent dans leur langage le chagrin de la séparation.

Une petite bergère en biscuit, avec son grand chapeau coquet et sa houlette gentille, faisait surtout peine à voir :

— Ah ! si l'on nous sépare, dit-elle à son berger éternellement condamné à jouer du chalumeau, vois-tu, Doris, j'aime mieux mourir.

Seul, le piano ne disait rien, muet et lugubre, il s'enfonçait plus avant dans l'encoignure sombre. Quelles mains désormais caresseraient ses notes d'ivoire ? Qui éveillerait dans son âme les échos des vieux airs qu'on aimait autrefois ?… Et trop tendue une corde vibrante se cassa brusquement et remplit l'air d'un long et mélodieux gémissement, résonnant tristement dans la mélancolisante atmosphère du grand appartement.

— Ah ! pauvre moi ! dit encore une petite chaise dorée, je tremble de connaître mes nouveaux maîtres. Je suis si petite, si

fragile, qu'un souffle même ternit mes ors. Ah ! dites donc, le monde est-il si méchant ?

Àcette question, tous les meubles se regardèrent sans oser répondre.

Une voix enrouée vint rompre ce silence. C'était un antique coucou, à qui l'on prêtait pour le moins un siècle, qui, dans le bouleversement du moment précédant la débâcle, avait été transporté, on ne sait trop comment, du grand corridor au salon de famille.

— Si le monde est méchant ! dit-il avec un ricanement sinistre, comment pouvez-vous avoir vécu jusqu'à ce jour et paraître l'ignorer ? Trop longtemps vous avez dormi sous vos housses, mais moi dont l'œil est ouvert et le jour et la nuit, je puis vous dire le résultat de ma longue expérience.

Vous vous étonnez qu'on vous soit infidèle, qu'on oublie si tôt vos bons et loyaux services ? mais, ignorez-vous donc que l'inconstance et l'ingratitude sont inhérentes à la nature humaine ? Les poètes chantent sur tous les tons la versatilité des hommes et leurs caprices. Ce qu'ils font pour nous, ils le font pour leurs semblables. Quelle pitié pouvez-vous alors en attendre ?

Vous parliez il y a un instant, petite causeuse, des généreux sentiments que vous leur aviez entendu énoncer. Vous êtes plus heureuse que bien d'autres qui n'ont entendu que les plus noirs complots et les plus viles calomnies. Apprenez, belle madame, que toutes leurs superbes théories sont autant de paroles qu'emporte le vent, et que la bouche qui vous sourit aujourd'hui vous déchirera demain…

— Vieux pessimiste ! gronda un tabouret.

— Oui, de combien de duplicités, d'hypocrisies, d'égoïsme n'ai-je pas été le témoin dans ma longue carrière ? philosopha le coucou… Ah ! ne regrettez pas d'appartenir à ces hommes qui vous semblent si supérieurs ; le balancier de cuivre qui bat dans mon bois d'acajou est encore moins dur que leur cœur….

— Aucun d'eux n'a donc trouvé grâce à vos yeux ? hasarda timidement une modeste jardinière. N'avez-vous jamais aimé ?

— Pourtant, oui, répondit le poudreux centenaire devenu soudain pensif et rêveur. J'ai souvenance qu'un jour….

Mais, ici, un bruit se produisit dans sa gorge qui l'empêcha de continuer. Ses rouages grincèrent et sur le timbre vibrant, le marteau frappa lentement…

Il était dix heures et l'encanteur commençait la vente en mettant le coucou aux enchères.

Lundi, 15 mai.

Je cheminais, il y a une dizaine de jours, tout doucement, dans la rue St-Denis, — la rue St-Denis, vous savez, c'est le grand boulevard de Montréal, — quand j'aperçus tout à coup, à deux pas devant moi, luisant et neuf, un fer de cheval que le sabot d'un coursier vigoureux venait, sans doute, de lancer sur le trottoir.

Croiriez-vous que j'ai passé outre, sans accorder un regard à ce morceau d'acier gisant devant moi ? Croiriez-vous que, dédaigneuse et fière, j'ai repoussé du pied ce léger obstacle qui se trouvait sur mon passage ?

C’est qu’alors vous ignoreriez, toute la vertu occulte qu’il y a dans une trouvaille comme celle-là.

Trouver un fer à cheval ! — et tout le monde à la campagne peut vous l’apprendre, — c’est ce qui eut vous survenir de plus chanceux. C’est comme si la fortune elle-même, interrompant sa course vagabonde, s’était laissée choir sur votre passage.

Or, élevée au sein des plus vieilles traditions, des antiques coutumes, je n’ai pas manqué de m’imprégner un peu de l’atmosphère superstitieuse où j’ai grandi.

De telles croyances, pas trop n’en faut, mais pourtant quelques légères teintes ? bah !

Cela amuse et aide à charmer la vie qui n’est pas elle-même, parfois, des plus attrayantes, la pauvre ! Cependant, ne nous chicanons pas avec elle, nous lui devons de bons moments de temps à autre, ne l’oublions pas.

Mais, pour revenir à mon sujet, mes superstitions à moi ne sont pas dangereuses, ni bien sombres non plus.

Je me contente simplement des présages qui peuvent être de bon augure, éliminant soigneusement tout ce qui se pourrait interpréter comme signe de malechance.

Les rêves dorés de mon sommeil me mettent en gaieté tout le jour, et j’oublie les cauchemars après mes premières ablutions matinales.

Tout à fait disposée donc à ne rien négliger qui pût me procurer quelque plaisir, je saluai avec empressement ce gage de bonheur inespéré qui s’offrait à moi.

D'abord, j'examinai dans quelle position il se trouvait. Ce détail, bien qu'il puisse sembler insignifiant, est d'importance capitale.

Si le fer est tombé de telle ou telle manière, cela lui donne telle ou telle signification qu'il convient d'étudier avant de le relever.

Mais les dieux soient loués ! il était tout ce que la plus scrupuleuse superstition pouvait exiger ; les crampons en l'air et trois clous y adhéraient encore.

Trois ! nombre impair et chiffre fatidique… rien ne manquait donc pour que la chance fut complète. J'étais gâtée par le sort.

Je fis le reste du trajet, tenant précieusement le talisman dans ma main, sans plus me soucier des sourires moqueurs échangés sur mon passage, que si j'eusse été seule au monde.

Arrivée chez moi, après avoir reçu les chaudes félicitations de ma vieille bonne, qui croit à la vertu d'un fer à cheval comme les Mahométans croient au Coran, j'accrochai triomphalement ce trophée d'un nouveau genre, la courbe en bas, to keep the good luck in.

Et maintenant me voilà prête pour tout ce qui peut m'arriver d'heureux. Je m'attends à tout : à recevoir des surprises agréables, à trouver des mines d'or et d'argent, etc., etc.

En attendant, j'époussette tous les jours mon porte-bonheur.

Surtout, qu'on ne rie pas.

Chacun a sa marotte ici-bas ; les plus grands philosophes, voire les plus incrédules, n'ont pas été au-dessus de quelque faiblesse de cette nature.

Superstition pour superstition, la mienne en vaut bien une autre. Elle vaut, dis-je, celle d'une jeune montréalaise avec qui l'autre jour, je descendais la rue.

Arrivée devant une maison dont on était à réparer la façade, elle s'arrêta brusquement :

— Traversons, me dit-elle.

— Pourquoi ? demandai-je assez interloquée de cette détermination subite.

— Vous voyez cette échelle !

— Oui, mais elle n'obstrue en rien notre passage. Le trottoir est entièrement dégagé et nous pouvons passer. dessous sans encombre.

— Dessous ? reprit-elle, jamais de la vie ! Vous ne savez donc pas ?

— Non. Qu'est-ce ?

— Quand on passe sous une échelle, répondit d'un ton tragique mon interlocutrice, cela veut dire sept ans sans se marier....

Nous avons traversé de l'autre côté de la rue.

Lundi, 29 mai.

J'ai fait la nuit dernière un singulier rêve qui a fait revivre bien des souvenirs endormis dans un coin de ma mémoire.

J'avais reçu, la veille, une longue lettre d'une amie de Québec, me racontant avec force détails le commencement d'incendie qui vient d'avoir lieu à la chapelle extérieure des Ursulines, et il faut

croire que j'en ai fait la lecture à une heure du jour où les impressions laissent une trace très profonde, puisque de nouveau, cette scène s'est reproduite dans mon sommeil, et, cette fois, plus terrible encore.

L'incendie était à son comble ; il me semblait entendre le crépitement sinistre des flammes ; des torrents de fumée s'échappaient en tourbillons ; des jets de clartés vives et claires s'élançaient dans les airs, projetant des lueurs terribles dans un firmament chargé de nuages sombres.

Émue et glacée de terreur je regardais, du fond du grand jardin où j'étais réfugiée, cette scène d'une majesté indescriptible, quand je me sentis heurtée par quel- qu'un que je ne pouvais voir, et un doigt se tendit vers le lieu même de la conflagration, tandis qu'une voix me disait :

— Regarde !

Et je vis, au milieu de ce brasier ardent, une petite lumière qui tranchait, par son ton plus intense et plus vif, sur les flammes qui l'entouraient. Elle brûlait immobile et sans vaciller, se dégageant pure et sans alliage du foyer incandescent qui l'environnait.

Ce phénomène merveilleux dura jusqu'à ce que les flammes de l'incendie s'éteignissent complètement. Seule, la petite lumière continua de briller dans l'espace, et dans les ténèbres qui enveloppaient maintenant le théâtre du sinistre, elle semblait un pâle rayon de clarté céleste échappé au nimbe d'une vierge.

Curieuse, je cherchais dans mon esprit l'explication de ce phénomène quand la même voix que j'avais entendue me dit encore :

— Est-il possible que tu aies déjà oublié ? C'est la petite lampe qui ne s'éteint jamais…

Et je m'éveillai.

Non, je ne t'ai point oublié, ô douce lumière qui a rayonné sur mes jeunes ans. Si les années et les vicissitudes ont parfois obscurci ta pâle clarté, tu es demeurée cachée et non éteinte, tels, ces flambeaux que portaient dans les catacombes les premiers chrétiens.

J'ai souvenance d'avoir lu, dans l'heureux temps où l'on croit aux contes merveilleux, la touchante histoire de Madeleine de Repentigny dont les vieilles annales des Ursulines conservent encore le nom.

C'était en 1717.

Un jeune sauvage appartenant à la grande tribu iroquoise, dans une rixe avec un Français qui avait insulté sa sœur Fleur du Printemps, avait tué son adversaire.

Le jeune Indien, qu'on avait baptisé sous le nom de Paul, était, selon l'histoire, un des types les plus beaux de la race guerrière : grand, bien fait, intelligent, il avait été adopté et élevé par un éminent ecclésiastique de ce temps, lequel, destinant son protégé à la prêtrise, lui avait donné toute la science nécessaire.

Mais le sang des vaillants chefs, ses pères, coulait trop bouillant dans les veines de Paul, et quand il eut atteint l'âge de majorité, il alla rejoindre son peuple.

Or, le jeune Iroquois avait quelque temps auparavant sauvé des eaux Madeleine de Repentigny. À la vive reconnaissance de

celle-ci se mêla bientôt un sentiment plus tendre qui changea toute la vie de Madeleine.

Paul n'avait jamais paru s'apercevoir de la préférence marquée que la jeune fille avait pour lui. Fier et hautain, il se retranchait derrière un masque de froideur impénétrable.

Les Français et les Iroquois étaient alors en paix et ceux-ci avaient souvent accès dans le fort ; ce fut dans une de ces visites que s'éleva la querelle sanglante dont on a déjà parlé. Paul fut arrêté et jeté en prison.

L'amour rend ingénieux. Madeleine de Repentigny parvint à tromper la surveillance des gardiens et lui fit parvenir, dans un petit pain, une lime et le plan d'évasion qu'elle avait conçu pour lui.

Mais quand, par une nuit profonde, Paul tenta de s'échapper de sa prison en se laissant glisser le long du mur, la sentinelle crut entendre un léger bruit et déchargea immédiatement son arme dans cette direction.

La balle, hélas ! atteignit en pleine poitrine le fugitif qui tomba dans les bras de mademoiselle de Repentigny, postée au bas de la tour avec sa vieille nourrice et un serviteur dévoué.

On s'empressa autour de Paul, mais la blessure était mortelle. Il ouvrit les yeux, et, apercevant Madeleine tout en pleurs qui se penchait vers lui, il porta la main à son cœur et mourut en disant :

— Je l'aimais, pourtant.

Quelques mois plus tard, Madeleine de Repentigny entrait aux Ursulines pour s'y faire religieuse.

Quand et où ai-je lu cette histoire ? Je ne me le rappelle pas. Il m'en échappe bien des détails, ainsi que le nom de l'auteur et le titre du livre lui-même. Mais tout enfant que j'étais alors, il me resta de cette aventure un souvenir si fort, si vivace que je le retrouve encore tout frais dans mon esprit.

Qu'une Madeleine de Repentigny ait existé, cela ne saurait faire aucun doute ; les registres du cloître en font foi et disent, de plus, qu'elle laissa une certaine somme d'argent destinée à l'entretien perpétuel d'une lampe comme elle en avait fait le vœu.

Quand j'allai aux Ursulines, j'éprouvai un plaisir indicible en songeant que j'allais y voir les traces du passage de mon héroïne.

Et lorsque, pour la première fois, j'entrai avec mes compagnes dans la chapelle du cloître, lorsque, promenant mes regards sur les murs blanchis à la chaux, les vieux tableaux d'un autre siècle qui les ornent, ces hautes et imposantes stalles où psalmodient d'une voix grave et solennelle les filles d'Angèle de Mérici, je ne pus me défendre d'un sentiment d'émotion profonde.

Tout devant la grille du sanctuaire brûlait la lampe du tabernacle, mais plus haut, dans la pénombre d'un grand jubé, vis-à-vis l'autel de Notre-Dame du Grand Pouvoir, j'aperçus une petite flamme qui brillait doucement. Je me dis en la regardant si belle et si claire :

La voilà donc enfin, la chère petite lumière qui ne s'éteint jamais.

Je ne m'étais pas trompée.

Et chaque fois que le règlement de la communauté nous réunissait au saint lieu, c'était un plaisir pour moi de retrouver ma vieille amie, de lui parler et de deviner ce que pourrait me dire sa lueur mystique.

Je chérissais son histoire et la gardais avec un soin jaloux, depuis le jour où j'avais confié le roman de mademoiselle de Repentigny à ma maîtresse de littérature, qui l'accueillit avec un haussement d'épaules et un sourire d'incrédulité.

En effet, ce n'était pas tout ce que la sévérité des règles monastiques pouvait désirer, et je ne m'exposai plus à ce qu'on détruisît ma légende ou qu'on doutât de son authenticité…

Depuis, bien des jours ont passé. D'autres histoires, ou plus réelles ou plus fictives encore, sont venues s'ajouter à la touchante histoire de Madeleine, et je les garde toute dans mon âme : petites lumières qui ne s'éteignent jamais !…

Lundi, 12 juin.

C'est pour les sceptiques qui ne croient pas aux revenants que j'écris cette chronique.

Ce n'est pas une histoire du temps passé, où les témoins, morts et enterrés, ne peuvent plus répondre aux interrogations des vivants, mais un fait d'occurrence récente, arrivé dans une de nos institutions les plus remarquables de Montréal.

Je n'aime pas, pour ma part, ces anecdotes qui ne donnent, ni les noms, ni l'endroit, où les choses se sont passées ; cela laisse planer quelque soupçon sur leur authenticité. Il n'y a qu'un nom que je ne vous donnerai pas, bien que j'en aie grande envie pour

lui jouer un tour, et c'est celui de l'intéressant narrateur qui m'a raconté le trait.

Donc, il n'y a pas bien longtemps on amenait à l'Hôtel-Dieu un brave fils de la Verte Erin dont l'état semblait des plus précaires.

Il y a, paraît-il dans la vaste enceinte des dames Hospitalières, une chambre exclusivement réservée aux Irlandais, que l'on appelle, pour cette raison, salle St-Patrice. La bonne sœur chargée particulièrement du soin de cette salle est, elle aussi, une fille de la blonde Hibernie, qui vint au Canada, encore toute enfant, avec des immigrants de son pays dont le nombre fut si horriblement décimé par le typhus, quelque vingt ans passés.

L'enfant fut, après la mort de ses parents, recueillie et adoptée par d'honnêtes cultivateurs, canadiens-français de Beauport ; elle y fut élevée jusqu'au jour où elle quitta sa famille d'adoption pour le cloître.

Va sans dire que la bonne religieuse n'avait d'anglais que le nom et que, nommée directrice de la salle St-Patrice, il lui fallut recommencer, avec ses compatriotes, l'étude de la langue anglo-saxonne qu'il lui arrive souvent de fusionner avec le français.

Toujours est-il que la sœur commanda aux infirmiers qui amenaient le patient sur un brancard de le déposer sur un lit vacant. Mais à peine le malade reposait-il sur le matelas qu'il s'en échappa des miaous lugubres, épouvantables, qui détonnèrent horriblement dans le silence de la salle.

— Mercy ! dit la sœur, il y avait des cats sous les couvertures. Tom, venez donc voir.

(Tom est le gardien préposé spécialement à la salle St-Patrice, qui a succédé à Joseph Cataplasme, ainsi nommé à cause de ses aptitudes dans la confection d'emplâtres de ce genre. Tom, dis-je, est un grand gaillard avec un air de politicien consommé, vous savez, ces airs de personnes qui promettent tout et ne donnent rien).

On souleva l'agonisant avec force précaution, on fit un examen minutieux dessus, dessous et dans le lit, puis tout autour de la chambre. Tom armé d'un balai se disposait même à punir les délinquants, mais on ne trouva rien. Pas plus de chat que sur la main.

Depuis ce jour, on entendit des bruits étranges dans la salle St-Patrice ; une nuit surtout, personne ne put dormir. Il sortait par tous les coins des gémissements, des plaintes qui remplissaient l'air et troublaient tout le monde. Une autre fois, on eut dit une meute de chiens furieux, aboyant, hurlant, aux alentours, qui tenait chacun en éveil.

Entretemps, un des malades rendit le dernier soupir et comme les gardiens le transportaient sur une civière, à travers le long corridor, le mort leur reprocha en termes lamentables de vouloir l'enterrer vivant.

Vous vous imaginez que les deux hommes allèrent promptement, et à petit bruit, remettre le ressuscité sur son lit où des soins empressés lui furent administrés.

Inutilement, hélas ! il était bien mort comme l'attestait d'ailleurs sa rigidité cadavérique.

On ne vola plus à la tombe son locataire, mais les gardiens commençaient à s'entre-regarder en hochant la tête d'un air soucieux. Ce dernier incident avait été soigneusement caché aux malades dont les esprits étaient déjà assez surexcités.

La vive imagination de mes compatriotes celtiques avait de quoi s'exercer, et, comme bien on le pense, les commentaires allaient leur train. On parlait de spiritisme, d'intervention surnaturelle et que sais-je encore ?

On avait beau agir avec la plus stricte attention, rien ne pouvait empêcher la répétition ni faire soupçonner la provenance de ces bruits aussi extraordinaires qu'inconnus jusque là.

Une fois, qu'on transportait à travers la salle, une grande caisse de bois remplie de morceaux de papier, de carton, de bris de toute sorte, une voix étouffée sortit tout à coup de dessous, ces amas :

— Pour l'amour de Dieu, criait-elle, je meurs ici si on n'enlève tout de suite ces ordures qui m'étouffent.

— Comment, diable, se fait-il qu'il y ait quelqu'un là-dedans, dit un des porteurs, laissant précipitamment tomber par terre son fardeau.

— Je m'étais endormi au fond de cette caisse, répondit la voix, et les balayeurs des salles ont jeté sur moi toutes ces choses, mais, vite, vite, j'étouffe.

Inutile de dire avec quelle célérité on se rendit à cette prière. En un clin-d'œil la caisse était renversée, le contenu dispersé aux quatre coins de la salle, les papiers, les brindilles, la poussière volant ici et là, sur les lits, les corniches, partout. Et d'homme point.

Il fallut recommencer le ménage, je vous laisse à deviner dans quelle situation d'esprit.

— I never saw chose pareille, disait la bonne sœur les yeux au ciel.

Un dernier trait vint mettre le comble à l'émoi qui régnait dans la salle St-Patrice. Il y a, au milieu de la pièce, une armoire où passent des tuyaux à l'eau chaude destinés à réchauffer les assiettes et les plats de l'infirmerie. À l'heure du dîner, il se produisit un tintamarre épouvantable, un choc d'assiettes se heurtant les unes contre les autres, les bruits de vaisselle qui se casse et dont les morceaux seraient violemment rejetés sur les parois de l'armoire.

Une des scolastiques appela Tom à son secours, lequel, par ce reste de galanterie qui subsiste toujours au fond de tout cœur irlandais, vint s'enquérir de la cause de ce charivari.

Un mot en passant des scolastiques de l'Hôtel-Dieu. Elles sont au nombre de cinquante qui se sont données à la maison pour leur nourriture et leur entretien. D'autre part, elles rendent de bons services à la communauté dans les travaux manuels et les soins aux malades.

C'est M Bourget qui a fondé la congrégation des scolastiques et leur a donné quelques règles à suivre, ainsi que leur costume de couleur bleue qu'elles portent les dimanches et les jours de fêtes. Un habitué de la maison, un malin, s'est amusé à baptiser les pauvres scolastiques du nom de la brigade bleue. La brigade bleue se fait surtout remarquer par son antipathie prononcée contre le sexe fort.

— Êtes-vous mariée ? demanda à l'une d'elles un espiègle étudiant en médecine.

— Mariée ! ! ! répéta la scolastique scandalisée.

Il parait que rien ne peut rendre toute l'horreur et l'indignation que sut mettre dans ce mot la modeste militante de la brigade.

Mais revenons.

Le chevalier Tom ouvrit l'armoire. Rien encore. Les plats et la vaisselle ne semblaient pas même avoir été dérangés. Des murmures s'élevaient dans la salle ; décidément, la place n'était plus tenable.

Mais un vieux soldat retraité qui, jusque-là, avait gardé le silence, se levant tout à coup, dit d'une voix qui dominait tout le tumulte et en désignant du doigt le malade avec qui avait commencé tout ce bruit :

— Cet homme est ventriloque.

Depuis lors, on n'entendit rien d'insolite à la salle St-Patrice, jusqu'à ce que, guéri et sur le point de quitter l'hôpital, le ventriloque donna une magnifique représentation de son savoir-faire, à laquelle assistèrent émerveillés infirmiers, malades et scolastiques.

Lundi, 3 juillet.

On venait d'apporter le courrier.

— La malle d'Europe est arrivée, dit mon hôte, voyons ce qu'elle nous amène.

Une petite enveloppe, mince et blanche, couverte de marques nombreuses des différents pays qu'elle avait traversés, s'échappa tout à coup du milieu d'une liasse de journaux et vint tomber à ses pieds.

Il la ramassa et après l'avoir examinée :

— Une écriture de femme et d'Italie, s'écria-t-il, qui peut….

Mais il avait fait sauter le cachet d'une main nerveuse et ses yeux interrogeaient déjà la signature.

Une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres, tandis qu'une profonde émotion se peignit sur ses traits.

Ce n'était pas cette tristesse douloureuse que donne une grande douleur ou un malheur inattendu, on eût dit plutôt l'attendrissement causé par l'évocation chère d'un lointain et doux souvenir.

Quand il en eut fini la lecture, pris soudain d'un be- soin d'expansion, il me tendit la lettre pour que j'en prisse connaissance à mon tour.

Elle était datée du 24 juin et partait de Milan :

« Je ne puis laisser passer ce jour, disait-elle, sans vous envoyer, malgré la distance, le temps et tout ce qui nous sépare, mon souvenir qui vous dira mieux que moi-même que je ne vous ai jamais oublié.

« Dans mes voyages, au milieu de mes succès artistiques, comme à mes heures de déboires, j'ai bien souvent pensé à vous et à la chère soirée que nous avons passée ensemble à bord de ce grand et vilain navire.

« Il y a aujourd'hui dix ans que nous nous sommes rencontrés : c'était le 24 juin 1884. Dix années ! que d'événements depuis ce temps ! que d'expéditions faites en tous lieux et que d'heures heureuses et plus souvent malheureuses ont depuis sonné pour moi au cadran des âges !

« Je me vois encore avec mes dix-sept ans, toute seule, sur cet affreux vaisseau et comme vous avez été bon pour moi, comme la soirée était belle ! et comme j'aurais voulu qu'elle durât toujours… »

L'auteur de cette touchante missive eût pu signer : Graziella, tant il y avait, à l'instar de la fille de pêcheur de Procida, de grâce charmante, de pureté naïve dans les sentiments affectueux et reconnaissants de la jeune Italienne.

Son style caractéristique empruntait sans doute, son charme pénétrant à la douceur et à la limpidité de son ciel.

Sans la connaître, on se sentait attiré vers elle dont tout l'horizon se bornait à un soir traversé par un fugitif rêve d'amour…

Je remis la lettre à son destinataire, et lui, rappelé, brusquement à cette veillée de juin sous les tropiques, me raconta cette idylle d'une heure qui devait jeter sa traînée lumineuse sur leurs deux vies.

— Je revenais de la Nouvelle Orléans, à bord d'un navire où avait pris passage une troupe d'acteurs à destination de X… Comme bien vous le pensez, l'animation la plus grande régnait sur le vaisseau, animation causée surtout par la présence de tous ces comédiens, parmi lesquels étaient jetés ensemble tant d'éléments hétérogènes.

Ne me souciant pas de me mêler à cette foule bruyante, je me promenais sur le pont à l'écart, quand j'aperçus une jeune fille, retirée elle aussi du reste des passagers, qui regardait la lune avec tout l'éclat de deux grands yeux noirs, les plus beaux que j'aie jamais vus.

Elle semblait si seule et si triste au milieu de cette gaieté, éclatant dans l'air, que je me sentis envahi par une sympathie profonde pour cette belle jeunesse que le malheur avait sitôt marquée au front.

Pauvre petite ! elle faisait partie du corps de ballet de la troupe, mais, comme elle le répète aujourd'hui quelque part dans sa lettre, jamais elle n'a pu s'habituer à cette vie de théâtre, et je vous jure que vous eussiez éprouvé au cœur une grande pitié pour cette fleur si pure, si délicate, condamnée à s'épanouir au milieu de cette boue infecte…

Je l'entourai d'autant de soins et de prévenances que si c'eût été une duchesse ; je lui parlai mes paroles les meilleures, et, j'eus la satisfaction de voir moins pâle cette jolie bouche qui n'était faite que pour les sourires.

Aujourd'hui que le passé se présente si vivement à moi, que j'entends son esprit rêveur s'abandonnant dans une intime causerie, que je revois sa gracieuse personne, la splendeur radieuse de cette nuit étoilée, il me vient à l'âme, comme un baume d'ineffable douceur, la satisfaction de savoir qu'aucune ombre n'obscurcit la pureté de son souvenir…

J'avais des larmes plein les yeux et lui, non moins touché, s'efforçait de maîtriser sa puissante émotion.

Les hommes, — je ne sais pourquoi, — semblent toujours avoir honte d'un bon mouvement. Ils mettent à cacher leur sensibilité le même soin qu'ils prendraient à dissimuler une faute.

Et, cependant, rien ne les grandit, rien ne les ennoblit plus que cette faculté de sentir et de souffrir qui rend meilleur et plus immatériel.

— Pauvre petite, reprit-il au bout de quelques instants, pauvre enfant ! songez donc ! après dix ans…

Et, s'emparant d'un journal qui se trouvait sous sa main, il le déplia tout grand devant lui.

Un grand silence régna dans la bibliothèque, interrompu au bout de quelques instants par mon hôte lisant d'un ton qu'il essayait de rendre ferme :

— Des dépêches de Shanghai nous annoncent que la guerre est déclarée entre la Chine et le Japon…

Lundi, 17 février.

Ne vous êtes-vous jamais trouvé, un jour, fatigué, altéré sans perspective prochaine de reposer vos membres lassés, d'étancher cette soif qui dessèche votre langue ?

Et, pour augmenter vos souffrances, votre imagination n'a-t-elle pas trouvé un plaisir cruel à faire miroiter devant votre esprit l'ombre douce et bienfaisante d'un bocage touffu, le « rigolage » gai de la source babillant sur les cailloux ?

Aussi, quand enfin vous avez atteint l'oasis désirée, la jouissance en a été centuplée et vous avez savouré goutte à goutte la boisson rafraîchissante qui renouvelait la vie dans vos veines.

Ce printemps, les bourgeons avaient fleuri sans que je les visse. La feuillée avait couvert la ramure de frais ombrages et je n'avais pas été témoin de l'éclosion des feuilles…

Comme je songeais parfois à ces tapis de verdure épaisse où fleurissent les violettes, à ces heures de solitude dans la campagne où l'on n'entend, pour tout bruit, que le bourdonnement de l'insecte butinant ou le cri monotone du grillon sous l'herbe !

J'avais la nostalgie des matins frémissants, de ces longues contemplations des horizons vastes et de ces scènes pittoresques, qui vous reposent l'esprit et vous délectent le cœur.

J'ai eu douze heures de ce repos charmant, tout un jour, marqué d'une pierre blanche dans l'urne antique, passé dans les délices d'une agréable campagne dont les bords se baignent sans cesse dans de grandes eaux.

Vous n'imaginez pas aisément d'endroit plus joli, plus tranquille. Une véritable Thébaïde dont les anachorètes d'antan volontiers eussent fait leur retraite.

Quelques maisonnettes, dispersées ici et là, toutes blanches avec de vertes persiennes et leurs pignons triangulaires.

Rien de l'apparat des contrées renommées, visitées par la foule bruyante des touristes ; tout y est d'un simple, d'un primitif que je n'aurais jamais cru rencontrer hors des villages perdus de nos basses Laurentides.

Non, rien ne saurait exprimer toutes les délices intimes dont je me suis abreuvée pendant mon court séjour chez ma vieille amie.

Figurez-vous un cottage frais et pimpant au milieu d'un verger, des bancs, des sièges rustiques sous les plus touffus ombrages, des oiseaux dans les nids et des parfums dans l'air. Une petite haie de rosiers sauvages, toute basse, où les roses cachent encore les épines, sépare le verger du jardin. Là, point de ces plantes exotiques frêles et délicates qui s'acclimatent si difficilement sous notre ciel : ce sont des marguerites au cœur d'or, des pensées éclatantes et sombres, des capucines brillantes, des tourne-sols non épanouis, et une odorante mignonnette dont la signification est la seule du langage des fleurs que je n'aie jamais oubliée.

Et qui pourrait peindre la fraîcheur, la pureté de cet intérieur paisible et rustique. Les murs en sont blancs, les meubles pleins de simplicité et d'élégance. Ça et là, sur le parquet, des nattes sont jetées, laissant à découvert un plancher d'une propreté exquise et reluisant comme de l'ambre fin.

Près de la fenêtre, dont les persiennes fermées adoucissent la lumière trop crue du soleil, un bon fauteuil est installé ; à la portée de la main, une petite table où sont jetés quelques livres, les dernières revues, et, dans un vase de porcelaine antique, des roses sauvages répandant par tous les coins de la chambre leurs parfums grisants.

Ma vieille amie, me désignant d'un geste le fauteuil capitonné, me dit de sa voix douce et sympathique :

— Reposez-vous, ma chère enfant.

Puis, elle disparut refermant discrètement la porte derrière elle.

⁂

Dans les fantaisistes envolées de mon imagination, j'avais à peine osé rêver un repos si parfait dans une plus charmante retraite.

— Je vous donnerai de la campagne tout ce qu'elle peut donner, m'avait dit cette fée bienfaisante à la chevelure argentée, l'œil noir luisant si doux, si bon, sous le verre de ses lunettes.

Elle avait tenu parole.

Je ne voyais rien autour de moi pour me rappeler la ville, ses maisons décorées comme des bazars, sa poussière noirâtre de bitume et d'asphalte, ce mouvement incessant qui donne le vertige ; rien qu'une simplicité primitive, des fleurs, de la verdure et la mer bleue, — fleuve, rivière ou lac ? — qui là-bas souriait au soleil s'y mirant radieux.

C'est d'un endroit comme celui-là que l'on pourrait s'écrier avec Virgile : Qu'on est heureux par ici ! Comme il ferait bon vivre toujours en ces lieux exquis et fortunés !

Ah ! les bonnes heures que j'y ai passées ! les délicieuses rêveries faites, les yeux grands ouverts, sur toutes ces beautés. Les nerfs se détendaient, le cerveau ne forgeait plus et les tempes, ses enclumes, se soulevaient à peine sur les artères endormies. La pensée n'était pas morte cependant, mais elle aussi prenait son repos ; tout doucement elle se laissait faire, et comme on ne lui faisait pas violence, comme on ne l'activait plus, elle redevenait naïve et bonne, comme au jour où on la menait cueillir, dans les champs, la fraise parfumée ou jouer sur les galets de la grève.

Dans ce séjour du paradis, il me semble que j'aurais pu vous écrire de bien douces choses. L'inspiration venait d'elle-même. Je trouvais sans efforts, sans presque y songer, des idylles touchantes, de ravissantes pastorales, mais, prendre un crayon, c'était rompre le charme. Aujourd'hui que je cherche à vous retracer toutes ces choses, c'est à peine si je puis fixer ici un pâle rayon de leurs éblouissantes clartés.

Ce que l'âme ressent dans toute son intensité, nul langage ne peut le rendre ; quoique vous fassiez, toujours il manquera des mots pour exprimer cette essence divinisée de la pensée aussi insaisissable que l'âme elle-même.

Peut-être se lèvera-t-il un jour où, là-haut, dans cet au-delà que nous ne comprenons pas très bien, nous donnerons à nos sentiments cette forme idéale tant rêvée !

Tout un jour, je goûtai le plaisir de me laisser vivre, tout un jour je me sentis heureuse sans trop savoir pourquoi.

Le soleil avait maintenant fini sa course à travers l'horizon, une brise légère s'était élevée, ridant la surface des eaux, balançant les branches des pommiers, les pâles marguerites, la tête blonde des résédas. J'ouvris les persiennes toutes grandes, pour laisser entrer l'air chargé de subtils arômes, et, les bras appuyés sur les rebords de la fenêtre, je continuai de me livrer à mes contemplations.

Une voix fraîche et claire vint tout à coup me distraire, en même temps qu'un bruit de vaisselle qu'on remue rompait le silence qui avait régné jusque-là ; c'était la servante du logis se remettant, avec une chanson, à son travail quotidien. Bientôt elle sortit et se dirigea vers le berceau à demi caché sous un fouillis de

chèvre-feuille, et se disposa à y servir la collation du soir. Sa chanson maintenant montait plus nette et plus distincte, et son rythme traînant donnait un caractère de douce mélancolie à la chute du jour.

Du lait riche, recouvert d'une crème épaisse et exhalant une odeur de trèfle, des framboises cueillies sur les arbustes mêmes du jardin, du beurre moulé en petites boules de la forme d'une grosse fraise, d'appétissantes galettes cuites au four, des confitures, et une large miche de pain brun, composaient notre repas du soir.

— Restez ici, me disait mon hôtesse, les heures du soir sont des heures charmantes et le rossignol n'a pas encore chanté.

Le devoir m'appelait ailleurs. Il me fallait dire adieu à ces lieux enchanteurs ; je fis le tour du jardin, du verger, j'allai regarder encore les roses qui achevaient de mourir dans le vase en vieille porcelaine sur le guéridon, et, au moment où l'Angélus du soir, qui, « semble pleurer le jour qui meurt » sonnait au clocher de l'église, je partis sans oser retourner la tête.

Mais je reviendrai entendre chanter le rossignol….

Lundi, 11 septembre.

Adieu les vacances !

Adieu les beaux jours passés au coin des bois, sur les grèves, dans les endroits fashionables fréquentés des touristes, ou mieux encore, dans les thébaïdes profondes, retraites enviées des philosophes et des penseurs !

Maintenant, tous ces lieux, inondés de soleil et d'air libre, sont désertés. Chacun, rentré dans ses foyers, ferme sa porte à la brise du soir devenue trop pénétrante.

Et pendant que « la verge d'or de l'automne » fait jau- nir les feuilles, que des rayons plus ternes glissent sur les gazons pâlis, que les petits oiseaux gazouillent leurs derniers chants avant de s'envoler, nous allons, vous et moi, faire revivre par le souvenir, — cet ami des heures sombres, — le bon temps qui n'est plus.

Qu'ils sont beaux les jours d'été !

Qu'ils sont beaux surtout à la campagne, « loin de tout, près de la Terre, de la bonne, saine et verte terre » comme l'exprime si bien ce génie malheureux qui fut Guy de Maupassant.

Ces mots du célèbre romancier me sont revenus à la mémoire, quand, à mon premier réveil, après avoir laissé Montréal, je vis, de ma fenêtre ouverte, s'épandre devant moi la magnifique et grandiose panorama que présente la Malbaie.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour ressusciter cette scène.

Imaginez d'abord, retirée de tout bruit, une de ces spacieuses et longues maisons de campagne comme on en bâtissait autrefois ; une large véranda ombragée de grands saules, un jeu de croquet et des plates-bandes bien entretenues où fleurissent les fleurs les plus belles, puis, à quelques pas, au bas de la riante colline où est située l'habitation, la rivière Malbaie roulant ses ondes noires et profondes après l'orage.

Une longue avenue, bordée d'arbres, monte jusqu'à la villa, pittoresquement appelée : « Sur le Côteau, » et, de tous ses côtés, s'étendent des champs, des monticules, des monts s'élançant

dans les nues, des ravins, des vallées, formant l'horizon le plus fantastique et le plus bizarre qu'on puisse imaginer.

De ! la fenêtre de ma chambre, si jolie et si largement aérée, je contemplais ce spectacle en humant avec délices l'air matinal.

Quelle fraîcheur après l'air chaud et étouffant de la ville ! quels changements dans les décors !

Au milieu de cette nature si sauvage et si belle, dans cette atmosphère pure et calme, on goûte doucement des joies intimes qu'on ne saurait traduire. Le soleil levant dissipait les brumes du matin, en baignant le sommet des montagnes d'une teinte rosée, la petite rivière coulait silencieusement entre ses rives abruptes, et, sur toutes ces choses, ces blés mûrissants, ces maisons rustiques surgissant dans les plis du terrain, planait je ne sais quoi de grand, de bon qui parlait à l'âme...

Nulle part ailleurs qu'à la Malbaie, les enfants du sol n'ont conservé autant de simplicité naïve dans leurs idées, de rusticité dans leurs manières.

Les étrangers qui y affluent tous les ans n'ont influencé en rien leurs dispositions primitives : les montagnes les préservent du souffle d'une civilisation trop raffinée.

Rien de plus typique que les habitants de la côte nord : langage, habitudes, manières, tout y est caractéristique.

Les études de mœurs prises sur le vif y sont donc très amusantes.

Chaque paysan forme un type à part, intéressant à observer, et je regrette de ne pouvoir parler longuement de Marie Gonzague,

entre autres, qui tire aux cartes et qui se donne l'absolution « aussi bien que le curé » dit-elle ; des filles Belleville, deux vieilles harpies, aussi délabrées que leur masure, qui se servent de la croix de tempérance pour régler leurs différends avec leurs voisins ; pardessus tous les types, la mère Barrette dont je vous ai déjà parlé l'an dernier, et que je retrouvai cet été occupée sur le perron de sa cahute à croquer des pois secs, avec une désinvolture sans pareille.

Nous nous sommes revues avec tout le plaisir qu'il convient à d'anciennes connaissances.

— Eh ben, oui, dit la mère Barrette, j'sus-t-encore assez vigoureuse malgré mes quatre-vingt-un ans ; mon bonhomme à quatre-vingt-trois lui, et v'la cinquante-sept ans, vienne l'mois des récoltes, que j'sont mariés.

Croyant découvrir quelque idylle rustique comme on aime tant à en entendre quelquefois, j'essayai d'amener la vieille à me raconter l'histoire de ses premières années, ce à quoi je réussis sans user de trop de diplomatie.

— J'étais née sur les côtes, commença-t-elle, et mon homme au bord de l'eau. J'aimais pas à fond quand je me mariis, avoua-t-elle ingénuement, mais j'ai pas pâti avec. Il avait du pourcha (talent), moé itou, ça fait que nous avons ramassé un peu de bien.

Puis, elle me parla de ses enfants et petits-enfants, dont l'un est « sus un Anglais, au grand Montrégual, un M'sieu Malfacsonne, une ben belle maison, qui fait qu'à c'te heure, il introduit ben, ben l'anglais. Ah ! le p'tit crapaud, ajouta-t-elle avec orgueil, ça prendrait ben du monde pour l'appareiller. »

Malgré les trois ou quatre bons médecins que possède la Malbaie, les rebouteux et les soigneuses pullulent, et les ingrédients qui entrent dans la composition de la plupart de leurs remèdes, — dont je n'oserais préparer la prescription, — n'ont rien à faire avec les pharmacies.

Vous pourriez être surpris d'apprendre qu'un peigne fin, appliqué sur l'estomac, raccommode les côtes cassées et que, pour guérir le mal de tête, il faut se coiffer d'un bonnet fait de l'écorce d'un certain arbre. On se figure difficilement la drôle de binette que font les gens ainsi affublés.

Les noms de baptême sont aussi bizarres que les gens ; j'en ai fait une collection épatante d'où je cueille deux noms qui vous donneront une idée de la poésie des autres : Euphrodise et Férie. La pauvre malheureuse qui répond à ce dernier prénom le doit à la dévotion de ses parrain et marraine, lesquels, ayant consulté le calendrier pour constater sous le vocable de quel saint était tombé le jour de la naissance de l'enfant, n'y ont trouvé que celui-là.

Quant aux noms de famille, rien d'anormal, seulement, les familles se multipliant avec cette remarquable fécondité canadienne devenue proverbiale, il a fallu accoler à chacune un surnom quelconque pour distinguer chaque souche principale. C'est ainsi que les familles Tremblay, très répandues sur la rive nord, répondent successivement au sobriquet de Tremblay la Cervelle, le Picoté, la Gadelle, Cornette, P'tit nez d'oie, Poulette, Quenette, etc. M. le shérif Cimon me disait qu'il fallait les inscrire, sous ces appellations, dans les actes notariés même.

Et pour peu que ces braves gens habitent des concessions appelées Mains-Sales, Pousse-Pioche, St-Snigol et autres d'un zo-

laïsme trop cru pour que je me permette de les mentionner, l'effet est assez cocasse.

Mais, trêve aux originalités des Malbaiiens ; l'écorce est un peu rude, mais le coeur est bon, large comme leur vaste horizon, généreux comme leur terre hospitalière.

Lundi, 25 septembre.

Aujourd'hui, j'aimerais à vous parler des jours d'automne, de ces jours aux matins si ternes, aux soirs si pâles.

Le soleil pourtant brille encore à son zénith. Pendant quelques courtes heures, il se fait coquet pour nous attirer. Mais ses efforts sont vains ; déjà pour nous il n'a plus la même force, la même chaleur. Nous nous éloignons de lui, et las de se faire beau pour la terre inconstante, il va prodiguer ailleurs ses faveurs et ses sourires.

Tout s'en va : les fleurs, la verdure, la feuillée. Les oiseaux aussi nous laissent, les petits oiseaux dont un poète a dit :

Les oiseaux, ce sont des baisers
Que le ciel donne à la terre ;
Sur les lacs, par leur vol rasés
Les oiseaux, ce sont des baisers.

Bientôt leurs nids déserts se balanceront mornes et tristes aux branches nues, comme ces maisons abandonnées qui prennent dans leur isolement un air de désolation si profonde.

En descendant à la ville, l'autre jour, sur les grands arbres du jardin Viger, j'aperçus un gentil oiselet, seul et silencieux, qui n'avait pas encore émigré avec ses frères.

Qui sait ? le pauvre petit avait peut-être été abandonné parce que ses ailes trop frêles se refusaient de le porter si loin.

Il était là, tout frissonnant, une de ses pattes recroquevillée sous lui ; ses plumes hérissées sur son corps mignon en faisaient comme une boule de duvet d'où l'on apercevait deux petits yeux noirs qui clignotaient sous la rosée tombant froide et abondante de ce ciel d'automne.

J'aurais voulu le réchauffer de mon souffle, lisser sous mes doigts ses pauvres plumes mouillées, et, le garder avec moi, pour qu'il me rappelât les chansons ensoleillées de l'été disparu, mais il n'entendit pas mon appel, et continua de regarder tristement le grand ciel gris, de ses petits yeux qui clignotaient.

Et je continuai ma promenade, foulant aux pieds les feuilles jaunies, qui avaient sous mes pas des craquements mélancoliques.

Est-il quelque chose de plus mortellement triste que la chute des feuilles ? D'abord, cette riche parure qui réjouissait tant les yeux prend des reflets châtoyants, ses nuances changent sous les atteintes du soleil et rougissent comme ces couleurs vives qui teignent les joues des jeunes consomptives.

L'agonie des feuilles a alors commencé, et bientôt la sève, — leur vie, leur âme, — ne coulera plus dans leurs veines. Ce sera la mort.

C'est pitié de les voir tomber une à une avec ce léger bruissement de suaires glissant sur les cercueils. Pas un souffle souvent ne remue les arbres et pourtant elles tombent, elles tombent tou-

jours, comme des fruits trop mûrs que les rameaux ne peuvent plus porter.

C'est deux fois mourir que de mourir avec les feuilles.

Quand je partirai pour une vie meilleure, oui, meilleure, j'en ai la ferme espérance, je voudrais m'endormir de mon long sommeil, avec les dernières lueurs du soleil couchant, quand, sous mes fenêtres ouvertes, la brise embaumée du soir passerait comme un bruit de prières…

Le rossignol viendrait peut-être, attiré par l'éclat des cierges, chanter sur l'arbre voisin ses sérénades mélancoliques, et les étoiles veilleraient pour moi toute cette nuit, ma première nuit parmi les morts…

Puis, quand à l'église, on aurait chanté les doux chants de la mort, on m'amènerait, un clair matin de printemps, à travers les champs en fleurs, me coucher dans ma tombe creusée sous le gazon verdoyant, en face de la mer que j'aime tant.

Non, pas de large pierre tumulaire, pas de caveau sombre pour empêcher la lumière de pénétrer jusqu'à moi et de réchauffer ma triste demeure ; rien qu'une petite croix blanche, au pied de laquelle, paisible et confiante, je goûterais l'éternel repos.

Lundi, 23 octobre.

Je revenais, hier, par la rue Ste-Catherine, et, passant près de la petite église de Notre-Dame de Lourdes, j'aperçus une femme assise sur les marches, dans l'attitude de la plus profonde douleur.

D'habitude on voit, à cet endroit, une ou deux bonnes vieilles, qui, égrenant leur chapelait d'une main, tendent l'autre au passant.

Évidemment, celle qui attirait mon attention, en ce moment, n'appartenait pas à la catégorie des quémandeuses ordinaires.

Ses habits étaient pauvres, sans doute, sa robe rapiécée et son châle de laine usé la défendaient mal contre la bise d'octobre, mais il y avait dans toute sa personne un air de dignité, ne ressemblant en rien à cette attitude d'humble servilité qui caractérise les mendiants de profession.

Elle était là, sa figure pâle, tirée, comme abimée sous le coup d'une forte émotion. Elle semblait ne point s'apercevoir de ce qui se faisait autour d'elle, et n'avait nul souci de tous les passants qui la regardaient parfois d'un air curieux.

— Je ne puis aller plus loin, disait cette pose affaissée, inerte, et elle était tombée au pied de cette église, témoin silencieux de bien d'autres douleurs.

Vous auriez eu froid au cœur de la voir ainsi. Le jour tombait rapidement, les rafales du vent balayaient autour d'elle des tourbillons de feuilles mortes, et, au-dessus de sa tête, un ciel gris et terne la regardait implacable.

La sympathie, c'est le fluide mystérieux qui attire deux âmes l'une vers l'autre. Point n'est besoin, pour l'exprimer, de longs discours et de vaines protestations ; ces âmes se sont comprises dans un regard, dans une seule parole, et, c'est avec confiance qu'elles se demandent mutuellement secours et consolation.

C’est ainsi que, remarquant ma réserve et ma discrétion, elle devina ma sympathie, et, levant les yeux vers moi, elle me dit tout à coup :

— Jamais je ne pourrai lui dire !.... Puis, dans un moment d’expansion, pour se soulager quelque peu du poids qui l’étouffait, et adoucir son chagrin, elle me raconta sa triste histoire.

Restée veuve depuis des années, elle ne subsistait que du travail de ses mains, qu’une santé chancelante lui interdisait bien souvent ; mais, elle était seule, et, un pain n’est pas vite consommé quand il n’y a qu’une bouche pour le manger.

Comme tout est relatif en ce monde, c’était presque l’aisance, si elle comparait son état à celui d’une pauvre voisine, veuve aussi, demi-paralysée, et gisant abandonnée dans la plus affreuse détresse.

Dernièrement, un des frères de la pauvre infortunée, demeurant aux États-Unis, lui avait envoyé un mandat-postal de trente dollars.

Trente dollars ! mais c’était le Pactole ! Avec cet argent, elle s’achèterait ces remèdes dispendieux qui devaient renouveler la vie dans son sang épuisé, elle paierait au propriétaire les arrérages de son loyer, elle aurait quelques couvertures plus chaudes pour les froides nuits de l’hiver, et un bon feu jetterait encore des lueurs de gaieté sur les murs dénudés de son obscure chambrette.

Les beaux rêves qui furent faits, cette nuit-là, dans le réduit de la pauvre paralytique !

Vingt fois, elle toucha le précieux billet, le palpa pour s'assurer qu'il était bien là, et qu'elle tenait entre ses doigts un bien-être de quelque durée, qui sait ? une guérison et la vie peut-être : cette vie qui s'échappe malgré elle, malgré elle….

Une partie de la journée du lendemain, elle attendit avec une impatience fébrile sa bonne voisine qui venait, chaque jour, quand ses occupations le lui permettaient, lui rendre une petite visite amicale.

Ce serait elle qui irait toucher l'argent ; elle était si honnête et si sure qu'elle pouvait lui confier ce précieux dépôt.

— Et j'y suis allée, termina la pauvre femme, pour lui rendre service, bien sûr ; j'avais tant de plaisir toute sa joie ! Mais, en revenant, je m'aperçois que j'ai perdu cet argent ou qu'il m'a été volé. Comprenez-vous maintenant ma désolation ? J'aurais eu la moitié moins de mal si cet argent m'eût appartenu… et jamais je ne pourrai le lui rendre, car j'ai peine à gagner ma vie. Non, je ne me sens pas capable d'aller lui annoncer ce malheur.

Que dire ? Que faire ?

Si j'écrivais un roman, je pourrais ajouter qu'au récit de cette infortune, une main généreuse glissa dans celle de la pauvre femme un bourse remplie de pièces d'or.

Hélas ! pour la véracité de mon récit, il y avait peut-être une main prête à donner, mais cette main était vide.

C'est dans des circonstances comme celles-là qu'on apprécie la valeur du vil métal.

Non, l'argent ne fait pas le bonheur sans doute, mais il y contribue pour une large part.

— Si j'avais de l'argent, disait l'autre jour un homme éminent, je pourrais tant faire pour le bien de ma cause.

— Si j'avais de l'argent, me disait encore l'autre soir, une brunette aux yeux si beaux, j'épouserais mon fiancé et nous n'aurions pas à attendre une clientèle tardive.

Figurez-vous, acheter ainsi le bonheur à l'once !

En attendant, il y a bien des malheureux.

Le malheur prend toutes sortes de formes ; c'est un ingénieux qui invente tous les jours un nouveau genre de tortures.

Voyez ma protégée que le sort avait déjà assez maltraitée, la pauvre ; sur ses épaules alourdies des souffrances d'une autre, le sort joignait encore le regret cuisant d'en avoir été inconsciemment la cause.

Un peu d'argent eut apaisé ce désespoir. Pour un jour, j'ai eu l'envie de me faire quêteuse… Et si j'eusse été tendre la main vers vous, mesdames, qui resplendissez de diamants et de perles, vers vous, messieurs, qui faites rouler des écus sur les tapis verts de la table de jeu, dites, que m'auriez-vous donné ?

{{d|Lundi, 20 novembre.|2}

Toute mignonne, un peu frêle, dans son petit berceau garni de dentelles, on dirait un oiseau frileux, douillettement à l'abri des froidures, dans le duvet soyeux d'un nid charmant.

Longtemps je l'ai regardée dormir, hier, de ce petit sommeil d'enfant, si doux, si léger, que son souffle ne ferait pas frissonner une plume de l'aile d'un ange, et j'ai songé, penchée ainsi sur son gentil oreiller, qu'une âme de femme avait pris son éclosion dans cette délicate enveloppe de chair blonde et rose.

Car ma petite mie à peine compte quinze jours, et ne connaît encore de la vie que les pâles rayons d'un soleil de novembre.

La pauvre mignonne ! Elle n'avait pas été tout à fait désirée, et son entrée dans le monde avait un peu déçu les espérances de la jeune mère, plus flattée, dans son orgueil maternel, de la venue d'un fils. Mais, elle était là, bien inconsciente du léger contre-temps qu'elle avait causé, et ses grâces natives lui avaient vite reconquis une large place dans le cœur de celle qui lui donna le jour.

Elle en a besoin, la chère petite, de cette chaude affection, pour la préparer à la vie qui s'ouvre devant elle.

Gentils bébés, à quoi rêvez-vous, dans vos blanches robes, quand vos yeux si graves, si sérieux semblent fixer l'infini ?

Regrettez-vous le néant d'où l'on vous a tirés ?

Sentez-vous s'éloigner, avec les semaines, avec les mois, cette terre promise où vos âmes d'enfants espéraient d'ineffables délices ?

Avez-vous déjà l'intuition vague des luttes de l'avenir ?

Qui peut dire ? qui saura jamais ce qui se passe derrière ces petits fronts ?

Et, pour toi, bébée Gertrude, — car elle s'appelle de ce nom que lui a donné la fée bienfaisante, sa marraine, — que seront-elles ces luttes de la vie ? Notre lot, petite, est diversement réparti, et, plus d'une épaule se courbe sous un fardeau trop lourd.

Mais, pour filés d'or et de soie que soient tes ans, un jour viendra, — il vient à toute femme, — où l'épreuve te flagellera comme un bourreau, où ton cœur meurtri souffrira mille tortures.

Seras-tu alors vaillante et forte ?

Garderas-tu un aspect serein en face de la tempête, et, ta bouche saura-t-elle sourire, quand ton cœur déchiré connaîtra la souffrance et les pleurs ?

Bébée Gertrude, ma jolie, tu ne sais rien du monde où tu occuperas, un jour, une large place peut-être.

On t'en apprendra sur son compte de toute façon.

Les étourdies et les sottes te le peindront comme ravissant, séduisant ; les maniaques, les désespérées en diront le plus de mal possible.

Il ne faut croire, ni ces optimistes à l'excès, ni ces pessimistes de mauvais augure.

Tu rencontreras, sans doute, dans ce monde dont on parle tant, bien des ennuis et bien des contrariétés.

Des bruits de scandales, de trahisons, d'infidélités, viendront quelque jour frapper tes oreilles ; tu verras autour de toi des misères, des défaillances ; que cela ne t'effraie pas.

Quelque fois aussi, et cela fait plus de mal encore, une main qui t'était chère te blessera dans l'ombre, ta confiance dans la bonne foi de tes semblables sera déçue… mais il y aura toujours, crois-moi, bonnes âmes prêtes à sympathiser avec la tienne.

Àcôté de la faiblesse, tu verras la force ; près du vice, la vertu ; près de la lâcheté, l'héroïsme.

Dans ce monde, le dévouement absolu souvent coudoie l'affreux égoïsme, et la reconnaissance vient consoler de la noire ingratitude…

Tu verras tout cela : les larmes, les sourires, le bonheur, le malheur, et, si ton petit cœur est tendre, compatissant, il en sera ému et plein de pitié.

Mignonne, tu ne comprends pas maintenant ces choses. Plus tard, quelques-unes s'imposeront à toi ; d'autres se poseront en énigmes toute ta vie.

Tu ne devineras peut-être jamais pourquoi la femme, cet être si délicat, « personnification de la faiblesse et de la dépendance, » si l'on en croit le langage de nos maîtres, doit combattre ici-bas les combats du plus fort ?

Le devoir et l'honneur lui ont tracé une route, de laquelle, ma chérie, elle ne peut jamais s'éloigner, et, tandis qu'on accorde au sexe fort le droit de forfaire à ses obligations les plus sacrées, on flétrit impitoyablement la femme qui s'écarte, ne fût-ce qu'un instant, du code sévère qu'on lui a imposé.

Et l'homme, créé pour être son soutien, son protecteur, la poussera à sa chute, puis, une fois tombée, ne lui tendra pas seulement la main pour la relever.

Mais, la laissant couverte de boue et d'opprobre, il continuera sa route, le front haut, plein du respect et de la considération de ses semblables.

Le singulier monde que le nôtre !

Tu t'en étonneras, ma mie. Nous nous en sommes étonnées aussi.

Une autre chose que tu apprendras bientôt, c'est que la part de la femme sur la terre c'est la souffrance. Quelques-unes un peu plus, quelques-autres un peu moins, mais pas une n'échappe à l'inexorable loi.

Sa délicatesse physique, son extrême sensibilité morale, lui font ressentir plus fortement tous les maux inhérents à l'humanité.

Voilà pourquoi, ta bonne mère, sachant d'avance ce qui est réservé à toute femme, un instant, a regretté pour toi d'avoir donné le jour à un petit être destiné à toutes les rigueurs et les injustices du sort.

Cependant, chérie, il y a encore dans notre vie de douces compensations. De bienfaisants rayons viennent illuminer l'existence.

Un jour, tu réaliseras le doux rêve d'aimer, d'être aimée, de cet amour sincère et pur béni par les anges. Toutes les autres souffrances pâlissent près de cet ineffable bonheur…

Mais, si la mort vient te surprendre, avant que tu ne connaisses la joie et la douleur, nous pleurerons sur ton berceau

vide, remerciant Dieu de t'avoir épargné les luttes et les exigences de la vie.

En attendant, mignonne, repose dans ton nid douillet, sous la chaude caresse du regard maternel.

Tout aujourd'hui te sourit : Fais ton gentil dodo, mon bel ange.

4

Lundi, 8 janvier.

Mes meilleurs souhaits, chers lecteurs.

Vous allez les trouver, presque, hors de propos, car, l'année est déjà vieille de huit jours, et, dans ce pauvre monde où l'on ne se préoccupe que des lendemains, les jours passés sont vite oubliés.

N'importe ! Les souhaits et les vœux, ça devrait être de toutes les saisons, acceptez les miens. Ils ont du moins ce mérite qu'ils sont sincères. Beaucoup qui vous parlent ne pourraient en dire autant sans mentir.

Et maintenant, causons, étrennes.

Si les cadeaux pouvaient parler !

Un chroniqueur parisien fait à ce sujet les réflexions suivantes : —

« Si les cadeaux qui s'envoient, par ci par là, entre Noël et le premier jour de l'an, si ces cadeaux pouvaient parler, les destina-

taires en entendraient de raides.

La branche de lilas dirait à madame X :

— Vieille sorcière, vous êtes sotte et grincheuse ; mais votre mari est mon chef administratif. Respirez donc mon parfum troublant avec vos lourdes narines, et, puisse-t-il vous donner la migraine.

La coupe de marrons glacées dirait à ma tante Z.

— Je trouve, ô tante Z., que vous durez bien, bien longtemps ici-bas. Ne Croyez-vous pas qu'il serait préférable d'aller visiter l'autre revers du monde ? Mangez vite, et gloutonnement. À votre âge, il suffit parfois d'une indigestion.

Le collier de perles dirait à la belle madame K.

— Belle madame, regardez-moi, je coûte fort cher. Ce n'est pas uniquement pour ajouter un ornement à vos charmes que, l'ami qui m'envoie, me consacra un mois de son revenu. Seulement, dans le monde correct, les petits cadeaux se font à l'avance.

Ah ! si les cadeaux pouvaient parler, l'institution en serait vite abolie.

Mais voilà : les cadeaux sont muets. »

Tiennent-elles, croyez-vous, cher confrère d'outremer, toutes le même langage, les étrennes du jour de l'an ?

Combien y a-t-il de ces pessimistes, qui ont ainsi la malencontreuse manie d'envisager du mauvais côté toutes les choses de ce monde ? De ceux qui ont toujours un mot de blâme pour atténuer

l'heureux effet d'une louange, qui voient un reproche dans une légère observation, une moquerie dans un sourire.

Grand bien leur fasse à ces esprits taquins qui enveniment leur condition présente, et dédorent la galette quotidienne avant que d'y mordre.

Je suppose qu'on vient au monde avec cet esprit-là, comme on naît presbyte, myope ou louche.

Je faisais intérieurement cette observation en marchant, l'autre jour, dans la rue, par une température désagréable, où, s'il vous en souvient, une grêle abondante couvrait le macadam de petits grains blancs et durs qui remuaient sous nos pieds, et que l'on aurait pu ramasser à pleines mains.

Deux fillettes qui passaient près de moi, eurent, à la fois, une exclamation qui me peignit leurs dispositions, mieux que la connaissance la plus intime de leur caractère ne l'aurait pu faire :

— On dirait du sel, dit l'une.

— On dirait du sucre, s'écria l'autre.

En voilà une qui aimera la vie et la fera aimer, pensai-je en les regardant s'éloigner, mais je plains l'autre de tout mon cœur.

Si les cadeaux pouvaient parler ! Mais ils parlent tous ! Quelques-uns, il est vrai, tiendront le langage de l'égoïsme et de la vanité mais ce sont des exceptions et le plus grand nombre murmurent de très jolies choses.

La branche de lilas dit :

— On m'envoie vers vous toute pleine de parfum des étés en fleurs… Vous souvient-il du jour où l'on cueillit pour vous ma compagne, pour en parer votre corsage ? et ma vue ne vous dit-elle plus rien ? Respirez donc mon parfum troublant, et laissez-moi tout doucement mourir ici, sous vos yeux, contente de mon sort si vous m'avez aimée !…

La bonbonnière chuchote :

— Vous adorez les bonbons, jolie mondaine, et, pour vous être agréable, on nous a envoyés vers vous. Croquez-nous gentiment de vos quenottes blanches… un par jour, pour que nous durions plus longtemps. Nous sommes bien tendres, bien sucrés, et vous verrez de quelles fines jouissances on peut charmer votre palais délicat.

Le bijou :

— Je viens parer votre beauté. Pourtant ces perles ne sont pas plus brillantes que ne le sont vos qualités aimables, et l'or qui les enchâsse est comme votre belle âme, pur de tout alliage. Je ne suis qu'un hommage rendu à vos vertus, un pâle rayon de plus à votre brillant diadème…

Il n'y a pas jusqu'au carton glacé de la modeste carte de visite qui ne tienne souvent un doux langage :

— La distance, dit-il n'a pas permis à votre ami de venir jusqu'à vous, mais je résume tout ce que vous vous seriez raconté dans une longue causerie : les vœux sincères, les bons souhaits, le renouvellement d'une vieille amitié dans le contrat d'une amitié pour l'avenir.

La petite pendule désire ne sonner que des heures joyeuses ; le livre vous promet d'être un compagnon fidèle aux jours de solitude ; la petite écritoire parle de confidences, de billets parfumés…

Ainsi donc, vous aviez tort, monsieur le chroniqueur, les cadeaux ne sont ni muets, ni méchants.

Lundi, 15 janvier.

Une petite plume blanche, légère et douce comme un duvet, échappée à l'éventail d'une jeune débutante, pendant quelques instants flotte dans l'air embaumé des grands salons, puis vient lentement se poser sur le revers de son habit noir.

On eut dit comme une caresse, tant il y avait de grâce, tant il y avait de câlinerie dans le choix qu'elle avait fait de lui, parmi tous ces habits de fête. Un instant, ils la regardèrent sans parler.

— Tout un poème, dit-elle.

— Tout un rêve, dit-il d'un ton presque triste.

Et, du revers de la main, il essaya d'enlever la petite importune qui sembla adhérer plus fortement encore à lui, malgré les rebuffades.

— Gardez-la donc, lui dit-elle. Voyez, comme elle est attachée à vous.

— La seule, n'est-ce pas ?

Et brusquement, il se mit à lui parler de sa vie, de son immense solitude dans sa maison déserte qu'entouraient des pins odorants, de la tristesse qui y régnait, par ces temps gris et froids

d'hiver, alors que le vent, s'engouffrant dans les larges corridors, ou secouant au-dehors les pauvres arbres dépouillés, se plaint en de si sauvages accents.

Elle l'écoutait toujours et, en l'écoutant, tout disparaissait à ses yeux : les fleurs, l'éclat des bougies, ces couples enlacés qui tourbillonnaient deux à deux.

Elle ne voyait plus que perdue dans cette campagne, cette demeure abandonnée, si jolie, si coquette, sous les soleils d'été, si morne, si désolée, sous les pâles rayons d'un soleil de janvier.

Puis, le grand silence qui règne dans les appartements, silence qu'aucune voix de femme ne vient troubler, et qui pèse solennel et lourd comme un manteau d'ennui.

Le bois qui brûle dans l'âtre n'a pas de ces pétillements joyeux, de ces flammes claires et vives qui jettent des reflets si bons sur les intimes causeries…

Elle pressentit toute la tristesse de cette solitude profonde, son cœur se serra. Un petit frisson rose glissa sur ses bras nus, et sa poitrine se souleva dans un long soupir.

— Vous me plaignez ? demanda-t-il.

— Un peu, répondit-elle ; cependant, c'est vous qui l'avez choisie, cette vie-là. Puis, vous n'êtes pas tant à plaindre, continua-t-elle doucement ; il y a sur le chemin de tous, bien de bonnes amitiés qui charment les longueurs de la route… Et, si vous priez, vous voyez à quelle grande famille vous appartenez, quand vous récitez le Notre Père…

— Si je priais, ce serait, en effet, la plus sublime oraison et la seule que je voulusse réciter. Je ne vois pas ce que peuvent contenir de plus simple, de plus touchant, tous ces épais missels que nos dévotes portent à l'église.

Mais, je ne la dis pas, car, au lieu d'être mon salut, ce serait ma condamnation.

— Je ne vous comprends pas, fit la jeune femme.

La singulière conversation dans une salle de bal.

Autour d'eux, tout rayonnait de plaisir. Une griserie de bon aloi s'était emparée de tous les cerveaux. Les causeries interrompues, reprises, puis interrompues encore, étaient brillantes et légères comme des bulles de savon reflétant les couleurs du prisme.

« À demain les affaires sérieuses, » semblaient dire ces jeunes têtes pleines d'effervescence.

Yeut-il jamais de lendemain pour la jeunesse ?

Seul, ce couple, à moitié caché maintenant derrière les épaisses portières, ne riait pas.

— Combien de nous, disait-il, — et remarquez que je ne parle pas de tous ces blasphémateurs et de tous ces parjures qui disent eux aussi : Que votre nom soit sanctifié — combien de nous récitent du fond du cœur, comme ils balbutient des lèvres : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons !... Les luttes pour la vie, les heures consacrées à ce combat continuel avec les hommes, laissent souvent au fond du cœur une amertume, une haine sourde que le temps est lent à faire oublier.

Pensez-vous qu'un politicien pardonne aisément à un adversaire vainqueur ? Demandez au pauvre humilié s'il pardonne au riche orgueilleux, à l'opprimé, s'il pardonne à l'oppresseur, à l'avocat, s'il pardonne au juge partial, à une femme, si elle pardonne à une rivale ou plus heureuse ou mieux douée ?

— Quelquefois, corrigea-t-elle doucement.

— Et, si l'on pardonne, poursuivit-il impitoyablement, de quelle manière a-t-on satisfait au divin précepte ? Après avoir épuisé sa rancœur, après avoir reconnu dans son ennemi la partie vulnérable pour mieux l'y frapper, après l'avoir tué parce qu'il nous a blessé… Et cependant, on répétera : pardonnez-nous, comme nous pardonnons. Vous entendez, nous donnons nous-mêmes la mesure !

Combien d'hypocrites disent encore : ne nous laissez pas succomber à la tentation, et qui, loin de la fuir, la recherchent tous les jours.

Et, il y en a, vous le savez, de si jolies, de si douces, qu'on ne demande pas mieux que d'écouter leur voix de sirènes…

— Vous m'avez fait de la peine, dit la jeune femme, parlons d'autre chose. Mais, pas avant de vous dire poursuivit-elle d'une voix basse et enfiévrée, que, ce que nous faisons, nous, vous le pourriez aussi. Nous pardonnons vos infidélités, sans revanche, sans représailles. C'est franchement, sincèrement, que nous demandons de ne pas nous laisser induire en tentation… Et pourtant, si vos passions sont plus fortes, nous sommes plus faibles… Si vous êtes plus exposés, nous sommes moins défendues… Nous avons à lutter contre nous-mêmes, contre notre imagination trop prête à s'exalter, contre notre cœur trop facile à vous croire…

Mais cependant, oui, nous prions, oui, nous répétons de toute notre âme, et à deux genoux, ce : ne nous laissez pas succomber…

Violemment émue, elle s'arrêta. Une petite fille blonde, non loin de là, riait tout haut d'un rire clair et perlé.

Des parfums subtils et clairs remplissaient l'atmosphère, et les lustres jetaient mille points lumineux sur les beautés blondes et brunes, sur les toilettes aux reflets chatoyants.

Le bal battait son plein. Toutes les bouches souriaient, tandis que, dans un coin, un cœur de femme était triste à pleurer.

Depuis quelques minutes, les appels de l'orchestre ne se faisaient plus entendre ; chaque cavalier allait reconduire sa valseuse, et, après avoir consulté son carnet, se mettait à la recherche de sa nouvelle danseuse.

— Voici notre tour, dit l'un d'eux, en s'approchant de la jeune femme. Permettez que je vous réclame.

— Au revoir, dit l'autre doucement.

— Adieu ! dit-elle.

Et ils s'en allèrent chacun de son côté.

Lundi, 22 janvier.

Le carnaval étant fort court, cette année, chacun s'est dit : « Dépêchons-nous de nous amuser, avant que viennent les jours de cilice et de cendre. »

Et, il se passe à peine de soir où quelque plaisir ne nous convie.

Malheureusement, ce plaisir est parfois trop cérémonieux ; il exige les toilettes de gala et toutes les formalités d'une étiquette rigoureuse.

Grand Dieu ! quand changerons-nous cela ?

Qu'on nous donne donc quelques soirs où l'on entrera chez les amis, pour leur serrer la main, causer un peu danser au son du piano sans accompagnement d'orchestre, et, où l'on nous accueillera avec un air de simplicité aimable qu'ont généralement les fêtes intimes.

À Montréal, me dit-on, on est toujours très cérémonieux.

Naturellement, je ne parle pas des grandes soirées et des bals, où les invitations faites plusieurs jours à l'avance, indiquent le cérémonial d'une tenue parfaite, mais, il paraît, qu'en notre imposante métropole, on ne fait aucune différence entre quelqu'un qui dit en vous rencontrant : Venez donc passer la soirée avec nous, et une invitation écrite à la troisième personne.

Dans les deux cas, la maîtresse de maison peut s'attendre à voir arriver ses invités sur les dix heures et dans tout l'apparat d'une toilette recherchée.

C'est ce qui contribue à rendre les gens extrêmement circonspects et surtout avares de leurs invitations.

Chacun soupire après le sans-gêne aimable et la délicieuse familiarité des soirées intimes, et personne n'ose en prendre l'initiative, craignant de voir ses efforts mal secondés.

Cette étiquette sévère, dont on ne se départ pas, ne contribue pas peu à donner à la société montréalaise, ce caractère de froi-

deur et d'exclusivisme qui offre un contraste si frappant avec la chaleureuse cordialité de la société québecquoise.

Les remarques sur l'exagération dans la mise s'appliquent particulièrement à mon sexe ; du moins, c'est ce que m'affirment les messieurs qui soutiennent que l'habit noir est, pour eux, toujours de rigueur.

Il est vrai qu'on doit admettre facilement que rien n'est plus seyant au sexe fort qu'un habit de gala. C'est ce qui lui permet de se montrer avec tous ses avantages et donne à sa personne ce cachet de distinction et d'élégance qui n'a jamais rien de déplacé.

Un homme d'esprit me disait, l'autre jour :

— L'habit noir a le suffrage populaire féminin ; les femmes, les jeunes filles, nos épouses et nos sœurs se déclarent hautement en sa faveur. Il n'y a que nos mères, qui par principe d'économie, parce qu'il faut renouveler le linge blanc trop souvent, le regardent un peu de travers.

On a déclaré, séance tenante, que la raison n'était pas suffisante, et, qu'en toute occasion, l'habit noir était fort recommandable.

Il résulte donc, en fin de compte, que les torts et les exagérations sont encore de notre côté. Pourtant nous ne sommes que les victimes des circonstances. On se dit : Si je ne mets pas une robe décolletée et des gants jusque par-dessus les coudes, je ne serai pas comme les autres…

Et, chacune se faisant ce raisonnement en son particulier, il arrive que toutes arrivent attifées comme aux soirs de grandes fêtes.

Voilà comment il se fait que les soirées intimes sont rares, que les amusements n'ont rien de spontané et se classent méthodiquement comme les danses sur un carnet de bal.

C'est pourtant si bon ces réunions franches et cordiales où l'on s'aborde sans façon, se groupant autour d'une table, d'un piano, discutant les actualités, le dernier roman, se donnant comme un luxe le plaisir de parler comme on pense, librement, sans les lieux communs des conversations banales.

C'est étonnant comme vous trouverez des gens de mon avis.

C'est dans ses soirées intimes que ressortent avec plus de relief les qualités aimables, la délicatesse et le tact exquis de la maîtresse de la maison.

Il lui faut voir à tout : à ce que les conversations soient animées, à ce que les éléments qui composent un groupe soient sympathiques, et, surtout, à ce que les personnes ne restent pas dans le même coin toute la soirée, sans le moindre prétexte pour agir de la sorte.

Souvent, il arrive que, pour ne pas laisser une jeune fille seule, son galant interlocuteur reste auprès d'elle, en attendant qu'il puisse trouver une occasion de s'éclipser poliment. Mais, le vide se fait peu à peu autour d'eux, on n'ose pas rompre un tête-à-tête qui parait si intéressant, et le couple reste là, seul, assez embarrassé de sa position, le point de mire de tous, et l'objet de bien des remarques désobligeantes.

Il y en a qui gagnent de la sorte une réputation de flirt invétéré, de partenaire dangereux et qui sont, pourtant, les gens les plus inoffensifs au monde.

Ces petits détails, à surveiller, sont, sans doute, des contrariétés pour la maîtresse de maison, mais ils sont bien vite compensés par tout le plaisir qu'on goûte, ordinairement, à ces veillées aimables, données à la bonne franquette.

Pourquoi sont-elles si rares ?

J'en sais de bien gentilles, où la gaieté a régné toute franche, où le cœur s'est dilaté tout à son aise, dans l'atmosphère chaude et bienfaisante d'une bienveillante hospitalité.

Encore ces jours derniers… mais chut ! pas d'indiscrétion. Il est dans le rôle de la chroniqueuse de n'aborder que les généralités.

Lundi, 12 février.

Un confrère, dans une de ses dernières chroniques du samedi, reproche à quelques habitués des salons, certaines fautes dont ils se seraient rendus coupables envers leurs hôtes.

Ce sont de graves accusations, que le confrère porte contre certains membres de son sexe et tellement sérieuses, qu'elles ne doivent heureusement se produire que par exception.

On en causait, l'autre jour, devant quelques maîtresses de maison bien en vue, dans notre ville, qui favorisent chaque année, les plaisirs du carnaval, et, l'une d'elles, prenant la parole, dit :

— Si je n'ai pas à déplorer des manquements de cette nature, il y en a d'autres qui, pour être plus légers, n'en sont pas moins des ennuis sérieux.

C'est ainsi que j'appris, à ma grande stupéfaction, je dois l'avouer, que, beaucoup d'invités ne prenaient pas même la peine de répondre aux lettres d'invitation qui leur étaient adressées.

Il nous semblait que ceci fut élémentaire, et, que le code de la politesse le moins rigoureux, exigeât en pareil cas une réponse aimable.

Parfois, aussi, on transmet un acquiescement la veille, que dis-je ? le jour même de la réunion, sans avoir l'air de se douter que les commandes, l'organisation entière de la fête, dépendent du nombre de personnes qui acceptent.

Que penser, maintenant, quand l'invitation est pour un dîner, un euchre-party, ou toute autre fête où l'on doit, de toute nécessité, être fixé d'avance sur la quantité des convives ?

C'est pousser bien loin l'oubli des convenances et du savoir-vivre.

Il arrive encore que, tout en prenant la peine de répondre s'il survient un appel jugé plus agréable, on ne se gêne pas de changer son programme, sans se préoccuper, le moins du monde, et de la parole donnée et de l'embarras dans lequel on jette ceux qui nous ont fait l'amabilité et l'honneur d'une invitation.

Lorsque les gens sont assez bons de se donner le surcroît de besogne et de dépense d'un dîner, ou d'une soirée, pour notre bénéfice, il ne faut pas croire qu'ils deviennent nos obligés, parce qu'on leur fait le plaisir d'accepter.

Quand on réfléchit, au sortir d'un bal, à tout ce désordre qu'on laisse derrière soi, au remue-ménage extraordinaire que l'on a du faire pour convertir les pièces en boudoirs, salons de réceptions,

salle de festin, on s'étonne toujours de trouver, de par le monde, des familles assez hospitalières pour se prêter de bonne grâce à tous ces tracas.

Et, remarquez que nos hôtes n'ont pas seulement les soucis de l'organisation, mais qu'ils ont encore l'anxiété de savoir si leurs efforts seront, ou non, couronnés de succès.

Un bal n'est jamais une source de plaisir pour les personnes de la maison ; il leur faut s'oublier constamment pour leurs invités, voir à ce que tout le monde s'amuse, faire les présentations à droite et à gauche, enfin, se prodiguer et se faire tout à tous.

J'ai même vu une jeune fille, qui recevait chez elle, renoncer à la danse pendant une soirée, pour disposer de ses partenaires, l'un après l'autre, en faveur de quelque pauvre tapisserie.

Et, quand on compte sur son carnet autant d'admirateurs que de danseurs, ce n'est pas un mince sacrifice.

Le moins que les invités puissent faire, c'est de se rendre aimables et gentils.

Une visite de digestion ne nous acquitte pas entièrement envers nos hôtes, et ne nous dispense nullement de l'obligation de faire, alors que nous sommes sous leur toit, tout en notre pouvoir pour leur rendre la tache de nous amuser la plus douce possible.

Par exemple, les messieurs, au lieu de s'assembler dans le fumoir, devraient plutôt descendre aux salons et faire leur devoir, — puisque ce n'est pas un plaisir, — auprès des dames.

Il est entendu que ce n'est pas pour fumer qu'ils ont été invités.

Dans une des plus jolies réceptions que nous ayons eues pendant le carnaval, une vingtaine de jeunes gens, qui avaient répondu affirmativement à l'invitation, avaient, au dernier moment, brillé par leur absence. Cela réduisait au minimum le nombre des cavaliers, et, le nombre des jeunes filles étant toujours le même, la maîtresse de la maison se multipliait pour faire remplir les carnets des danseuses.

Abordant un flâneur, qui semblait muser dans le large corridor :

— Venez, lui dit-elle aimablement, que je vous présente à quelques jeunes filles.

Il refusa net, donnant pour excuse que son carnet était rempli. Il oubliait que le petit morceau de carton blanc, accroché à sa boutonnière par son cordonnet de soie, laissait voir une page vierge de tout nom.

— En voilà un que j'ai rayé de mes listes d'invités, conclut madame X.

Et, c'est bien fait.

Un autre ennui pour ceux qui reçoivent, c'est de voir arriver leurs invités bien après le temps fixé. Les soirées sont aux trois quarts terminées qu'il en arrive encore.

Ceci s'applique surtout aux petites veillées, où l'on réunit sans façon un groupe d'amis, et, où les conversations languissent, l'entrain fait défaut, jusqu'à ce que le groupe soit au complet.

Quand on joue la comédie à la maison, ou que les soirées sont dites musicales, il importe que les invités soient rendus à l'heure

désignée sur la carte d'invitation, sous peine de déranger tout le monde, et de se voir voué aux gémonies par ses hôtes et les autres invités qui ont été ponctuels.

Ces contrariétés sont autant de piqûres d'épingle, qui agacent et énervent, et comme ces bourreaux d'un nouveau genre ne mettent aucune malice dans les tortures qu'ils font endurer, il leur sera facile de les supprimer tout à fait.

Lundi, 26 février.

Je ne sais où nous allons, mais, nous pouvons constater, que la folie du suicide prend, chez nous, des proportions alarmantes.

Il y a quelques années, à peine, on n'en entendait parler que comme d'un fait isolé, survenant à de longs intervalles, pour glacer d'horreur, comme un lugubre cauchemar.

Encore, n'était-ce pas parmi nous que se recrutaient ces malheureux égarés. On les comptait parmi la lie de cette population exotique que les vieux pays déversent sur notre jeune continent.

Hélas ! aujourd'hui, c'est chez les nôtres qu'il faut compter ces victimes d'un moment d'aberration mentale !

Tout dernièrement, des faits déplorables se sont produits dans notre ville même, laquelle, bientôt, pour peu que cela continue, pourra rivaliser en crimes de ce genre avec les villes les plus populeuses des États-Unis.

Àquoi devons-nous un si triste état de choses ?

Au mauvais exemple, que donnèrent les premiers, sans doute, ces malheureux naufragés du désespoir, qui réussirent à se

convaincre, qu'au-delà de la vie, on trouve l'oubli de tous les maux.

Cependant, cela ne suffirait pas pour propager le mal d'une manière si effrayante, si les journaux ne s'emparent de ces tristes événements, et n'en répandaient la nouvelle aux quatre coins du pays.

On ne se contente pas du fait brutal : il faut l'accompagner de force détails, de titres flamboyants, pour attirer et fixer l'attention.

Le peuple est généralement friand de ces histoires à sensation, qui donnent le frisson, et hantent le sommeil des nuits. Alors, pour flatter ce goût, s'attirer plus d'abonnés, on ne sait qu'inventer en ces sortes d'histoires, qu'on recueille, avec un empressement extrême, des journaux américains.

Aussi, quand il survient au sein même de notre population un de ces drames sinistres, il est accueilli par la presse en général comme une bonne aubaine.

On s'en empare, on le commente, on le dissèque à plaisir et les lecteurs, avides d'horreurs, en repaissent leurs yeux et leur imagination.

C'est ainsi qu'on familiarise l'esprit avec ces scènes lugubres, qu'on l'habitue, petit à petit, à les considérer comme les événements ordinaires de la vie. Puis, vient le moment, où, sous le coup d'un violent désespoir, la raison un moment obscurcie, vacillante et prête à sombrer, n'aperçoit plus devant elle que ce moyen étrange de mettre fin à une vie devenue à charge.

Et, c'est comme cela qu'on élève la jeune génération, en distillant, goutte à goutte, le poison qui doit produire des résultats si funestes.

On ne peut s'imaginer combien est grande la responsabilité de la presse, par suite de l'influence qu'elle exerce, surtout, dans les milieux où l'instruction n'a pas encore entièrement dissipé les ténèbres de l'ignorance et des préjugés !

Pour la plupart de ces gens, l'opinion du journal qu'ils reçoivent, c'est leur profession de foi.

Jamais, ils ne songeraient à nier les choses qu'ils y lisent.

— C'est écrit dans l'imprimé, disent-ils, donc, c'est vrai.

On voit d'ici, pour peu que l'on connaisse les roueries du journalisme, toutes les conséquences qu'un pareil raisonnement peut amener.

Le plus simple fait divers est dénaturé d'une façon extraordinaire, à tel point, que vous avez peine à reconnaître, dans les journaux du lendemain, le modeste incident dont vous avez été témoin, la veille.

Le but de la presse, devant être surtout d'instruire et de mettre au courant des questions sociales et des graves événements du jour, on peut constater toute la surperfluité de certains articles.

Sans même parler de ces racontars malsains, — suicides, pendaisons et meurtres, qui produisent sur les esprits impressionnables de si fâcheux effets, — il y a de ces riens, de ces inutilités, qu'on pourrait si aisément remplacer par des choses plus instructives, et surtout plus pratiques, au lieu de consacrer des colonnes

de paragraphes, pour annoncer qu'un chien s'est fait écraser par une voiture, qu'un cheval s'est abattu dans telle rue, ou autres puérilités du même genre.

Je ne sais, aussi, pourquoi il faille faire des relevés si exacts du nombre des délinquants, à la cour du recorder.

Que nous importe qu'une fille de joie soit condamnée à quelques mois de prison, qu'un homme ivre ait été trouvé au coin d'une borne.

Bien plus, je dirai que ces bavardages de salle de police ont souvent un très mauvais effet. Tel malheureux, par exemple, se trouvant, grâce à cette publicité, marqué, à la première offense, de la flétrissure d'une condamnation, et, rendu méprisable aux yeux de ses camarades, désespère de pouvoir se réhabiliter, et, retombe dans la même faute, jusqu'à ce que le vice, devenu invétéré, ait éteint chez lui tout sentiment d'honneur ou de honte.

Pourquoi ne pas remplacer les comptes rendus de la police correctionnelle, lesquels, dans tous les cas, ne sauraient être d'aucun intérêt, par des informations plus utiles des conseils sur l'hygiène, quelques principes d'économie sociale, des indications sur les progrès de la science et des découvertes modernes.

Et, tant d'autres sujets que l'on pourrait varier et rendre instructifs, ou amusants, à la portée de toutes les intelligences et de nature à produire un effet salutaire sur les sociétés, en général.

Naturellement, les abonnés, habitués à se saturer l'imagination de descriptions malsaines, des contorsions d'un supplicié, des détails scandaleux d'une liaison coupable, murmureront, peut-être, de ne plus trouver dans leur lecture quotidienne les

horreurs accoutumées, mais, peu à peu, on en perdra le besoin, et le cœur et l'intelligence se porteront vers tout ce qui sera le plus propre à les élever et à les développer.

Pour la classe aisée, qui peut se permettre le luxe d'acheter autant de livres que sa fantaisie le lui suggère, s'instruire est chose assez facile.

Il n'en est pas de même, pour beaucoup de familles, où l'on ne peut épargner que le sou destiné à l'achat du journal de chaque jour.

Il leur tient donc lieu de tout : de juge, d'arbitre et d'instructeur ; c'est pourquoi, ses jugements, ses conseils et ses lumières ne doivent tendre qu'à diriger les sociétés, dans l'ordre intellectuel et moral. La mission de la presse étant, sans contredit, une des plus nobles qui soient au monde, il importe d'en bien connaître la responsabilité et les devoirs.

Lundi, 5 mars.

Patti, la diva, Patti, la reine du chant, a passé parmi nous. Ainsi qu'un rossignol, dans sa course à travers l'espace, se posant un instant sur un rameau flexible, jette dans le ciel bleu sa divine chanson, puis, repart à tire-d'aile charmer d'autres contrées par ses accents mélodieux, l'incomparable artiste, à peine, a effleuré notre sol.

Avec quelles délices nous avons écouté cette voix, ni moins fraîche, ni moins souple qu'autrefois, et, qui séduit comme un appel de sirène.

Rien, de tout ce qu'on en pourrait écrire, ne saurait rendre les nuances admirables de ce soprano délicat, les élans de son génie,

et les chaleureuses inspirations qui s'échappent de son gosier docile.

Patti, c'est l'âme,

comme disait Alfred de Musset, dans sa magnifique apothéose de la Malibran.

En l'écoutant, chacun retenait son souffle, pour ne rien perdre de la suave mélodie qu'elle traduisait en sons sublimes, doux et forts en même temps, et qui montaient, montaient toujours pour retomber en pluie de notes fines et cristallines qu'on aurait voulu emprisonner dans son oreille.

Ah, l'irrésistible charmeuse, qui ajoute encore aux sé- ductions de son art, la grâce câline et l'attirance de toute sa personne.

Sa physionomie très mobile, son geste gracieux, soulignent, avec une infinie variété d'expression, la pensée et l'inspiration des grands maîtres qu'elle interprète.

C'est dans le « Home sweet Home » et « The last Rose of Summer, » romances qu'on a couvertes d'acclamations, que la diva a donné toute la mesure de sa virtuosité et de son goût artistique.

Deux compositions exquises de sentiment et de facture qui mettent la paix dans l'âme et des larmes dans les yeux.

Quelle carrière de triomphes et de fêtes que celle de la célèbre prima-donna ! depuis l'âge de huit ans, époque où elle débuta sur l'un des théâtres des États-Unis, et, sut se créer, même dès les premières auditions, un succès réel parmi les raffinés et les dilettanti, que sa voix, pleine de fraîcheur, avait ravis.

Que d'éclatantes victoires ont, depuis, marqué chacun de ses concerts !

Que d'admirations elle a soulevées dans tous les pays du monde !

J'ai fait, il y a quelques années, la connaissance d'un bon vieillard qui conservait, au fond de son cœur, le culte le plus touchant pour la brillante cantatrice.

Il était un de ces rares fervents de la musique qui trouvent dans l'art la consolation de leurs souffrances, le remède aux désenchantements de la vie.

Et quelle triste vie que la sienne ! Des malheurs avaient amené un regrettable scission entre sa famille et lui, et l'avaient laissé dans le plus grand isolement, séparé de tous ces êtres chers qui devraient être nos compagnons de route jusqu'à la fin de notre pèlerinage.

Il ne nous appartient pas de juger de quel côté sont les torts dans ces drames intimes dont les suites sont si déplorables ; mais, moi qui ai beaucoup connu le pauvre délaissé, je ne l'accuserai jamais.

Ses connaissances musicales étaient profondes, et, la justesse de ses observations m'a grandement aidée à rectifier mon jugement sur le mérite de beaucoup d'artistes.

J'aimais à le faire causer, et c'est ainsi que je découvris la corde sympathique qu'il conservait encore, toute vibrante au fond de son âme, pour la ravissante Madrilène, dont il suivait la carrière avec tant d'intérêt.

— Vous n'avez pas entendu madame Patti ? me dit-il un jour.

— Jamais, lui répondis-je.

— Le jour que vous aurez cette aubaine, vous verrez que sa voix vous sera toute une révélation. Pour moi, il m'a semblé que je n'avais jamais auparavant entendu chanter.

Puis, après s'être longuement étendu sur le charme pénétrant de cette voix d'or, il me parla encore de la beauté touchante et de la grâce exquise de sa mignonne personne.

— Avec quelle gentillesse, elle salue son auditoire, disait-il. On dirait une fée. Son beau regard a cette particularité remarquable qu'il semble s'attacher sur chacun de vous et cependant embrasser tous les spectateurs à la fois. Et avec cela jolie, jolie, il faut voir !

— Allons donc, repris-je pour le taquiner, vous savez bien que, maquillées comme elles le sont, toutes les actrices sont ravissantes sur la scène. Voyez-les, dans la rue, et ce n'est plus cela du tout.

— Mais je l'ai vue, me confia-t-il. Figurez-vous qu'un soir, au sortir du théâtre, pour éviter la foule, je pris une petite porte de côté que je croyais sur la rue. Je me trouvai dans un long couloir, au bout duquel je vis paraître madame Patti, accompagnée de sa camériste et de quelques artistes, qui s'en retournait à son hôtel. Je me rangeai pour la laisser passer, et, me voyant là, seul, un peu embarrassé, elle crut sans doute que la curiosité m'avait attiré dans cet endroit, et, me regardant avec bonté, elle sourit doucement…

Ce sourire-là avait illuminé ses jours mornes et désolés.

Vingt fois il me répéta cet épisode de sa vie, et, sa figure revêtait alors une expression respectueuse qui montrait comme ce souvenir lui était devenu sacré.

Un jour, il m'apporta son album presque entièrement rempli de photographies de la diva, la représentant dans la plupart des opéras où elle avait chanté.

J'ai su aussi qu'un peintre, ayant fixé sur sa toile un portrait qu'un disait très ressemblant de la Patti, ce fidèle admirateur avait l'habitude de se rendre à l'atelier du maître, malgré la grande distance, pour contempler longuement les traits charmants de cette femme dont il était si étrangement épris.

Hélas ! la mort est venue le surprendre avant qu'il ait pu entendre encore une fois le chant du rossignol.

Et je songeais, en écoutant cette voix merveilleuse, que de toutes les sympathies qu'elle avait excitées dans le cours de sa glorieuse carrière, elle n'en avait pas recueilli de plus respectueuse, de plus désintéressée et de plus véritablement dévouée que celle de cet admirateur qui devait lui rester à jamais inconnu.

Lundi, 12 mars.

Ces jours derniers, un concitoyen, de langue anglaise, écrivait au directeur de ce journal, une lettre que je me permettrai de reproduire ici, parce qu'elle attire l'attention sur un point malheureusement trop négligé chez nous.

« Je me suis souvent demandé, écrit ce monsieur, pourquoi la jeunesse canadienne-française ne jouait pas le tennis, la baseball, le jeu de crosse et tant d'autres de ce genre ? Le lawn-tennis étant surtout un amusement auquel les dames peuvent prendre

part aussi bien que les messieurs, — et il y a tant de magnifiques endroits dans la partie Est de notre ville où l'on puisse le jouer tout à son aise — que l'on devrait former plusieurs clubs d'amusements parmi les jeunes Canadiens-français. Il n'est certainement pas de distraction plus agréable et plus saine que cet exercice en plein air et que l'on appelle tennis.

« Je conseillerais donc fortement aux jeunes gens de former dès maintenant des clubs de 30 à 40 membres, et de louer un terrain vacant, afin d'être prêts à commencer à jouer aussitôt que la neige serait disparue. Avant la fin de la saison, ces clubs connaîtraient déjà assez bien les règles du jeu pour livrer entre eux des joutes amicales, lesquelles contribuent toujours à exciter beaucoup d'ardeur et d'émulation.

« Ces exercices hygiéniques, pratiqués ainsi dans l'air pur et libre du dehors, sont d'un immense bienfait aux jeunes gens. Ils font de nous des hommes et des femmes meilleurs. »

Voilà une idée qui mérite considération, et comme tout ce qui est pratique, il faut qu'elle nous vienne de la part d'un anglais.

Cela ne vous a-t-il jamais frappé, que nos compatriotes de langue anglaise ont, sur le rapport du sens pratique, plus d'un avantage sur nous ?

La gymnastique, la callisthénie, et tous les autres exercices physiques occupent une place importante dans leur éducation.

J'ai même vu, dans la partie ouest de Montréal, des établissements expressément consacrés à ces modes d'entraînement, et, je ne crois pas qu'on puisse en citer un seul, dans le quartier canadien de notre ville.

Il est, de fait, que cette partie de l'éducation, chez les jeunes filles, — naturellement, tout ce que je dis ici ne s'adresse qu'à mon sexe, — que cette partie de l'éducation, dis-je, est fort négligée. Tandis que les écoliers des collèges et des universités s'adonnent à tous les jeux propres à développer et fortifier leur constitution, on ne fait rien pour les écolières dans nos maisons d'éducation.

On me dit cependant, que, depuis un an ou deux, il y a, dans quelques institutions, des améliorations sensibles sous ce rapport.

On fait suivre aux élèves un cours de callisthénie, très convenable même, m'assure-t-on.

Allons, tant mieux, c'est un bon pas de fait.

Seulement, cet enseignement devrait être généralisé, et, les professeurs, d'une compétence de quelque mérite.

Je connais des couvents, où, ce sont les religieuses elles-mêmes qui donnent les leçons. On peut aisément se figurer que le voile, le bonnet, la guimpe et tout l'habit de la maîtresse, ne lui permettent pas de donner la leçon d'une façon commode.

Aussi, le cours ne subit guère de développements : les flexions en tous sens, les exercices sur la terre, le maniement des haltères, sont choses tout à fait ignorées et, pourtant, des plus nécessaires.

Il n'y a que l'élévation sur la pointe des pieds, et l'action des bras, en avant et en arrière, qui se cultivent un peu. Ce n'est pas suffisant.

La callisthénie doit former une partie essentielle de nos études. Elle est l'éducation physique aussi indispensable que l'éducation intellectuelle.

La première, tout en fortifiant et assouplissant le système musculaire, tout en consolidant l'ossature et développant les membres, rend la circulation du sang plus active, le travail du cerveau plus prompt et moins pénible.

Les Athéniens, dont on ne saurait mettre en doute l'intelligence, faisaient, des exercices corporels, une partie intégrante de l'éducation, et quelques auteurs ajoutent que les créations géniales des Grecs doivent à la gymnastique leur élan et leur immortelle perfection.

Les Anglais, qui en ont retiré cette force et cette vigueur si caractéristique de leur race, comprennent bien toute l'importance de ce régime hygiénique. Dans les institutions de langue anglaise, la callisthénie est considérée comme une branche essentielle de l'enseignement.

J'ai eu, moi-même, l'occasion de le constater, dans un pensionnat de jeunes demoiselles, près d'Halifax, où un professeur laïque vient de la ville pour donner un cours de ce genre, lequel, ferait ouvrir les yeux à beaucoup de gens.

Les étrangers même, se font un plaisir d'assister à ces séances, et le spectacle offre, en effet, un curieux coup d'œil.

Les bonnes mères canadiennes crieraient sans doute d'effroi pour les enfants et craindraient fortement que les fillettes n'y laissassent bras et jambes, tant les exercices semblent violents.

Les élèves portent, pour ces leçons, un costume spécial : blouse à la matelote, laissant la taille parfaitement libre, et jupe assez courte pour permettre au professeur de corriger la position des pieds. Dans cet accoutrement, très joli, du reste, chacune fait ses exercices sur la barre, manie avec une dextérité prodigieuse les lourds haltères, accomplit avec une souplesse étonnante les flexions de la tête et du corps, sans oublier les principes mêmes de la callisthénie, qui sont, la marche et le pas gymnastique.

Aussi, il faut voir l'œil vif, la mine fleurie et l'air de santé qui rayonne sur ces figures de jeunes filles. Elles y poussant là, sous ce régime bienfaisant, droites comme des pins : les épaules sont bien effacées, la démarche est ferme, le pied élastique et sûr.

Avec pareil système, point de dos courbé avant l'âge, point de poitrine rentrée, de pas nonchalant, ou lourd, comme si on traînait un boulet derrière soi.

Ces exercices, loin d'être un objet de fatigue, sont une réparation aux forces épuisées : ils endurcissent les membres, trempent le tempérament, rendent plus vigoureux et plus énergiques

Oui, plus énergiques. Et dans ce siècle de névrosées et de malades imaginaires, ce n'est pas une mince considération.

Les longues promenades à pied sont encore trop négligées, parmi les Canadiennes.

Il faut avouer qu'on n'en prend guère l'habitude première dans nos maisons d'éducation, lesquelles, pour la plupart, étant situées au centre de la ville, et, n'ayant que des cours extrêmement exiguës, en sont réduites à faire arpenter à leurs élèves,

deux à deux, et très lentement, dans une atmosphère viciée, l'asphalte de nos trottoirs.

Ces promenades-là ne sont guère saines. Il faut de toute nécessité un plus long parcours et un plus large horizon.

Les Canadiennes, — les citadines surtout, — pourtant si actives et si vives, sont paresseuses pour marcher. Elles iront bien faire quelques emplettes, flâner un peu dans les rues fréquentées, mais, pour la moindre longueur de chemin dépassant la limite ordinaire, vite, on monte en tramway.

L'été va bientôt être à nos portes. Combien d'entre nous s'achemineront pédestrement jusque sur la montagne, s'abreuver d'air pur, et jouir du beau spectacle de la nature ? Il y en a qui croient que, pour se donner cette jouissance, il faille un équipage splendide et des laquais en livrée.

Jugez maintenant !

Le plan proposé dans la lettre que je reproduis au commencement de cette chronique, est un des meilleurs dont puisse bénéficier notre sexe.

Vous voyez les Anglaises s'adonner à ces jeux, en plein air, avec une ardeur sans pareille tout le long de la belle saison, et ne rien épargner pour s'en procurer l'avantage.

Nous, nous ne souscrivons à rien, non par mesquinerie, — notre nationalité n'est pas avare, Dieu merci, — mais par apathie, par manque d'initiative, et parce que le mouvement n'a pas été imprimé dès notre jeunesse.

Lundi, 26 mars.

Alléluia ! Voici les beaux jours, le gai soleil, le doux printemps.

On dirait que Pâques est le signal d'un plus grand réveil dans la nature, et, que la chaleur des longs cierges pascals fait fondre les neiges avec la rapidité d'un enchantement.

Les vieux, en secouant la tête, se sont demandés :

— Est-ce bien le printemps ?

Et les jeunes ont répété, dans le radieux éclat du renouveau :

— Est-ce bien le printemps ?

⁂

Oui, c'est le printemps, car les grives, ces hérauts des beaux jours ont fait leur apparition.

D'où venez-vous, gentilles messagères ? Sous quel ciel avez-vous passe ces longs mois de l'hiver ? Et, quelle oreille avez-vous charmée de vos chants joyeux ?

Quel dommage que les petits oiseaux ne sachent que gazouiller, et qu'on ne puisse comprendre cet harmonieux langage !

Autrement, que de récits charmants ils nous feraient de leurs nombreuses pérégrinations… quelles idylles ils pourraient nous raconter, et, quels drames émouvants, peut-être, nous mettraient des larmes dans les yeux…

Que se passe-t-il donc dans ce monde ailé ? est-il comme le nôtre, charitable ou médisant, bon ou méchant, constant ou infidèle ?

Mais, du moins, dans ces habitations aériennes, embaumées et bercées par la brise qui passe, oh se console de tout par des chansons…

⁂

Le bon sucre de l'érable est encore là, pour nous donner la preuve du retour du printemps.

Le soleil a amolli l'écorce des arbres, et, la sève généreuse a jailli de leur tronc.

Précieusement, on en recueille chaque goutte, et, voilà, qu'après avoir subi l'action du feu, ce liquide incolore se métamorphose en de solides massepains de couleur dorée, dont le délicieux fondant flatte si agréablement le palais.

Vous ne savez pas ? Aux premiers fruits de la saison, aux premiers produits de l'année nouvelle, on formule un souhait.

J'en ai fait un, l'autre jour, en croquant, pour la première fois, un cœur symbolique en sucre d'érable. Les seuls cœurs, probablement, qui soient aussi tendres.

Mon souhait ne se réalisera pas. Combien d'autres, tout aussi précis, tout aussi ardemment attendus, et, qui n'ont jamais eu, cependant, leur réalisation.

N'importe, faisons-en toujours. Et espérons. L'attente sera ainsi charmée par l'espérance : elle diminuera la longueur des heures ; et, un philosophe n'at-il pas trouvé que l'espoir valait mieux que la possession ?

⁂

Oui, je le crois sincèrement : « Il y a de quoi faire beaucoup d'heureux avec le bonheur qui se perd en ce monde. »

Cette pensée mérite de devenir un axiome.

— La vie est si dure ! disent quelques-uns.

N'exagérons-nous pas parfois nos misères et nos ennuis ?

Je le sais, pour quelques-uns, « la vie, selon l'expression de Chateaubriand, leur a été jetée au cou comme une chaîne » ; ce ne sont plus les contrariétés de chaque jour qu'ils ont à supporter, mais des malheurs irréparables brisant subitement le plus bel avenir. Heureusement, ces désolations profondes ne surviennent pas à tous, et, celles-là, ont cette pudique réserve des grandes douleurs : elles sont muettes.

Tant d'autres, à la plus légère épreuve, soupirent et crient leur peine à tous les échos.

Combien plus encore finissent par croire qu'ils sont les plus malheureux du monde, et, ne veulent pas être consolés ?

Combien traînent leur boulet, au lieu de le porter courageusement ?

Ah ! pourquoi s'appesantir sur les ennuis quotidiens et laisser se faner, sans les cueillir, les humbles fleurs qui surgissent à travers les épines ?

Ces fleurs sont quelques paroles d'amitié, un rayon de soleil plus beau, un parfum qu'apporte la brise… moins encore, un sourire, un regard il faut recueillir tout, comme l'herbe assoiffée boit avidement la rosée matinale et sourit au jour qui se lève, tandis que, près d'elle, le dur rocher reste morne et sombre.

Le bonheur arrive ainsi, miette à miette, en parcelles, qu'il faut se hâter de saisir. On doit essayer d'en trouver un peu partout. La jouissance, pour être plus intime, n'en est que mieux sentie.

Je me méfierai toujours de ces grands bonheurs qui arrivent comme un coup de foudre. Ils ne sont guère de longue durée, et gare au revers de la médaille.

⁂

Car, tout s'achète et se paie en ce monde.

Je crois en la loi des compensations. Quand, après de multiples épreuves, la paix et la sérénité se font dans votre ciel, jouissez sans crainte, sans vous laisser effrayer par les quelques nuages qui y passent encore.

Ce bonheur relatif, c'est la récompense après le travail, le repos après la lutte, et, plus vous l'aurez payé chèrement, plus il sera long et durable.

Ah ! pour ce pauvre bonheur que ne fait-on pas ? « Le bonheur, » a dit Théophile Gauthier, « est un pays dont on ne connaît pas la géographie. »

C'est pourquoi, je suppose, tant de gens font fausse route.

Il ne faut donc pas trop courir après lui. Ne le cherchons pas si loin quand il est tout près peut-être.

Et ne le désirons pas trop parfait, ni trop grand, nous gâterions ce que nous en avons en y mêlant un regret.

Lundi, 2 avril.

J'ai rencontré, ces jours derniers, dans la rue, une aimable jeune fille qui m'aborda sans façon, avec cet air de gaieté communicative qui met en bonne humeur tout ce qu'il approche.

— Qu'est ce qui vous rend si joyeuse ? lui demandai-je. Ne pourriez-vous m'en faire part ?

— C'est justement ce que je me suis proposée de faire, en vous voyant, et, avec moi, « vous vous hâterez d'en rire, de peur d'être obligée d'en pleurer ».

— Vous m'intriguez, repris je, de quoi s'agit-il donc ? Il n'y a que quatre grands sujets en vogue en ce moment ; le bazar des Pères du St-Sacrement, celui des Sourdes-Muettes, le concert des aveugles, les fêtes d'inauguration du Monument National, et, bien que nous en ayons les oreilles joliment rebattues, je ne vois pas qu'il s'y rencontre rien de particulièrement larmoyant.

— Vous me donnez là des sujets d'intérêt public, ce que je veux vous dire est de nature tout à fait particulière : une petite médisance, en un mot.

J'aurais du, je le suppose, m'élever, dès le début, contre une confidence de ce genre, et, faire un long sermon sur la charité que l'on doit au prochain.

Je ne fis rien de semblable, et, me contentai d'écouter ce que l'on avait à m'apprendre.

Que celle d'entre vous qui n'a jamais péché, me jette la première pierre.

— Je vais vous raconter, ma chère, dit ma jeune amie, une petite scène croquée sur le vif, qui m'a fait faire, depuis hier, un tas

de réflexions inimaginables.

Il y a des femmes, poursuivit-elle en s'animant, qui comprennent singulièrement leurs devoirs d'épouse. Pour nous, qui n'appartenons pas à la sainte confrérie, cela nous semble d'autant plus singulier que nous les entendons tout autrement.

N'importe, rien ne m'ôtera de l'idée que lorsqu'on a un bon mari, on doive faire son possible pour le garder tel. L'espèce en est assez rare pour que l'on prenne quelque soin de la conserver.

Mais, ceci n'est qu'une digression…

— Ou un exorde habile pour me préparer à entendre le fait ?

— Peut-être, répliqua-t-elle en souriant. Hier soir donc, en revenant de chez mon professeur de musique, sur les six heures du soir, comme je me disposais à rentrer an logis paternel, je croise subitement sur ma route, la petite Séraphine. Vous savez ? Séraphine qui s'est mariée il y a deux ans à monsieur Jean Hervieux. Vous ne le connaissez pas ? Allons, tant mieux. Séraphine et moi nous nous connaissions très bien, mais depuis son mariage, je l'avais un peu perdue de vue.

— Viens souper avec moi, j'ai tant de choses à te conter, me dit-elle en s'accrochant à mes jupons.

Je refuse ; elle me presse, et, finalement, j'accepte. Justement, nous croisons le mari sur le palier, et, nous n'étions pas débarrassées de nos manteaux, que la servante annonce que le souper était servi. Nous passons dans la salle à manger où un délicat menu nous attendait. Intérieurement, je me félicitais d'avoir accepté.

Nous n'étions que trois autour de la petite table : Séraphine, le mari et moi. Une lumière discrète tombait doucement sur les cristaux et l'argenterie qui couvraient la nappe blanche ; je reluquais de l'œil un gâteau superbe et une compote qui semblait délicieuse, et je pensais que ces bonnes choses, agrémentées d'une conversation intéressante, seraient mille fois meilleures encore.

Au premier coup de fourchette, Séraphine commence à nous parler d'une visite qu'elle venait de faire à un médecin de notre ville, pour le consulter relativement à une sienne cousine, malade à la campagne.

D'abord, elle voulut faire du mystère, et, ne pas mentionner le nom du médecin ; son mari le savait, lui, c'était assez, il n'était pas nécessaire de me le dire. Remarquez que je ne le lui demandais pas. Mais, petit à petit, son enthousiasme l'emporte, et, j'apprends non seulement son nom, mais, tous ses prénoms.

Et quel médecin que celui-là ! (du moins au dire de Séraphine.) Aimable, spirituel, courtois, savant, bon chirurgien et habile spécialiste. Toutes les qualités à la fois, quoi !

Il avait été particulièrement charmant avec elle, l'avait complètement rassurée sur le sort de sa cousine, et, finalement, l'avait reconduite jusqu'à la porte de sortie, quand il quittait d'ordinaire ses clients à la porte de son bureau.

Je vous fais grâce des détails interminables de cette entrevue, de la joute de mots spirituels échangés entre le docteur et Séraphine, détails qui, pour le moment n'amusaient guère le mari, comme il était facile de le constater à son air ennuyé.

Une fois, il essaya de changer de conversation en parlant du théâtre. J'essayai de le seconder, mais ma Séraphine était lancée, et rien ne put l'arrêter.

Nous avons dû entendre parler de pilules tout le long du souper.

J'avoue que je me dédommageai un peu en mangeant du gâteau, ce qui a fait dire à Séraphine, ce matin, à ma tante, qu'elle a rencontrée au marché, que j'avais mangé chez elle un énorme gâteau à moi toute seule.

Enfin, le repas prit fin. Nous passâmes à la bibliothèque de monsieur. J'étais sûr que nous avions vidé le sujet du docteur. En effet, il fut mis de côté comme on jette une vieille paire de gants.

Tandis que je me prélassais dans un grand fauteuil, Séraphine eut, tout à coup, une idée sublime :

— Tiens ! s'écria-t-elle, pour tuer le temps, je vais te lire les lettre d'amour que j'ai reçues de mes admirateurs, quand j'étais jeune fille.

Je la regardai tout abasourdie :

— Mais, est-ce qu'on ne détruit pas tous ces billets-là ayant de se marier ?

J'avais même présente à mon esprit l'image de ma sœur, qui pleurait si fort, à la veille de son mariage, en regardant brûler ses billets doux.

— Oui, reprit elle, c'est l'usage. Mais moi, ça m'amusait trop, je les ai gardés. Passe-moi mon petit secrétaire, là, sur ce guéridon… Bien. Tu vas voir les jolies lettres !

Je regardai le mari à la dérobée ; il prenait son journal et se disposait à lire d'un air très résigné, sans souffler mot.

Et, c'est ainsi que nous avons passé la soirée.

Je rendrai cette justice aux admirateurs de Séraphine qu'ils écrivaient bien, très bien même.

Une correspondance surtout m'intéressait particulièrement. Les expressions étaient si heureuses, les phrases si bien choisies, le style si délicat et si tendre à la fois que, renfoncée dans mon fauteuil, je me prenais à souhaiter qu'elles m'eussent été adressées.

Ah ! avec quel soin jaloux, je les aurais défendues contre tout regard indiscret, et, comme je les aurais protégées contre la profanation de les soumettre à une critique indifférente !

Àun ou deux passages plus tendres de ces lettres d'amour, j'entendais, dans le coin de la chambre, un bruit de journal qui se froissait. C'est tout ce qui révélait la présence du mari.

La lecture de ces documents durerait probablement encore, si je n'avais dû l'abréger, à cause de l'heure avancée.

Et, pendant que je mettais mon chapeau et mes gants, Séraphine, avec cet air de supériorité que prennent les jeunes femmes vis-à-vis de leurs amies non mariées, parla des nombreux devoirs et des obligations que toute épouse contracte en se mariant.

— Je doute, ajouta-t-elle, qu'avec tes allures indépendantes, tu rendes un mari heureux.

Elle n'a jamais su pourquoi j'éclatai de rire à son nez, et, m'a trouvée, au contraire, très frivole.

Voyons, dites-moi, Françoise, que pensez-vous de mon histoire ?

— Tant et tant de choses que je ne saurais tout dire, ça ferait ma chronique trop longue…

— Votre chronique, s'écria-t-elle avec horreur, vous dites que vous allez…

— Et pourquoi pas ? Les noms n'y sont pas et la leçon est bonne. Celles que le bonnet coiffe en retireront la morale qu'il leur faut. Et, je couvre votre responsabilité en signant l'anecdote.

Lundi, 16 avril.

Il m'est arrivé un malheur.

Quand je dis : malheur, entendons-nous. Cela n'en est peut-être pas un, au fond, mais ça me met tout de même dans un fier embarras.

Je venais, ce matin, allègre et joyeuse, porter ma copie au journal, et l'idée d'en avoir fini pour toute une semaine, au moins, me donnait un surcroît de belle humeur.

Il ne faut pas croire que ce soit toujours une besogne agréable que d'écrire, surtout, comme cela, à moment fixe.

Un jour, la migraine, une contrariété, de petits soucis vous mettent martel en tête et chassent loin de vous toutes les idées ; vous remettez au lendemain, et, alors, c'est tout le contraire ; on a été à une fête, on s'y est bien amusé, et l'imagination en est si remplie qu'il n'y a pas moyen de penser à autre chose.

Que d'efforts pour ramener au logis cette pauvre folle qui s'emballe si facilement ! que de fermeté il vous faut déployer pour la fixer, cette rebelle, et la forcer à faire un travail auquel elle se refuse !

Bien des fois, il faut employer les douches, la camisole de force, et vous vous imaginez facilement que, dans des conditions pareilles, l'ouvrage se fait en rechignant et mal.

Mais, il faut qu'il se fasse. Je mets donc le mot lundi, écrit en lettres de feu sur une paroi de mon cerveau, et, à mesure que les jours de la semaine passent, ce mot-là grandit, prend les proportions d'une bête horrible, d'un hideux cauchemar qui menace de me dévorer tout entière, à moins que je n'aie une proie à jeter dans la gueule du monstre pour l'apaiser.

Cette proie, c'est une douzaine de papiers manuscrits qui tranquillisent le cerbère pendant quelques jours… et, c'est toujours à recommencer.

N'importe, j'oublie momentanément le prochain lundi quand j'ai satisfait aux exigences du présent, et, grand est mon contentement, le devoir rempli.

Bien ou mal, ça, c'est un détail dont je ne m'occupe guère. Il est fait, voilà le principal, et je lâche la bride à mon esprit qui recommence à courir la prétentaine comme de plus belle.

Quel bohème que celui-là ! Et, quel récalcitrant qui n'entend pas toujours raison, et, bat la campagne plus souvent qu'à ses heures.

Si vous le suiviez, trottinant, quand, les coudes appuyés sur mon pupitre, ma tête repose entre mes deux mains, vous verriez

avec quel nomade inconstant il me faut compter.

C'est ainsi qu'en guerre continuelle, sans la moindre trêve, avec mon autre moi-même, les semaines succèdent aux semaines, les années s'accumulent, et, la vie passe…

Au fond, que m'en reste-t-il ? La consolation peut-être, d'avoir éveillé quelque sympathie, d'avoir versé le baume sur quelques blessures…

Si l'on pouvait compter seulement sur cette certitude, ce serait déjà beaucoup. Il n'en faudrait pas davantage pour encourager et consoler l'écrivain.

Certes, le métier de chroniqueur est très difficile, et plus dur que certaines gens le croient.

Je lisais, l'autre jour encore, sur un journal de France, une énumération des obstacles contre lesquels il fallait lutter, pour écrire une chronique convenable, et ça m'a fait penser à mon mal.

J'ai, de plus, lu, dans le même article, signé du reste par une de nos meilleures plumes françaises, — c'est donc malheureux de n'avoir pas plus de mémoire qu'un lièvre, je pourrais citer un nom qui fait autorité, — j'ai lu, dis-je, que le métier de chroniqueur était encore plus difficile que celui de rédacteur.

Hein ! elle est bonne celle-là ! Vous entendez, messieurs les rédacteurs ?

J'allais commettre un grand péché d'orgueil, mais l'écrivain ayant fait précéder le substantif chroniqueur de l'adjectif bon, cela m'a fait doucement rentrer dans ma coquille.

Àchaque fois que j'ai la velléité d'en sortir, il se présente toujours un motif de m'y réinstaller. On dirait un fait exprès.

— Ne croyez pas, ma chère, me dit un jour une bonne amie, devant laquelle des personnes trop aimables m'adressaient de bienveillants encouragements, ne croyez pas ces louanges exagérées que l'on vous dit en face.

Il n'y a que les bonnes amies pour vous dire des choses comme ça.

De sorte qu'après cet avertissement charitable, il m'est resté deux impressions bien distinctes : que ces compliments n'étaient pas mérités d'abord, puis in secundo loco que quand je n'étais pas là, on pensait tout autrement.

Je vous assure que cette conviction vous met un froid dans le dos, même par la température la plus torride.

Je viens d'éprouver un autre frisson, tout à l'heure, quand je me suis aperçue, en venant porter ma copie, que je ne l'avais plus.

Je regarde partout, sur moi, autour de moi ; je retourne, mais inutilement, le petit ridicule que j'ai à la main ; encore un peu, je cherchais jusque dans mon chapeau, à l'instar de ce magister de ma connaissance qui portait sa correspondance dans son couvre-chef.

Après vous avoir expliqué tous les embarras de la composition d'une chronique, vous pouvez penser si j'étais marrie du contretemps qui me venait d'arriver.

Je l'avais perdue, sans aucun doute. Je ne pouvais pas même imaginer que l'on m'eut volée, car, ça ne rapporte pas grand'-chose, allez, des chroniques dans notre pays !

Je ne sais quelle binette a dû faire l'individu qui m'aura trouvée, car, c'est bien un peu de moi-même que j'ai perdu en laissant choir mon manuscrit.

Heureusement, que mes secrets sont toujours bien gardés par mon écriture qui est illisible.

Mais, c'est légèrement contrariant. Avec cela, que, vous eussiez été contents de moi, cette semaine. C'était, certainement, la plus jolie chronique que j'aie encore écrite, je puis bien le dire, maintenant que vous ne la lirez jamais.

Et, vous savez, on ne retrouve jamais deux fois, ces moments d'inspiration.

Quant à en écrire une autre, pour la remplacer ! Jamais de la vie !

Lundi, 30 avril.

Un jour, madame Necker, la mère distinguée d'une fille plus distinguée encore, invita, chez elle, un certain M. de Chastellard.

Ce monsieur, se méprenant sur l'heure où il était attendu, entra dans le salon de la comtesse, bien avant que celle-ci eût fait son apparition.

Pour charmer les longueurs de l'attente, l'invité s'amusa à regarder les toiles, les albums et les objets rares dont les étagères étaient garnies, quand, tout à coup, apercevant un petit livre dis-

simulé derrière les coussins d'un divan, il l'ouvrit au hasard, croyant y trouver un recueil de poésies.

Àsa grande surprise, il y lut des notes écrites de la main de madame Necker, sur tous les sujets dont elle s'était proposée de parler ce soir-là.

Chaque invité y était spécialement mentionné, ainsi que le sujet convenant à son goût et à ses aptitudes.

Le nom de M. Chastellard figurait aussi sur la liste, mais il n'eut pas le temps de connaître la nuance que l'on devait observer vis à-vis de lui, car, en ce moment, un léger frou-frou annonça l'arrivée de la maîtresse de maison et le petit volume fut prestement remis à sa place.

Si une femme aussi remarquablement douée que madame Necker apportait tant de soin à se rendre agréable à ses hôtes, il faut que la conversation, soit un art bien difficile, en vérité, et nécessitant une étude de tous les instants.

Il ne suffit pas de parler, en effet. La parole est assez facile aux femmes, — du moins chacun le dit, — et ce serait grand dommage que ce flux proverbial roulât toujours sur un désert d'idées.

Madame Juliette Adam avait résolu, l'hiver dernier, de n'inviter à ses réceptions que les bons causeurs et les bonnes causeuses.

La chronique du temps n'a pas appris si les salons de la spirituelle directrice de la Nouvelle Revue ont été plus dégarnis, mais, il est bien permis de se demander, combien d'entre nous pourraient aisément passer sous ces nouvelles fourches caudines.

On ne saurait guère formuler des règles précises sur l'art de la conversation ; on ne peut poser que des principes généraux, qui tous s'appuient sur une grande qualité, — la plus rare de toutes et qui s'acquiert difficilement — le tact.

C'est lui, qui vous conseillera tel sujet agréable à certaines personnes, et, fera éviter celui-là même qui pourrait blesser la susceptibilité de quelques autres.

Que le rôle d'une maîtresse de maison devient parfois délicat, et quelles ressources elles doit déployer vis-à-vis de ceux qu'elle reçoit, et dont les opinions diverses peuvent se heurter au moindre choc !

Quand les réunions sont nombreuses, tant mieux : ceux qui ont des idées communes se retrouvent infailliblement ; il y a des affinités secrètes qui attirent les unes vers les autres les âmes sympathiques ; mais, si la conversation est générale, la tâche de la soutenir et de la diriger devient alors très ardue.

Il y a des femmes croyant que l'amabilité consiste dans un flot intarissable de paroles, et, qu'à l'instar des orateurs politiques, plus elles parleront, plus elles seront amusantes.

Le grand art est, au contraire, de savoir faire parler les autres et d'écouter comme si l'on était intéressé par ce qui est raconté.

Ce n'est pas se condamner à un mutisme complet, loin de là ; une phrase habile, une observation judicieuse, placées à propos, donneront au discours tout l'entrain et l'impulsion nécessaires.

Il ne manque pas d'occasion, d'ailleurs, où il convient de soutenir toute seule le poids de la conversation, et, c'est alors qu'il faut déployer toutes les ressources d'un esprit cultivé.

Et pour cela, la femme doit avoir préalablement reçu une forte dose d'instruction.

Ce ne sont que les ignorantes qui affligent l'humanité de phrases frivoles et vides de sens.

Deux éléments surtout sont absolument essentiels à notre instruction : une entente complète de la littérature et l'étude de l'histoire.

Avec des connaissances suffisantes à cet égard, et du jugement pour les bien employer, toute femme peut aisément se tirer d'affaire.

Hélas ! il n'y a cependant pas de parties plus négligées dans l'enseignement des pensionnats : l'histoire, surtout, y est très superficiellement traitée, et, je ne saurais en donner la raison, car, enfin, s'il y a quelque chose d'agréable à apprendre et de facile à enseigner, c'est bien l'histoire.

Je vous dis que c'est une pitié que la méthode dont on se sert pour l'inculquer aux élèves : une accumulation de dates sèches et de noms, qui ne leur laissent absolument rien dans la tête.

Au sortir du couvent, cette étude ne se reprend pas aussi facilement que la littérature, car on va plus volontiers vers les œuvres purement littéraires ; auxquelles on s'attache de préférence.

L'étude de l'histoire proprement dite est plus ardue ; il faut s'y mettre d'une façon sérieuse, et, les tableaux chronologiques en mains, recommencer à reconstituer, dans sa mémoire, les dynasties et les républiques.

Bien peu ont cette persévérance, ce qui fait, qu'avec toute l'intelligence possible, beaucoup de femmes, qui parleront gentiment du dernier roman de Loti, ou de Daudet, sont d'une ignorance absolue en fait d'histoire.

Rien de ce qui doit ajouter au charme de la conversation ne doit être négligé. L'art de causer séduit encore plus que la beauté qui passe, et, dont on se lasse vite, quand elle n'est pas accompagnée des dons de l'intelligence.

Les auteurs nous parlent beaucoup des avantages physiques de madame Roland, de l'attraction qui se dégageait de sa personne, et qui ont puissamment contribué à l'influence qu'elle exerçait sur son entourage.

Cependant, il semble, en étudiant bien les mémoires de l'époque, que le principal charme de cette remarquable femme résidait, surtout, dans l'expression intelligente et animée que prêtait à sa figure tout l'éclat de sa spirituelle conversation.

M. de Montléon, qui n'est pas un critique sympathique, après avoir parlé de sa physionomie piquante et de son éloquence remarquable, ajoute : « En vérité, elle parlait bien, trop bien. »

La tradition veut même que madame Roland fut petite, chargée d'embonpoint, et ne montrât aucun goût dans sa toilette, mais l'intelligence que reflétaient ses traits, jointe à la douceur et à la sonorité de sa voix, exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une véritable fascination.

Elle-même, dans ses mémoires, semble attribuer tous ses mérites à la puissance de sa parole.

Dans un de ces écrits, où elle s'étend assez complaisamment sur de petits détails personnels, elle répète une remarque que Camille Desmoulins avait faite à son sujet :

— Je ne comprends pas, avait dit le célèbre Jacobin, comment une femme de son âge, et dépourvue de beauté, peut se faire autant d'admirateurs.

Et elle ajoute naïvement :

— Il ne m'a jamais entendu parler !

Lundi, 28 mai.

Par une jolie après-midi de la semaine dernière, toute claire et faite d'ensoleillement, nous avions décidé d'aller sauter les rapides de Lachine.

Ce serait notre première excursion de la saison, et, rien que l'idée d'apaiser cette fringale de plein air et de campagne qui nous dévorait depuis l'éclosion des feuilles, nous mettait au cœur une gaieté exubérante et folle.

Grand Dieu, si nous allions manquer le train !

Àla gare Bonaventure où les excursionnistes s'étaient donné rendez-vous, quelques traînards n'avaient pas encore fait leur apparition, et, l'heure avançait avec une rapidité désespérante.

Enfin, un à un, ils arrivent tous et, vite, on s'élance au dehors.

Le chef de l'expédition monte dans un wagon qui attend, en grondant le long de la plate-forme, et nous l'escaladons lestement derrière lui. Mais, fiez-vous à la sagesse des hommes, le train partait à destination de Portland ; nous dûmes donc préci-

pitamment rebrousser chemin et prendre place dans le convoi de Lachine, le seul, le véritable, juste, au moment où celui-ci, s'ébranlant lentement, lançait dans l'air des panaches de fumée grisâtre.

Ouf ! je respire enfin. J'avais eu une frayeur atroce et un sinistre pressentiment me hantait, depuis le matin, que nous manquerions notre coup.

Arrière donc, noirs présages, et amusons-nous franchement.

Je me colle le nez à la fenêtre pour ne rien perdre du spectacle qui doit passer sous mes yeux.

Que c'est donc beau, mon Dieu ! la verdure, les champs, les prés couverts d'herbe longue et soyeuse !

Parfois, nous rasons des collines boisées d'arbres dont le feuillage frémissant jette dans l'air la bonne odeur du printemps et du renouveau.

Tantôt, ce sont des vergers immenses tout couverts de fleurs, ressemblant dans le lointain à d'énormes bouquets de mariée.

Ça et là, sur l'herbe molle où elles s'enfoncent à mi-jambes, des vaches rousses et blanches nous regardent passer avec leur grand œil noir et plein de mélancolie…

Une ivresse bourdonnante s'échappe de toutes choses ; des longs roseaux qui croissent dans les étangs, comme des gracieuses fleurettes de fraisiers, toutes fraîches épanouies et dont la blancheur virginale attire plus particulièrement le regard parmi les autres éclosions sylvestres.

Et j'aurais voulu m'arrêter au milieu d'elles, leur dire comme je les aime, et ma joie de les revoir après ces longs mois de neige et de froidures, mais chaque minute augmentait mon éloignement, et bientôt le paysage, changeant entièrement, ne présenta plus aux yeux qu'une immense nappe d'eau transparente et tranquille où le soleil mirait ses derniers rayons.

L'impressionnante majesté des eaux se communique aux hommes et aux choses. Une douce paix envahit l'âme, et l'esprit, ballotté tout le long du jour sent un calme délicieux s'emparer de lui et le reposer.

Le bateau fend si légèrement les ondes que les gentilles Naïades n'en sont pas troublées dans leurs demeures humides, et continuent à tresser les algues vertes pour en parer leurs chevelures.

Une brise caressante comme un souffle effleure notre figure, nos cheveux, nos mains, et j'imagine qu'elle nous murmure mille mots d'affectueuse bienvenue.

Mais elle est indiscrète aussi, la jolie brise, et le couple non loin de moi semble l'avoir oublié.

N'accuse-t-on pas la belle de cruauté, et, n'est-il pas question de promesses et d'échange de billets doux.

Elle, un peu coquette, je crois, ne veut rien promettre, pour qu'on l'en supplie davantage probablement.

Mes compagnons de route et moi nous nous regardons en souriant et commençons à causer à voix haute pour ne pas troubler cette idylle qui se déroule sous nos yeux.

J'aurais voulu, cependant, donner un conseil à la brune mie, et lui dire de ne jamais jouer avec un cœur loyal et sincère, comme celui que je devinais dans l'œil franc et honnête de l'ardent amoureux…

Le bateau file toujours rapidement.

On passe Caughnawaga aux étroites et basses demeures ; les petits Iroquois, échelonnés sur la rive, agitant leurs bras nus, nous hèlent au passage avec des cris joyeux.

Ombres farouches des grands chefs, votre postérité a bien dégénéré.

Voyez les fils de vos fils saluant le passage des Visages Pâles, sans seulement jeter un œil d'envie sur leurs abondantes chevelures.

Mais voici le rapide fameux, et le bateau s'engage dans les eaux bouillonnantes qui se brisent sur les récifs.

En un clin d'œil, tout le monde est debout pour mieux saisir toute la grandeur du spectacle.

Tout en haut, sur la dunette, quatre hommes, impassibles et muets, les bras raidis sur la barre du gouvernail, dirigent la course du bateau à travers l'étroit chenal.

Songez donc ! un moment d'oubli, une distraction, un rien, peut faire sombrer la frêle embarcation et sa cargaison humaine.

Les vagues écumeuses nous entourent de tous les côtés ; elles bondissent furieuses se ruant contre nous, prises d'une rage folle, comme si elles voulaient nous broyer dans une étreinte suprême.

Le vaillant Sovereign ne bronche pas ; à peine, un léger tangage trahit les tourments qui l'obsèdent.

Et nous les regardons toujours les beaux flots indomptés, tout pleins d'admiration pour leur téméraire hardiesse.

Un petit arbre, secoué et tordu par la rafale, se dresse dans les eaux profondes. Il tient là comme par miracle, avec juste un peu de terre pour y planter ses racines. C'est la vie, la vie partout, même au milieu de la mort.

Combien d'années encore, le saule frôle se couvrira-t-il de sa feuillée verdoyante ? Combien d'années encore verra-t-il passer près de lui des voyageurs que le courant emporte si loin, si loin ?

Hélas ! qui peut répondre de la durée même d'un arbrisseau !

Déjà, il était derrière nous et l'on n'apercevait plus qu'un front courbé luttant contre les flots qui l'assiégeaient.

Nous voguions maintenant sur le fleuve tranquille ; pas une ride ne trouble cette surface, unie comme la voûte éthérée qu'elle reflète.

Saluons, en passant, l'Isle des Sœurs, superbe et luxuriante avec ses bois touffus, ses bosquets ombreux, où les blanches cornettes des religieuses vont promener des fronts pâlis par les méditations, et qui sait ! par quelques regrets peut-être.

Puis, la ville apparaît à demi noyée dans une brume argentée…

C'est l'heure blonde du soir, heure charmante et mystérieuse où les voix humaines se taisent et laissent chanter la nature.

Une croisière d'hirondelles passe au-dessus de nos têtes, fendant l'air d'un vol rapide. Elles se hâtent de regagner leur logis, blotti à l'ombre de quelque cheminée.

« Heureuse est la maison où l'hirondelle a mis son nid ! »

Le bateau aborde tout doucement le long des quais ; on met la passerelle, et, chacun avant de se séparer, regarde son voisin avec un dernier sourire.

Notre voyage ne compte plus dans nos plaisirs à venir ; il est déjà dans le domaine du passé.

Quoi ! si tôt fini !

Lundi, 18 juin.

La saison est arrivée où l'on promène, par les rues, les gentils bébés, dans leurs petites voitures capitonnées bleu, rouge, ou rose.

Je les rencontre tous les jours, par douzaines, les jolis chérubins, un peu pâlots, comme les enfants des villes, mais l'air si content d'être au dehors, et les yeux émerveillés de tous ces horizons nouveaux qui s'ouvrent tout à coup pour eux.

Les mères, qui confient la surveillance de ces créatures si frêles, si inconscientes du danger, sont-elles toujours sûres des mains auxquelles elles confient leur précieux dépôt ?

Je ne le crois pas, et je suis bien aise d'attirer l'attention des parents sur ce sujet.

Hier encore, en cheminant sur la rue Ste Catherine, je voyais venir devant moi, une voiture d'enfant, que conduisait une bonne

à mine évaporée.

Ce détail m'avait échappé d'abord, occupée que j'étais d'admirer le gracieux occupant de la voiture.

Le joli enfant, pensai-je, en regardant ce minuscule visage, qu'encadraient les neigeuses dentelles de son bonnet.

Des mèches de cheveux blonds frisottaient sur son front et formaient comme une lumineuse auréole à ce ravisant petit ange, mais ses paupières étaient appesanties par le sommeil, et sa jolie tête se mit à dode- liner, à droite et à gauche, à la recherche d'un point d'appui.

Je ne sais comment on pouvait s'empêcher de prendre dans ses bras et de couvrir de caresses ce mignon paquet de chair rose ; pourtant, ses grâces naïves n'avaient apparemment pas attendri le cœur de la mégère qui l'avait sous sa garde.

Elle saisit l'enfant par ses épaules, et se mit à le secouer si rudement, que c'est miracle que le pauvre bébé n'en fut pas disloqué, puis, elle replaça, d'une main tout aussi dure, sur la tête du petit, son chapeau blanc dérangé par les soubresauts de la voiture, le tout accompagné de froncements de sourcils et de paroles de gronderie.

Et pendant ce temps, la mère, à la maison, tranquille et heureuse, songeait avec délices au bien-être que retirait son enfant de cette promenade hygiénique !

On ne devrait pas confier de la sorte, indifféremment, à la première bonne venue, le sein de ces chers êtres, trop faibles pour se défendre eux-mêmes, et trop jeunes pour solliciter une meilleure protection.

Ah ! si ces petiots pouvaient parler, ils en raconteraient bien d'autres !

Combien de fois ne voit-on pas des mioches attendant dans leur voiture, le long des magasins, que celles qui les conduisent aient terminé leurs emplettes, exposés à être renversés par les passants ou maltraités par des hommes ivres.

D'autres fois, les bonnes poussent devant elles la voiture, sans plus s'occuper de son contenu que si elles promenaient des poupées de porcelaine.

Elles ne cherchent à leur épargner ni un heurt, ni une collision. Le soleil aveugle les enfants ou le vent les navre, sans qu'on fasse rien pour les en garantir, l'attention étant distraite ailleurs, soit par la vue des passants, soit par l'étalage mirobolant des vitrines.

La plupart du temps, les bébés sont mal installés sur les coussins, le moindre cahotement les rejette en avant ou trop en arrière, et ils gardent ces positions gênantes tout le temps que dure la promenade.

Les capotes des voitures ne sont, aussi, presque jamais disposées de manière à intercepter les rayons d'un soleil trop ardent, ou à défendre contre la violence du vent ; la majorité des bébés sont là, clignotants et fatigués par la lumière éclatante et la chaleur, ou transis et bleuis par la bise trop forte.

Je me demande encore pourquoi on choisit de préférence, pour ces promenades, les rues les plus fréquentées, quand la quantité de poussière, soulevée par le va-et-vient de la foule et

des voitures, est rien moins que salubre aux poumons délicats fonctionnant dans cette atmosphère dangereuse.

Ne vaudrait-il pas mieux aller dans quelque parc, ou dans quelque autre endroit à l'abri du tumulte, où l'air est libre et, partant, plus sain ?

Je crois que cet arrangement ne fera guère l'affaire des bonnes, mais les mères auront à choisir entre le bon plaisir de ces dernières et la santé de leurs mioches.

La saison de l'été est assez critique pour ceux-ci, sans que la besogne de la mort soit rendue plus aisée par un traitement de ce genre.

Il est pénible de constater le nombre d'enfants qui meurent, chaque été, à Montréal.

Aussi bien, dans quelque rue que vous alliez, tous les jours, vous voyez flotter aux portes, ici et là, les longs rubans blancs annonçant le départ pour le ciel de ces anges.

Et, parmi ceux que vous rencontrez sur votre chemin, pas un qui ait sur ses joues cette couleur fraîche et vermeille dont font montre les robustes enfants de la campagne.

Au contraire, c'est pitié de voir leur figure pâle, leurs yeux abattus et cette langueur maladive répandue sur leur visage amaigri.

Ah ! comme je leur souhaiterais à tous les grands espaces, les champs verts, voire même les mares d'eau pour y barboter tout à leur aise.

Quels hommes forts et vigoureux, quelles femmes robustes et bien développées peut-on faire de ces êtres chétifs et étiolés ?

Puisque tous les enfants ne peuvent recevoir les mêmes avantages, évitons au moins les maux dont on peut aisément les préserver.

Que les mères choisissent les endroits les plus sains pour y envoyer promener leurs nourrissons, et surtout, qu'elles y regardent à deux fois avant de les livrer à des mains inexpérimentées ou brutales.

Lundi, 25 juin.

Nous sommes encore aujourd'hui en pleines réjouissances, dans un triduum de fêtes, lesquelles, jetant leurs notes gaies dans tous les coins de la ville, font retentir les échos partout, où, dans notre province, s'agitent les érables aux feuilles dentelées.

La fête nationale devrait être la première entre toutes. Elle réchauffe dans les cœurs l'amour de la patrie et développe le patriotisme, un patriotisme noble, pur, désintéressé, qui inspire les actions les plus héroïques et enfante les plus sublimes dévouements.

Mais, Dieu me pardonne, je crois que je fais du lyrisme tout comme un orateur de circonstance. Pour une fois, en passant, on le tolérera bien.

« L'amour de la patrie conduit à la bonté des mœurs et la bonté des mœurs conduit à l'amour de la patrie, » a dit Montesquieu.

Les deux sont donc des conséquences naturelles l'une de l'autre, et, il y va de l'intérêt de la société entière de les accroître

par tous les moyens possibles.

Un auteur célèbre recommande aux mères de familles, dans un traité sur l'éducation des femmes, de développer comme une autre religion, dans l'esprit des petits enfants, cet amour de la patrie, ce sentiment de patriotisme éclairé, destiné à produire tant de bien sur un peuple.

Et, pour que ce sentiment ne reste pas endormi, il convient de l'agiter de temps à autre par des démonstrations publiques comme celles-ci.

Les feux de la St Jean ont été, cette année, un des principaux traits du programme de nos fêtes.

Chère, belle et vieille coutume, qui nous vient de France, et que je vois ressusciter avec un plaisir indicible ; gardons-la maintenant, fidèle, pour la transmettre à ceux qui viendront après nous.

Tant de touchantes et naïves traditions qui s'en vont, hélas ! chassées par l'indifférence et l'égoïsme des siècles nouveaux ! Et, qu'est-ce que ce raffinement de civilisation nous offre de meilleur pour les remplacer ?

En regardant, ce matin, défiler la procession, il m'est venu à l'esprit une anecdote, que m'a racontée, à ce sujet, un de nos hommes politiques, occupant, il n'y a pas longtemps encore, un poste important dans les affaires du pays.

Le récit est inédit, je crois ; je me permettrai de le reproduire ici, tout en regrettant de ne pouvoir le répéter avec le charme du spirituel narrateur.

Il y a une quarantaine d'années donc, vivait dans une campagne aux environs de Montréal, un petit garçon, fils de braves cultivateurs, à qui l'on avait promis d'aller à la ville assister à la fête de la St Jean Baptiste.

— Si tu es sage, avait ajouté le père.

Le fut-il ? il est permis d'en douter, mais chacun sait ce que vaut cette condition auprès de l'indulgence naturelle des parents, et, sage ou non, le voyage n'en fut pas moins décidé.

Avec quelle ardeur l'enfant ne désirait-il pas la venue de ce jour, où il allait, enfin, voir de près ces fêtes grandioses dont il avait ouï les splendeurs, et qui semblaient, à sa jeune imagination, aussi étonnantes que les merveilleuses descriptions des pays enchantés.

La veille de son départ, le sommeil ne put visiter sa paupière, et, l'aurore du vingt-quatre juin avait à peine illuminé l'horizon de ses tendres reflets, qu'il était debout, prêt à partir, avec les bons voisins aux soins desquels il était confié.

Jamais il n'avait paru plus fier dans ses habits de droguet, et, avec quelle crânerie il portait sur sa tête le petit chapeau de castor qu'il n'avait permission de mettre qu'aux grandes solennités.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre le ravissement extatique de l'enfant, en ce jour mémorable qui fut le premier jalon de sa carrière.

Les grandes rues bordées d'arbres, les banderoles aux mille couleurs, les drapeaux flottant joyeusement dans les airs, les inscriptions appropriées, les bouquets de verdure et de fleurs le carillon des cloches, toutes ces choses, et bien plus encore, les che-

vaux caparaçonnés, les chars allégoriques et les fanfares éclatantes, le fascinèrent complètement.

Oh ! comme l'on fêtait bien, jadis, la grande fête nationale !

Puis, quand vint le petit Saint-Jean-Baptiste, frais et rose, dans sa perruque blonde et tenant dans sa main le bout d'un ruban qui retenait l'agneau symbolique, son admiration ne connut plus de bornes.

C'était alors la coutume, — beaucoup de gens s'en rappelleront encore, — de conduire à pied l'enfant et le petit agneau, et pour empêcher la bête de s'écarter du rôle qui lui était assigné ; quelqu'un, devant elle marchant à reculons, offrait à sa convoitise une hottée de trèfle frais, qui, en l'attirant toujours, la forçait sans cesse d'avancer.

Ce détail intéressa d'autant plus le héros dont je raconte l'histoire, qu'il reconnut, dans le personnage au trèfle fleuri, une ancienne connaissance de son village.

Une telle rencontre et dans une circonstance aussi solennelle ne manqua pas de l'impressionner particulièrement, et, le soir, quand les derniers feux d'artifice eurent jeté dans le ciel leur éclat fulgurant, et qu'il eut repris le chemin de son village, il y songeait encore, tout en prêtant l'oreille aux commentaires de ses compagnons de voyage.

— Crois-tu, hein ! disait le plus vieux, il est vrai que la Catherine est une brave et honnête femme, qu'elle est bonne couturière de son métier, mais jamais on aurait pu s'imaginer qu'un jour viendrait où son garçon donnerait à manger au petit mouton dans la procession de la Saint-Jean-Baptiste.

— Quel honneur ! quel honneur ! répétait l'autre, abasourdi de l'événement.

Une ambition extraordinaire germa tout à coup dans l'esprit de l'enfant.

— Oui, se dit-il en lui-même, un jour viendra où je donnerai à manger, moi aussi, au petit mouton de la St Jean-Baptiste.

Les années s'écoulèrent et d'autres ambitions, plus légitimes d'ailleurs, vinrent remplacer celle-là.

Un jour arriva où il atteignit une des plus hautes dignités auxquelles un homme politique puisse rêver dans sa vie.

Quand le vote populaire l'eut élevé au poste d'honneur, quand la voix puissante du peuple l'eut élu pour un de ses chefs, un de ses premiers devoirs fut alors d'aller passer auprès de son vieux père, dans l'humble village qui l'avait vu naître, entouré des modestes compagnons de son enfance, les premières belles heures de son triomphe.

Et découvrant, parmi la foule accourue autour de lui pour l'acclamer et le féliciter, le bon voisin, — tout blanchi et courbé aujourd'hui — qui l'avait conduit pour la première fois à la fête nationale, il lui dit en lui tendant la main :

— Eh ! bien, père, tous ces honneurs sont bien beaux sans doute, mais je n'ai pas encore donné du trèfle au petit mouton de la St Jean-Baptiste.

— Ne te décourage pas, mon fiston, répondit le vieux, d'un ton d'affectueuse sympathie, en lui serrant la main à la lui broyer, ça viendra, ça viendra…

Lundi, 2 juillet.

En venant reprendre mon travail ordinaire, un de ces jours passés, j'ai trouvé sur mon pupitre… un éventail.

Il était adressé à mon nom ; Françoise, rien de plus.

J'ignore quelle main me l'a destiné, et comment il m'est parvenu ; je ne veux pas même le savoir, mais j'ai dit un gros merci, tout bas, à l'âme sympathique et bonne qui me l'a fait parvenir.

Elle se sera dit, probablement, cette âme charitable : Oh ! la pauvre chroniqueuse qui nous écrit toujours, malgré cette insupportable chaleur et ce vent de feu passant sur la grande ville ! envoyons-lui de quoi la ranimer un peu, et rafraîchir son front brûlant…

Aussi je l'aime bien mon éventail, à tel point, que je suis jalouse, quand un autre que moi le prend dans sa main.

Ce qui me le rend cher, ce n'est point son éclat, car, il est modeste, mais j'aime la gracieuse et délicate attention qui m'en a rendu possesseur.

Et, je m'en sers très souvent, presque à chaque heure du jour. Il adoucit ma tâche, et jamais encore compagnon ne fut plus dévoué, ni plus serviable.

Que je le quitte ou que je le reprenne, son souffle est toujours doux, frais comme le caressant zéphir qui passe sur les plaines.

Il m'y fait rêver. Et, les yeux fermés, pendant que doucement je l'agite, je revois la campagne jolie, les marguerites, les boutons d'or, les rosiers sauvages qui fleurissent dans les blés.

Les grands rosiers ! ce sont eux qui m'attirent, surtout, et que je vois dans mon esprit, aussi distinctement que si je courais encore dans les petits sentiers qui m'y conduisaient jadis…

Près d'eux, croissent encore les fleurettes blanches et roses, aux senteurs de musc, que nous dédaignions autrefois.

Elles étaient, voyez-vous, trop près des roses abondantes et superbes, dont l'éclat, la beauté, éclipsaient tout dans leur voisinage.

Aujourd'hui, toutes deux, et la rose altière et l'humble fleur de musc, inséparables désormais, je les enveloppe dans la même pensée, dans un même et constant souvenir…

Àforce de songer à toutes ces choses, elles paraissent si près de nous qu'on n'aurait qu'à étendre la main pour les saisir.

Il est des heures où ces tableaux frappent l'imagination si fortement, qu'on croit revivre — pendant quelques instants, du moins, — ces jours tranquilles et heureux, où on n'a d'autres blessures que celles causées par les aiguillons des roses que l'on cueille…

Je n'aurai garde, en ouvrant les yeux trop tôt, de rompre le charme berceur de ces impressions.

J'aime mieux continuer mon rêve, lui laisser toute latitude, tandis que le mouvement machinal que ma main imprime à l'éventail contribue à la durée de l'illusion.

Maintenant c'est la brise du fleuve qu'il m'apporte, le souffle fort et vivifiant de la mer, tout chargé d'âcres senteurs. Je les aspire avec délices, et je prête l'oreille pour entendre les légers cla-

potements des vagues, venant lentement mourir sur les galets de la rive.

C'est un bruit monotone, trouvez-vous ? C'est que vous n'y êtes pas habitué, et, que vous n'avez pas appris à comprendre ce que le flot babillard sait dire à la plage amoureuse.

Il y a, dans cette uniformité même, mille sons divers que seuls saisissent ceux qui ont grandi au bruit de sa musique cadencée.

Elle est calme et sereine aujourd'hui, la belle mer, mais comme elle sait être cruelle et terrible à ses heures de colère, et comme elle dévore, implacable, les imprudents qui osent l'affronter.

J'en ai vu partir, qui se sont confiés à elle, alors que le ciel était calme et souriant au-dessus de leurs têtes.

Ils étaient jeunes et beaux, trop beaux peut-être, car, jalouse, elle les a saisis, soudain, dans une effroyable étreinte et n'a plus voulu les rendre…

Chassons loin de nous ces sombres et tristes pensées.

J'aime mieux la voir telle qu'elle doit être aujourd'hui, pure et belle, sommeillant sous les chauds rayons, du soleil d'été.

Non loin de ses bords, de petites îles étalent au sein des eaux leur luxuriante verdure.

On serait bien là, loin de tout bruit humain, seul avec soi-même, perdu dans l'immensité qui vous environne.

Quel bon coin de repos pour oublier les ennuyeux, les sots, les mesquineries de la vie, et jusqu'au souci de vivre.

Ce simple projet délasse mon esprit, et la possibilité d'une pareille école buissonnière me met dans l'âme un sentiment de bien-être inénarrable.

Qui eût pu croire, quand je les contemplais autrefois si librement, les gentils îlots, qu'ils m'auraient donné un jour cette poussée de misanthropie ?

J'ai assez voyagé par les champs, par les grèves ; je grimpe le petit promontoire à gauche, qui domine les prés, le fleuve, et c'est aux pieds des sombres sapins, m'offrant leur ombre protectrice, que je reprends le cours de ma rêverie.

L'endroit est enchanteur et prête aux confidences ; il en a déjà entendu, sans doute, mais on n'a pas d'indiscrétion à redouter ; l'écho même n'y redit jamais rien, et les grands arbres gardent fidèlement leurs secrets.

Peut-être se les chuchotent-ils aux jours d'automne, alors que seuls, dans la nature dépouillée, ils gardent leur épaisse parure et que le vent leur prête des voix si étranges !

Qui peut les accuser pourtant ? quelqu'un a-t-il jusqu'ici compris leur langage ?

Que de bonnes heures passées sous leurs rameaux touffus, dans le parfum pénétrant de leur bois résineux ! et leur écorce rugueuse a grandi, avec les hiéroglyphes taillés en pleine sève…

Sont-ce les seuls souvenirs, chers vieux amis, que vous gardez des générations qui passent devant vous ?

Mon pèlerinage s'arrête ici. Dans cette retraite, odorante et voilée, reposons-nous un instant, mon éventail et moi…

Lundi, 6 juillet.

Mon cœur m'appelle loin d'ici,
Bien loin, bien loin…

Depuis des jours déjà, ce fragment d'une sérénade de Schubert me bourdonne dans la tête, me revient sur les lèvres, me hante constamment.

En vain je veux l'oublier, un attrait irrésistible m'y ramène, et je ne saurais lutter plus longtemps.

Il faut partir. Partir ? non, ce n'est pas un départ, c'est une arrivée joyeuse là-bas, là-bas, au pays du grand fleuve et des vastes désirs.

Ce que cette perspective me réjouit par avance, jamais je ne pourrais assez le dire.

Àtout instant, dans mon imagination, je refais le voyage avec un plaisir dont le renouvellement, au lieu de la diminuer, en augmente l'intensité.

Je ferme les yeux, et je vois les quais à l'heure où le spacieux et confortable bateau de la Compagnie du Richelieu n'attend plus que le signal de son capitaine, pour transportera cargaison humaine en d'autres ports.

J'entends le bruit de la foule, les voitures, le brouhaha, le va-et-vient, les demandes sans réponses de cette heure d'excitation.

Puis on met le pied sur la passerelle, on monte les escaliers aux marches recouvertes de cuivre luisant, on traverse les grands salons où les tables sont surchargées de curiosités indiennes, les fauteuils couverts de manteaux et de sacs de voyage, les bébés

couchés sur les divans, pour se diriger sur le pont, respirer librement et jouir de la douceur du voyage.

Bientôt la ville aux grandes tours, aux lourds monuments, la ville de pierre, de bitume poussiéreux fuit derrière nous. Adieu ! Ta chaleur sénégalienne a assoiffé nos âmes de fraîcheur et de verdure ; nous reviendrons quand ton souffle sera moins brûlant et ton ciel moins enflammé.

Voilà que déjà la brise du fleuve caresse nos fronts, et en efface tous les soucis accumulés de l'année, pour ne laisser qu'une sensation ineffable de bien-être, de calme, de repos, de béatitude parfaite.

C'est un délicieux instant.

Autour de vous, chacun se pénètre de la solennité du moment et cause à voix basse, ou songe, en regardant la transparence de l'eau.

Le paysage des deux côtés de la rive est éblouissant de fraîcheur et de grâce ; on ne se lasse pas d'admirer un spectacle aussi variable à tout instant.

Tantôt, ce sont des villas, à demi cachées derrière un rideau de lierres grimpants ; tantôt, ce sont des bosquets où déjà règnent les ombres profondes du soir.

Ici, ce sont des champs, là-bas d'humbles maisonnettes, et sur le pas des portes gambadent des bambins aux yeux vifs, à la mine fleurie.

Les antiques moulins, échelonnés le long du fleuve, étendent vers le ciel leurs grands bras blancs, comme pour protester

contre l'envahissement d'une civilisation qui les relègue trop loin en arrière.

Puis, lentement, descendent les voiles brumeux de la nuit, et avec eux des voix mystérieuses montent du fond des eaux et soufflent à l'âme je ne sais quoi de suave et de mélancolisant…

Les phares s'allument de chaque côté de la rive et percent l'obscurité profonde : tel un rayon d'espoir, luisant aux yeux du malheureux désespéré.

On entrevoit vaguement, ça et là le haut clocher d'une église de campagne, simple et rustique comme son pittoresque village.

La petite lampe du sanctuaire, brillant à travers les étroits vitraux, rappelle à ceux qui descendent le courant de la vie, que les mondes ont passé et passeront, comme nous, mais que Dieu seul est immuable.

Je me rappelle l'émotion profonde que je ressentis, une nuit où, descendant le fleuve, je vis briller la lampe du sanctuaire de l'église de Saint-Sulpice : souvenirs de première communion, souvenirs des jours de l'enfance, des naïves croyances, de cette foi vive et forte dont rien encore n'a terni l'éclat, sa lumière m'a ramené tout cela…

Au-dessus de nos têtes sont allumés les flambeaux des deux, les mignonnes étoiles, qui nous sourient finement et avec des yeux si bons que nous nous sentons meilleurs rien qu'à les regarder.

Leconte de Lisle les a chantées, quelques jours à peine avant d'aller les contempler de plus près :

Les yeux d'or de la nuit, dans la mer qui les berce,
Luisent comme en un ciel lentement onduleux ;
Le tranquille soupir exhalé des flots bleus
Se mêle à l'air muet et tiède, et s'y disperse…

Pour couronner la splendeur de cette nuit d'été, la lune, à l'horizon, va promener son disque dont la beauté inspire tant de poètes.

Je vais donc enfin la contempler à mon aise, la reine des astres, elle dont le faux éclat des feux incandescents a si longtemps empêché sa clarté de parvenir jusqu'à moi.

Non, rien ne saurait égaler son rayonnement incomparable, les reflets pâles et doux de sa lumière, et le charme infini qu'elle répand sur tout ce qu'elle effleure.

Le flot va scintiller sous sa caresse, se couvrir de paillettes étincelantes, et dans le long sillage tracé par le vaisseau, l'œil s'éblouira des traînées lumineuses que la lune y jettera.

Oh ! le bon moment, l'heure mille fois souhaitée, que l'esprit détendu goûte et savoure à loisir.

Une douce rêverie s'empare de votre être ; le passé revient avec son cortège de souvenirs, — pauvres ombres, hélas ! tant négligées dans le surmenage de la vie des villes.

Une à une, elles s'arrêtent longuement devant nous, on les revoit toutes…, quelques-unes avec un redoublement de tendresse, d'autres avec un pardon plus entier, sans aucune amertume, car on se sent trop de mansuétude au cœur pour haïr, trop d'infini pour s'arrêter aux petitesses.

Le passé ne nous est cher que par les êtres aimés qui l'ont traversé ; on jouit du présent sans préoccupation pour l'avenir.

Le corps, comme l'âme, bénéficie de ce recueillement bienfaisant, et l'organisme tout entier éprouve une sensation de fraîcheur et de repos, qui retrempe du coup ses forces alanguies.

C'est le doux rien-faire après les rudes travaux, la halte au milieu du chemin ardu. On dépose son bâton de pèlerin et, regardant autour de soi, on puise un courage nouveau avant de continuer sa course.

Combien durera-t-elle encore ? combien de tournants faudra-t-il franchir avant d'arriver au but ?

Nul n'en sait rien. Les plus beaux jours sont-ils toujours les plus longs ?

Par les fenêtres ouvertes des salons, brillamment illuminés, parviennent à nos oreilles les sons mélodieux d'un délicieux orchestre.

Ces ravissantes symphonies nous remuent étrangement au milieu du silence de la nuit…

La valse gracieuse a des rythmes plus enivrants, la gaie ritournelle, des accents plus voilés, mais l'une et l'autre s'harmonisent avec les décors de la voûte céleste, et augmentent la majesté de la scène qui se joue au-dessus de nos têtes.

La musique sur l'eau ! c'est ce qui doit le mieux rapprocher des concerts du ciel…

Et, pendant ce temps, le bateau descend le beau fleuve, plein de magnétiques effluves, les étoiles gardent leur sourire, la lune

sereine et calme parle à l'âme son mystérieux langage…

Un soir à bord, c'est tout un poème !

Lundi, 10 septembre.

Imaginez-vous, pour passer vos vacances, — les plus douces qui soient au monde, — une maison retirée des foules trop bruyantes, bâtie en un endroit charmant, et si pittoresque que l'imagination la plus féconde n'en saurait inventer de pareil.

Là, dans cette thébaïde ravissante, plus d'efforts, plus de travail, rien qu'un repos parfait pour l'esprit, qu'un calme profond dans le cœur, et le délicieux plaisir de se sentir vivre entourée des attentions délicates d'une chaude amitié.

On dirait un beau rêve, une chimère irréalisable ; et pourtant ce rêve, je l'ai vécu, et la réalité a accomplit, tout ce que pouvait inventer la fiction.

Mes jours, toujours beaux, — soit que le soleil brille pur et clair dans la voûte azurée, soit qu'une pluie torrentielle tombe à travers la grisaille du ciel, — se sont écoulés fugitifs et rapides comme le songe d'une belle nuit d'été.

Avec quelle hâte, le matin, j'entr'ouvrais ma fenêtre pour y laisser entrer l'air frais du dehors. Avec quels délices mes yeux charmés contemplaient alors ces merveilles de la nature, ces paysages étonnants de sublimité et de hardiesse, étalés devant moi.

Pourtant, ils me sont tous familiers. Chaque pic qui monte dans la nue, chaque repli des vallées profondes, chaque méandre de la rivière, roulant ses eaux trans- parentes au pied du côteau, me sont connus depuis longtemps.

Mais il y a tant de joie à revoir les lieux qu'on aime, tant d'émotion douce à saluer ces témoins des anciens jours et à leur dire :

— C'est moi, m'avez-vous oubliée ?

Chaque année, ils nous voient reparaître avec un bagage nouveau d'inconstances et d'infidélités, le front plus pâle, les lèvres moins souriantes, tandis qu'eux toujours immuables, disent à leur tour :

— Ce n'est pas nous qui avons changé… Pourquoi nous avoir quittés ?

D'ordinaire, ces matins étaient si tranquilles et si calmes, à peine troublés par le cri des moissonneurs, qui montait affaibli jusqu'à moi. Dans le lointain, s'ébranlaient de lourdes charrettes, chargées de foin, disparaissant derrière les nombreux monticules pour rentrer je ne sais où, et tout au bas de l'avenue, bourdonnaient des mouches besogneuses et des grillons sous l'herbe.

Puis, comme chacun ne voulait rien perdre de ce spectacle, on courait s'installer sur la véranda, où les héliotropes et les résédas nous enivraient de leurs parfums.

Voyez-vous cela d'ici ?

Une longue et spacieuse maison, dont la toiture prolongée s'appuie sur une rangée de piliers ; un tertre de gazon, planté de saules énormes ; un jeu de croquet, bordé de géraniums éclatants ; plus loin, des plates-bandes où croissent des fleurs à profusion, groupées avec un art exquis.

Puis, brusquement, une pente rapide se fait, et tout au bas de la prairie coulent, au pied d'une falaise escarpée, des eaux emportées par un courant très fort.

Je crois vous avoir déjà parlé de toutes ces choses. N'importe ! Je voudrais vous forcer, en les admirant encore, à vous y attacher comme moi.

Une avenue superbe monte jusqu'à l'habitation. Ah ! cette avenue, comme je l'aimais, avec son demi-jour, mystérieux, ses petits bancs sous les arbres, témoins discrets de mainte confidence.

L'épaisse ramure, se rejoignant à la cime, forme comme un dôme vert et la brise, en se jouant dans la branchure des arbres, trouble à peine la « belle esthétique de leurs enlacements. »

Le hamac, suspendu aux saules, a bien souvent favorisé nos douces rêveries. Le feuillage frémissant modulait une plaintive berceuse, qui charmait étrangement durant ces heures de repos.

On se sentait si bien, si paisiblement heureux qu'il semblait que l'ambition la plus effrénée n'eût jamais rien désiré au monde que ce moment de félicité, loin des foules et des grandeurs de la terre.

Comme on se sent meilleur au contact de la grande nature ! Comme on se sent redevenir plus simple et surtout plus croyant ! Toute chose porte le cachet non altéré de son puissant Créateur, et la magnificence de son œuvre éclate à chaque instant. Son immensité nous pénètre, et sa présence, que l'on respire jusque dans l'air qui nous entoure, excite en nos cœurs une reconnaissance plus vive pour ces beautés incomparables qu'il a créées pour nous.

Quand se faisait sentir une brise trop froide, ou que la pluie, venant fouetter les vitres, ne nous permettait plus de rester au dehors, avec quelle jouissance nous nous rassemblions dans le salon de verdure, où le lierre s'accrochait partout : aux dentelles des rideaux, autour des tableaux, le long des murs et jusqu'au plafond. Les jardinières, remplies de fleurs et surtout de roses, nous grisaient de leurs subtils arômes.

Là, nous discourions gaiement, avec ce sentiment de bien-être, que l'on éprouve à se sentir chaudement à l'abri, tandis que la tempête fait ployer les arbres et hurle au dehors d'une façon sinistre.

Les bonnes veillées autour de la lampe, et les charmantes lectures, faites à voix haute et tellement entraînantes que nous en oubliions l'heure !...

On versait un pleur sur le héros malheureux, on censurait la belle trop inconstante, et une sainte indignation s'emparait de nos âmes au récit des embûches dressées à la vertu !

Àcertains jours de la semaine, la maison s'emplissait de bruit et de joyeux éclats de rire.

C'était un brou-haha intraduisible ; on goûtait en plein air, dans le jeu de croquet, on chassait les boules à grands coups de maillets, et chaque visiteur repartait avec des brassées de fleurs, arrachées aux arbustes qui ne paraissaient pas plus dégarnis, malgré la razzia.

Le dimanche, nous allions à la grand'messe. Savez-vous bien ce que sont les offices divins dans une petite église de campagne ?

Moi, j'aime ces petits sanctuaires aux ors ternis, ces chantres dont la voix traînante et monotone accentue la triste mélopée des répons ; j'aime le bruit des mouches à corsage vert, bourdonnant au-dessus de nos têtes, et l'âcre senteur de l'encens que prodigue le thuriféraire.

Le curé du village montait en chaire, et s'asseyant d'abord confortablement, il convoquait des assemblées de francs-tenanciers et faisait le dénombrement par le nombre de feux qu'il comptait dans sa paroisse. Ces archaïsmes me remplissaient d'aise.

Un dimanche, pendant qu'il était en frais de persuader ses ouailles d'assister aux vêpres en plus grand nombre, une bonne partie de l'auditoire, peu convaincue sans doute, se laissa tout doucement aller aux douceurs du sommeil. Le bon curé, frappant de sa grosse main le rebord de la chaire, s'écria :

— Allons, qu'on se réveille ! Croyez-vous que l'on vienne ici pour dormir pendant que je prêche ?

Les coupables, honteux, se frottèrent les yeux et prirent des positions moins penchées.

Un enfant de chœur, trop brusquement éveillé, crut peut-être à la trompette retentissante, et tomba avec un bruit formidable en bas de son banc, qu'il entraîna avec lui dans sa chute.

Je me représentai pareille apostrophe et pareille scène dans la solennelle et majestueuse église de Notre Dame à Montréal, et cette idée me donna des distractions tout le temps du Credo.

Voilà que déjà ce beau temps appartient au domaine du passé. C'est fini de l'été de dix-huit cent quatre vingt quatorze. Dans

cette retraite agréable, cadre charmant pour plus d'une idylle, il n'a duré pour moi qu'un mois à peine, mais

J'en connais cependant de plus longue durée,
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

Lundi, 17 septembre.

Si vous voulez des paysages extraordinaires, des points de vue émouvants, des effets naturels qui dépassent tout ce que l'imagination peut inventer, allez à la Malbaie.

La côte nord, en général, a ce privilège particulier de ne ressembler en rien au reste de la création.

Je ne sais quels épouvantables cataclysmes, quelles effrayantes convulsions ont agité ce coin de terre, mais partout on retrouve les traces du travail terrible qui s'est opéré au temps où les mondes subissaient leur formation.

On dirait que le feu et l'eau se sont longtemps dis- puté cette possession, et s'il est, vrai que des volcans grondent parfois dans leurs prisons souterraines, on retrouve encore, — à la Malbaie notamment, où j'ai constaté le fait, — des coquillages et des restes de végétation sous-marine sur les montagnes très élevées et situées loin de la mer.

Les touristes ne se lassent jamais de l'originalité de ces horizons, et la Malbaie doit sa popularité constante, comme station balnéaire, plutôt à la bizarrerie de ses sites qu'à la vertu de ses eaux.

Aussi voit-on passer, par ses chemins tortueux, des troupes de fervents qui ne se lassent pas d'aller revoir les lieux qu'une na-

ture capricieuse a marqués d'un sceau de beauté si étrange.

D'abord, ce sont les chutes qui attirent plus particulièrement l'attention.

Vous pouvez bien penser que le moindre filet d'eau, s'échappant de ces monts entassés les uns sur les autres, ne peut manquer de former de superbes cascades.

Les plus belles sont les chutes Fraser, vraiment imposantes de grandeur et de majesté.

Leurs eaux coulent sur des lits de rochers superposés à des hauteurs considérables, et retombent avec un terrible fracas jusqu'au fond de l'abîme.

Là, elles tourbillonnent, écumeuses et bouillonnantes, formant un brouillard transparent et humide qui plane sans cesse au-dessus d'elles.

Les bords très escarpés de cette chute sont boisés de pins énormes, à travers desquels serpente un petit sentier qui mène jusqu'au bas.

N'y descend pas qui veut : un faux pas, une lueur de vertige, et vous iriez broyer vos chairs sur ces pointes de rochers dont le précipice est hérissé. Mais aussi, quand on a surmonté les difficultés de la descente, comme on jouit du spectacle, si plein de sauvage splendeur !

En haut des chutes, tout près d'elles, dans une clairière pratiquée parmi les arbres, on a construit des tables rustiques, abritées par de modestes toitures en planches, où les citadins en rupture de ban vont « manger le pain bénit de la gaieté. »

C’est un endroit de pique-nique par excellence, mais qui a pourtant une concurrence assez redoutable dans les chutes Desbiens.

Oh ! toutes petites, celles-ci, mais si gentilles à regarder, si pétillantes dans leurs murmures, qu’on dirait les éclats de rire des nymphes se baignant dans la limpidité de leurs eaux.

C’est un délicieux petit paysage, qui n’a rien d’imposant, rien de majestueux, et qui ravit comme une pastorale.

Les bergers des temps antiques s’y croiraient en Arcadie, et y conduiraient avec empressement les jolies bergères aux houlettes enrubannées.

Là encore sont des bancs, des tables, de frais abris et, partout où il y a de la place pour un coup de canif, sont taillés des initiales, des dates, des noms entrelacés.

Hélas ! de combien d’amitiés il ne reste que ces hiéroglyphes, qui seuls en gardent le souvenir !

Quand je songe que ces bois inanimés sont moins oublieux que nous, je me sens au cœur une grande pitié pour notre pauvre nature.

⁂

Tous ceux qui viennent à la Malbaie n’en sauraient partir avant d’aller visiter les Trous.

Le nom est peu poétique et, s’il répond à la topographie, il ne donne guère l’idée de la grandeur et de la beauté du site.

Nulle part n’ai-je vu des effets décoratifs aussi imposants.

De hautes montagnes forment une enceinte circulaire à la plus délicieuse vallée qui soit au monde.

Àvoir ces épaisses murailles verdoyantes, cette vallée fertile, on se croirait en pleine Forêt-Noire, avec les mêmes décors dont on lit la description dans les contes du chanoine Schmidt.

C'est merveille de constater comme l'intelligence humaine a pu se frayer un chemin dans ces endroits qui semblent inaccessibles.

Après avoir descendu le long des flancs des montagnes, traversé la riante vallée que se partagent un ou deux bons fermiers, puis remonté le versant opposé, on arrive, après une marche de quelques arpents, à la reproduction à peu près exacte du paysage que nous venons de laisser.

Avec cette différence, cependant, qu'au fond de ce vaste entonnoir, à travers un épais bouquet d'arbres, une petite rivière coule en formant sept cascades qui font rêver tout éveillé.

Dans ce bois charmant se croisent de petits chemins « étroits pour un, larges pour deux, » où défilent, pendant les beaux jours d'été, les couples d'amoureux, murmurant les éternels refrains de la jeunesse et de l'amour.

Que peut-on concevoir de plus enchanteur que ce petit coin de terre, plein de verdure et d'ombre, qu'égaient le gazouillis des oiseaux au bord de leurs nids, le murmure des eaux chuchotant de si gentilles choses, et le bonheur qui s'y promène, pur et radieux comme un ciel sans nuage ?

Il n'est pas étonnant, — me disait une mienne amie, un peu philosophe à ses heures, — que la campagne fasse éclore tant

d'amourettes. Tout, en des lieux comme ceux-ci, suggère et inspire l'amour. Il y a comme de la tendresse épandue dans l'air, et chacun se laisse griser par ces subtils arômes. Mais enlevez à la scène ces décors, transportez les personnages au milieu des villes, et remarquez comme il y en a peu qui restent fidèles à ces manifestations du cœur quand la mystérieuse influence de ces alentours ne se fait plus sentir…

⁂

— Vous aimez les grands bois, me dit un jour ma bonne amie, je vous y mènerai demain, de bon matin.

Et elle tint parole.

Pendant plus de trois quarts d'heure, nous avons monté en pleins champs, jusqu'à ce que nous soyons arrivées au point culminant de la montée, lequel, vu d'en bas, semblait toucher le ciel.

Là, nous avons tourné subitement à droite et, sans crier gare, nous nous sommes trouvées engagées dans une forêt, une vraie forêt, où le feuillage est si touffu que la lumière s'y enténèbre avant de le traverser.

— Nous voici dans les domaines de Monseigneur, dit d'une voix respectueuse Trefflé, notre automédon.

— Quel monseigneur ? demandai-je, étonnée et ne rêvant plus que crosse et tête mitrée.

— Monseigneur Reeves, répondit laconiquement Trefflé.

J'eus un soupir de soulagement, car le seigneur Reeves, ou monsieur Jack, comme il est familièrement appelé, est un aimable châtelain, qui n'a rien de particulièrement austère, et si je vous parlais de son manoir et de ses jolies dépendances, cela vous convaincrait davantage que ses goûts sont loin d'être inclinés vers la haire et le cilice.

Cette forêt donc, longue de plusieurs milles, et de profondeur très grande, ne laissait passer à travers ses bois que la largeur de notre calèche.

Les branches des arbres se rejoignaient au-dessus de nous en d'épais réseaux ; quelques-unes même nous effleuraient au passage comme une caresse.

L'écorce blanche et lisse des bouleaux tranchait sur la rugueuse et sombre enveloppe des pins altiers : et sur le tapis de mousse, recouvrant leurs troncs, s'épanouissaient les riantes frondaisons sauvages.

Rien ne troublait cette profonde solitude, si ce n'est, de temps en temps, le bruissement d'ailes d'un oiseau effrayé qui s'enfuyait à notre passage.

Nous-mêmes, nous demeurions silencieux, nous sentant envahis d'un mystique recueillement, comme en un sanctuaire…

⁂

Ces évocations estivales prêtent un charme suprême aux beaux jours qui s'en vont. Elles réchauffent le cœur d'un tendre rayon, de même qu'au coucher du soleil on voit encore ses derniers feux illuminer le firmament, longtemps après que l'astre a disparu à nos yeux…

Lundi, 1 octobre.

L'histoire, — « cette leçon des peuples » nous offre parfois des scènes inoubliables, dont le récit émouvant excite en nous l'admiration la plus vive et rempli l'âme d'une tristesse profonde.

Je voudrais voir inscrit — dans ces pages destinées à la postérité — le touchant exemple d'oubli et de pardon des injures, dont nous avons tous été les témoins, il y a quelques jours à peine, et dont je n'ai pu lire les détails tans qu'une larme vînt mouiller le bord de ma paupière.

Oui, deux hommes, qui viennent ainsi sceller dans les bras l'un de l'autre pareille réconciliation, sont à la vérité deux grands hommes.

Je n'en voudrais que cette preuve, pour juger de la noblesse de leurs sentiments et de leur grandeur d'âme.

Après les luttes violentes d'un passé orageux, après les coups mortels portés par ces deux athlètes de notre arène politique, qu'il est magnanime pour celui qui est resté debout de dire :

— Le plus injuste des deux n'a pas été toi…

Et qu'il est sublime pour le malheureux vaincu d'ouvrir les bras et de répondre :

— Frère, embrassons-nous…

« Et les deux chefs rivaux d'hier, les deux grands ennemis politiques de la veille se sont jetés au cou l'un de l'autre, en sanglotant comme deux pauvres enfants, » raconte pathétiquement le journal du jour.

Ah ! c'est que la mort fait oublier bien des choses, et que l'on juge autrement de la vie au seuil de l'éternité !

Celui qui survit sent fléchir sa haine en face du grand mystère prêt à s'accomplir. Il se prend à désirer que, pour lui aussi, une main sincère et loyale vienne presser la sienne à son heure dernière.

Et celui qui s'en va peut dire, au moment des grandes rétributions, à celui qui a soutenu son courage à l'instant suprême :

— Moi aussi, ô Christ, à ton sublime exemple, moi aussi, j'ai pardonné.

Dieu seul, ce juge équitable devant lequel sa grande âme va bientôt paraître, sait ce qu'il y a de généreux, d'héroïque dans ce pardon.

Non seulement il a pardonné à un ennemi jusque-là implacable, mais qui du moins l'avait toujours combattu en lice ouverte et visière baissée, mais il a prié pour ceux qui l'ont lâchement abandonné au jour de la défaite, pour ceux qui l'ont trahi honteusement, qui ont mordu sa main après l'avoir baisée, pour ceux peut-être qui, par des conseils pleins de perfidie, l'ont poussé à sa ruine…

Il a pardonné les injures, les coups de pied de l'âne, les avanies, les mépris dont on l'a abreuvé ; il a pardonné les deux années d'agonie, qu'il a supportées avec cette acuité de souffrance que seules peuvent ressentir les natures ardentes et superbes, comme l'est la sienne.

Oui, sans doute, il eut ses heures de faiblesse, mais que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre !

Quand les foules empressées l'entouraient comme une idole, quand, arrivé au faîte des honneurs et de la gloire humaine, on aurait pu lui dire, comme autrefois les Grecs à l'un de leurs héros : « Meurs maintenant, puisque tu ne peux être dieu, » cet encens enivrant a peut-être, un moment, troublé ce génie, terreur des plus forts, mais aujourd'hui, après l'expiation, il ne reste plus que le souvenir de ses rares qualités et de son patriotisme dévoué.

Car il aimait son peuple. Que le peuple s'en souvienne !

Jamais il n'a eu honte de son titre de Canadien-Français.

Toute sa vie, il l'a porté fièrement, et il a combattu avec vaillance sous le drapeau de notre nationalité.

Demandez à la vieille Europe ce qu'elle pense de lui. Elle vous répondra ce que l'un de nous rapportait, hier encore, de son voyage au-delà des mers : « Son nom y est entouré d'une auréole dont rien n'a pu faire diminuer l'éclat. »

C'était une intelligence transcendante, un homme d'État au talent génial, un tribun entraînant et redoutable ; et quand les ressentiments, que ces esprits d'élite excitent toujours dans les âmes jalouses et mesquines, seront éteints, un jugement impartial et juste décrétera son nom digne de figurer dans le Panthéon de la nation canadienne et dans les pages immortelles de notre histoire, où nos enfants liront : « Il fut un homme, un Canadien illustre. »

Le grand chêne est tombé.

Tombé avant l'hiver, avant que les ans l'aient voué à la destruction.

Et la mort, implacable et cruelle, se plaît à torturer sa victime pendant de longs jours et des nuits sans sommeil.

Depuis des semaines, elle étend sur sa demeure son aile noire et menaçante ; de temps en temps, elle le touche de ses doigts glacés, pour lui faire sentir qu'elle est toujours là, mais elle ne frappe pas.

Peut-être hésite-t-elle,... peut-être la vue de ce chrétien mourant sans une plainte, avec le stoïcisme des héros, la remplit-elle d'admiration et fait tomber son bras...

Mais lui, l'attend avec calme et résignation, cette grande macabre qui doit mettre un terme à tous ses maux.

Àson chevet, une épouse fidèle et dévouée veille sans cesse, et c'est la main dans la sienne qu'il s'en ira vers cette vie meilleure que sa foi profonde lui fait espérer, et dans laquelle il va trouver enfin le vrai repos...

Lundi, 22 octobre.

On m'avait dit : Vous allez faire la connaissance d'une femme charmante, aimable, bonne, intelligente et fine causeuse.

— Un modèle de femme, donc ?

— Oui.

Et depuis des jours et des semaines que j'entendais prononcer son nom, vanter ses qualités, ses vertus, ça me donnait sur les nerfs, et volontiers je l'eusse ostracisée.

— Quelle exagération, pensais-je, et comme je vais être désappointée !

Cependant, j'éprouvais une vive curiosité à la connaître ; je me rappelais une touchante histoire d'amour, que l'on m'avait racontée autrefois, et dans laquelle elle avait joué un rôle : histoire triste, faite de larmes et d'adieux éternels, et qui m'était restée gravée dans la mémoire parmi mes meilleurs souvenirs.

Enfin, je l'aperçus un jour, cette héroïne, pour la première fois, sur le bord de la route, frêle, délicate et gracieuse dans sa longue robe noire.

Àses côtés, un délicieux garçonnet de trois ans cachait sa tête blonde dans les plis de ses jupes…

Cela faisait comme un joli tableau.

Elle vint à nous, et tandis qu'elle nous parlait, je lus dans son œil noir, qui luisait avec des scintillements d'étoile, un rayon de cette intelligence qui n'éblouit pas à la façon des météores, mais que l'on sent profonde, solide, parce qu'elle est appuyée sur un jugement droit et sain.

Je vis aussi qu'elle était bonne, et cela me fit plaisir.

Ce n'était pas cette bonté naturelle aux tempéraments faibles et sans énergie, mais un sentiment raisonné, plutôt forcé par la volonté qu'impulsif, comme si on s'était dit : La bonté est sœur de la charité ; elle contribue à rendre heureux tous ceux qui nous entourent ; c'en est assez, soyons bon.

Dans mes entretiens avec elle, je continuai de l'observer avec un soin extrême. Rien ne m'échappait de ses paroles ou de ses mouvements.

Peut-être obéissais-je à un secret instinct, — inhérent à notre pauvre nature, — qui m'eût presque réjouie de la trouver moins parfaite.

J'avais cru que cette supériorité intellectuelle, reconnue de chacun, la rendrait quelque peu orgueilleuse, qu'elle se prononcerait sur tout, trancherait les questions d'un ton impératif et imposerait à tous sa façon de penser.

Je dus revenir de mon erreur première. Rarement elle élevait la voix ; et plus rarement encore s'engageait-elle dans de longues discussions, mais, si elle s'y trouvait mêlée, elle soutenait son sentiment avec tant de modération et de modestie, qu'elle semblait convaincre plutôt par la persuasion que par la justesse de ses raisonnements.

C'est surtout dans l'intimité qu'elle révélait les trésors de son esprit. J'aimais à la faire causer. Elle me disait de la vie des choses dont on ne m'avait jamais parlé auparavant.

Ah ! quelle femme, et surtout quelle mère !

Elle s'était faite l'institutrice de ses enfants, — une fillette de douze ans et le joli bébé blond dont je vous ai déjà parlé, — et surveillait leur progrès avec un soin jaloux.

— Voici déjà le temps où ma fillette va m'échapper, me dit-elle un jour, et je dois bientôt la remettre entre les mains de maîtres plus compétents que moi. Je suis bien résolue de lui donner tous les avantages d'une bonne instruction, et à cette fin elle apprendra le latin. Je suis trop convaincue de l'utilité de cette langue, même pour une femme, pour ne pas fournir à ma fille l'occasion de l'apprendre.

Quant à mon fils, qui joue encore là-bas avec son toutou en laine noire, je l'élève pour la femme qu'il devra épouser.

Oui, je veux l'habituer de bonne heure à comprendre tout ce que vaut un cœur de femme, afin que, le sachant bien, il l'apprécie davantage.

Je lui parlerai de sa délicatesse, de sa sensibilité exquise, de son dévouement sans bornes.

Je lui apprendrai à la respecter, à lui rendre les égards qui lui sont dus, à l'aimer surtout… Car la femme a besoin qu'on l'entoure d'une atmosphère de chaude tendresse, qui est aussi nécessaire à sa vie que l'air qu'on respire.

Chez elle, tous les sentiments sont profonds, et c'est la froisser dans ce qu'elle a de plus cher que de la croire superficielle, légère ou variable.

Inconstant ? qui l'est le plus, de lui ou d'elle ?

L'homme « de nature, si ondoyante et si diverse, » est un être singulièrement complexe.

C'est un mélange extraordinaire de force et de faiblesse, de détermination et d'irrésolution.

« Ma fille, disait le vieux missionnaire à Atala mourante, connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir ? Vous calculeriez plutôt le nombre de vagues que la mer roule dans une tempête… »

Qui a écrit que l'amour était toute la vie d'une femme, et qu'il n'était qu'un incident dans la vie d'un homme ? Rien de plus vrai.

Quand une fois la femme aime sincèrement, elle ne respire plus que pour l'être aimé ; les attentions qui lui viennent d'autre part l'irritent le plus souvent ; elle ne veut rien accepter ni rien donner qu'à celui là seul qui a reçu sa foi et qui l'absorbe tout entière.

L'homme, lui, distrait par les mille occupations qui l'attirent au dehors, est loin d'être aussi exclusif.

D'ailleurs, ce n'est pas dans sa nature ; même tout en restant fidèle, son esprit se laisse facilement prendre à un sourire engageant, à un beau minois qui passe.

Et quand surtout on flatte sa vanité, comme il se laisse facilement engluer ! car ce n'est au fond qu'un grand enfant.

Comprend-il bien tout ce que notre cœur contient d'abnégation ? Pendant qu'il vaque à ses affaires au dehors, qu'il cause gaiement avec les amis qu'il rencontre dans la rue, sa femme range sa maison avec ordre, et c'est uniquement pour lui qu'elle met son intérieur propre et coquet ; elle veille à ce que le dîner soit cuit à point ; dans le choix des mets, ce n'est pas son goût qu'elle consulte, mais le sien ; enfin, rien ne saurait égaler sa touchante sollicitude et son renoncement, qui s'affirme partout. C'est tout cela que mon fils ne devra pas ignorer…

Avec quel plaisir je l'écoutais, tandis qu'elle pétrissait, de ses mains blanches et nerveuses, la pâte légère servant à la confection des petits pains chauds, que l'on servirait au déjeûner, selon la mode américaine.

— C'est beaucoup d'ouvrage, me dit-elle, répondant à une pensée qu'elle lisait dans mes yeux, et je n'y ai été guère habituée par

mes luxueuses habitudes de jeune fille. Mais la fatigue, je ne la compte pas, et, ajouta-t-elle avec un fin sourire :

Avec deux bons baisers demain
On vous paiera de votre peine…

C'est encore ma meilleure récompense.

Moi, je pensais en l'entendant parler :

— Combien de femmes ressemblent à celle-ci !

Lundi, 19 novembre.

J'ai assisté dernièrement à la célébration d'un mariage syrien.

La cérémonie a eu lieu à cinq heures de l'après-midi, dans la chapelle du Sacré-Cœur, de l'église Notre-Dame et, bien que la chose ait été gardée aussi secrète que possible afin d'éviter la foule, nombre de curieux, — parmi lesquels je me compte humblement, — y étaient déjà rendus.

Une ravissante jeune fille que la mariée, avec son teint de froment, le chaud coloris de sa figure, illuminée par deux grands yeux noirs. Un cachet de simplicité modeste et de distinction rendait sa personne intéressante et lui gagnait les sympathies.

Par exemple, je lui aurais voulu un costume moins… moins civilisé, si je puis m'exprimer ainsi ; quelque chose qui m'eût rappelé les voiles à plis flottants, les longues tuniques dont l'imagination se plaît à revêtir les femmes d'Orient. Sa robe moulant sa taille, ses manches bouffantes, son chapeau à plumes et à rubans la dépoétisaient à mes yeux.

Un seul ornement, peut-être, avait-elle gardé de son pays des palmiers : c'étaient de grands anneaux d'or, d'un travail bizarre, qui achevaient de donner à son exotique visage une physionomie plus étrange encore.

Le marié, — tout fort et joli gaillard qu'il fût, — me plaisait moins. Cette timidité, qui lui donnait à elle un air de modestie exquise, ne semblait plus chez lui qu'une gaucherie de mauvais aloi. Tout le temps que dura la cérémonie, il garda sa tête inclinée sur la poitrine, comme un homme que l'on traîne à la potence.

Il faut croire que quelques unes des coutumes observées pendant le service ne contribuaient pas peu à donner à cet homme un air confus ; mais n'anticipons pas.

Le syriaque étant la langue liturgique de la Syrie, les prières ont été dites dans cet idiome.

Quelquefois, un Kyrie eleison venait frapper mes oreilles comme une musique familière, puis l'officiant reprenait les prières de ce ton monotone et chantant particulier aux Orientaux.

Le bon père Chamy, avec sa longue barbe noire et son ample manteau de soie blanche, le camelaphion, me semblait un de ces vénérables patriarches qui présidaient autrefois aux délibérations des conciles ; on lisait dans toute sa personne un air de bonté, de cette bonté humble et simple qui attire tous les cœurs.

Sur une table, dressée près de la balustrade, un suisse de Notre-Dame, le plus pompeux et le plus majestueux de tous les suisses, avait posé un crucifix, un goupillon, deux cierges et un grand verre de vin ; puis, l'un des témoins y déposa à son tour

deux couronnes de grosses roses blanches, entremêlées de larges feuilles d'or.

Je ne m'étonnai plus de l'air penaud du marié, quand je songeai qu'il aurait probablement à ceindre son front d'une de ces couronnes.

Les témoins, l'enfant de chœur, — un Syrien aussi — et le jeune couple, portaient chacun une chandelle allumée. Ces chandelles avaient été apportées par le témoin du marié, qui s'empressa d'aller réclamer sa propriété immédiatement après les dernières oraisons.

Longues furent les prières que les intéressés durent écouter debout. Après que Kalil Boulad et Nejmi Tanous eurent répondu affirmativement à la solennelle demande les unissant irrévocablement l'un à l'autre, on échangea les anneaux, car il y a deux anneaux dans le rite oriental, un d'or et un d'argent, et c'est la femme qui reçoit l'anneau d'argent, naturellement.

Il est de toutes les religions et de tous les pays que l'homme soit toujours le premier et le mieux servi…

Puis vint la cérémonie du couronnement ; le prêtre déposa les couronnes sur la tête des mariés, récita des prières, mit sur la tête de la jeune épouse la couronne de l'époux, et vice versa, le tout suivi d'une triple bénédiction et de multiples oraisons.

Je dois ajouter ici, en narratrice exacte et fidèle, qu'à cette partie de la cérémonie, il y eut parmi l'assistance, composée pour la plupart de fillettes, des chuchotements et des rires mal étouffés.

La tête du marié disparut presque entièrement entre ses deux épaules, tant fut grande sa confusion ; pour le venger sans doute, son témoin roulait, en regardant dans la nef, des regards furieux.

Mais essayez donc d'empêcher cette belle jeunesse de s'amuser ! et comme le rire est souvent contagieux j'avais moi-même toutes les peines du monde à garder mon sérieux d'une façon convenable.

Puis on passa le vin. J'en fus fort aise pour le marié qui, évidemment, avait besoin d'un réconfortant. Il y puisa cependant avec une certaine circonspection qui fît bien augurer de sa sobriété dans l'avenir ; la mariée trempa à peine dans le verre ses lèvres de grenade mûre, mais le témoin du marié but franchement et avec un plaisir manifeste.

Un instant, j'ai craint qu'il n'en restât plus pour les autres. Le témoin de la mariée, qui, par parenthèse, est toujours une femme, avala sa part sans façon, l'enfant de chœur aussi, de sorte qu'il ne restait plus qu'un doigt de vin, quand le verre revint entre les mains du père Chamy.

Celui-ci l'offrit d'un geste presque timide au majestueux suisse, lequel, croyant sans doute compromettre sa dignité s'il fraternisait avec des gens aux coutumes si bizarres, déposa le verre sur la table et ne participa en rien à ces modestes agapes.

Enfin, la dernière bénédiction fut donnée ; les personnages de cette petite scène se retirèrent à l'écart, après avoir porté à leur front d'abord, et baisé ensuite la main du célébrant.

Celui-ci nous expliqua alors le sens symbolique de ces différentes cérémonies.

Les cierges rappellent la parabole des vierges sages et des vierges folles, et le vin, le miracle opéré aux noces de Cana.

L'anneau d'or indique la supériorité de l'homme sur la femme, et la couronne de roses blanches symbolise la pureté du mariage, en même temps que la grande dignité à laquelle on a élevé ce sacrement :

J'aurais voulu demander au bon père Chamy si toutes ces démonstrations extérieures du rite oriental gardaient plus fidèles l'un à l'autre les jeunes époux… Si, dans le mariage syrien l'homme était plus constant, la femme moins coquette… ; si, comme chez nous, on se recherchait moins encore pour ses qualités et ses vertus, moins encore parce que l'on s'aimait, que pour les avantages matériels qu'offre le mariage.

Les yeux de gazelle de ma jolie Syrienne pleureront-ils un jour, comme tant d'autres beaux yeux, sur un bonheur perdu ? de ces couronnes de roses ne restera-t-il bientôt que les épines ?

Et, je vous le jure, en songeant à toutes ces choses, je n'avais plus envie de rire…

Lundi, 10 décembre.

Les maisons ont leur physionomie.

Oui, chacune d'elles a, malgré son uniformité, un air particulier qu'elle emprunte aux personnes qui l'habitent et qui la caractérisent spécialement.

Je ne parle pas de ces demeures où les habitants ne font que passer, sans avoir le temps de leur communiquer leurs habitudes

et leurs goûts, mais de celles où l'on est installé pour tout de bon, où l'on s'est fait un bon chez soi, aussi durable que possible.

J'aime souvent à les interroger, ces façades silencieuses, et si expressives pourtant ; dans mes longues promenades, j'en vois d'innombrables passer devant moi, et pas une ne me tient le même langage.

Il y en a de graves et d'austères, qui dressent leur mine grise et froide au bord du chemin.

Celles-là n'ont pas d'enfants pour les égayer, pas de blonde jeunesse pour dorer d'un rayon de printemps cette apparence terne et sombre.

Les rideaux, devant les fenêtres, sont épais et lourds ; comme il doit faire sombre et froid là dedans !

Ce sont des vieux qui l'habitent, sans doute ; non pas ces petits vieux aimables et bons qui s'entourent de petits enfants et dont le cœur déborde de douceur et de tendresse, mais une vieillesse pleine d'amertume, aigrie par les contrariétés et les soucis.

Leur nature altière ne s'est pas amollie aux frottements continuels d'une longue vie, et ces traits rigides et durs se détendent rarement dans un sourire.

Non, je ne voudrais pas habiter ces demeures, toutes somptueuses qu'elles sont, et je presse le pas, quand il m'arrive de passer devant elles.

N'avez-vous jamais remarqué comme certaines atmosphères de salon pèsent sur vous comme un manteau de glace ?

On ne sait pourquoi, car rien de ce qui vous entoure ne paraît provoquer pareille sensation ; mais vous n'êtes pas plutôt entré qu'une tristesse, un spleen affreux s'empare de vous et ne vous lâche qu'à la sortie.

On dirait que l'ennui y suinte sur tous les murs. Sans s'en apercevoir, on n'y aborde que des sujets tristes, et la conversation prend de ces tons demi-bas qu'on emprunte aux veillées des morts.

Aussi c'est avec un soupir de soulagement que nous nous retrouvons dans la rue, respirant l'air libre et pur du dehors et délivrés d'un poids oppressant.

Mais poursuivons notre promenade, et voyons ce que nous racontent ces blocs de pierre sur notre passage.

Ceux-ci nous parlent d'une vie domestique, tranquille et paisible, dont rien n'est venu bouleverser le cours.

On sent que, dans cet intérieur, tout est uniforme et réglé comme le balancier de la pendule, qui va et vient sur la cheminé de marbre.

Pour vous qui aimez le mouvement, le bruit, ces jours s'écoulant ainsi entre quatre murs seraient par trop monotones. Cependant, c'est ce qui met dans l'âme la plus douce quiétude et c'est ce qui prévient les rides et les cheveux blancs.

Est-ce bien le bonheur ou seulement apathie profonde ? Qui sait ! car si les murs laissent pressentir ce qui se passe derrière eux, ils ont aussi plus d'un secret qu'ils savent garder.

Qui peut nous dire les drames intimes, les tempêtes effroyables qu'ils dérobent à nos yeux.

J'y pense souvent avec un frisson de terreur, en contemplant ces pierres, témoins de tant d'événements.

Quelquefois, malgré eux, ces murailles nous donnent l'intuition secrète des malheurs qu'elles abritent, et plus d'une fois l'on s'est dit, en détournant les yeux d'un de ces sinistres réduits : Plutôt la plus pauvre des chaumières que ces lambris dorés, marqués au sceau d'une implacable fatalité !...

Ce sont souvent de plus humbles habitations qui nous suggèrent l'idée du bonheur. Celles-là ne sont point écrasées du poids imposant de leur grandeur, et plaisent simplement par leur gentillesse et cet air de confort qui charme et séduit.

J'aime à les voir à l'heure du soir, quand la lumière des lampes, discrètement voilées, fait rougeoyer les vitres et répand un air de gaieté, réjouissant jusqu'aux piétons attardés qui regagnent leur domicile.

J'aime à me figurer cet intérieur charmant, à l'orner de jolis tableaux, de tentures gracieuses, de bibelots élégants ; je vois, dans mon esprit, le feu de grille qui jette ses reflets lumineux sur les murs, et les bons fauteuils qu'on a roulés autour des petites tables chargées de livres et des journaux du soir... Je me plais surtout à peupler ces lieux de cœurs qui s'aiment, et je me prends à rêver que le bonheur ne peut déserter un nid aussi moelleux que celui-là...

C'est ainsi que l'on va flânant, interrogeant chaque chose, chaque figure nouvelle, qui toujours vous diront quelque histoire.

Vous l'avez remarqué comme moi, n'est-pas ? on a souvent de ces sympathies inconscientes qui nous attachent à ceci plutôt qu'à cela, à telle personne plutôt qu'à telle autre, sans cause apparente ou sans motif raisonné.

Chaque fois que je descends à la ville, il m'arrive de faire un détour pour mettre sur mon chemin certain petit logis de briques rouges, dont les fenêtres sont garnies des plus frais rideaux imaginables.

Ce ne sont pas des rideaux de riche dentelle, des tissus d'un dessin artistique, mais tout simplement une mousseline chaste et blanche comme la neige, avec de petits pois emprisonnés dans la gaze transparente.

Ils retombent légers et gracieux, attachés de chaque côté par un nœud de ruban. Tout cela est si simple, si peu prétentieux et pourtant si joli que, rien qu'à le voir, l'esprit en conserve une agréable impression.

C'est une femme, — jeune fille ou jeune épousée, — qui a su choisir cette mousseline et la poser avec tant de grâce ; je devine ses doigts de fée dans chacun de ses plis et son goût à la fois relevé et délicat.

Sur l'appui de la fenêtre, des plantes vertes s'étalent et grandissent au soleil ; cela forme un coin charmant, plein de printemps et de lumière, qui évoque les plus agréables pensées.

Ce matin, on a glissé entre ces plantes fraîches un vase en terre cuite, dans lequel se penche une grosse gerbe d'œillets et de roses. Leur couleur pâle forme un si étrange contraste avec le ton

rougeâtre du vase, qu'ils paraissent mieux là que dans la plus élégante jardinière.

Oui est-elle, la fée gracieuse qui sait donner tant de charme à son humble maisonnette ? Est-elle brune ou blonde ? rieuse ou pensive ? petite ou grande ? laide ou jolie ? Je n'en sais rien et ne veux rien savoir, aimant mieux poursuivre mon rêve que de m'exposer à être déçue par la réalité…

Lundi, 17 décembre.

Je viens d'être le témoin involontaire d'une petite scène qui m'a inspiré les réflexions que je viens vous communiquer aujourd'hui.

Samedi, dans un magasin de cette ville, où je me trouvais par hasard, une jeune dame, à côté de moi, était occupée à faire des achats.

Elle n'était pas seule : son mari l'accompagnait.

Traîné là, sans doute, au prix de je ne sais quels efforts et quelles persuasions.

Aussi fallait-il voir l'air ennuyé, désolé, qu'il promenait de côté et d'autre, sur les rayons chargés de soyeuses étoffes, sur les rubans des vitrines, sur les plafonds d'où pendaient des nouveautés de toutes sortes, en quête d'un horizon plus familier.

De temps en temps, il ouvrait la bouche comme pour gémir :

— As-tu bientôt fini ?… Je suis pressé… On m'attend au bureau…

Sans compter maintes autres exclamations sotto voce, que je n'aimerais pas à vous traduire ici.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer le sang-froid de la jolie acheteuse. Dans des conditions semblables, je n'aurais pu acheter un papier d'épingles.

Ce que c'est que l'habitude, je suppose, car madame sereine et paisible, souriante même, marchandait ceci, se faisait apporter cela, palpait la soie, froissait les dentelles, achetait, achetait, sans plus se préoccuper de son seigneur et maître que s'il n'eut jamais existé.

Maintenant, je me le demande, pourquoi amener dans de pareils endroits une personne dont on ne peut consulter le goût, qui n'a aucune compétence et pour qui cette besogne de magasiner prend les proportions d'une tâche insupportable ?

Chacun dira que, pour nous, le magasinage est un des plus agréables passe-temps que nous puissions nous donner, que nous en usons et abusons à cœur que veux-tu.

Soit, j'admets assez volontiers que les colifichets sont de notre ressort et que nous nous entendons bien en fait de bagatelles.

Les articles de notre toilette, étant nombreux et variés, nous obligent pour ainsi dire à développer nos aptitudes ; joignez à cela un goût prononcé pour les jolies choses, qui est un des traits caractéristiques de la femme, et l'on ne s'étonnera guère de nos dispositions de ce côté.

Il n'en est pas moins vrai, tout de même, que ces recherches à propos de chiffons doivent paraître insupportables aux hommes, et si j'étais qualifiée pour donner un conseil à cette partie émi-

nemment respectable de mon sexe qui comprend les femmes mariées, je leur dirais :

Laissez vos maris à leurs occupations, à leurs cigares, même à leurs cocktails (ah ! le vilain mot), plutôt que de les soumettre à cette épreuve.

Aussi, je crois qu'il est assez rare, et pour plus d'une raison, que les dames se fassent escorter de la sorte dans leurs tournées d'emplettes.

Généralement, elles aiment mieux tenir les maris dans l'ignorance du prix qu'a coûté tel ou tel article.

S'ils en étaient informés, la plupart d'entre eux feraient une tête, je vous l'assure !

On n'a pas idée, à moins d'être du métier, de la valeur de ces choses-là. Aux yeux de celui qui ne s'y connaît pas, ça n'a l'air de rien que cette boucle, ce nœud de gaze légère, qui, toute chiffonnée, ne tiendrait pas dans le creux de la main ; et pourtant la somme qu'on en demande fait ouvrir les yeux.

Au fond, vous savez, en y réfléchissant, c'est encore moins dispendieux que les p'tits coups.

Nous disions donc qu'il est préférable pour les femmes de faire seules leurs achats.

Cependant, malgré leur bonne volonté, quelques-unes ne le pourront jamais, savez-vous pourquoi ?

Parce qu'elles n'ont jamais dans leur bourse un sou dont elles puissent disposer. Parce que, pour un vingt-cinq sous, elles sont obligées de tendre la main.

C'était probablement un cas analogue qui avait amené la personne dont je parlais plus haut à se faire accompagner de la sorte.

Il était là pour payer la note et, si j'en juge par l'amoncellement de paquets sur le comptoir, elle a dû être forte.

On est certain d'avance que, si l'on demande à la maison l'argent nécessaire, on n'obtiendra rien, ou que, si les cordons de la bourse se délient quelque peu, ce sera de bien mauvaise grâce et après force récriminations. Tandis que, pris à l'improviste, et dans un lieu public, force sera de s'exécuter avec la meilleure grâce possible.

C'est un pauvre moyen, dira-t-on, bien petit, bien indigne ; je le sais, mais c'est à peu près le seul qui reste à bon nombre d'épouses, avec l'autre alternative, — guère plus recommandable, — d'une visite nocturne dans les poches du gilet de l'époux, pendant le sommeil de celui-ci.

Ça, c'est d'occurrence assez commune, n'est-ce pas ?

C'est encore cette parcimonie des maris à l'égard de leur moitié, qui porte ces dernières à faire chez la modiste, la couturière, etc., de ces notes formidables, dont la réclamation crée tant de tempêtes, de querelles et de haines sourdes dans les ménages

Je ne sais pourquoi on n'a pas tout de suite, dès le début de l'existence commune, une entente franche et amicale relativement aux dépenses du ménage.

Le mari se chargerait, des plus lourdes, et la femme verrait aux autres avec l'allocation qui lui serait remise chaque semaine ;

cette somme comprendrait aussi l'argent des menus plaisirs, — le pocket money, comme disent les Anglais.

C'est sur ce surplus que la femme devra prélever l'argent pour ses toilettes, avec l'entente qu'elle ne devra pas le dépasser, — je suppose toutefois que le chiffre sera raisonnable.

Voilà un excellent moyen pour que la paix règne toujours, et partant le bonheur.

Cette indépendance relative est bien faite pour relever la femme à ses propres yeux, et lui inspirer du respect pour le nom qu'elle porte.

Il y a bien des ménages où ce système est en vigueur, et dans chacun d'eux il fait des merveilles.

Il apprend à la femme à être plus économe et à ne pas dépenser sans compter, comme elle pourrait être tentée de le faire autrement, et par-dessus tout il lui épargne l'humiliation d'avoir à dépendre de son mari comme un ilote dépend de son maître.

Au fond, cette pension, si je puis m'exprimer ainsi, n'est que juste, et voilà sur quoi je base mon raisonnement : puisque l'on donne de si bons gages à sa cuisinière, la maîtresse du logis, sur le soin duquel on se repose sans cesse, elle qui en est l'âme et le mouvement, a bien aussi, il me semble, droit à une gratification.

Je termine par un mot que j'ai entendu l'autre jour, et qui s'applique on ne peut mieux au sujet que je viens de traiter :

Lui. — Si les femmes gagnaient leur argent, elles seraient moins disposées à le gaspiller.

Elle. — Le gagner ! C'est bien plus dur encore de le mendier.

5

Lundi, 7 janvier.

Pauvre vieille année ! la voilà finie.

Elle a jeté, en passant, son fardeau de fragilités humaines aux pieds de l'Éternel, pour disparaître ensuite dans l'océan des âges.

Pauvre vieille année ! beaucoup te haïssent, beaucoup n'évoqueront ton séjour parmi nous qu'à regret ou avec des larmes dans les yeux.

Pourtant, pauvre vieille année, tu as aussi sonné dans ton cours, avec des jours de tristesse, des heures de bonheur, des heures de pures et douces jouissances.

Oui, la vieille année a été pour plusieurs le commencement d'une ère meilleure ; elle a mis dans quelques vies un élément nouveau, une amitié plus forte peut-être, et c'est à cause de tout cela que d'aucuns garderont son souvenir et la chériront tendrement, dans un petit coin du cœur, la pauvre vieille année qui n'est plus…

***

Tous les ans, aux derniers moments de décembre, on offre, à l'hôpital Notre-Dame, un dîner de gala pour les pauvres malades.

De longues tables se dressent dans les dortoirs, et tout ce qui peut exciter l'appétit de ces déshérités y est étalé : dindes et poulets dorés, crèmes savoureuses, gâteaux délicieux, fruits exquis, avec des bouquets de fleurs piqués ça et là pour égayer davantage une installation aussi complète.

J'ai eu le plaisir d'assister, cette année, à ce dîner tout de charité, et la bonne impression que j'en ai gardée ne s'effacera pas de sitôt.

Les dames patronnesses et les jeunes filles, — leurs aides, — revêtues du pittoresque costume d'ambulancière : coiffe, guimpe et tablier blancs, et autour du bras le petit brassard traditionnel à croix rouge, étaient à leur poste, n'attendant plus que la bénédiction épiscopale pour disposer du menu.

Lady Aberdeen avait accepté l'invitation de madame la présidente, et, pendant les instants précédant le repas, elle adressa la parole aux dames assemblées au grand salon pour la recevoir.

C'était la première fois que j'avais l'occasion d'apprécier le talent oratoire de lady Aberdeen, et ma curiosité était assez vivement excitée.

Le discours a été fait en un français très pur, très éloquent, et débité avec toute l'aisance d'un debater habitué à affronter le public.

Comme le sujet choisi avait trait aux bienfaits dus au Conseil National des Femmes depuis sa fondation, — au dit Conseil j'avoue humblement ne rien comprendre du tout, — on me pardonnera de ne pas en donner le résumé.

D'ailleurs le dîner est servi, et Sa Grandeur, ceinte d'un grand tablier blanc, nous attend. Allons donc servir les pauvres malades.

Ici, ma fidélité de chroniqueuse m'oblige à noter un petit fait qui ne saurait passer inaperçu.

Les malades sont partagés en deux catégories : les femmes, occupant le premier étage, et les hommes, le deuxième.

Il fallait alors nécessairement faire deux groupes des dévouées servantes. Or, j'ai cru remarquer, — ce n'est pas pour les blâmer que je le mentionne, — que les sympathies des gentilles demoiselles les portaient plutôt vers le deuxième étage.

— Moi, je vais servir les hommes, ils sont bien plus aimables, déclara résolument une fraîche Marguerite, dont les mèches frisottantes, couleur d'épis murs, formaient, comme une auréole autour de son coquet bonnet de mousseline blanche.

Oui, aimables pour vous, ma jolie, je le crois sans peine, et les médecins ne pourraient conseiller de meilleur tonique pour leurs patients que la vue de ce gai rayon de soleil, passant, léger et radieux, dans leur vie décolorée.

La proposition de la blonde enfant fut très bien accueillie, car la majorité se dirigea vers le deuxième étage, lady Aberdeen en ayant d'ailleurs elle-même donné l'exemple.

Notre gouvernante avait revêtu le costume d'ambulancière, lequel, par parenthèse, lui seyait à ravir, détail qui n'est pas d'un mince intérêt, quand on est femme ; et elle distribuait très aimablement à manger à tout le monde.

Un vieux, tout cassé par l'âge et les infirmités, reçut pour sa part une succulente aile de poulet, qu'il se mit en devoir d'absorber immédiatement.

— C'est lady Aberdeen, la femme du gouverneur-général, qui vous sert, lui cria-t-on. Quel honneur ! n'est-ce pas ?

— C'est du rare en effette, répondit le vieux, toujours très occupé avec son assiette, mais cela me donne pas du sel et du poivre pour manger avec ma viande !

Quel démocrate, en vérité !

— Venez voir mon protégé syrien, me dit une charmante jeune fille, en m'entraînant dans un coin de la grande salle.

Je m'empressai de suivre mon gracieux cicerone, ayant, je le confesse, toujours eu des sympathies prononcées pour la Syrie, depuis l'expédition du beau Dunois dans ces parages lointains.

Pauvre Syrien ! il s'éteint lentement dans son petit lit blanc d'hôpital, miné par la phtisie qui met un cercle de bistre noir autour de ses grands yeux bruns.

Il se meurt, le sang glacé par nos froides bises, loin de son pays ensoleillé, songeant, avec quels déchirements, hélas ! à ceux qu'il a laissés là-bas, à l'ombre des palmiers berceurs.

Que d'infirmités, que de souffrances, mon Dieu ! dans ces salles d'hôpital ! Et que de dévouement pour soigner et consoler toutes ces misères !

Comme la douleur y semble ingénieuse pour torturer et faire souffrir !

Ici, c'est un malheureux dont les membres sont tordus, disloqués par un rhumatisme aigu ; là, une paralysie partielle prive une pauvre jeune femme de l'usage de presque tout son corps.

J'ai vu un petiot, de huit ans à peine, que l'on avait amputé de la jambe droite ; un autre, dont la tête, encore enveloppée de bandages, subissait les suites d'une chute de la hauteur de sept

étages, à l'hospice des Sœurs Grises. Il avait voulu descendre un escalier en glissant sur la rampe, quand, le vertige ou la crainte d'être surpris lui faisant lâcher prise, il tomba dans le vide et vint rebondir sur les dalles du corridor d'entrée.

Sept étages, songez-y ! On le crut écrabouillé, mais le gamin s'en tira avec deux côtes enfoncées et la mâchoire cassée.

En grande voie de rétablissement, cette mâchoire, car elle fit noblement son devoir à l'heure du dîner.

Le galopin fut bourré de friandises par ces demoiselles, en dépit des protestations d'une bonne sœur, qui répétait :

— Pour sûr, cet enfant va se rendre malade.

Àla salle des femmes, une petite fille, qui souffrait d'une déviation de l'épine dorsale, était bardée de fer comme un chevalier du moyen-âge. On la disait presque guérie.

— Hein ! disait un médecin, en frappant sur l'épaule d'un confrère et avec un clin-d'œil triomphant, voici, — et il désignait la petite, — le résultat de mon traitement Si une scoléose...

Mais je me sauvai, ne voulant pas en entendre davantage. J'éprouve toujours une certaine gêne à demeurer dans le voisinage des fils d'Esculape, parce je crains que ma mine de santé florissante leur fasse l'effet d'une insultante provocation.

Puis, lorsque je vois des médecins qui se concertent, il me semble que de noirs complots sont à se tramer contre ceux qui se portent bien.

Vous eussiez exulté comme moi de voir l'expression presque heureuse, peinte sur la physionomie de ces pauvres infortunés,

quand chacune de ces dames, allant de lit en lit, distribuait, avec le pain qui nourrit, les bonnes paroles qui encouragent.

Ce jour, qu'une charité attentive et délicate leur consacre, semble comme une trêve de Dieu dans leur martyre de toutes les heures.

Aussi, on ne saurait trop féliciter les généreuses organisatrices de cette œuvre admirable, en attendant que les comble de ses bienfaits Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom.

Lundi, 14 janvier.

Aimez-vous les histoires ?

En voici une que l'on m'a racontée l'autre soir, et que je vous répète avec infiniment de plaisir.

Un jour, il y avait (toutes les bonnes histoires commencent ainsi), il y avait une aimable jeune fille, riche, belle, spirituelle, douée de tous les dons imaginables.

On ne sait quelle fée bien intentionnée avait présidé à sa naissance, mais, depuis qu'elle était dans la vie, tout semblait lui venir à souhait.

Àl'âge où le cœur commence à s'éveiller, il se forma une véritable cour d'admirateurs autour de la blonde enfant.

Beaucoup vinrent parce qu'elle était jolie, plus encore parce qu'elle était seule héritière et maîtresse d'une grande fortune, quelques autres parce qu'elle était bonne, mais ceux-là formaient de petit nombre, tant il est vrai que, dans ce monde, les qualités

du cœur et de l'esprit ne viennent qu'après les considérations matérielles.

C'est ainsi que cela se passe sur notre machine ronde ; ni les réflexions des philosophes, ni tous les beaux discours des moralistes ne changeront rien à cet état de choses.

Parmi ces prétendants qui brûlaient de l'encens sur son autel, la jeune fille en avait distingué trois, lesquels, se sentant l'objet d'une attention particulière, redoublèrent d'efforts et d'assiduités pour mériter davantage les faveurs de l'idole.

— Trois amoureux ! me direz-vous,

comme il est écrit dans la chanson de Nina.

— Pourquoi pas un ? pourquoi pas deux ?

Hé ! le sais-je, moi ! demandez à la belle. Son cœur, en ce moment, se trouvait dans un état de perplexité bien étrange.

Elle avait beau s'interroger, s'examiner, scruter jusqu'aux replis les plus secrets de son âme, il n'y avait pas seulement une ombre d'affection plus prononcée pour l'un plus que pour les autres. Si Gaston était gentil, Hugues était charmant, et André, si aimable ! Gaston était fort bien de figure, sans doute, mais le sourire de Hugues était si attirant, et les yeux d'André, quel poème !

Et tous trois l'aimaient d'un amour si tendre, si désintéressé !

Bref, il lui était impossible de se décider et, puisqu'elle les aimait tous trois, elle les garda auprès d'elle tous les trois.

Elle leur distribua également et impartialement ses attentions ; si, par hasard, l'un avait d'elle un regard plus tendre, l'autre avait son sourire qui en disait tout autant, et le troisième une parole qui valait ou le sourire ou le regard.

Insensiblement, le vide s'était fait autour d'eux ; les autres courtisans abandonnaient petit à petit la position, bientôt il ne resta plus que les trois concurrents en lice.

La lutte pourtant se faisait courtoisement et d'une façon très-amicale. Ils n'avaient d'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, rien à envier les uns aux autres.

Cela dura tout une saison ; la belle s'amusa, coqueta même, puisqu'il faut bien le dire, avec ses trois gentils cavaliers. Je ne voudrais pas prêcher de doctrine malsaine, mais c'est mon opinion qu'un peu de coquetterie est permis : il ne convient pas de livrer une redoute dès la première escarmouche.

Cependant, le temps fuyait ; l'été tirait à sa fin, et cet état de choses ne pouvait guère se prolonger plus longtemps, la jeune fille le sentait bien.

Comme elle y songeait sérieusement, par une belle après-midi de fin d'août, en se balançant doucement dans un hamac accroché aux branches de deux énormes saules, il lui vint tout à coup à l'esprit d'user de stratagème pour fixer cet état d'irrésolution.

C'était l'heure où ses fidèles devaient venir lui présenter leurs hommages.

Elle s'arrangea aussi gracieusement que possible dans son petit hamac, étendit artificieusement autour d'elle les plis onduleux de sa robe de mousseline, laissa poindre un pied dont la petitesse

eût rendu jalouse une Cendrillon, posa sa jolie tête sur le coussinet en soie bleue et fit semblant de dormir.

Au bout de quelques minutes, des pas se firent entendre et, sous ses paupières qu'elle entre ouvrit un instant, elle aperçut la silhouette de Gaston qui se dirigeait de son côté.

Il s'approcha d'elle tout près, bien près et, la voyant endormie, il se prit à murmurer des mots d'amour plus mélodieux qu'un chant du ciel, plus tendres que le roucoulement de la plaintive tourterelle. Il fit passer toute son âme dans ses accents émus, et, quand il eut fini sa brûlante déclaration, il s'éloigna sans bruit, sans oser l'éveiller.

La belle ouvrit alors les yeux, sourit, mais n'eut pas le temps de donner d'autres signes extérieurs, car Hugues s'avançait de son côté par un chemin opposé.

Lui aussi la contempla longuement, disant tout bas mille tendres choses qui montaient de son cœur embrasé jusqu'à ses lèvres…

Puis, se penchant tout doucement, tout doucement, il déposa sur le front de l'endormie un timide et respectueux baiser.

Après son départ, il y eut sur la bouche de la jeune fille un second sourire, aussi énigmatique que le premier.

Mais André ne pouvait plus tarder ; en effet, déjà son ombre se projetait sur le gazon non loin d'elle.

Lui aussi s'approcha et, la voyant sommeiller, il s'assit sur un des sièges rustiques disposés ça et là dans le bosquet, et attendit tranquillement qu'elle voulût bien s'éveiller.

La jeune fille eut un troisième sourire.

Son choix était fait !

Lequel des trois, croyez-vous, avait-elle choisi ?

Lundi, 28 janvier.

— C'est notre danse, je crois, mademoiselle ?

— J'ai… j'ai perdu mon carnet, répondit-elle, en cherchant nerveusement autour d'elle ; que je suis donc étourdie !

— Ne vous dites pas trop de choses désagréables, reprit-il en souriant, car moi aussi j'ai égaré le mien, et c'est d'autant moins pardonnable de ma part, que mon sexe n'a pas les privilèges du vôtre : où que vous fussiez, nous irions vous chercher, tout en ne comptant pas sur la moindre réciprocité.

— Qui sait ! dit-elle.

— Bien vrai ?

— Non, se hâta-t-elle de répondre, en secouant sa mutine tête blonde, vous aviez raison tout à l'heure ; nous n'irions pas vous chercher… du moins nous ne le devrions pas.

— Que de sagesse dans une aussi jeune tête ! Cela m'enhardit à vous demander un sacrifice, bien que nous nous rencontrions pour la première fois et que je n'aie aucun titre à votre dévouement. Ce soir, pour votre premier bal, je serai assez cruel pour vous prier de consacrer cette danse à causer avec moi, au lieu d'aller tourbillonner gaiement, comme j'en vois le désir dans vos yeux.

— Dans mes yeux ? quels indiscrets ! Ils disent tant de choses que, pour les punir, je les emprisonnerai sous des lunettes. Il est vrai que j'aime la danse, mais j'aime autant la causerie. D'ailleurs, je me sens un peu fatiguée et j'ai besoin de quelques instants de repos.

Il lui offrit son bras, et ils gagnèrent tous deux renfoncement d'une baie, qu'une portière japonaise, de bambou et de verroterie, séparait des grands salons. Cela formait un petit coin invitant et charmant.

— Prenez ce fauteuil, dit-il, moi, celui-ci. Dieu soit loué, il n'y a de place que pour nous deux. Et maintenant parlez-moi.

— Je croyais que vous deviez tenir seul toute la conversation, dit-elle, en découvrant une superbe rangée de dents fines et blanches. Vous m'avez attirée ici sous un faux prétexte, alors.

— Non pas. Nous allons faire un duo, tout comme à votre piano, mademoiselle. Je vais vous raconter mes impressions, bien qu'à mon âge elles soient un peu vieillies, un peu démodées, et à votre tour vous me ferez part des vôtres.

— Oh ! ce sera très facile, pourvu que vous ne me regardiez pas trop, car vous êtes intimidant, savez-vous, avec votre air sévère. Tout à l'heure, au piano, quand j'ai surpris votre regard, les mots de l'Ave Maria de Gounod sont partis de ma mémoire, et j'ai dû le finir en latin. J'étais si confuse !

— On vous comprend dans toutes les langues, vous parlez comme les anges.

— Les pauvres anges, comme vous les calomniez, répondit-elle, toute rougissante et légèrement embarrassée, mais ne m'a-

vez-vous pas promis une histoire ?

— Triste ou gaie ?

— Ce que vous voudrez.

— Gaie, alors. Une débutante est toujours dans le bleu, et je ne veux pas mettre de nuages dans la sérénité de votre ciel.

— Oui, fit-elle avec un petit soupir de bonheur, je me sens tellement heureuse ce soir. Ce monde me semble si bon, si beau, si plein de charmes. Croyez-vous, — et il y avait un peu d'anxiété dans sa voix, — croyez-vous qu'il en soit toujours ainsi ?

— Pour vous, oui, je l'espère, fussiez-vous une rare exception.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— Jouissez bien du présent, sans vous préoccuper de l'avenir. D'ailleurs, chacun est l'instrument de son propre bonheur ou de son malheur.

— S'il ne dépend que de moi,... mais je ne veux pas être heureuse toute seule ; je désire également le bonheur de tous ceux qui m'entourent, et cela, c'est plus difficile.

— Cependant, cela ne tient qu'à vous.

— Je ne comprends pas bien...

— Je vous expliquerai cela une autre fois. Ce soir, nous n'effeuillerons que des marguerites.

— Mes chères marguerites, mes pauvres fleurs, dit-elle en portant son bouquet à ses lèvres. Voyez comme elles sont toutes penchées ; demain elles seront déjà flétries, mais j'en aurai bien soin

et je les mettrai dans l'eau fraîche pour les raviver. Ne trouvez-vous pas cruel de les arracher ainsi à leurs tiges pour les faire mourir ? Moi, je vois une âme partout : dans les fleurs qui embaument, dans le papillon qui volète, dans les étoiles qui nous regardent ; je crois qu'ils respirent, qu'ils vivent et surtout qu'ils ressentent comme nous.

— Puisque le mal est fait, — pour ces fleurs du moins, — ne m'en donnerez-vous pas une, en souvenir de notre rencontre ? Moi aussi, j'en aurai bien soin.

— Vous avez besoin d'une fleur pour vous souvenir de moi ? C'est donc vrai ce que l'on m'a dit, que les hommes sont oublieux.

Oublieux ! Que ne donnerait-il pour oublier ces grands yeux limpides et doux qui le troublaient jusqu'au fond : de l'âme ? Maintenant, il se le disait tout bas, ils le poursuivraient partout. Au milieu de ses plaisirs, dans la discussion des plus graves questions diplomatiques, et jusque dans ses rêves, surgirait devant lui l'éclat lumineux et profond de ces yeux, qui, vaguement, lui faisait regretter une vie plus pure et mieux remplie.

Elle était là, devant lui, l'incarnation vivante de tout ce qui est chaste et candide, et il voyait la blancheur éblouissante de son âme nimber son front, irradier l'ovale délicat de son visage d'une auréole angélique.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras, souple et frêle dans toute la souple gracilité de ses dix-sept ans, l'emporter loin, bien loin, dans quelque thébaïde cachée, pour laisser épanouir dans tout son éclat ce lis radieux.

Comment pourrait-il fleurir librement ici, dans la boue et la fange ? Comment préserver sa robe virginale des éclaboussures d'un monde souillé ?

Mais en avait-il le droit, lui, dont le passé se dressait tout à coup comme un remords ? Avait-il le droit de sacrifier ce jeune printemps aux désenchantements de sa vie désillusionnée ? Et il se sentit au cœur une tristesse mortelle, dont l'angoissante torture se trahit sur son visage.

— Vous ai-je fait de la peine ? reprit-elle, et déjà des larmes montaient jusque dans ses yeux. La voici, ma marguerite, prenez tout le bouquet, si vous le désirez ; vous êtes bon, et j'aurais bien du chagrin de vous contrarier.

— Qui vous a dit que j'étais bon ? dit-il, en prenant dans la sienne sa petite main gantée.

— Personne ; quelque chose me le dit, et cela ne me trompe jamais.

Racontez-moi, ajouta-t-elle d'un ton câlin, ce qui vous a rendu si triste tout à l'heure, j'essaierai de vous consoler.

— J'ai entrevu le ciel qui s'ouvrait tout grand devant moi, répondit-il gravement, et je n'y puis entrer…

Lundi, 4 février.

Je me défie toujours d'une personne qui dit à tout propos : « Moi, vous savez, je suis franche, » c'est un avant-coureur des plus méchantes observations à l'encontre des auditeurs.

Comme si, pour être franc, il fallait nécessairement être impoli. Et pour soutenir cette réputation de franchise, qu'elles crient

sur tous les toits, certaines femmes ne manquent jamais l'occasion de vous apostropher directement, et surtout quand il y a beaucoup de monde pour les entendre, en faisant des remarques sur votre personne, vos manières ou votre toilette.

— Ce genre de coiffure ne vous va pas du tout, ma chère, disait en plein salon une de ces belles natures à une dame, qui essayait pour la première fois une mode nouvelle. Vous savez, je suis franche, moi, je dis comme je pense…

Naturellement, tous les yeux se portèrent sur la coiffure de la dame ainsi interpellée, qui rougit jusqu'aux oreilles. Elle essaya de faire bonne contenance, mais tout son plaisir fut gâté pour le reste de la soirée, et il lui tardait de se retrouver dans sa chambre pour se débarrasser de cette coiffure de malheur.

Et tout cela, pour une remarque que l'on n'a nullement sollicitée et qui, le plus souvent, est loin d'exprimer l'opinion générale.

Même lorsque notre avis est demandé, il faut y mettre de la circonspection avant de le donner.

Je soutiens qu'il y a toujours moyen de dire la vérité sans froisser l'amour-propre des interlocuteurs, parce qu'on peut considérer une chose à plusieurs points de vue.

Si donc on est forcé de se prononcer, on peut le faire en appuyant sur le côté agréable qui mérite une approbation.

C'est autre chose, si l'on a besoin de votre sentiment pour compléter un achat quelconque ; alors, vous pouvez vous prononcer hardiment. Honnêtement même, vous devez votre façon de penser sans détour et sans fard.

Mais, — vous le savez comme moi, cela arrive si souvent dans le monde, — dans bien des cas, on vous demande un conseil sans nulle intention de le suivre.

Il est alors très facile de saisir cette nuance-là.

Quand, par exemple, une femme vous demande votre appréciation sur la toilette qu'elle porte, ce n'est plus le moment de dire qu'elle lui sied mal, ou que la couleur ne s'harmonise pas avec son teint.

D'ailleurs, cette façon de demander invite moins à la critique qu'à la louange.

Vous auriez donc mauvaise grâce de lui refuser ce petit morceau de sucre.

Et je ne sais trop si, en pareil cas, une critique ne serait pas une mauvaise action ; car, ou vous vous feriez une ennemie, ou bien, si la personne avait assez d'esprit pour ne pas vous garder rancune, vos remarques lui inspireraient une répugnance instinctive contre sa toilette et lui causeraient un sentiment de malaise chaque fois qu'il lui faudrait s'en revêtir.

Certaines personnes savent tourner les difficultés de ce genre avec une délicatesse rare et un tact exquis, tout en restant dans les bornes de la stricte vérité.

Une dame demandait à une amie, l'autre jour, avec une satisfaction évidente, si le chapeau qu'elle portait lui seyait bien.

— Ces grandes formes sont généralement seyantes, répondit l'habile diplomate, et une garniture rose est toujours d'un bel effet sur des cheveux bruns.

L'autre ne saisit pas que son interlocutrice n'était restée que dans les généralités et fut très-satisfaite de son jugement.

J'ai connu une femme charmante, qui avait une réputation, bien méritée d'ailleurs, de ne dire que les choses les plus aimables et les plus appropriées.

Dans une des visites qu'elle recevait un jour chez elle, une jeune maman avait amené sa petite fille âgée de cinq ans, le plus affreux laideron qu'on puisse imaginer.

Je me trouvais là par hasard, et je pensais en moi-même qu'avec la meilleure volonté du monde, il était impossible de trouver quoi que ce fût pour en faire compliment à la mère.

On ne pouvait même pas se rabattre sur son air intelligent, car la pauvre petite avait vraiment l'air d'une idiote.

Mais l'aimable femme l'embrassa avec affection, la fit asseoir sur un tabouret à ses côtés et dit, en caressant ses cheveux :

— Quelle magnifique chevelure a cette enfant !

C'était vrai. Seulement, avant qu'elle eût attiré notre attention sur ce détail, personne n'y avait songé, tant la laideur des traits dominait tout le reste. Je n'ai pas besoin de vous dire si la mère rayonnait.

Je crois bien que, pour trouver de semblables ressources, il faut, non seulement du tact, mais du cœur et beaucoup de bon Cœur.

Lundi, 11 février.

Si vous aimez les légendes, en voici une bien gentille, que j'ai entendu raconter il n'y a pas bien longtemps, et que je conserve religieusement dans le coin des souvenirs qui ne s'oublient pas.

Écoutez la légende bretonne :

« Chaque âme masculine correspond à une âme de femme, et chacune de ces âmes est représentée, entre les mains de saint Pierre, par une orange coupée en deux.

« Au fur et à mesure que deux êtres, créés l'un pour l'autre, apparaissent sur la terre, le grand saint projette dans un périmètre déterminé chaque moitié de l'orange. Quand les parties, ainsi disséminées dans l'espace, tombent dans un certain rayon, il en résulte un bonheur parfait pour deux créatures humaines. Par malheur, souvent la rencontre n'a pas lieu… »

Et voilà, je suppose, ce qui a donné lieu au dicton populaire : Les mariages partent tout faits du ciel. Heureux ceux qui se trouvent, malheureux ceux qui se perdent !

Sur la côte nord, la croyance générale veut que ceux qui ne se marient pas soient des veufs et des veuves, dont le mari ou la femme qui leur était destiné est mort au berceau ou avant l'hymen.

Et les vieux garçons et les vieilles filles, ne trouvant plus sur la terre cette autre moitié d'eux-mêmes, qu'ils cherchent sans cesse, passent leur vie seuls jusqu'au jour des éternelles réunions.

Mais a quel signe reconnaît-on l'alliance préméditée de telle âme avec une autre ? Pourquoi ne sont-elles pas marquées là-haut, dès leur départ, d'un sceau indélébile, ou rattachées par

quelque lien invisible qui les empêche de s'éloigner trop l'une de l'autre ?

De cette manière, on éviterait ces catastrophes déplorables qui s'appellent les unions mal assorties. Il n'y aurait plus de forçats du sort, condamnés à perpétuité à traîner après eux un boulet dont le poids augmente sans cesse.

Oh ! il y en a qui le portent légèrement, ce boulet ; ils trouvent moyen de limer leur chaîne et de s'en débarrasser, sans que cela y paraisse.

Aussi bien ce n'est pas de ceux-là que je veux parler ; ils méritent plus le mépris que la pitié, mais de ceux qui, ayant reconnu trop tard, hélas ! leur erreur fatale se disent : Je serai quand même fidèle à mon devoir et à l'honneur.

Combien y en a-t-il de ces ménages malheureux ? Leur nombre est infini, et ils sont légion ceux qui dissimulent leurs peines et en gardent le secret avec le même courage que ce jeune héros antique, cachant sous sa tunique le renard qui lui rongeait la poitrine.

Dans plusieurs cas, il n'y a qu'une partie qui s'aperçoive que l'époux ou l'épouse qu'elle s'est donnée ne répond pas à toutes ses aspirations, mais il est trop tard, trop tard pour réparer l'erreur, trop tard pour aller à la recherche de cette autre moitié qui l'attend quelque part peut-être, qui sait, et qui souffre, qui souffre elle aussi, n'en doutons pas.

Oui, le nombre de ces unions mal assorties est énorme et fait frémir, quand on y songe.

Au premier abord, cela ne paraît guère. Devant vous, toute souriante et parée pour une fête, passe madame au bras de monsieur. Ils sont encore jeunes tous deux, et la nature ne les a pas oubliés dans ses dons. Ce devrait être le bonheur, dites-vous.

Et pourtant leur intérieur est un enfer. Pourquoi ? Ah ! le sais-je ! Ce n'est peut-être entre eux qu'un malentendu, un grain de sable, un rien, mais il manque, pour supporter leurs défauts communs, pour rétablir la bonne entente, la sympathie et l'amitié qui doivent subsister toujours, quand l'amour est envolé,

Il n'y a pas de corde d'harmonie, qui vibre dans leurs relations, c'est ce qui met constamment des notes fausses dans le duo. Leurs caractères, sans cesse en contact, se heurtent à des angles différents et supportent impatiemment ces chocs répétés. Rien ne les unit, ni les idées, ni les sentiments, ni les goûts, et ils s'en vont à la dérive, retenus cependant l'un à l'autre et maudissant leurs liens indissolubles.

Il y a d'étranges unions sur cette pauvre terre. La disparité qui existe entre les parties contractantes est tellement flagrante qu'elle frappe les plus indifférents.

Combien d'hommes d'esprit qui épousent des sottes ! combien de femmes intelligentes qui se marient à des ignorants ! ce sont de ces choses qui se passent tous les jours et dont on a même cessé de s'étonner.

C'est Talleyrand qui disait : « On ne sait pas tout le bonheur que l'on éprouve à se faire aimer par une bête. » Mais il n'est pas donné à tous de prendre son sort avec le froid cynisme du fameux diplomate.

De nos jours, où les mariages d'inclination sont si rares, étant remplacés par des mariages de convenance, dits de raison, — ou des mariages d'argent, les plus ignobles de tous, on s'écrie volontiers, pour se donner le change : L'amour vient après le mariage !

Je ne m'y fierais pas. Il pourrait venir, en effet, mais, par une étrange méprise, allumer le feu sacré sur un autel étranger, et alors....

J'ai vu, il y a quelques mois, chez un marchand de tableaux, une peinture qui m'a fait longuement réfléchir.

Ce tableau représentait une maison dont les contrevents étaient soigneusement clos, et la porte fermée par une énorme serrure.

Tout en bas, sur le perron, un petit amour, flèches et carquois sur l'épaule, frappait vainement pour se faire ouvrir, et au-dessus de la porte, on lisait sur une pancarte :

FERMÉ POUR CAUSE DE MARIAGE.

Lundi, 18 février.

Je constate que les femmes ont fait, depuis un an ou deux, un grand pas vers... — je ne dirai pas vers le progrès, parce que cela ne serait pas poli, — disons plutôt un grand pas vers l'indépendance.

On voit maintenant des soirées de cartes, des thés, des at home, d'où les hommes sont bannis. Et je regrette même de constater que l'on s'amuse tout à fait sans eux, tant il est vrai de dire que personne n'est indispensable à notre bonheur en ce bas monde.

Ce commencement d'ostracisme est du à ce que les messieurs tirent en arrière et ne se rendent aux invitations, même pressantes, qu'à leur corps défendant et avec des mines de martyrs.

Il viendra peut-être un temps où ils déploreront de ne plus voir affluer chez eux ces petits cartons blancs, annonçant qu'une maison hospitalière ouvre grandes ses portes à une réunion d'amis.

Tout d'abord, l'innovation que je viens de signaler a paru un peu singulière, un peu embarrassante même, dirais-je, pour de frêles femmes, toujours habituées à compter sur le secours d'un bras masculin.

Aujourd'hui, les faibles oiseaux ont essayé leurs ailes et les ont trouvées d'envergure suffisante pour les autoriser à compter sur leurs propres forces.

Malgré ma profonde sympathie pour la grande sagesse et les hauts faits de mes seigneurs et maîtres, j'ai eu l'occasion, il n'y a pas longtemps encore, de m'assurer que ces réunions toutes féminines ont certainement beaucoup de charme.

C'était à un agréable déjeuner d'amies, auquel nous avait conviées une aimable personne, qui tient de famille, paraît-il, la recette de petits festins que n'eussent pas désavoué les Lucullus de l'antique Rome.

Au salon, où nous étions réunies tout d'abord, je reposais mes yeux, fatigués de constamment fixer du papier et de l'encre, sur les mille objets coquets qui faisaient l'ornement de la pièce : les jolies consoles, les soyeuses tentures. disposées avec le goût d'un

artiste, les potiches délicates et ces meubles élégants, signes de luxe et de confort.

— Ma chère, c'est un paradis que cette maison, me dit tout bas une invitée.

Je cherchais dans tous les coins, sous tous les poufs, pour découvrir le serpent, hôte inséparable d'un paradis qui se respecte, quand la maîtresse de céans, souriante, nous dit :

— Mesdames, nous déjeunons seules aujourd'hui ; j'ai cru qu'il valait mieux laisser les messieurs à leurs pressantes affaires….

Et nous passâmes dans la salle a manger où, sur une nappe damassée, s'épanouissaient, au milieu des cristaux et des bougies allumées dans de petits verres roses, des fleurs rares, dont les parfums chargeaient l'air tiède de délicieuses senteurs.

Nous avons intrépidement attaqué un long menu, et, pendant deux heures, tout ce qui peut flatter le palais le plus délicat, le goût le plus exigeant, nous fut servi, tandis que pétillaient dans les coupes le vin clairet et le champagne qui donnent la gaieté.

Et la causerie se faisait aimable et spirituelle autour de la table ronde.

De quoi, croyez-vous, causent les femmes ? De colifichets ? de médisances ? Quelquefois, je l'avoue, mais non pas cette fois-là, où l'on n'a traité que les sujets les plus sérieux. On a parlé beaux-arts, littérature, voyages, tout, excepté cette ennuyeuse politique dont nous abandonnons volontiers le domaine aux hommes.

Au dessert, nous avons fait de la philosophie, de la haute philosophie, s'il vous plaît. L'aréopage d'Athènes eût été émerveillé

de notre sagesse.

Je ne sais comment cela se fit, mais la conversation vint à tomber sur les hommes, et une vieille dame, que je vois d'ici avec sa figure respirant l'intelligence, son air digne et distingué, laissa tomber la phrase suivante :

— L'homme fidèle est un mythe.

J'avoue que cela me fit un peu froid au cœur ; j'aimais à croire que chacun avait tout au moins autant de constance que moi, et je devais modifier ma croyance, parce que l'expérience et les années venaient de me donner, par la bouche de cette personne, une autre leçon.

To one thing constant, never, a dit Shakespeare, et il devait s'y entendre.

Une jeune femme, qui ne comptait que peu d'années de mariage, et une jeune fille de vingt ans à peine, à qui la vie n'avait rien ôté de ses illusions, protestèrent de toutes leurs forces contre ce verdict porté sur les hommes.

Ceux-ci avaient en elles deux chaleureux défenseurs, mais la cause était perdue, je le sentais bien, et la majorité des convives, qui avait certainement plus de compétence en la matière, se rangea complètement à l'opinion émise par la plus ancienne.

Cette petite controverse fut peut-être une des parties les plus intéressantes du repas ; elle touchait, au vif trop de blessures, elle s'adaptait à trop d'existences pour ne pas exciter un peu les têtes.

J'aurais voulu recueillir tous les bons mots auxquels ce sujet de conversation a donné lieu. Ce qu'il s'est dépensé d'esprit sur

ce propos !

Je n'avais qu'à écouter, et mes oreilles recueillaient avec attention ce qui se disait, pour en faire religieusement mon profit.

Vous vous imaginez bien que, tandis que nous y étions, nous avons fait notre éloge comme il convient et que nous nous sommes rendu pleine justice.

Naturellement, il n'y eut, dans cette occasion, aucune voix dissidente. Nous avons toutes célébré nos vertus avec un ensemble touchant.

J'en excepte, toutefois, la jeune fille dont je vous parlais tout à l'heure, qui manifesta timidement quelques doutes quant à la supériorité de notre sexe sur l'autre ; mais nous n'avons rien épargné, je vous prie de le croire, pour dissiper ses craintes sur ce sujet.

S'il est des femmes qui méprisent leur sexe pour lui préférer l'autre, je ne suis point de celles-là. Ce n'est pas parce que l'on admet volontiers nos petits travers, nos légers ridicules, nos multiples imperfections même, — qui sont pour la plupart le résultat d'une fausse éducation, — que l'on ne se sentira pas quand même heureuse et fière d'appartenir à notre phalange.

— La souffrance et le dévouement exigent la vie de la femme ; l'homme y succomberait, dit aussi une femme intelligente, et je crois qu'elle a raison.

— Pourtant, l'homme aime mieux que la femme, ajoutait encore la jeune fille hésitante.

Mieux que nous ! notre vie, que nous donnerions volontiers, toutes les tortures, toute l'abnégation, les renoncements, les sacrifices que nous accepterions sans compter pour l'être aimé, ah ! non, les hommes n'aiment pas mieux que nous !

Mais je m'oublie, je vous entretiens, comme une égoïste que je suis, de tous mes plaisirs, sans m'apercevoir que cela pourrait bien vous ennuyer. C'est que, voyez-vous, j'ai rapporté de cette après-midi une si charmante impression que je n'ai pu résister au désir d'en fixer le souvenir dans cette chronique.

Lundi, 15 avril.

J'ai vu madame Langtry.

Depuis si longtemps, — c'est elle qui serait furieuse de ce « si longtemps, » — j'entendais parler de ce fameux lis du Jersey, que j'ai été bien aise de profiter de l'occasion qui s'offrait à moi.

Ces jours derniers encore, un vieux monsieur, qui l'avait connue dans sa ville natale, alors qu'elle n'était que la simple femme d'un ministre protestant, mais si jolie, si jolie qu'elle en tournait toutes les têtes, me racontait diverses anecdotes intéressantes à son sujet.

On n'a rien exagéré, je crois, quant à sa beauté ; c'est une femme superbe, aux traits finement ciselés, et une taille, oh ! une taille ravissante, mince, souple, onduleuse, comme un palmier.

Et quelle grâce dans sa démarche ! quelle aisance dans tous ses mouvements ! Ce sont bien ses charmes physiques, d'ailleurs, qui lui ont valu sa célébrité ; la femme fait oublier l'artiste, laquelle, sans être médiocre, n'a cependant pas l'éclat des étoiles de première grandeur.

Mais elle est belle, « et cela dit tout, » comme on le chante dans l'opérette.

Elle-même sentait qu'elle devrait à ses avantages extérieurs ses merveilleux succès, quand, abandonnant sa ville natale, trop petite et trop étroite pour son ambition, elle choisit le théâtre. Et depuis, en effet, les lauriers ne lui ont pas fait défaut.

Nul ne saurait le nier, la puissance de la beauté est extraordinaire. Jamais on ne pourra exagérer l'empire qu'elle exerce sur les âmes.

Àchaque instant on le constate, et quand on considère que parfois son influence a décidé du sort des peuples, on ne doit plus s'étonner du changement qu'elle apporte dans plus d'une existence.

Il y a quelques semaines, je suivais avec intérêt une discussion très animée entre des correspondants d'un journal de Londres, relativement à cette question :

« Les femmes laides sont-elles moins heureuses que leurs sœurs mieux partagées de la nature ! »

Les collaborateurs, étant tous du sexe masculin, traitaient naturellement le sujet à leur point de vue. Il eût mieux valu sans doute laisser résoudre ce problème par les parties intéressées, bien que, d'un autre côté, on eût pu craindre un peu de partialité.

Par exemple, j'ai été assez étonnée, je l'avouerai, de lire que la plupart de ces messieurs ne tarissaient pas en éloges sur la femme laide. À peu d'exceptions près, on lui décernait la palme. À elle, l'égalité d'humeur, l'amabilité, la constance dans l'affec-

tion, la fidélité comme épouse et la plus chaude tendresse comme mère.

Tout ceci est bien beau et n'est que très juste ; mais ce témoignage extraordinaire de la part d'un sexe adorateur de la beauté ne laisse pas que de surprendre. Il ne faudrait pas mettre à l'épreuve ces prétendus philosophes ; car l'on verrait que toutes ces sages théories cèdent bientôt devant l'irrésistible attrait d'un joli visage.

Cette recherche de la beauté est tellement naturelle à l'homme, que, pour aimer une femme qui n'a pas reçu ce don, il éprouve comme le besoin de l'embellir d'abord dans son imagination. Ce sera même la mesure de son amour, puisque plus il l'aime, plus elle lui semble agréable aux yeux.

Cela ne doit pas étonner, car ce penchant a été mis en nous avec set amour du grand et du beau, qui marque la noblesse de notre origine.

Seulement, comme la femme est moins matérielle, elle ne fait pas passer cette admiration de la beauté physique avant toutes les autres considérations, et préfère, chez l'homme, le mérite intellectuel et moral à ses avantages extérieurs.

Celui-ci ne nous rend pas la politesse, et pour les femmes, la laideur, c'est comme la pauvreté : ce n'est pas un vice, mais une grande incommodité.

Un cynique, dont j'ai recueilli l'opinion, va plus loin encore et dit : « Un joli visage aide une femme partout : dans les affaires, devant les cours de justice, dans la société et au mariage. »

Et je suis persuadée qu'il a raison.

— Je préfère de beaucoup une femme qui puisse causer, qui ait quelques idées dans la tête, à ces jolies coquettes qui ne savent que poser et s'admirer, vous dira votre partenaire dans le cours d'une soirée.

Le pauvre homme ! il sent combien il serait absurde de vous complimenter sur des avantages extérieurs que vous ne possédez point, et il croit vous faire plaisir, en faisant allusion délicatement, bien qu'il n'en croie rien lui-même, à ces mystérieuses facultés intellectuelles dont il vous dit douée.

Il ne se doute pas qu'il vient de vous signifier, de la manière la plus honnête, que vous devez renoncer à toute autre prétention.

Et vous écoutez avec votre meilleur sourire, en pensant, pour l'excuser, que ses intentions sont bonnes, bien que la forme en soit gauche, et vous cherchez à être reconnaissante de son appréciation ; mais, tout au fond, une petite douleur fine et aiguë vient de vous mordre au cœur ; pendant quelques instants, que ne donneriez-vous pas pour posséder les charmes extérieurs de ces « jolies coquettes » dont on vient de vous parler....

Nous voilà bien loin de madame Langtry. J'avais pourtant à vous raconter plusieurs détails intéressants sur son compte, et qui auraient au moins l'avantage d'être inédits, mais cette dissertation sur la beauté m'a entraînée trop loin, et c'est assez causé pour aujourd'hui.

Lundi, 24 juin.

Les poètes sont des êtres fortunés, ils peuvent toujours chanter ce qui leur vient à l'âme et au cœur.

Nous, pauvres prosateurs, nous faisons aussi nos rêves, et ils nous semblent si beaux, si doux et si tendres, qu'on voudrait les fixer sur le papier pour en conserver éternellement le souvenir.

Nous prenons alors la plume pour donner à ces rêves une forme, une couleur. C'est comme si vous touchiez à une bulle de savon. Tout s'évanouit, on ne retrouve presque plus rien des sensations qui nous agitaient quelques minutes auparavant, et nous traînons notre plume, mécontents de notre œuvre, mécontents de nous-mêmes.

Que ne donnerait-on pas pour posséder la faculté d'exprimer aussi bien que de ressentir, et combien d'écrivains qui se plaignent de leur impuissance !

La poésie est le langage qui se prête le mieux à toutes les envolées de l'imagination ; le rythme harmonieux, la cadence sonore du vers, semblent comme l'écho de toutes ces voix intérieures qui chantent au dedans de nous.

Et quel beau concert parfois, si nous prêtons l'oreille !

Quand on se sent heureux, heureux jusqu'à l'infini, heureux jusqu'à la souffrance, — puisque, chose bizarre, c'est l'excès même du bonheur qui fait mal, — ces voix deviennent une musique qui enivre.

Ces moments-là sont rares dans la vie, rares pour quelques-uns du moins, car nous sommes si exigeants, il nous faut tant d'éléments divers pour constituer un bonheur qui vaille la peine qu'on s'en occupe !

C'est, on le dirait, un des grands malheurs de la civilisation, que le développement de toutes les ressources de l'intelligence

nous rend plus insatiables, et, partant, plus assoiffés de bonheur, plus dédaigneux de cette légère poussière d'or, jetée de temps en temps à travers le gravier de notre route.

Et cependant, si elle était recueillie avec autant de parcimonie que l'avare en met à conserver son argent, quel joli trésor nous aurions amassé !

Mais nous marchons toujours, négligeant les paillettes pour atteindre la mine, et la vie s'écoule, fiévreuse, inquiète, se préoccupant sans cesse de ce qu'apportera l'avenir, sans se soucier des dons du moment.

Le bonheur le plus complet et le plus durable se trouve là où on ne songerait pas à l'aller chercher. Ce ne sera pas chez le riche, pas même dans cette médiocrité tant vantée des anciens, mais chez le pauvre dépourvu de tout, de fortune comme d'ambition.

Si peu de choses lui suffit à lui. Que lui importe le souci du lendemain, pourvu qu'il morde avec appétit au pain bis que ses labeurs du jour lui ont gagné ?

J'en ai vu un exemple frappant, un jour de la semaine dernière, que je remontais, en musant un peu, la grande fourmilière de la rue St-Laurent.

J'aperçus, venant au-devant de moi, une petite procession, que conduisaient deux nouveaux mariés.

Tout de suite, on remarquait qu'ils étaient pauvres : ses habits de fête à lui étaient si râpés, sa toilette à elle si mesquine !

Mais qu'ils étaient heureux ! la joie éclatait sur leurs traits.

Leur démarche était fière et, la tête dans la nue, ils étaient presque insolents à force de bonheur.

On eut dit que l'univers entier leur appartenait, et j'ai du descendre au bord du trottoir pour laisser à ces conquérants tout l'espace qu'ils exigeaient comme un droit.

Et je pensais, en les regardant s'éloigner au bras l'un de l'autre, que je venais d'entrevoir la radieuse vision du vrai bonheur, du bonheur indépendant des sottes conventions, des bas calculs, des envieuses intrigues.

Ils s'aimaient, tout est là.

La misère les guette au passage ; demain peut-être, ce sera le chômage pour l'ouvrier, et le pain se fera rare dans la maison. N'importe, on se partagera le dernier morceau et, pour oublier les mauvais jours, on s'aimera davantage.

Pour nous, qui sommes des êtres supérieurs, nous que la civilisation et l'instruction ont raffinés, s'aimer seulement ne suffit pas à notre bonheur.

Il nous faut les jolis revenus, les façades sur les plus beaux boulevards, les meubles de luxe et les distractions d'une société brillante.

Et tandis que nous allons ainsi, cherchant ailleurs, un bonheur humble et discret frappe, tout bas à notre porte, et nous n'ouvrons pas, parce qu'il ne nous est pas arrivé en grand équipage, précédé d'un héraut pour l'annoncer. Oh ! oui, vraiment que nous sommes donc sages !

Lundi, 16 septembre.

Bonjour, chers lecteurs !

S'est-on aperçu de mon absence, au moins ?

J'arrive après de belles vacances, employées à visiter le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et le Cap Breton, trois provinces sœurs, qui se tiennent par la main et qui sont très liées par leurs rapports d'amitié et leurs relations de commerce.

Le Nouveau-Brunswick étant plus connu de nous que ses voisines, je n'en parlerai pas, pour éviter les répétitions, et je consacrerai mes souvenirs de voyage à ces dernières, où j'ai d'ailleurs séjourné plus longtemps.

D'abord Halifax, un petit Québec par le site, la citadelle et les antiquités historiques qui y abondent. Les agréables moments que j'ai passés là à fureter partout, à interroger ces vieux monuments, silencieux témoins des faits héroïques qu'ils rappellent !

Comme emplacement, Halifax jouit d'une position splendide sur les bords de l'océan, qui y a creusé un des plus beaux ports de l'Amérique du Nord.

Àl'entrée du havre se trouvent plusieurs petites îles, fortifiées et garnies de troupes comme si la ville devait être attaquée demain. Mais Halifax est une station militaire et possède en garnison plusieurs détachements de troupes régulières ; sa citadelle, ses bastions et ses remparts sont sans cesse arpentés par des sentinelles, qui montent leur faction, le fusil au bras.

Oui, tout est militaire dans la minuscule capitale de la Nouvelle-Écosse ; dans les rues, on croise à chaque instant des habits bleus ou rouges. Les femmes des officiers forment le dessus du panier de la société, et tout ce qui n'est pas admis dans les cercles

militaires n'est que de la « vile canaille, » comme on disait de la roture au temps de Louis XIV.

La citadelle vient en premier lieu dans la liste des lieux à visiter.

Très imposante et très intéressante, cette citadelle ; un soldat se tient toujours à la disposition des touristes, et se prête avec beaucoup d'obligeance à fournir toutes les informations que l'on demande. J'y suis allée avec des touristes américains qui l'ont assez questionné, le pauvre homme.

J'ai vu, à l'intérieur des fortifications, ces énormes canons qu'on ne tire jamais, parce qu'un seul coup réduirait en poussière toutes les vitres de la ville. Aussi les canonniers. pour l'exercice du tir, ont-ils monté un canon d'essai sur une plage déserte, où l'écho ne fait vibrer que les antres caverneux de l'océan.

J'ai donné à manger, en passant, aux pigeons voyageurs, dressés à porter des messages d'un fort à un autre. Pauvres petits pigeons, ils sont si gentils, qu'en caressant leur plumage chatoyant, je songeais que mieux eût valu les destiner aux messages de l'amitié !

Une seule chose m'a attristée, en laissant la citadelle. C'est de remarquer, au-dessous de la porte principale, en guise d'ornement, un petit canon français rapporté de Louisbourg, après la reddition de cette malheureuse ville.

Pauvre Louisbourg ! Je vous raconterai quelque jour le pèlerinage que j'y ai fait, et qui reste un des souvenirs les plus tristes mais aussi les plus intéressants, les plus beaux de mon voyage.

En me promenant dans la rue Hollis, une des rues les plus importantes d'Halifax, j'aperçus, dans la vitrine d'une pharmacie, une vieille cloche que l'on y exposait, avec une pancarte expliquant que cette cloche appartenait jadis à l'église de Louisbourg, d'où elle avait été rapportée après la conquête de cette ville par les Anglais, en 1759.

Impossible d'ailleurs de douter de sa provenance française. Au-dessous, d'une croix de St.-Louis, très bien gravée dans l'airain, se lisent encore ces mots :

BAIZIN M'A FAICT.

Pendant de nombreuses années, cette cloche a servi à sonner les meetings d'un temple protestant et, aujourd'hui qu'on l'a remplacée par une plus grande, elle est mise en vente par les autorités.

Cent dollars seulement.

C'est peu pour une relique qui devrait être, pour quiconque sent un peu de sang français lui couler dans les veines, d'un prix inestimable.

Plusieurs musées anglais, le musée de Boston entre autres, brillent du désir de se l'approprier.

— Je vous en prie, dis-je au propriétaire, retardez-en la vente quelques semaines ; on ne sait pas chez nous, que vous possédez une relique comme celle-ci, et peut-être, quand on l'aura appris, voudra-t-on la racheter.

Il me l'a promis.

N'y aura-t-il pas cent patriotes français dans la ville de Montréal, cent hommes de cœur, qui, se rappelant l'ancienne mère-patrie et tous les liens qui nous unissent encore à elle, voudront arracher de mains étrangères ce trophée glorieux qui a carillonné les gloires d'une des plus belles possessions de la France, et tinté le glas funèbre de ses défaites ?

Pauvre cloche de Louisbourg ! bien des fois, durant mon séjour à Halifax, je suis allée la voir et, en la quittant pour la dernière fois, je me suis fait la promesse de vous raconter son histoire, pour que, l'ayant entendue, vous n'y soyez point insensibles.

Après la citadelle, les jardins publics commandent notre attention. Ils sont, dit-on, les plus jolis du Dominion, et je le crois sans peine, car je n'ai rien trouvé de plus idéalement beau.

Ils sont entourés de hautes palissades qui les dérobent au monde extérieur. Mais si vous poussez une des portes pour avoir un aperçu de ce paradis terrestre, vos regards resteront éblouis.

Bosquets, vertes pelouses, taillis artistement aménagés, îles artificielles, chalets, fleurs superbes et rares, bancs champêtres, où les amoureux se disent de si douces choses le long des allées ombreuses, ponts rustiques, étangs limpides, où les beaux cygnes blancs battent l'eau « qui roule en perles sur leur aile, » rien n'y manque pour en faire un endroit féerique.

Je pourrais en causer jusqu'à demain, car j'ai rêvé là, seule, loin de tout bruit, de bien beaux rêves, dont la réminiscence me procure encore un véritable plaisir.

La musique militaire y donne deux concerts par semaine, et on ne saurait imaginer rien de plus entraînant qu'un air de valse dans ces lieux enchanteurs, tandis que la foule, en habits de fête, défile lentement à travers les méandres de ces bosquets fleuris. Vous feriez comme moi, qui en ai presque pleuré.

Les édifices du Parlement (The Provincial Building) sont intéressants à plus d'un titre, et les portraits qui ornent leurs murailles constituent de vrais chefs-d'œuvre.

Il y a, entre autres, le portrait du roi Guillaume IV, oncle de la reine actuelle, offert par lui-même et dont il n'existe aucune copie. On n'en saurait trouver, dit-on, de plus beau en Angleterre ; il est de Venables, le célèbre artiste anglais. Nous voyons, de plus les portraits de George III et de la reine Charlotte, œuvre de Reynolds, ceux du roi Georges II et de la malheureuse Caroline de Brunswick, etc., etc.

Dans la bibliothèque, attenante à la chambre du conseil, se trouvent de vieux documents français concernant l'Acadie et les Acadiens.

Les murs et la voûte sont ornés de sculptures en stuc, dont on a perdu le secret, et qui remontent à 1811. On voit de plus une table massive et de vieux meubles, datant de 1749, qui ont appartenu à Cornwallis, le fondateur d'Halifax.

Le musée, mais c'est une horrible chambre au-dessus de l'hôtel des Postes, où les oiseaux empaillés, les animaux, les reptiles, les fossiles, se disputent les premières places. Aussi s'exhale-t-il de tous ces débris une odeur nauséabonde qui force les plus intrépides à ne pas braver trop longtemps cette atmosphère empestée.

Quelle ne fut pas ma surprise, en faisant le tour du musée, d'entendre parler français dans un coin de la grande salle. Car cette langue est tellement peu usitée à Halifax, que, si vous le parlez dans la rue, les gens s'arrêtent pour vous regarder.

Je prêtai une oreille discrète. C'était un professeur qui donnait sa leçon à une élève.

— Y aurait-il une idylle fraîche éclose au milieu de ces antédiluviens mastodontes ? pensai-je.

Je regardai, mais si le professeur était jeune, l'élève était trop vieille. Je refermai donc, avec un soupir, le calepin où j'étais toute disposée à jeter les premières notes d'un roman.

J'ai depuis connu ce jeune professeur qui sait garder intact le doux parler de France au milieu de tant de difficultés. « La Patrie, » qu'il tenait à la main, a été un des principaux moyens de nous faire nouer connaissance. Son nom est bien connu dans la littérature canadienne, et nous avons plusieurs fois applaudi à son talent. M. Jules Lanos est non-seulement un littérateur distingué, mais il occupe une position très enviable à Halifax, où il est nommé instructeur de la flotte, ce qui ne l'empêche pas d'occuper une chaire de latin et de grec dans un des principaux collèges de la ville. Il me fait plaisir de payer ce léger tribut au seul Français dont puisse se vanter la capitale de la Nouvelle-Écosse.

Le parc d'Halifax est sans rival ; il est situé sur une étendue de terre qu'entoure l'océan de deux ou trois côtés, ce qui lui donne immédiatement l'avantage de points de vue superbes. Tantôt nous nous perdons dans des forêts de chênes et de sapins, tantôt la route longe la plage où viennent mourir les flots, puis nous voilà de nouveau replongés dans des bois touffus où l'on n'entend

plus que le frémissement des feuilles et le chant des oiseaux. Si vous visitez Halifax, il faut aller voir le Parc pour avoir une idée des beautés de la nature.

Le duc de Kent, père de la reine Victoria, est demeuré quatre ans à Halifax, de 1794 à 1798. Il a laissé de nombreuses traces de son passage, entre autres The Old Town Clock, érigée à mi-colline, et qui donne encore l'heure aux Haligoniens, l'église St.-Georges (Church of England) et quelques autres édifices dont les noms m'échappent.

Àremarquer que toutes les constructions du prince Edward sont de forme ronde. Je ne saurais en donner la raison.

Je parlerai, dans une autre chronique, du Prince's Lodge, sa maison de campagne, bâtie à quelques milles d'Halifax, et l'on verra que les habitués n'y menaient pas une vie très édifiante.

Allons, il faut que j'abrège. C'est dommage, j'ai encore tant à dire ; mais il n'est jamais permis d'abuser ainsi de la patience des gens.

Je dirai un mot cependant des églises. Les plus remarquables, au point de vue de l'ancienneté, j'entends, sont les églises protestantes.

Saint Paul's Church, le plus vieux temple de la ville, a ses murs recouverts d'épitaphes et de plaques de marbre à la mémoire des officiers impériaux et autres personnages de noblesse, morts à Halifax. Ce sont les saints des Anglais, qui ne sont pas loin de considérer des titres et un blason comme le meilleur brevet pour forcer jusqu'aux portes du ciel.

L'église St-Paul a été bâtie par le gouvernement ; il faut croire qu'un gouvernement qui bâtit des églises est chose rare, puisqu'on a pris la peine de graver ce fait sur une pierres du frontispice.

Après les églises, les cimetières.

Le plus ancien est en face de la résidence du lieutenant gouverneur, et s'appelle St. Paul's Old Churchyard. J'y ai déchiffré des pierres tombales portant la date de 1786. À l'entrée, un superbe et imposant monument en forme d'arche, surmonté du lion britannique, est élevé à la mémoire des officiers, enfants de la ville, morts pendant la guerre de Crimée.

J'ai fini, il le faut bien, et cependant j'aurais encore tant à écrire sur les attractions de la petite capitale de la Nouvelle-Écosse. Pour ne pas être trop longue néanmoins, je remets à la semaine prochaine de vous parler de la ville, un jour de marché, et des places d'eau aux environs.

Toutefois, malgré mon admiration pour Halifax, bien des fois je me suis dit, en parcourant ses rues, et je le répète sincèrement en écrivant ces lignes :

— Tout cela, c'est bien beau, bien beau, mais cela ne vaut pas Montréal…

Lundi, 23 septembre.

— Ne manquez pas d'aller voir le marché d'Halifax, m'avait-on dit. Je n'eus garde d'oublier ce conseil.

Et le spectacle vaut la peine, d'être vu.

Là, pas d'immense construction comme le marché Bonsecours, ni de boutiques ouvertes aux quatre vents du ciel ; il y a mieux que cela. Les fleurs, les fruits, les légumes, les volailles, toutes les denrées, en un mot, garnissent le rebord du trottoir qui entoure l'Hôtel des Postes. La foule des acheteurs défile, comme elle le peut, le long de l'édifice, et voilà ce qui s'appelle le marché d'Halifax.

Vous imaginerez difficilement ce que cette scène a de pittoresque et de joli tout à la fois.

Les mercredis et samedis, jours de marché proprement dit, j'allais voir cette population cosmopolite qui s'agitait dans un si petit espace. J'ai dit cosmopolite, et à dessein, car, sans parler des diverses variétés de la race blanche, on y voit de plus des nègres et des sauvages Micmacs en grand nombre.

Les nègres ont commencé à peupler la Nouvelle-Écosse en 1756. Cinq cent cinquante fils de Cham s'échappèrent de St-Domingue et vinrent se soustraire au joug de l'esclavage dans la petite ville d'Halifax. Leurs descendants existent encore en assez grand nombre pour former un village, à l'entrée du bassin de Bedford, qu'on appelle The Darkie's Settlement.

Les jours de marché, les négresses viennent porter à la ville les produits de leurs jardins potagers, et surtout les fruits, tels que framboises, bluets et autres baies sauvages qu'elles cueillent dans les bois.

Moquez-vous de moi, si vous le voulez, mais je dois confesser que ce sont des types qui m'ont bien intéressée, surtout les jeunes filles, qui, dans une conversation animée, revêtent une physionomie remarquablement intelligente.

J'avais déjà entendu dire, sans trop y croire, que la coquetterie n'avait plus de secrets pour mesdames de la gente noire ; un jour que je passais à travers leur village, j'aperçus, sur le pas d'une porte, une jeune fille de 18 ou 20 ans qui causait avec un Andalou bon teint ; je pus constater qu'en effet, pour les œillades provoquantes, les sourires moqueurs, les poses de la tête, leurs sœurs blanches n'avaient rien à leur apprendre.

Les négresses ont une démarche très gracieuse. C'est l'habitude de porter de lourds fardeaux sur la tête qui donne à toute leur personne cette élégance d'attitude qu'on ne peut s'empêcher de remarquer.

Il faut les admirer portant sur la tête, par une merveille d'équilibre, d'énormes paniers de linge ou de légumes, les bras retombant sans embarras le long de leur taille, les épaules droites et bien effacées, avec cette légère et gracieuse ondulation imprimée à leurs jupons par le mouvement des hanches, qui communique à toute leur personne un charme réel.

Les Indiens, eux, vendent des objets de leur confection, faits avec l'écorce des arbres, la peau des animaux ou de la verroterie.

Les vieilles squaws, stoïques et imperturbables, fument leurs bouts de pipes en regardant les passants, à travers leurs yeux à demi-fermés. Les petits papous offrent aux acheteurs les beaux lis d'eau à longues tiges filamenteuses, qui abondent dans les nombreux lacs de la Nouvelle-Écosse.

Voilà pour le marché d'Halifax. Joignez à cela les attelages de bœufs, qui, déchargés des marchandises qu'ils ont apportées, attendent paisiblement qu'on les ramène aux champs, le va et vient

de la foule et des touristes, l'animation des « dames de la halle, » et vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de la scène.

*

L'Atlantique, en s'avançant dans les terres, forme le bassin de Bedford, sur un côté duquel s'étagent deux petites places d'eaux, Bedford et Rockingham, jolies çà faire rêver les plus blasés.

Ce bassin a toute une histoire.

C'est là que se réfugia, en 1746, une partie de la flotte commandée par le duc d'Anville, parti de France avec la mission de venger des pertes récentes, en ravageant les côtes de la Nouvelle-Angleterre.

Ses vaisseaux furent dispersés ou brisés par des tempêtes affreuses, et, d'une flotte composée de quatre-vingts vaisseaux de guerre, à peine le tiers put-il trouver un refuge dans le bassin, alors appelé par les sauvages du nom de baie Chebuctou.

Le duc d'Anville fut à ce point peiné par ce désastre, qu'il en eut une attaque d'apoplexie dont il mourut.

M. d'Esbronelle, son successeur, voulut retourner en France et réunit son conseil de guerre auquel il annonça sa décision ; mais ses officiers furent d'avis contraire ; ce que voyant, M. d'Esbronelle mit fin à ses jours en se passant son épée à travers le corps.

M. de la Jonquière, qui prit le commandement général des vaisseaux, allait mettre le siège devant Annapolis, quand une terrible épidémie se déclara parmi ses troupes, et 1,100 soldats, sous-officiers, officiers ou hommes d'équipage succombèrent à la contagion.

On ne songea plus à faire de nouvelles conquêtes et l'on fit voile pour la France.

Bon nombre de vaisseaux durent être abandonnés, faute de bras pour les diriger, et la Jonquière ordonna de les couler à fond, afin qu'ils ne servissent pas à l'ennemi.

C'est de cette destruction que vient la légende qui se rattache à cette histoire. Une partie du bassin de Bedford serait, dit-on, jonchée de débris, de canons, de trésors d'une richesse fabuleuse. On m'a parlé d'une petite île (Steven's Island), que je regardais tous les soirs de ma fenêtre avec une vive curiosité, où les mânes des vieilles gardes françaises, habillées selon le costume de leur époque, montent la faction devant des coffres remplis d'or et d'argent. Malheur alors à l'imprudent qui s'aviserait d'aller troubler ces rondes macabres !

Je me suis souvent demandé comment il se fait que les historiens, si friands de beaux faits et d'héroïques entreprises, n'aient pas plus fouillé cette partie de l'histoire, si abondante en épisodes d'un intérêt extraordinaire. Nous avons tout près de nous des mines inépuisables qui ne demandent qu'à être exploitées et auxquelles personne ne semble songer.

Lundi, 30 septembre.

Par une belle journée de la fin d'août, je laissai Sydney en route pour Louisbourg, Louisbourg la glorieuse, Louisbourg la vaillante, qui pleure aujourd'hui, seule et désolée, sur les bords du grand océan, ses enfants qu'on lui a enlevés, son drapeau qu'on lui a arraché.

L'air était doux et tiède, un peu triste, car l'été s'en allait, mourant. J'avais l'âme tout imprégnée de la mélancolie de ces derniers beaux jours, qu'augmentait encore le souvenir des lieux que j'allais visiter.

De Sydney à Louisbourg, il y a trois heures de chemin de fer. C'est un trajet rapide, quand on considère que, deux mois auparavant, les communications ne se faisaient que par eau ou par diligence, ce qui donnait à cette excursion les proportions d'un long voyage.

Aujourd'hui, les touristes ne craignent pas de l'entreprendre, et Louisbourg, tiré du silence de l'oubli qui a pesé sur lui pendant tant d'années, va voir ses échos retentir à la voix des nombreux pèlerins accourus pour le visiter.

J'ai envie de faire un petit bout d'histoire, un tout petit bout, pour rappeler ce que fut Louisbourg autrefois.

S'il y a une histoire trop négligée dans notre système d'enseignement, c'est malheureusement la nôtre. Plus tard, en voyageant ou en étudiant soi-même de plus près les faits principaux qui l'ont illustrée, on se demande avec étonnement comment on a pu si longtemps ignorer ces récits touchants, ces détails pleins d'intérêt, qui entourent la patrie d'une auréole lumineuse et la rendent plus chère au cœur de ses enfants.

C'est en 1759 que les troupes américaines et anglaises, commandées par les amiraux Pepperell et Warren, vinrent, avec une flotte nombreuse, mettre le siège devant Louisbourg.

La garnison, très affaiblie et sans secours, fit cependant une résistance désespérée.

Louisbourg, par mer, était inexpugnable ; trois petites îles, à l'entrée de son havre, en défendaient l'entrée aux vaisseaux ennemis, et on ne sait quelle aurait été l'issue de la lutte, si les Français n'avaient pas été trahis par les Indiens, croit-on ; ceux-ci enseignèrent à l'ennemi le moyen de parvenir par terre à la ville assiégée.

Un fort détachement de troupes anglaises débarqua dans la baie Gabarus et atteignit la ville dans la nuit par un grand détour à travers la forêt, — à peu près le chemin que firent Wolfe et ses soldats lorsqu'ils parurent sur les plaines d'Abraham.

Les troupes de Warren s'emparèrent des premières fortifications élevées le long de la baie, et quelle ne fut pas la surprise des soldats français, retranchés dans les trois petites îles à l'entrée du port, de voir, le lendemain au matin, le feu des canons de la côte dirigé sur eux.

La position n'était plus tenable, et, le 17 juin 1759, le gouverneur Du Chambon remit les clés de la ville entre les mains des amiraux Pepperell et Warren.

Louisbourg avait vécu, et avec elle s'en allait une des plus belles possessions françaises en Amérique.

Depuis sa fondation, la France s'était efforcée, par tous les moyens possibles, de rendre cette colonie inattaquable ; les ruines, qu'on y voit encore, attestent d'ailleurs son importance et les immenses travaux qui y ont été faits. Des millions ont été dépensés pour l'embellir et la fortifier.

Et jamais on ne pouvait choisir d'endroit plus propice. La nature a tout fait pour Louisbourg ; l'océan, qui baigne ses bords,

forme, en s'avançant dans les terres, un port de mer splendide où les plus gros navires peuvent entrer voiles déployées et y trouver un abri contre les plus affreuses tempêtes.

Àl'entrée du havre, se trouvent ces trois petites îles, dont je vous ai déjà parlé, et qui devaient protéger la ville contre toute surprise.

La pêche y était féconde, le sol d'une grande richesse ; les colons pouvaient donc se créer des ressources très avantageuses. Sa perte fût un deuil pour la mère-patrie.

Après la reddition de la ville, la garnison, soldats et officiers, les habitants, pêcheurs ou laboureurs, moines et religieuses, tout ce qui portait le nom français, en un mot, fut transporté en France et, la rancune des vainqueurs s'acharnant encore sur leur proie, on s'appliqua pendant des années à démolir les fortifications, les magasins. les habitations, pour que, selon l'expression de l'irascible Pitt, « Louisbourg disparût du monde, et que rien ne pût indiquer aux générations futures qu'il avait un jour existé. »

Wolfe lui-même, après la prise de Québec, envoya des ouvriers qui n'eurent d'autre mission que de tout détruire et de ne laisser « pierre sur pierre. »

Tout fut mis à réquisition pour cette œuvre de vandales : le feu, la poudre, le pic et la pioche, et il a fallu que ce « Dunkerque de l'Amérique » soit en effet une place extraordinaire pour que les efforts de ses conquérants, et les ravages du temps n'aient pu le faire disparaître complètement et que ses pierres crient aujourd'hui encore bien haut sa valeur et sa force.

On ne saurait peindre les divers sentiments qui agitent le voyageur sur les ruines de Louisbourg. Les restes des habitations, les bastions démantelés, les casemates béantes, racontent, en un langage touchant, leurs gloires passées et leur misère actuelle. C'est en des lieux comme ceux-là qu'on sent se réveiller, plus chaud et plus patriote encore, le sang français qui coule dans nos veines.

Louisbourg proprement dit, the old town, comme on l'appelle pour la distinguer du village de ce nom, bâti tout près de là, ne compte plus que deux ou trois maisonnettes de pêcheurs s'élevant ça et là le long de la grève.

Un silence profond semble y régner toujours, que seule vient troubler la grande voix de l'océan, chantant sur ses bords, avec un bruit de sanglots, son éternelle Iliade.

Ce que cette scène a de désolation suprême et de majestueuse beauté, jamais la plume ne saura le rendre. En écrivant ces lignes, l'image de ce jour d'août, mélancolisant et grave, se présente devant moi et me donne comme la sensation douloureuse qui s'empare de l'âme en visitant un cimetière.

Ml'archevêque d'Halifax et plusieurs autres prêtres faisaient, en même temps que moi, ce pèlerinage. Sa Grandeur, avec une bienveillance dont je lui saurai toujours gré, a bien voulu que je fisse partie de sa suite, afin de bénéficier des explications qu'un guide nous donnait, le plan à la main :

Ici, la citadelle, là, le bastion du roi, puis celui de la reine, la forteresse, les batteries, les tours, les casemates, la maison du gouverneur, ses jardins, l'église, l'hôpital, le passage souterrain, le pont-levis…

Et nous suivions en silence, les pieds se heurtant aux pierres blanchies qui jonchaient le sol, de station en station, comme en un chemin de la croix…

Arrivée au monument élevé dernièrement par les Américains pour commémorer l'anniversaire de leur conquête, à l'endroit où, dit-on, le gouverneur Du Chambon remit les clefs de la ville, un sentiment d'indignation bien légitime s'est emparé de moi, indignation que j'eus au moins la satisfaction de voir partager par M O'Brien, qui s'exclama :

— Voilà un monument qui, certes, n'est pas à sa place !

Ah ! s'il y avait eu une poignée de Français pour empêcher cette profanation ! Mais tout cela est loin de nous, et, sur ces plages désertes, on n'entend plus hélas ! le doux parler de France.

Ce n'est pas une colonne de granit, aux armes américaines, qu'il faudrait sur ces ruines, mais une grande croix française. Peut-être, un jour, mes compatriotes rendront-ils ce tardif hommage à la mémoire de leurs frères.

Le vieux cimetière, — le seul endroit qu'on ait respecté, — subsiste toujours.

Il est situé à l'entrée du port, sur cette pointe de terre qui avance dans l'Océan, et c'est dans ce lieu, admirablement choisi, que reposent encore, en face de leur beau pays de France qu'ils ne devaient plus revoir, ceux qui moururent dans la colonie.

C'est là qu'il ferait bon de reposer, bercé par les mille bruits de la mer, pendant cette longue nuit qui n'a pas d'aurore.

Les renflements du sol indiquent encore, malgré l'épais gazon qui le tapisse, le lieu de la sépulture des derniers Français. Pauvres morts, qui y dorment sans une larme, sans un regret, le sommeil sans rêve de l'oubli !

J'y ai récité ma plus pieuse prière, dans ce langage aimé dont le murmure doit sonner si doux à leurs oreilles, et peut-être leurs ombres apaisées en ont-elles été consolées…

Dans les cabanes des pêcheurs, on nous a montré une foule de petits objets que l'on a retrouvés en fouillant la terre : morceaux de poterie, éclats d'obus, boutons de capotes à moitié rongés par la rouille, clefs et mille autres reliques d'un intérêt particulier.

On a même trouvé des pièces d'or et d'argent, en grande quantité, et il n'y a nul doute que beaucoup de richesses restent encore enfouies dans le sol, car les Français, en quittant Louisbourg, conservaient l'espoir d'y revenir, quand le sort de la guerre leur serait plus favorable.

Chez le beau-frère de notre guide, on voit un vieux bahut normand, parfaitement conservé, avec ses tablettes, ses tiroirs et ses lourdes pentures ; un collectionneur payerait cher une pareille antiquaille.

La cloche de l'église de Louisbourg fut transportée à Halifax avec une grande partie du butin. Elle y dormit plusieurs années, puis on s'en servit, elle, la cloche sainte qui avait carillonné les Te Deum glorieux et tinté les malheurs de la patrie, pour appeler ses vainqueurs aux froides homélies d'un ministre protestant.

Aujourd'hui, elle est mise en vente comme une vulgaire chose. Qui donc la ramènera parmi les siens ?

Pauvre Louisbourg ! je lui ai dit adieu, le cœur plein de tristesse, alors que le soleil, descendant à l'horizon, illuminait la vieille ville de ses derniers rayons, et le souvenir que j'en conserve sera de ceux que le temps et les années ne pourront effacer.

Lundi, 14 octobre.

— Quand verrons-nous, me faisait remarquer, l'autre jour, une jeune femme, en passant devant ce superbe édifice qui s'appelle l'Université, quand verrons-nous les canadiennes admises à y suivre les cours destinés à accroître leur instruction et à leur donner la place qui leur revient dans la société ?

Il y a un demi-siècle, on aurait considéré cette proposition comme tout à fait insensée ; aujourd'hui, en jetant les yeux autour de nous, on peut apprécier le progrès que les connaissances du sexe féminin ont fait en quelques années.

On commence à ne plus s'étonner que nous souhaitions étendre nos désirs au delà des bornes de la sainte ignorance qu'on s'était plu à nous marquer. Il est temps d'en finir avec ces méthodes absurdes d'enseignement insuffisant, à vues étroites et à connaissances restreintes, qui nous préparent si peu à la grande lutte de la vie.

Bien que plusieurs, — et souvent les pires adversaires de la revendication des droits féminins sont des femmes, — bien que plusieurs, dis-je, nous disputent encore l'admission aux études classiques, il en est cependant un grand nombre qui ont compris que la femme a besoin, dans son intérêt et dans celui de l'humanité, de l'entier développement de ses facultés intellectuelles, de

cette éducation forte et profonde que l'on croit indispensable à l'autre sexe.

On l'a si bien compris que les universités de l'étranger ont presque toutes ouvert leurs portes aux femmes.

En Suisse et en Suède, dans le Danemark, la Finlande, la Hollande et l'Italie, les femmes ont le privilège de suivre les cours qui se donnent dans les universités de ces différents pays.

Dans la grande République française, le Collège de France et la Sorbonne recrutent, parmi les jeunes filles, nombre d'élèves, des fréquentantes assidues.

Tout récemment encore, je lisais que M Jeanne Benaben, après un examen très sérieux, avait été admise à la licence en droit, et qu'elle était sortie bonne première d'un concours ou tous les autres compétiteurs portaient barbiche.

En Angleterre, on compte plusieurs universités exclusivement consacrées aux femmes.

Dans l'université de Bombay, on cite des travaux d'érudition très profonde, accomplis pas la partie du sexe féminin qui y suit des cours.

Il semble presque superflu de parler du développement extraordinaire que l'instruction des femmes a prise, depuis quelques années, aux États-Unis, et, — détail encourageant à noter, — dans toutes les écoles publiques où les deux sexes font la lutte pour la prépondérance intellectuelle, ce sont les femmes qui remportent la victoire : elles sont les premières à la classe et dans les concours.

Cela ne doit donc plus nous étonner que quelques hommes soient si hostiles au système d'instruction supérieure, que nous réclamons comme notre droit.

À Montréal, l'université McGill offre ces avantages aux deux sexes qui la fréquentent.

Quand l'université Laval en fera-t-elle autant ? Nous pouvons invoquer, comme précédent, l'université catholique de Washington, qui vient d'admettre des femmes au nombre de ses étudiants.

Un professeur de Laval me racontait dernièrement combien la modestie et la dignité des jeunes filles du McGill l'avaient charmé et, cependant, dans la même entrevue, il m'annonçait qu'il venait de refuser une jeune fille qui sollicitait la faveur de suivre quelques cours à son université.

Oui, la logique des hommes, parlons-en ! Elle est jolie parfois.

Patience, pourtant, cela viendra. Je rêve mieux encore ; je rêve, tout bas, que les générations futures voient un jour, dans ce vingtième siècle qu'on a déjà nommé « le siècle de la femme, » qu'elles voient, dis-je, des chaires universitaires occupées par des femmes.

Et ce ne serait pas la première fois d'ailleurs.

Les universités de Bologne et de Padoue ont compté et comptent encore plusieurs femmes parmi leurs docteurs.

C'est ainsi qu'on a vu à Bologne la fille du célèbre canoniste, Jehan Audry, remplaçant, au besoin, son père dans la chaire de théologie. Christine de Pisan, — elle-même poète, moraliste et

historien, — dit, à ce sujet, que la belle Novelle se voilait en ces circonstances, « afin que sa beauté n'empeschât pas la pensée des coutans. »

Hélène Cornaro, qui fut la gloire de l'université de Padoue, était à la fois philologue, poète et littérateur, parlait l'espagnol, le français, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, discutait sur la théologie, l'astronomie, les mathématiques, et conquit solennellement le doctorat en philosophie dans la cathédrale de Padoue.

Ces universités, ayant apprécié toute l'excellence intellectuelle de la femme, ont continué les bonnes traditions, en accordant des chaires à d'autres femmes, qui font actuellement, à juste titre, la gloire et l'honneur de notre sexe.

Même avant la fondation des universités, on peut lire, en feuilletant notre histoire, qu'au moyen-âge, les monastères d'Angleterre, d'Irlande et de France étaient des pépinières de femmes érudites.

Les abbesses y figurent spécialement. Ce sont Bertile, Ste-Gertrude, Lioba, Roswintha, Hilda, qui assistaient aux délibérations des évêques en synode.

Je ne sais ce que Nos Seigneurs les évêques auraient répondu à une députation féminine demandant à assister au concile qui s'est tenu dernièrement à Montréal !

Il aurait été plus difficile encore à nos abbesses de présenter leur requête dans la langue d'Homère et de Virgile, comme le faisaient, au temps jadis, leurs illustres prédécesseurs.

Quand reverrons-nous des femmes de ce savoir et de cette science ? On serait presque tenté de croire, par la comparaison

entre ces siècles et le nôtre, que nous avons rétrogradé dans la civilisation.

Il est vrai d'ajouter que les encouragements ont toujours fait défaut. La plupart des hommes, poètes, littérateurs et écrivains, ont épuisé leur verve en satires, plaisanteries ou critiques contre les femmes qui veulent sortir de l'ornière de l'ignorance qu'on leur assigne pour tout lot.

Que dire de cette pensée d'Aristote, qu'on lit dans une de ses œuvres :

« Les Mityléniens honorèrent Sapho, quoique ce fût une femme. »

Cela ne donne-t-il pas la mesure du préjugé barbifère ?

Mais, vive Dieu ! comme on disait au temps de Henri IV, il viendra un jour où ces messieurs seront forcés de nous honorer, quoique nous soyons des femmes.

Lundi, 21 octobre.

— Jamais, se disait-elle, je ne pourrai offrir mes bouquets de fleurs à toutes ces personnes que je ne connais pas.

Et la pauvrette regardait, d'un œil timide, cette foule bruyante et gaie qui passait et repassait autour d'elle, sans accorder la moindre attention à la vendeuse portant à son bras un coquet panier de fleurs.

— Que fais-tu donc, Marielle, lui cria, en passant, une grande jeune fille attachée à la section des beaux-arts, j'ai déjà vendu vingt billets, et tu n'as pas encore accroché un seul bouton de rose à l'habit de ces messieurs ?

— Je ne connais personne, répéta Marielle d'un air désolé.

— La belle affaire ! répartit l'autre avec un franc éclat de rire. Ici, nous ne sommes plus au couvent, ma petite ; on cause avec qui l'on veut, on flirte même un brin, histoire de mieux vendre sa marchandise… C'est pour l'hôpital, ma chère, et il faut savoir intéresser à une cause aussi sympathiques toutes les âmes bonnes et sensibles.

Et la coquette, laissant précipitamment son amie, s'élança au devant d'un nouveau disciple de Thémis, qui, pour faire croire à une clientèle nombreuse, avait bourré ses poches de redingote de vieux parchemins.

Laissée à elle-même, Marielle retomba dans toutes ses perplexités, mais, en promenant ses regards encore une fois autour de la vaste salle, ses yeux rencontrèrent ceux d'un grand monsieur, qui la regardait avec tant de bienveillance, qu'elle prit courage et résolut de lui offrir des fleurs.

— Ce n'est pas un jeune homme, celui-là, se dit-elle, je vais lui demander d'acheter un gardénia pour sa boutonnière.

Lui, comme si il eût deviné sa pensée, était déjà auprès d'elle.

— Combien vos gentils bouquets, mademoiselle, demanda-t-il ?

— Vingt-cinq sous chacun, répondit-elle, ravie qu'on l'eut devancée, c'est peut-être un peu cher, mais, c'est pour l'hôpital Notre-Dame, pour les pauvres malades…

— Je suis heureux d'être associé par vous à une aussi belle œuvre. Voulez-vous me permettre d'acheter toute votre

corbeille ?

Et, sans attendre la réponse, il glissa un billet de banque parmi les chrysanthèmes et les roses.

— Oh ! merci, répondit avec enthousiasme la fillette, en dépliant un billet de dix dollars. Et Lucette, qui disait que je ne ferais pas un sou !

— Qui est-ce, Lucette ?

— Ma sœur aînée. Elle est là, à la table des bonbons.

— Gourmande, alors ?

— Pas plus que moi, répondit Marielle en riant ; on n'a pas voulu de moi à cette table, c'est pourquoi il a fallu me rabattre sur les fleurs.

— Vous ressemble-t-elle, votre sœur ?

— Lien peu. Elle a les yeux noirs, et si grands, si grands qu'on peut s'y mirer tout entier.

— Ceux qui me regardent en ce moment ne sont pas petits non plus, dit-il en souriant.

— Non, mais ils sont bleus, et ce n'est guère d'accord avec mes cheveux noirs.

— Vos cheveux sont couleur de nuit
Et vos yeux sont couleur de rêve…

murmura-t-il comme pour lui-même.

— C'est joli ce que vous dites là, ce sont des vers, n'est-ce pas ? J'adore la poésie et je voudrais bien être poète.

— Vous êtes mieux que cela, vous êtes tout un poème.

Marielle rougit

— Si vous voulez que nous soyons amis, dit-elle vivement, il ne faut pas me faire de compliments. Vous croyez sans doute qu'ils me font plaisir, mais je vous assure que non.

Elle était si jolie, si naïve, avec ce petit air sérieux et grave où perçait déjà la précoce maturité de la femme, qu'il se sentit tout ému, et son cœur, si froid, si indifférent jusqu'à cette heure, se sentit réchauffé par une tendresse profonde.

— C'est entendu alors, nous sommes amis, reprit-il, n'allez pas l'oublier.

C'était un peu hardi à elle de parler d'amitié à cet étranger ; cependant, elle lisait sur son visage tant de franchise et de loyauté, qu'elle se sentit tout de suite portée vers lui comme vers un frère.

D'ailleurs, ne fallait-il pas être la plus aimable possible pour ce généreux donateur qui s'intéressait tant à la cause de l'hôpital. Son amie, tout à l'heure, lui avait même dit qu'elle pourrait flirter, mais, cela, oh ! non, elle ne le ferait pas.

Ils causèrent longuement, en faisant le tour des salles ; ils montèrent à la galerie des beaux-arts, où il lui dit de si belles choses sur la peinture qu'elle crut entendre Raphaël lui-même.

Puis ils prirent une tasse de brûlant moka dans le joli salon de lady Lacoste, où tous les coins ressemblent à des nids d'amoureux.

Elle lui parla de son couvent, qu'elle venait de laisser, de ses frères, qui la taquinaient, parce qu'elle était trop timide, mais qu'elle aimait bien tout de même. Elle lui confia qu'elle allait faire son début prochainement, et lui parla de toutes ses craintes à ce sujet.

Ils furent bien surpris tous deux de voir que l'heure du départ avait déjà sonné ; avant de se séparer, il lui fit promettre de lui garder son plus joli bouquet le soir suivant, s'engageant à venir le chercher.

Marielle s'en retourna chez elle, ce soir-là, le ciel dans l'âme.

— M. Reynal est un fort bon parti, et très riche, lui dit la prudente Lucette, mais prends garde ! C'est un flirt, il s'amuse avec toutes les jeunes filles et n'en épouse pas une.

Flirt, lui ? Marielle n'en croyait rien. Les flirts n'ont pas ce reflet franc et ouvert qui luisait dans ses yeux. Déjà, elle se sentait prête à le défendre envers et contre tous.

Elle attendit le soir du second jour avec une vive impatience. Comme ils s'entendaient bien ensemble, malgré la différence de leurs années ! Elle avait maintes choses à lui raconter : l'emploi de sa journée et les subterfuges auxquels elle avait dû recourir pour lui garder le petit bouquet que son taquin de cousin voulait lui enlever.

Hélas ! elle l'attendit en vain.

Il viendra demain, se dit-elle pour se consoler.

Mais demain et tous les lendemains s'écoulèrent, et son ami ne parut pas.

La Kermesse avait soudainement perdu pour Marielle tous ses attraits ; elle oubliait de renouveler les fleurs de sa corbeille, et les pauvres roses, les délicats chrysanthèmes laissaient pendre leur tête flétrie, comme si la bise d'octobre les eût déjà effleurés.

— Qu'avez-vous, ma petite, lui dit avec bonté la présidente de la Kermesse, êtes-vous malade ?

— Non, madame, répondit-elle, et ses grands yeux « couleur de rêve » avaient une expression navrée qui faisait mal à voir.

Le dernier soir de la Kermesse était arrivé, et les fêtes se terminaient joyeusement comme elles avaient commencé.

Marielle, à moitié dissimulée dans l'ombre du kiosque des fleurs, regardait cette foule bruyante qui s'agitait dans toutes les directions.

Jeunes filles et jeunes gens se promenaient deux à deux, achevant de nouer une idylle fraîche éclose et causant… de quoi cause-t-on quand on est jeune et que l'on s'aime ?

— C'est fini, pensait Marielle ; ils sont tous les mêmes, jamais je ne croirai en un homme.

Elle n'avait pas plus tôt fait cette promesse, qu'une voix pénétrante, une voix qu'elle connaissait trop bien, lui dit :

— Sommes-nous encore amis ou m'a-t-on déjà oublié ?

— L'aurais-je fait qu'il vous siérait mal de m'en faire le reproche, répliqua-t-elle avec un tremblement dans la voix.

— J'ai été malade….

— Malade, vous ? dit-elle, en le regardant à travers le voile de larmes qui obscurcissait ses yeux, malade à l'hôpital ?

— Non, pas tout à fait, répliqua-t-il avec un sourire ému, quoiqu'une chambre de pension soit souvent plus froide que des murs d'hôpital. J'ai bien pensé à vous pendant ces longs jours où la souffrance me clouait sur mon lit, et je me suis souvent demandé si vous aviez gardé mon souvenir avec le bouquet promis…

Marielle gardait sa tête baissée et ne répondait pas.

— Je songeais aussi, continua-t-il, mais c'était un rêve de malade, qu'il faut me pardonner, combien la vie serait encore douce et belle, si vous vouliez dévouer votre fraîche jeunesse au sort d'un vieux barbon comme moi…

Vous ne répondez pas ! dites-moi au moins que vous ne m'en voulez pas de mon audace ?

Comme Marielle gardait toujours le silence, il se pencha vers elle et vit que de grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient, en gouttelettes brillantes, sur les larges feuilles de palmiers qui leur servaient de retraite.

Il comprit sans doute l'éloquence de ces larmes, et, malgré les roses rougissantes, les chrysanthèmes qui, subitement ranimés, les regardaient avec de grands yeux, et les gardénias scandalisés, il prit entre ses deux mains cette petite tête brune, sur laquelle reposait tout l'espoir de sa vie, et lui mit au front un long baiser.

Lundi, 18 novembre.

Le Cap-Breton offre des aspects incomparables, où le pinceau de l'artiste trouverait des sujets inépuisables.

Je ne puis m'empêcher de mentionner, en passant, les lacs du Grand-Bras d'Or, qui se succèdent presque sans interruption et offrent de loin l'idée d'une mer immense.

Ce n'est qu'en la longeant qu'on s'aperçoit qu'une petite bande de terre, large à peu près de quelques pieds, sépare ces lacs les uns des autres. Les bords sont enchanteurs ; tantôt, ce sont des champs unis et verts, tantôt, ce sont des montagnes de pierre calcaire ; quelquefois, des îlots viennent rompre la monotonie des eaux, et l'œil demeure fasciné par ces décors pleins d'attirance.

À Sydney, l'océan forme un port de mer grandiose, où les vaisseaux sont absolument en sûreté.

La ville est construite de chaque côté du port et se trouve ainsi partagée en deux parties ; on les distingue sous les noms de Sydney-Sud et Sydney-Nord.

Sydney-Sud est, par parenthèse, la partie aristocratique de la ville ; il y a là une jolie église, dont je n'ai pu visiter l'intérieur, parce que les portes, je ne sais pourquoi, en étaient soigneusement verrouillées, un couvent spacieux et bien bâti, un grand hôtel, admirablement situé sur le port et pourvu de toutes les améliorations modernes ; le bureau de poste, tout nouvellement construit, est d'une architecture recommandable. C'est un édifice qu'on ap- prend bien vite à distinguer d'entre les autres, quand on arrive en pays étranger, et qu'une distance énorme nous sépare de tous les nôtres.

J'entrai dans une librairie, qui se trouva sur mon chemin, pour acheter un guide quelconque. Le libraire, M. J. G. McKinnon, se prêta fort aimablement, à défaut de guide, à toutes les questions que je lui posai sur la ville et ses alentours.

Lorsque je pénétrai chez M. McKinnon, il était occupé à corriger les épreuves d'un petit journal hebdomadaire en gaélique, appelé Mac-Talla, qui veut dire Écho, le seul qui se publie dans cette langue, non seulement dans la province mais par tout le Dominion.

J'en reçois, depuis, divers numéros à titre gracieux, mais les poèmes d'Ossian, faute d'intreprète, me dérobent leurs beautés émouvantes, et les plaintes de Fingal ne troublent pas le sommeil de mes nuits.

Au Cap-Breton, les habitants s'occupent de pêche ou travaillent dans les mines. C'est à Sydney-Nord que se trouve la mine de charbon la plus importante et la plus ancienne aussi, car elle est en opération depuis près de cent ans. L'orifice du puits est sur la pointe, à l'entrée même du port, de sorte que les travaux se font, dans une étendue de plusieurs milles, sous l'océan.

Le deuxième jour de mon arrivée à Sydney, je fis quelques démarches dans le but de visiter l'intérieur de ces mines, sur lesquelles j'avais déjà lu tant de détails intéressants.

La correspondante du Mail-Empire, de Toronto, Kit, avait écrit il y a quelques années une longue description d'une visite qu'elle venait de faire précisément à cette dernière mine que je viens de mentionner.

Je m'y rendis en voiture, parcourant ainsi une distance d'environ deux ou trois milles de la ville. Chemin faisant, mon automédon, un garçonnet de 15 ans, me racontait des histoires terrifiantes sur le sort des personnes qui y étaient descendues, mais rien de ce qu'il put inventer ne vint troubler ma sérénité quand j'eus aperçu le sourire malicieux qu'il avait peine à dissimuler.

Le directeur de la mine me reçut avec une bienveillante cordialité et me donna pour guide Joe Egan, dont le nom et le langage le rangeaient, sans hésitation, au nombre des fils de la blonde Hibernie.

Àce moment, deux jeunes étudiants de l'Université Harvard arrivèrent sur les lieux et se joignirent à moi pour cette expédition.

Il fallait d'abord descendre au fond du puits, c'est-à-dire à une profondeur de 750 pieds ! Maintenant que c'est fait, je puis bien avouer un certain battement de cœur, ressenti en pénétrant dans cette boite étroite et oblongue, qui nous descendit dans les entrailles de la terre avec une rapidité vertigineuse.

Les parois du puits sont recouvertes de feuilles de fer, car si une petite pierre, fût-ce même un gravier, venait à se détacher et à tomber de cette hauteur, sur la tête d'un visiteur, il en aurait immédiatement le crâne perforé.

Le léger choc que fit, en effleurant le sol, notre ascenseur d'un nouveau genre, nous avertit que nous venions d'arriver. Nous sortîmes de la boîte un peu ahuris comme si nous nous fussions tout à coup trouvés transportés dans une autre planète.

Quelle obscurité, mon Dieu ! quand j'y pense ! On ne saurait imaginer de si profondes ténèbres ; celles que nous donnent les ombres de la nuit n'y sont pas comparables.

Le premier soin de notre guide fut de nous procurer des lampes comme celles dont les mineurs se servent pour s'éclairer ; ce sont de petits bidons en ferblanc, de la grosseur et de la longueur du pouce, dans le bec desquels brûle une mèche en coton.

On voit en traversant ces longs corridors, taillés dans le roc, luire à distance ces lumières qui ressemblent à des étoiles ; elles passent, se croisent, brillent un instant, puis disparaissent comme des étoiles qui ont filé.

De temps en temps, quelque chose se met en mouvement auprès de vous ; c'est un câble qui tire, sur le petit chemin de fer à lisses, des wagons chargés de charbon jusqu'à l'orifice du puits. Vite, alors, notre guide nous faisait entrer dans une excavation pratiquée dans le mur pour laisser passer ces convois, car les passages sont si étroits que nous n'aurions pu rencontrer ces trains sans être infailliblement broyés.

Cinq à six cents hommes travaillent à l'intérieur de la mine, et il y en a presque autant à l'extérieur ; tous s'en vont dans leurs familles après leur journée faite, à l'exception de quelques gardiens qui font les rondes de nuit et qui ont soin d'une cinquantaine de chevaux dont les écuries sont confortablement installées au milieu même de la mine.

Nous leur avons fait une visite en passant, à ces braves bêtes, et, si l'on en juge par leurs croupes arrondies et lisses, l'absence de la lumière du soleil ne leur cause aucun regret. Quand, pour des causes extraordinaires, on est obligé de remonter ces chevaux à la surface, pendant quelques heures, ils semblent frappés de folie et s'épuisent en bonds et en cabrioles désordonnés.

La ventilation est très bien établie, aussi les explosions de feu grisou sont-elles extrêmement rares. Ce n'est pas besogne facile de marcher dans ces longues et étroites galeries ; le petit lampion que vous portez au doigt n'éclaire qu'imparfaitement votre route

et parfois, la voûte devenant plus basse, il faut marcher à demi-courbé, ou gare aux heurts et aux meurtrissures !

On ne saurait décrire les sensations diverses qui vous agitent, ni les réflexions qui se présentent ; il y a du danger dans l'air, à chaque pas que vous faites, et cela donne à votre émotion naturelle plus d'intensité encore. Songez qu'en ce moment l'océan, l'océan immense et profond, roulait sur nos têtes, que les vaisseaux cuirassés de fer, les steamers passaient au-dessus de nous sans qu'un seul bruit de flots ou de cordages ne parvînt à nos oreilles. C'était l'ensevelissement, pire que celui des tombeaux.

Pendant ce temps, Joe Egan ne ménageait pas ses explications ; jamais je n'ai vu guide plus loquace. J'eus même l'honneur d'être comparée, quant à la bonne humeur et à la bravoure du moins, à Kit, dont il semble avoir gardé un excellent souvenir.

Descendre sept cents pieds sous terre pour avoir un compliment de Joe Egan, c'était bien la peine assurément !

Après avoir passé deux bonnes heures dans la mine, nous revînmes au jour. Jamais je n'ai trouvé la lumière du soleil plus belle que lorsqu'elle m'apparut dans la radieuse clarté d'une belle matinée d'août.

On nous fit signer nos noms dans le registre des visiteurs, et nous prîmes congé de Joe Egan, qui insista pour serrer ma main dans sa main noire et calleuse.

De retour à mon hôtel, je passai, pendant quelques jours, aux yeux de mon hôtesse et des habitués comme un phénomène de courage, si bien qu'après avoir entendu leurs appréciations, il

m'est resté, aujourd'hui encore, comme la certitude d'avoir accompli un fait de haute valeur.

Lundi, 25 novembre.

Chapeaux bas, messieurs, et saluez !

C'est aujourd'hui la fête des vieilles filles !

Saluez profondément, car cette nombreuse phalange, dont vous vous moquiez si bellement au temps jadis, ne craint plus aujourd'hui de réclamer sa place au soleil.

Oui, le monde s'est sensiblement amélioré, sous divers rapports du moins. Autrefois, et cette époque n'est pas bien reculée de nous, lorsqu'une femme ne se mariait pas, on la rangeait parmi les membres inutiles de la société ; on concluait immédiatement que c'était le manque de grâces et de qualités qui l'avait vouée éternellement au célibat.

La pauvre n'était plus alors qu'un objet de ridicule. Manifestait-elle un désir, « Caprice de vieille fille ! » disait-on autour d'elle. Montrait-elle un peu d'humeur, fût-ce même pour les motifs les plus légitimes, « Grincheuse comme une vieille fille ! » s'écriait-on de toutes parts.

Jadis, à vingt-trois ou vingt-quatre ans, le préjugé populaire commençait à marquer d'un stigmate la femme non mariée. À vingt-cinq ans, c'en était fait. Avec la première épingle dans la coiffe de sainte Catherine, son triste sort était fixé.

La « vieille fille » alors commençait à se vêtir de vêtements plus sombres, à ne plus prendre part aux bals et aux fêtes, sous

peine de voir le vide se faire autour d'elle comme autour d'une lépreuse.

Il n'y avait qu'un type de convention pour la désigner : nécessairement, la vieille fille devait être anguleuse, fanée, laide, désagréable de caractère, le cœur rempli de fiel et faisant sa nourriture quotidienne de thé et de scandales.

Àtoutes ces qualités on ajoutait le désir immodéré de courir à la conquête d'un mari, et les rires, les quolibets, les plaisanteries pleuvaient sur la malheureuse avec un ensemble qui ne se démentait jamais.

Aujourd'hui, si « nous n'avons pas changé tout cela, » des idées nouvelles ont singulièrement amélioré la situation.

Qui oserait, de nos jours, appliquer l'épithète de « vieille fille, » dans son sens injurieux, à cette classe de femmes, fraîches encore, gaies, actives en dépit de leur vingt-cinq ans.

Le préjugé recule les limites de son amnistie jusqu'à trente et trente-cinq ans, et, qui sait si, avec les générations qui vont suivre, le mot ne viendra pas à disparaître complètement.

Àquoi cela est-il dû ? Au souffle d'indépendance qui a passé sur le monde. De nos jours, la femme qui ne se marie pas conserve quand même une position honorable et honorée dans la société. Elle se crée des devoirs, des occupations qui conviennent à son état ; elle jouit encore de ce que la vie offre de charmant, et elle apprend, dans les nouvelles obligations qu'elle s'est imposées, à être heureuse et contente de son sort.

Son grand secret consiste à se suffire à elle-même et à n'être, pas plus que l'homme, l'esclave de l'amour.

Et c'est ce sentiment, plus compris qu'exprimé, qui fait que, graduellement, l'ostracisme ne retombe plus guère que sur celles qui méritent le titre de « vieille fille, » dans sa pire interprétation.

Car, il y en a, cela, je ne le cache pas, et ces aigries du sort forment la classe des femmes qui, n'ayant eu dans leur vie qu'une seule occupation, courir après un mari, qu'un seul but, le mariage, voient toutes leurs espérances sombrer dans un amer désappointement.

L'on a déjà remarqué, et les statistiques d'ailleurs le confirment, qu'en général la femme de notre temps est peu pressée de se marier ; elle envisage plus philosophiquement un autre parti et, si le troubadour infidèle qui roucoulait à ses pieds vient à changer les couleurs de sa dame, elle se console aisément et ne veut plus, à l'instar des héroïnes d'antan, se laisser mourir dans sa tourelle.

Cet esprit d'indépendance s'affirme à tel point que les plus incrédules sont forcés de se rendre à l'évidence. Les Américains ont même inventé, pour désigner la femme qui ne se marie pas, un mot qui demeurera désormais dans le vocabulaire de la langue : the bachelor-woman ; et un magazine très populaire, qui consacrait dernièrement un long article sur les clubs, les occupations, etc., de ces bachelor-women, faisant une peinture exacte du bonheur dont elles jouissaient et du confort dont elles se plaisaient à s'entourer dans un intérieur aimable, ajoutait que plusieurs de ces femmes vivaient ainsi, de leur plein, gré, « in single blessedness, » ayant déjà et délibérément refusé des partis avantageux.

Je n'insiste pas sur cette dernière information ; je sais trop bien que je ne trouverais pas un homme dans toute la chrétienté

pour y croire.

Cependant, en approfondissant bien la question de l'émancipation de la femme, on peut se demander à quoi on doit ce mouvement féministe, qui s'accentue tous les jours davantage, et qui, par quelques exagérations même, dépasse peut-être le but mais pour mieux l'atteindre ?

Àce qu'il y a peu ou pas assez de mariages. Les hommes, — soit parce qu'ils ne sont pas assez riches, disent-ils, soit pour autres raisons qu'il ne me convient pas d'apprécier, — demeurent célibataires, et la femme, forcément, a dû en prendre son parti.

Avec cet esprit d'indépendance qui commence à s'affirmer chez elle, elle a commencé, petit à petit, à essayer ses ailes et à voler seule dans ce vaste espace qui s'ouvrait à elle. Puis, ayant une fois goûté à cette vie de liberté, elle l'a trouvée si bonne qu'elle s'en est contentée sans regret.

Alors, dans sa nouvelle position, pourquoi s'étonnerait-on qu'elle veuille réclamer les droits et privilèges de ceux qui, jusque là, avaient fait seuls cette glorieuse lutte pour la vie ?

Vive donc Sainte Catherine ! N'a-t-elle pas, la première, jeté la semence de l'émancipation féminine en confondant quarante philosophes rassemblés pour trouver sa doctrine en faute ?

Et l'histoire se répète, voyez-vous. À Alexandrie comme ailleurs, au quatrième siècle comme au dix-neuvième, les hommes se laissent quelquefois encore berner — par les femmes.

Lundi, 16 décembre.

Une aventure plaisante est arrivée dans l'édifice de la New-York Life l'autre jour :

Une jeune dame a pris l'ascenseur pour se rendre au bureau de son mari. Juste au moment, celui-ci descendait par un autre ascenseur, et, apercevant sa femme qui montait, il se mit en devoir d'aller la rejoindre.

Pendant ce temps, madame X., ayant trouvé la porte du bureau fermée, était immédiatement descendue. Rendue en bas, quelqu'un lui dit :

— Votre mari vient de monter. Je crois qu'il vous cherche.

Vite, madame X. s'empresse de reprendre le prochain ascenseur.

La grande cage électrique n'avait pas plutôt commencé son ascension que le mari arrivait en bas dans une autre. Il regarde autour de lui et demande au préposé du troisième ascenseur :

— Avez-vous vu ma femme ici ?

— Oui, monsieur, répondit l'autre, elle vient de monter.

Le mari reprit donc un autre ascenseur ; il venait à peine de disparaître que sa femme descendait par un deuxième.

— Votre mari est monté vous rejoindre, dit le préposé de l'ascenseur.

— J'espère qu'il va m'attendre cette fois-ci, pensa-t-elle. Et elle remonta de nouveau.

Une seconde après son mari redescendait.

— Ma femme est-elle descendue ? s'informa-t-il.

— Oui, lui répondit-on.

— C'est bien, je vais l'attendre ici.

Il attendit cinq minutes, et comme les hommes, vous le savez, n'ont guère de patience, il s'impatienta et remonta.

D'un autre côté, sa femme, ne le voyant pas venir, conclut qu'il était parti pour tout de bon et redescendit sur le premier palier comme il venait de le quitter.

On l'informa du fait.

— Je vais l'attendre, dit-elle, en commençant à arpenter le corridor de long en large.

Finalement, elle se décida à l'aller rejoindre en haut, mais elle n'avait pas plus tôt disparu que M. X. sortait d'un autre ascenseur.

— Votre femme est remontée, lui dit quelqu'un.

Le mari marmotta un juron et partit pour s'en aller. À la porte, il hésita, changea d'avis et prit l'ascenseur qui montait.

Sa femme descendait au même moment.

Quand on l'eut informée que son mari venait de remonter, elle partit pour l'aller retrouver.

Hélas ! il redescendait pour la cinquième fois.

— Je veux que le diable m'emporte si je remonte encore une fois, dit-il exaspéré, je vais l'attendre ici, et il s'assit sur les marches de l'escalier. Une demi-heure plus tard, il était encore là

tandis que sa femme, également animée de la même intention, l'attendait en haut dans son bureau.

— J'espère qu'ils se rencontreront dans le ciel, me dit l'ami facétieux qui m'a raconté ce trait.

Lundi, 30 décembre.

Hélas ! les vieux noëls, les naïfs cantiques — ces émouvantes et chères traditions du passé, — s'en vont donc eux aussi !

On ne les retrouve plus que dans les récits et les contes, et c'est en vain que le cœur, ému par ces réminiscences, demande aux échos de lui répéter les chants simples et beaux, rien ne se fait entendre…

On crie de tous côtés que la foi s'en va, qu'elle n'est pas aussi vivace, aussi ardente qu'aux anciens jours. Eh ! mon Dieu ! que fait-on pour l'activer ? pour ranimer l'étincelle qui luit encore au milieu des cendres refroidies ?

Il faut quelque chose qui frappe droit au but, un moyen infaillible et sûr qui aille au cœur, et ce moyen, ce n'est pas tant d'éblouir l'esprit comme de toucher l'âme.

Il faut ramener l'impie ou l'indifférent aux jours pleins de foi de son enfance ; à ce temps béni où il était si heureux de croire, et ce retour fera plus pour son âme que tout le reste.

Qu'est-ce que ces magistrales interprétations de classique musique, données cette année dans la plupart des églises, qu'est-ce que tous ces flonflons d'orchestre ont dit à l'homme du monde, allé à la messe de minuit pour oublier ses affaires et retremper son âme en retrouvant les émotions d'autrefois ?

Ils l'ont laissé indifférent, ennuyé, éprouvant un vague désappointement de ne pas ressentir les sensations qu'il espérait.

Qu'ont-ils dit à celui qui ne croit plus ? D'autres chants auraient peut-être, en évoquant les souvenirs de son enfance, éveillé des regrets, excité des remords, mais ses oreilles seules ont été amusées et son cœur est demeuré insensible.

Qu'ont-ils dit à la mondaine ? Ils ne l'ont pas distraite, croyez-moi, une seule fois de sa toilette.

Et qu'ont-ils dit au pauvre ? Ils ne lui ont certes pas fait oublier sa pénible condition ; ils ne lui ont pas parlé de Jésus dans sa crèche, de Dieu fait homme, humble et misérable comme lui, pour l'encourager et lui enseigner l'exemple de la souffrance.

Ah ! gardez donc vos superbes orchestrations, vos chants savants pour les autres fêtes, et donnez-nous une fois, une seule fois par année, nos chères pastorales, si poétiques et si mélodieuses, qui vont au cœur et le fondent si délicieusement.

Oh ! les douces et salutaires impressions d'une messe de minuit comme celle-là ! les bonnes larmes qu'elles mettent aux yeux, et les ferventes prières que murmurent les lèvres !

Comprendra-t-on jamais tout le bien moral qui résulte de ces solennités ?

Je le dis parce que je le sais, je le dis parce que c'est le cri de tous, et que je suis aujourd'hui l'interprète de la grande majorité :

Redonnez-nous nos antiques messes de Noël !

*

En certaines églises, on serait tenté de croire, si l'on en juge par les prix exorbitants, demandés pour les sièges, que la messe de minuit est une spéculation.

C'est le même prix qu'au théâtre, et la comparaison ne s'arrête pas là, puisque j'ai vu des hommes se rendre à l'église en cette occasion, vêtus de leur habit de gala.

Eh ! quoi, tout cela pour honorer celui qui eut pour abri une étable, pour édredon, un peu de paille ? Ah ! que le contraste fait réfléchir.

Oui, c'est pour ce même Dieu qui n'eut jamais une pierre pour reposer sa tête, lui qui est venu surtout pour es pauvres, qu'il faut payer à prix d'argent le privilège de venir l'adorer dans sa crèche ? Étrange paradoxe !

Aussi, les déshérités des biens de ce monde se trouvent-ils bannis de ces lieux.

Dans ces nefs resplendissantes de richesse et d'élégance, l'humble blouse du savetier ferait tache. Et le charpentier Joseph frapperait en vain à la porte :

« Ils n'ont plus de place, » pourrait-il répéter comme autrefois, il y a deux mille ans, en une pareille nuit…

Il y a de nobles exceptions.

Àla cathédrale, notamment, le prix très modique des places ne varie en aucune occasion. C'est toujours dix sous pour le meilleur siège, en quelque endroit que vous le choisissiez.

Et pourtant, sur cette coupole de la grande cathédrale, une dette de deux cent mille dollars demanderait à être amoindrie…

Mais on a raison, la maison de Dieu ne doit être qu'un lieu de prière, où le pauvre et le riche puissent également se présenter devant Lui.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chroniques_du_lundi. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.